

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME LXXXIV
ANNÉE 1993

BU LETTRES

BU DE BORDEAUX



0BXN0024299

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux, du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

TOME LXXXIV ANNÉE 1993



Revue archéologique de Bordeaux

*Tome LXXXIV
Année 1993*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux,
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*

*Société Archéologique de Bordeaux
1, place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873,
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*



Le couvent de l'Assomption à Bordeaux,

Le couvent de l'Assomption à Bordeaux,

Le couvent de l'Assomption à Bordeaux,

Photographie de couverture :

*Le couvent de l'Assomption à Bordeaux,
galerie du cloître.*

Cliché Michel Dubau,

© Inventaire général SPADEM.

Ce volume est publié en hommage à

Jacques Gardelles,

Paul Roudié,

Jean Sautreau,

anciens présidents de la Société Archéologique de Bordeaux,

et

Raymond Duru

Voir pages 205 et suivantes.

Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses développées par les auteurs.

Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

Documents *1993* **d'archéologie** *de Gironde*

Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine

Les *Documents d'Archéologie de Gironde* sont publiés par accord entre la Société Archéologique de Bordeaux et le Service régional de l'Archéologie.

Ils rassemblent les comptes-rendus succincts rédigés par les responsables des différentes opérations archéologiques de l'année pour le *Bilan Scientifique*. En ce sens, ils prennent, sous une autre forme, la succession de la *Chronique d'Archéologie bordelaise*, en l'élargissant à l'ensemble du département. Par ailleurs, sont aussi édités dans ce cadre des articles issus de rapports sur des opérations d'années antérieures.

Les *Documents d'Archéologie de Gironde* sont diffusés sous deux formes : comme une partie de la *Revue archéologique de Bordeaux* et comme un tiré à part annuel autonome.

Cent soixante quatorze opérations ont été réalisées en Aquitaine en 1993.

Sans prétendre en dresser l'inventaire exhaustif, l'intérêt des résultats de plusieurs opérations est toutefois à signaler.

Le projet collectif de recherche «T.R.A.N.S.I.T.», une entreprise étalée sur plusieurs années, découle d'une démarche actualiste. Il est implanté en milieu de haute montagne, dans les Alpes et nécessite des moyens en fonctionnement et en analyses assez élevés. Les retombées escomptées concerneront l'impact des phénomènes périglaciaires sur la fossilisation et la dynamique de dépôt des vestiges et des sédiments dans des sites archéologiques formés en périodes glaciaires. Les premiers résultats obtenus sur le terrain, encore en cours de dépouillement, sont du plus haut intérêt.

Les opérations concernant en Aquitaine l'étude des sites à faune du Pléistocène (programme P1) sont en développement et en évolution constants et la fouille de la grotte pyrénéenne d'Iholdy est l'exemple même de la transformation de ce programme strictement paléontologique qui s'anthropise pourrait-on dire par la découverte de restes humains wurmiens, en l'occurrence un crâne presque complet. Il en va de même dans la grotte XIV à Cénac-et-Saint-Julien où l'association d'instruments taillés en silex et en quartz a modifié l'intérêt scientifique du gisement.

Toujours dans les Pyrénées-Atlantiques, à Arancou, une petite cavité au remplissage d'âge magdalénien livre d'abondants documents d'art mobilier : harpons à double rangée de barbelures, sagaies, aiguilles, baguettes décorées à décors à spirales et volutes en champlevé et surtout de fines gravures animalières sur os.

De nouvelles stations d'art pariétal ont été découvertes. L'une d'elle à Aydius dans les Pyrénées-Atlantiques a révélé une petite peinture rouge dans un abri d'altitude. Il s'agit d'une représentation anthropomorphe peinte dans le style caractéristique de l'art post-glaciaire (Bronze ?) maintenant bien identifié sur le versant hispanique (Aragon-Pays Basque) des Pyrénées. A Saint-André-d'Allas en Dordogne, dans la vallée des Beunes, un petit abri sous roche a livré de précieux témoignages d'art paléolithique profondément gravé et sculpté (chevaux).

La fouille de sauvetage du Musée National de Préhistoire s'est achevée par les recherches de l'abri Casserole concernant une séquence exceptionnelle de Périgordien supérieur, de Solutréen et de Magdalénien ancien riche en vestiges lithiques osseux et structures de combustion.

A Bordeneuve, sur la commune de Beaugas en Lot-et-Garonne, ce site de plein air du Paléolithique supérieur a livré des traces d'aménagement de l'espace sous

forme d'alignements organisés de blocs de calcaire amoncelés sur plus de 15 m de longueur. L'édification de cette structure constituée de trois alignements parallèles de blocs a nécessité le transport de deux tonnes de calcaire. Outre ces découvertes massives, la faune est assez bien conservée et la répartition différentielle des vestiges lithiques devrait permettre d'étudier l'organisation spatiale de l'habitat.

Au Camping du Saut, à Penne d'Agenais, la fouille de sauvetage programmée des niveaux aziliens s'est achevée en 1993. L'agencement particulièrement complexe des foyers caractérise le contenu de ce vaste site de plein air où abondent les vestiges de faune chassée (chevaux).

A Saint-Just-Ibarre, la grotte sépulcrale d'Elzarreko Karbia, petite cavité du massif des Arbailles découverte en septembre 1992 a livré plusieurs squelettes humains. Du mobilier céramique présent par ailleurs dans la cavité est attribuable au bronze ancien ou moyen ce que vient de confirmer une datation par le carbone 14 réalisée sur les ossements.

A Soulac, sur le littoral médocain, soixante quinze haches en bronze ainsi que quelques tortillons de fils d'or ont été ramassés à l'issue de l'érosion marine des sédiments archéologiques. C'est la plus grosse concentration de haches découverte à ce jour dans ce secteur.

Trois opérations, dans le domaine de la Proto-histoire, méritent une attention particulière cette année : Mouliets-et-Villemartin (Gironde), Barbaste et Agen (Lot-et-Garonne).

C'est à l'occasion de travaux agricoles que la nécropole du site protohistorique de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin a pu être localisée. L'opération de sauvetage réalisée très rapidement a mis en évidence, en bordure d'un chemin existant au moins depuis le I^{er} siècle avant J.-C., des zones d'épandages d'ossements humains brûlés et quelques fosses. Des fragments d'épées, dont une repliée et décorée (en cours de restauration), permettent de proposer le tout début du second Age du Fer comme datation d'une partie de cette nécropole.

A Barbaste, c'est une sépulture isolée de l'extrême fin du premier Age du Fer qui a été fortuitement découverte. Cinq bracelets à décor hachuré, deux fibules,

un fragment de torque, une agrafe de ceinture et quelques éléments d'un plat-couvercle ont pu être récupérés dans les déblais des travaux réalisés par un engin mécanique.

Enfin, la poursuite des fouilles sur le plateau de l'Ermitage à Agen a, une nouvelle fois, permis l'exploration d'un puits. Comblée aux deux tiers par des amphores Dressel 1A, cette structure a livré un mobilier archéologique exceptionnel : un casque en bronze de type Mannheim, une anse complète de cruche en bronze de type Kelheim et trois vases indigènes décorés, le tout en dépôt dans le fond du puits. Une double marque consulaire peinte sur une amphore découverte dans le comblement fournit la date de 104 avant J.-C. comme terminus ante quem. Il faut noter que c'est le troisième casque découvert dans ces conditions à Agen.

L'Antiquité n'a pas fait l'objet de fouilles archéologiques importantes. Il s'agit plutôt de l'achèvement de programme (villa de Castelculier en Lot-et-Garonne) ou de prospections thématiques, de relevés architecturaux ou de diagnostics préalables à des opérations prévues en 1994.

Le site de Vayres, en Gironde, ancien Varatedo, a été l'objet de prospections électromagnétiques qui ont permis de localiser, avec certitude, plus d'une vingtaine de fours de potiers dont la production alimenta Bordeaux pendant tout le Haut-Empire.

A Lescar (Pyrénées-Atlantiques), le bureau d'architecture antique de Pau a pu procéder à des relevés d'architecture des restes du rempart antique et proposer un début de restitution du tracé de l'enceinte pendant qu'à Bayonne un diagnostic lourd, place Montaut, permettait de mettre en évidence, pour la première fois, des murs antiques à l'intérieur du castrum.

Enfin, à Oeyregave (Landes), préalablement à l'ouverture d'une carrière de grave, une fouille archéologique de sauvetage a livré les restes d'un petit habitat tardif (IV^e siècle). Construit en matériaux légers sur solins de galets, il illustre un autre type d'occupation complémentaire des grandes villae tardives du secteur (Sordes, Barat de Vin, lalonquette) et permet de mieux appréhender l'organisation économique et sociologique du piémont pyrénéen dans l'Antiquité.

La poursuite de la collaboration étroite entre les services départementaux d'architecture de la Dordogne, de la Gironde et la Conservation régionale des Monuments Historiques commence à permettre la mise en place d'une véritable réflexion sur la structuration religieuse de l'espace aquitain au haut Moyen-Age. Le suivi systématique des drainages d'église, outre le fait qu'elle sert maintenant à établir une chronologie précise de l'évolution des modes de sépultures, livre régulièrement des édifices paléochrétiens. C'est le cas, cette année, à Moulis-en-Médoc (Gironde), à Chenaud (Dordogne), probablement à Condat (Dordogne) et à Montagoudin (Gironde). Une publication récapitulative des opérations menées depuis 1989 devrait être réalisée en 1994. Elle fournira des bases complémentaires au premier volume. «Archéologie des églises et des cimetières en Gironde» paru en 1987. Elle prendra aussi en compte les résultats d'une réflexion menée dans le cadre d'un projet collectif de recherche sur «les contextes paroissiaux, implantation des églises et morphologie des cimetières dans le département de la Gironde», travail réalisé notamment à partir des cadastres du XIX^e siècle, des études archivistiques et architecturales. Confronté aux sources archéologiques, il s'agira d'un corpus documentaire des paroisses girondines.

Autre retombée de cette opération, la création d'une véritable banque de données archéologiques, gérée en liaison avec le Laboratoire d'Anthropologie de Bordeaux. Elle permet de mettre à disposition des chercheurs près d'un millier de squelettes, datés, identifiés et fichés anthropologiquement pour des études physiologiques comparatives ponctuelles ou détaillées.

La poursuite des fouilles programmées de Labrit dans les Landes livre progressivement les origines et l'évolution d'un des plus importants sites castraux aquitains. Cette année, plusieurs maisons, de statut

social visiblement différent, ont été fouillées. La nouveauté des informations collectées, tant sur le plan architectural que sur le plan de la culture matérielle, va fournir des jalons chronologiques primordiaux pour la connaissance du Moyen Age landais. Par ailleurs, l'étude des systèmes défensifs a été confortée dans son argumentation par l'obtention d'une datation dendrochronologique des fossés de la basse cour (1127).

L'année 1993 a aussi permis de relancer les études des bourgs médiévaux : origines, organisation urbaine et développement, inventaire du bâti existant, contrôle systématique des assainissements ou travaux de rénovation. Deux agglomérations ont été choisies en Gironde : Saint-Macaire et La Réole, une en Dordogne : la bastide de Monpazier. Il sera ainsi possible, après les études exhaustives menées sur ces sites, de comparer leur développement dont l'origine est, pour les deux premières, religieuse et civile pour la dernière. Un document de synthèse devrait voir le jour en 1994.

Enfin, le dernier thème abordé cette année concerne le domaine du fleuve et de la batellerie. Après l'opération menée à Bouliac en 1990, qui avait permis de dégager deux épaves du XVII^e siècle, cette étude s'est achevée en 1993 par une expérience d'archéologie expérimentale. L'un des deux bateaux a été entièrement reconstruit à l'identique. Ainsi, les archéologues ont pu confronter leurs données à celles fournies par les charpentiers chargés de cette opération. De nombreuses solutions techniques ont dû être trouvées complétant très concrètement notre vision de la construction fluviale de l'époque moderne.

Parallèlement, un nouveau bateau, daté du début du XVII^e siècle, a été dégagé sur les bords de la Dordogne à Vayres. Une prospection des berges de ce secteur a livré sept autres épaves modernes.

Liste des programmes de recherche nationaux

Préhistoire

- P1 : Séries sédimentaires et paléontologiques du Pléistocène ancien.
- P2 : Premières aires d'activité humaine, recherche et identification des premières industries.
- P3 : Installations en grotte du Riss et du Würm ancien.
- P4 : Sites de plein air du Riss et du Würm ancien.
- P5 : Le Paléolithique supérieur ancien, séquences chronostratigraphiques et culturelles.
- P6 : Structures d'habitat du Paléolithique supérieur.
- P7 : Le Magdalénien et les groupes contemporains, les Aziliens et autres Epipaléolithiques.
- P8 : Grottes ornées paléolithiques.
- P9 : L'art postglaciaire.
- P10 : Mésolithique et processus de néolithisation.
- P11 : Occupation des grottes et des abris au Néolithique.
- P12 : Villages et camps néolithiques.
- P13 : Cultures du Chalcolithique et du Bronze ancien.
- P14 : Mines et ateliers néolithiques et des débuts de la métallurgie.
- P15 : Cultures du Bronze moyen et du Bronze final.
- P16 : Sépultures du Néolithique et de l'âge du Cuivre.
- P17 : Les sépultures de l'âge du Bronze.

Histoire

- H1 : Laville.
- H2 : Sépultures et nécropoles.
- H3 : Mines et métallurgie.
- H4 : Carrières et matériaux de construction.
- H5 : L'eau comme matière première et source d'énergie.
- H6 : Le réseau des communications.
- H7 : Organisation du commerce, notamment maritime.
- H8 : Archéologie navale.
- H9 : Territoire et peuplements protohistoriques.
- H10 : Formes et fonctions des habitats groupes protohistoriques.
- H11 : Terroirs, productions et établissements ruraux gallo-romains.
- H12 : Fonction et typologie des agglomérations secondaires gallo-romaines.
- H13 : Les ateliers antiques : organisation et diffusion.
- H14 : L'architecture civile et les ouvrages militaires gallo-romains.
- H15 : Sanctuaires et lieux de pèlerinage protohistoriques et gallo-romains.
- H16 : Edifices et établissements religieux depuis la fin de l'Antiquité : origine, évolution, fonctions.
- H17 : Naissance, évolution et fonctions du château médiéval.
- H18 : Villages et terroirs médiévaux et post-médiévaux.
- H19 : Les ateliers médiévaux et modernes, l'archéologie industrielle : organisation et diffusion.

Liste des abréviations

Chronologie

- BAS : Bas Empire
- BMA : Bas Moyen Age
- BRA : Age du Bronze ancien
- BRF : Age du Bronze final
- BRM : Age du Bronze moyen
- BRO : Age du Bronze
- CHA : Chalcolithique
- CON : Contemporain
- ÉPI : Épipaléolithique
- FER : Age du Fer
- FE1 : Premier Age du Fer
- FE2 : Deuxième Age du Fer

- GAL : Epoque Gallo-romaine
- HAU : Haut Empire
- HMA : Haut Moyen Age
- IND : indéterminé
- MA : Moyen Age
- MÉD : Médiéval
- MÉS : Mésolithique
- MOD : Moderne
- NÉO : Néolithique
- PAA : Paléolithique ancien
- PAL : Paléolithique
- PAM : Paléolithique moyen
- PAS : Paléolithique supérieur
- PRO : Protohistoire

Organisme de rattachement
des responsables de fouille

- AFA : AFAN
- AUT : autre
- BEN : bénévole
- CNR : C.N.R.S.
- COL : collectivité territoriale
- EN : éducation nationale
- MCT : Musée de collectivité territoriale
- MET : Musée d'état
- SDA : Sous-direction de l'archéologie
- SUP : enseignement supérieur

Nature de l'opération

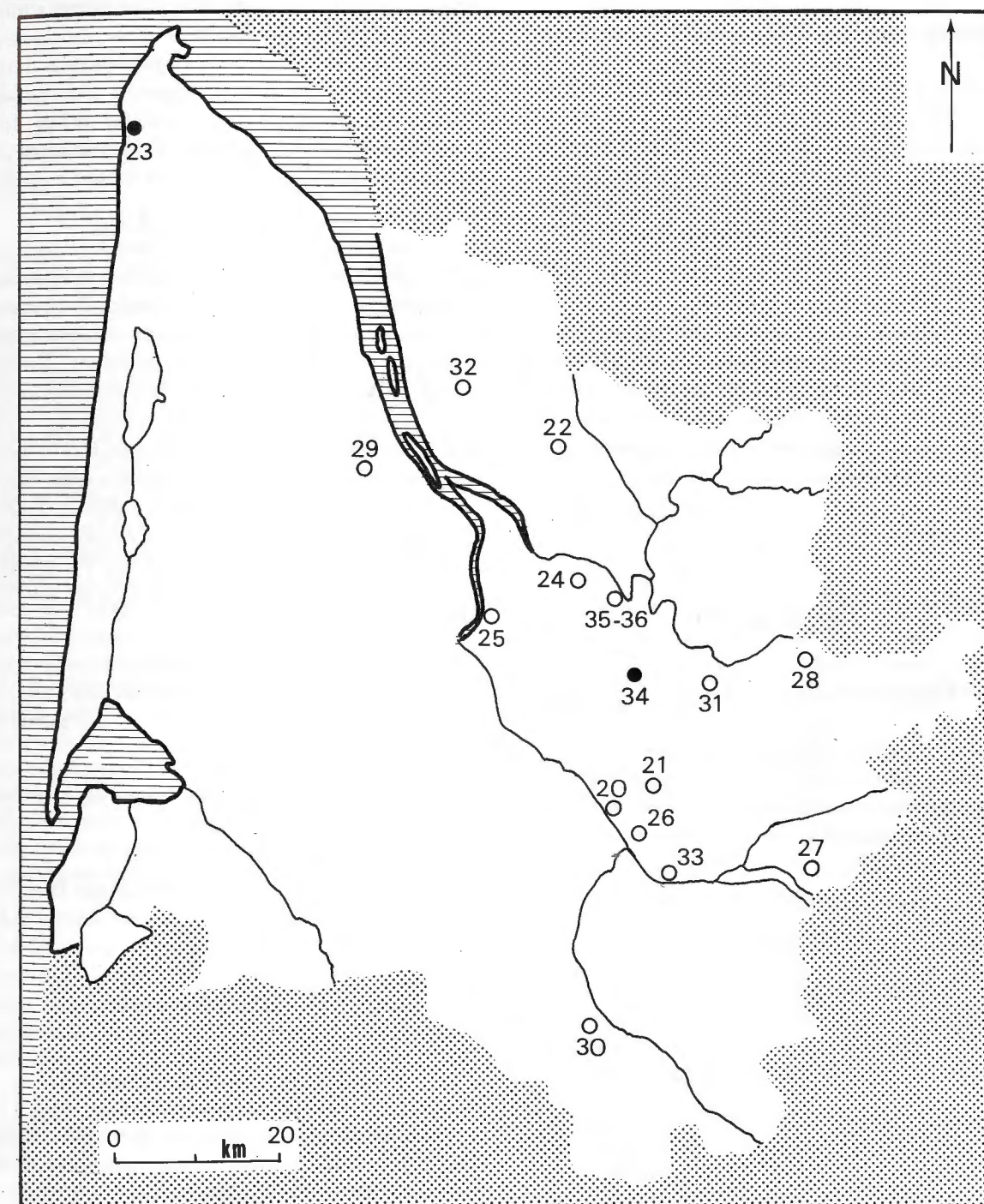
- FP : fouille programmée
- MH : fouille avant travaux M. H.
- PA : prospection aérienne
- PC : projet collectif de recherche
- PI : prospection inventaire
- PP : prospection programmée
- PR : prospection
- RA : relevé architectural
- RE : relevé d'art rupestre
- SD : sondage
- SP : sauvetage programmé
- SU : sauvetage urgent

N.B. : Un — désigne les opérations non communiquées ; Ø les opérations négatives.

	DORDOGNE	GIRONDE	LANDES	LOT-ET-GARONNE	PYRÉNÉES ATLANTIQUE	AQUITAINE	TOTAL
Sondages	19	14	2	8	20		63
Sauvetages (SP, SU, MH)	6	7	5	7	11		36
Fouilles programmées	6	1	2	3	2		14
Relevés d'Art (RE)	2						2
Relevé d'Architecture (RA)				1			1
Prospections programmées		1	1	1	5		8
Prospection inventaire	5	11	5	2	8	2	33
Projets collectifs (PC)				1	1	5	7
Total	38	34	15	23	47	7	164

Travaux et recherches archéologiques de terrain

33/081/007/AH	CADILLAC,	Chateau	Anne METOIS	AFA	SD		MOD	20
	CASTELVIEL,	Eglise Notre-Dame	Anne METOIS	AFA	SD		MÉD/MOD	21
33/142/001/AH	CUBNEZAIS,	Eglise Saint-Martin	Dominique BONNISSANT	AFA	SD		MÉD/MOD	22
33/185/004/AH	GENISSAC,	Château Rambeau	Michel MARTINAUD	SUP	PG			—
33/193/001/AP	GRAYAN ET L'HOPITAL,	La Lède du Gurp	Nicolas ROUZEAU	SDA	SU		MÉS...PRO	23
33/207/003/AH	IZON,	Eglise	J.-B. DESBRUNAIS	SDA	SU		MÉD/MOD	24
33/529/005/AH	LA TESTE,	Dune du Pyla	Joëlle BURNOUF	SUP	SD			—
33/243/001/AH	LIBOURNE,	Bel Air	Bernard DUCASSE	BEN	SD			—
33/249/003/AH	LORMONT,	Le Grand Tressan	P. REGALDO-ST BLANCARD	CNR	FP	H9	MA	25
33/253/002/AH	LOUPIAC,	Saint-Romain	J.-B. DESBRUNAIS	SDA	SU		BAS ou HMA	26
33/255/003/AH	LUCMAU,	Eglise Saint-André	Dominique BONNISSANT	AFA	SD		MÉD/MOD	—
33/291/001/AH	MONTAGAUDIN,	Eglise Saint-Saturnin	Marie-Noëlle NACFER	AFA	SU		HAU...MOD	27
33/296/014/AH	MOULIETS ET VILLEMARTIN,	A la route	Christophe SIREIX	AFA	SD		FER/MA	28
33/297/009/AH	MOULIS,	Eglise Saint-Saturnin	Marie-Noëlle NACFER	AFA	SU		BAS...MOD	29
33/336/001/AH	PRÉCHAC,	Château de Cazeneuve	Joëlle BURNOUF	SUP	SD		MA...MOD	30
33/375/004/AH	SAINT-AUBIN-DE-BRANNE,	Eglise	Dominique BONNISSANT	AFA	SD		MÉD/MOD	31
33/377/001/AH	SAINT-AVIT-DE-SOULEGE,	Eglise	Dominique BONNISSANT	AFA	SD		IND	—
33/382/002/AH	SAINT-CHRISTOLY-DE-BLAYE,	Eglise	J.-B. DESBRUNAIS	SDA	SD		MÉD	32
33/394/008/AH	SAINT-ÉMILION,	Cloître de la collégiale	Anne METOIS	AFA			Ø	—
33/408/001/AH	SAINT-GENES-DE-LOMBAUD,	Le Bourg	Philippe VERGAIN	SDA	SD			—
33/435/003/AH	SAINT-MACAIRES,	Cimetière Saint-Michel	Xavier CHARPENTIER	SDA	SU		MÉD/MOD	33
33/466/005/AP	SAINT-QUENTIN-DE-BARON,	Bourcey	Michel LENOIR	CNR	SD		PAS	34
33/466/003/AH	ST-QUENTIN-DE-BARON	Château de Bisqueytan	J.-L. PIAT	AUT	SD		IND	—
	SOULAC,	Plage de l'Amélie	Jacques MOREAU	BEN	PI		BRO	—
33/539/002/AH	VAYRES,	Berges du Château	Christophe SIREIX	AFA	SU		MOD	35
33/539/001/AH	VAYRES,	Le Château	Christophe SIREIX	AFA	PR		GAL	36



GIRONDE, carte de répartition des sites

Cadillac

Le château des Ducs d'Épernon

Lors de la pose d'une canalisation, le creusement de la tranchée risquant de porter atteinte à des structures archéologiques enfouies, une surveillance des travaux a été entreprise. Les travaux, en ménageant une ouverture dans le tablier, ont permis l'examen des structures architecturales internes du pont qui enjambe les douves du château et donne accès à la ville de Cadillac.

A l'intérieur du pont se trouve une ossature faite de deux murs parallèles possédant, dans leurs parties basses, des arcs de décharges. Cette technique de construction, en ménageant des vides et en répartissant le poids de la structure, a permis d'alléger le poids de la construction extérieurement très massive.

Anne Métois

Cubnezais

Eglise Saint-Martin

C'est un projet d'assainissement concernant l'église de Saint-Martin qui a motivé cette opération archéologique. Les travaux prévoyant le passage d'un drain le long des façades sud et est, nous avons sondé celles-ci.

L'église romane de Saint-Martin est située au cœur du village de Cubnezais. Cet édifice est connu pour son portail à voussures et sa corniche à corbeaux historiés. Seule cette façade occidentale est inscrite aux Monuments historiques. L'église a été agrandie au XVII^e siècle par le bas-côté nord. Une troisième nef, de style XIII^e, a été rajoutée au XIX^e siècle.

Le premier sondage a été ouvert le long du mur sud de l'église, à l'emplacement d'un alignement de petits blocs de pierre. Il s'est avéré qu'il s'agit d'un muret, non fondé, constitué de moellons calibrés, de type antique. Un fragment de tegula était piégé dans l'appareil. Ce muret peut être rapporté soit à une antiquité tardive soit au haut Moyen Âge, avec récupération de matériaux antiques. Sur cette struc-

ture prennent appui, en partie, les fondations du mur sud. Nous avons rencontré, en premier lieu, un niveau constitué d'une terre noire homogène et meuble contenant quelques os humains sans connexion anatomique sur le sommet puis, en profondeur, deux sépultures en pleine terre. Il s'agissait d'un enfant et d'un adulte positionnés en décubitus dorsal, la tête regardant vers l'est. Une troisième inhumation, concernant un individu adulte, a été localisée en fin de sondage.

Nous avons ouvert le second sondage sur le chevet, au droit du mur est. Le massif de fondation est de belle facture : blocs de pierre calibrés, liés au mortier. La tranchée de fondation est encore visible au sol grâce à une différence de couleur de sédiment. Un sarcophage monolithe en pierre, de type anthropomorphe avec logette céphalique, a été repéré non loin du mur à faible profondeur. Il faut noter que, contrairement à la coutume, le sarcophage n'était pas dans l'axe est/ouest mais dans l'axe nord/sud. L'édifice ayant été repris aux XVII^e et XIX^e siècles, il est possible que ce sarcophage ait été déplacé lors d'une éventuelle reprise du mur est ou à l'occasion de tous autres travaux affectant le sous-sol.

Cette hypothèse, selon laquelle le sarcophage aurait été déplacé, est renforcée par le fait que celui-ci ne comportait plus son couvercle et qu'une partie de la cuve était cassée et absente.

Les sondages effectués sur cet édifice ont mis en évidence une partie de la zone d'implantation du cimetière médiéval.

Dominique Bonnissent

Castelviel

Eglise Notre-Dame

Des travaux de restauration entraînant l'enlèvement de la totalité du carrelage de l'église romane, une surveillance archéologique a été entreprise.

Sous les carreaux ont pu être repérées les bases des deux anciens autels situés dans la nef de part et d'autre de l'arc triomphal qui ont été relevés avant leur destruction par Léo Drouyn. Une banquette de pierre

longeant le mur nord de la nef a également été mise au jour. Ces structures fonctionnent avec un premier sol dalle que le sol actuel a recouvert.

Anne Métois

Grayan-et-l'Hôpital

La Lède du Gulp

Le site de la Lède du Gulp occupe une position instable en bordure de falaise à une quinzaine de kilomètres au sud de la pointe de Grave.

Le gisement archéologique vient en comblement d'une dépression, atteignant 4 mètres d'épaisseur, creusée dans les sables, formée en période périglaciaire dans des conditions hydrodynamiques non éclaircies. La géométrie de cette dépression qui se dirige, en apparence vers l'est n'a pas pu être appréciée en raison de la présence de dunes qui occupent la zone rétro littorale. Dans sa configuration reconnue, elle couvre une surface de 1500 m², pour une largeur maximum, observée en coupe, de 40 mètres.

Le remplissage de cette cavité est essentiellement garni de formations sédimentaires sablo-tourbeuses dans lesquelles sont inclus les vestiges d'occupations humaines successives couvrant une période de 8000 ans précédant notre ère.

Au total, une stratigraphie forte de 26 couches a été établie en fond de cette cuvette.

Les battements de nappe épisodiques subis par ce point d'eau ont provoqué l'accumulation, la fixation et, par suite, la conservation de matières organiques variées, qui ajoutent à l'intérêt stratigraphique proprement dit une dimension environnementale de premier ordre.

La base du dépôt présente une accumulation de lentilles sablo-argileuses d'une épaisseur variant de 0,50 à 1 cm observable sur environ un mètre d'épaisseur. Ces formations, déposées en contexte mésolithique (Sauveterrien), sont intercalées par de fins niveaux sableux et évoquent des mécanismes de sédimentation cyclique.

Ces formations, ainsi que les sables qui les supportent, contiennent localement des vestiges d'ouvrages anthropiques repérés en fond de tranchée et à la base de la coupe frontale, tels que bois travaillés, nasse d'osier, etc. Ces niveaux n'ont été à ce jour que très ponctuellement atteints.

Les campagnes de fouilles conduites depuis 1972 ont d'abord concerné la périphérie de la dépression, et atteignent maintenant les niveaux profonds du colmatage, dont le pendage approche 60°. Elles ont été dirigées d'abord par Guy Frugier puis, à partir de 1984, par Julia Roussot-Larroque. Comme l'ensemble de la côte du littoral nord-médocain, ce site subit d'importants dégâts dus à la très forte érosion marine. En effet, le recul moyen du trait de côte varie de 1,50 à 2,50 m par an depuis le début du siècle, mais certains pics d'érosion sont périodiquement observés dans des zones rendues particulièrement sensibles du fait de leur morphologie. Par exemple, la section littorale comprise entre la plage de l'Amélie et la Pointe de la Négade (Soulac-sur-Mer) a subi un recul de 4,70 m par an depuis 1940.

La formation des dunes par transit éolien du sable d'estran s'effectue selon un flux compris entre 10 et 30 m³ par an et par mètre linéaire, le stock sédimentaire intertidal se reconstituant au détriment de la falaise sableuse. A ce titre, le gisement de la Lède du Gulp (Pointe de la Négade) occupe une position particulièrement critique du point de vue de l'évolution du trait de côte, car situé au point de divergence de la dynamique érosive : attaque vers le nord au nord de la pointe et attaque au sud à partir du même point, selon une vitesse de déplacement de 0,70 km/an (Rapport de la Mission Interministérielle pour l'Aménagement de la Côte Aquitaine, 1979-1985). La menace de destruction à court terme du potentiel archéologique du site a conduit le Conseil supérieur de l'Archéologie à conditionner la poursuite des fouilles à la présentation d'une méthodologie adaptée à cette particularité.

La réalisation d'un diagnostic a été confiée au Service régional de l'Archéologie en relation avec le responsable de la fouille pour mettre au point les modalités de mise en œuvre d'une opération lourde destinée à terminer l'étude des parties directement menacées de ce site.

Le mode opératoire choisi pour situer le gisement dans son cadre géologique et environnemental et approcher une évaluation sommaire du cubage de matière archéologique menacée par l'avancée marine a consisté en un redressement de la coupe frontale sur près de cent mètres et à l'exécution d'une tranchée exploratoire implantée 20 mètres en retrait du front d'érosion. L'analyse en cours d'une carotte sédimentaire au point bas du gisement par le département de Géologie et Océanographie de l'Université de Bordeaux I (J.-P. Tastet) est destinée à appréhender les modalités de dépôt des séries sédimentaires et en préciser la chronologie.

Parallèlement, un relevé photographique redressé de l'ensemble de la stratigraphie a été effectué. Il a été procédé à des arrachés de coupe par imprégnation de résine, destinés à produire aux experts de la commission spéciale des témoins authentiques d'une stratigraphie maintenant oblitérée par le dispositif de protection contre la mer mis en place à l'issue du diagnostic (palissade de troncs de pins battus).

Nicolas Rouzeau

Izon

L'église

Izon se trouve sensiblement à mi-chemin entre Bordeaux et Libourne.

Dans le cadre d'un projet de réaménagement de la route départementale 242, et de la place au chevet de l'église, le Service Régional de l'Archéologie a été amené à intervenir, d'abord pour des sondages préalables en septembre 1993 puis pour une surveillance de chantier en novembre 1993.

La découverte, au siècle dernier, à proximité de l'église, de tombes construites au moyen de tuiles antiques laisse supposer la présence d'une nécropole. Les sondages menés dans la zone concernée par les travaux ne mirent au jour que des sépultures contemporaines (fin du XIX^e siècle) ainsi que des remblais constitués lors du déménagement du cimetière à la fin du siècle dernier. En raison du peu d'intérêt archéologique des niveaux rencontrés lors des sondages, il fut décidé d'une simple surveillance lors du chantier.

Durant le décaissement du chevet, trois sépultures médiévales furent découvertes, toutes situées au nord-est du bâtiment. Ces tombes étaient des sarcophages en coffres de dalles.

Une seule sépulture était complète, encore munie de son couvercle scellé au mortier. Les deux autres étaient partiellement détruites : de l'une, il ne restait que la logette céphalique et une partie de la paroi nord ; de l'autre la partie occidentale avait été détruite par la pose d'un drain.

En conclusion, il apparaît, dans un premier temps, qu'à l'est de l'église la nécropole n'existait pas ou a été entièrement détruite par la constitution du cimetière médiéval ; dans un deuxième temps, que le cimetière médiéval a été lui-même détruit par le cimetière moderne.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Lormont

Le Grand Tressan

Dans le cadre de l'opération pluriannuelle engagée en 1992 (cf. Bilan Scientifique 1992, p. 57-58), l'année 1993 était consacrée, d'une part, à un prolongement des interventions de terrain, au-delà des parties de l'officine déjà fouillées qui contenaient les fours, afin de mieux déterminer et de documenter les zones d'habitat et d'extraction ; d'autre part, à des analyses, à l'étude du matériel céramique et aux synthèses.

Ce programme a pris un retard très net en ce qui concerne les derniers points.

En revanche, la fouille confirme bien la présence de fosses d'extraction en contrebas du site, fosses en partie détruites par le creusement d'une grande excavation d'époque moderne. Il convient cependant encore de vérifier par analyse la coïncidence des pâtes et des terres provenant de ces fosses, et plus particulièrement de tenter de déterminer s'il y a eu un travail de préparation de ces terres, enlèvement partiel de la fraction non plastique ou autre.

Les opérations de terrain ont aussi porté sur les traces observées, non loin du site, à l'occasion du défrichement du lotissement du Coteau des Hiron-

nelles. C'est dans ce secteur que, essentiellement pour des raisons topographiques, on envisageait de chercher l'habitat correspondant aux zones de travail déjà étudiées. Dans la partie du lotissement proche de la route, apparaissait une dispersion, sur une distance de plus de 100 m, de tessons analogues à la production reconnue. Les nombreux sondages menés dans ce secteur n'ont rien révélé sous les traces de l'ancien labour ; si habitat il y eut en cet endroit, il a complètement disparu.

En revanche, tout à fait à l'extrémité est de la parcelle (et de cette dispersion), est apparue une fosse contenant de nombreux témoignages de destruction d'un four ; il s'agit probablement d'une fosse d'accès, le four se trouvant sur la parcelle voisine. Le matériel qui en provenait semble correspondre aux éléments les plus récents contenus dans le site fouillé l'an passé ; il faut en particulier noter la présence de rares tessons portant une glaçure de mauvaise qualité, apparemment les premières tentatives de cette officine.

Avec plus ou moins de force, tout cela semble confirmer les hypothèses. Quelques analyses restent cependant encore à faire, ainsi qu'une bonne partie de l'étude du matériel et les synthèses, pour que l'on puisse avoir une certitude suffisante en ce sens.

Pierre Régaldo Saint-Blancard

Loupiac

Saint-Romain

C'est à 50 m du site de la villa de Loupiac, connue pour ses nombreux décors de mosaïques, qu'une sépulture a été mise au jour.

Sur la propriété de Madame Serf, le creusement d'une fosse d'eaux usées a permis la découverte d'une tombe maçonnée à une profondeur de 1,30 m sous le niveau du sol actuel.

Aucun mobilier qui aurait aidé à la datation n'a été recueilli. Les caractéristiques de la tombe montrent qu'il s'agit, vraisemblablement, d'une sépulture de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge. Cette sépulture appartient, apparemment, à la nécropole

qui s'est installée à proximité de la villa comme la tombe en tegulae découverte dans les années 1970.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Lucmau

Eglise Saint-André

L'église Saint-André devant faire l'objet de travaux d'assainissement dans la zone du chevet (décaissement des terrains), nous avons entrepris une série de sondages visant à évaluer le potentiel archéologique du sous-sol.

L'église Saint-André est construite sur une terrasse dans le centre du village de Lucmau. La partie la plus ancienne de cette église est le chevet formé d'une abside romane. A la nef du XIV^e siècle sont greffés deux collatéraux. La façade occidentale comprend un clocher-pignon ; on y pénètre par une porte en arc brisé. L'abside, qui nous intéresse plus particulièrement, est rythmée par quatre contreforts plats et un cordon de billettes. Cette abside romane est en partie masquée au nord par la sacristie et au sud par un appenti.

Le premier sondage a été implanté au droit d'un des contreforts de l'abside. Sous un remblai de déchets de construction, puis un sédiment sableux et homogène, nous avons identifié une sépulture en cercueil de bois contenant les ossements d'un individu adulte. Cette sépulture peut être datée de l'époque moderne. Les fondations sont constituées d'une maçonnerie de pierres non taillées et liées de mortier.

Le deuxième sondage a été ouvert, toujours du côté est de l'église, mais cette fois-ci à quelques mètres en arrière de l'abside, dans la zone où sont prévus les travaux de décaissement. Des niveaux similaires au premier sondage ont été identifiés. Une sépulture en pleine terre a été repérée ; il s'agissait d'un adulte en décubitus dorsal. L'absence de matériel archéologique ne nous permet pas d'avancer de datation pour cette inhumation.

Les sondages effectués sur l'église Saint-André mettent en évidence, dans le secteur en arrière de l'abside, la présence de l'ancien cimetière aujourd'hui déplacé.

Dominique Bonnissent

Montagoudin

Eglise Saint-Saturnin

Cette fouille de sauvetage urgent, menée sur le site de l'église Saint-Saturnin de Montagoudin, s'inscrit dans une problématique générale de travaux préalables aux assainissements des églises romanes pratiqués depuis plusieurs années en Gironde.

Localisée sur le flanc sud de l'église, la zone fouillée est une bande de terrain parallèle au mur gouttereau sud. D'une largeur de 3 m pour une longueur de 17 m, les terrassements effectués ont atteint une profondeur de 0,50 m. Les vestiges archéologiques ont juste été effleurés ; en concertation avec le maire de la commune, il a été décidé de pousser plus avant les investigations archéologiques dans une zone de 15 m².

Trois grandes phases d'occupation du cimetière ont été mises en évidence. Le niveau le plus récent est caractérisé par des cercueils en bois se situant entre le XIVe et le XIXe siècle. Le second niveau couvre une période allant probablement du IXe jusqu'au XIIIe. Cette phase est illustrée par des tombes en blocs disposés de chant. Enfin, l'occupation la plus ancienne est représentée par un sarcophage monolithe attribuable aux VIe-VIIIe siècles.

De nombreux remaniements concernant le bâti ont été effectués au cours des siècles sur le site. C'est ainsi que nous avons pu mettre en évidence la présence d'au moins deux bâtiments antérieurs à l'église actuelle. L'étude du mobilier céramique en phase avec les différents murs permet d'établir l'appartenance d'un des bâtiments au Ier siècle et l'autre au Ve-VIe siècle.

Marie-Noëlle Nacfer

Mouliets-et-Villemartin

«A la Route»

A la suite d'un labour profond sur un terrain proche du site protohistorique de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin, est apparue, en surface, une vaste zone

creuseuse qui contenait des tessons de céramique, des fragments d'épées en fer du début du Second âge du Fer et des esquilles d'os humain brûlé.

Dans un premier temps, une série de photographies aériennes a permis de déterminer la configuration générale de cette zone ainsi que ses limites et de localiser un axe routier très proche, d'orientation nord-sud. Puis une prospection systématique au sol a été effectuée sur l'ensemble des parcelles labourées afin d'obtenir, avec un maximum de précision, la répartition et la cartographie des objets récoltés, en fonction de leur nature. Enfin, une vaste et large «tranchée diagnostic» a été pratiquée en bordure de la zone creuseuse, dans le but de déterminer la nature et l'état de conservation des structures funéraires qui étaient fortement pressenties.

Les principaux résultats sont les suivants :

- La cartographie des objets ramassés en surface montre que le mobilier métallique et céramique du début du Second Age du Fer est intimement mêlé aux terres creuses qui contiennent des esquilles humaines.

- La route est confirmée par la découverte d'un lambeau encore en place qui date du second ou du premier siècle avant notre ère. L'origine de cette route est certainement plus ancienne.

- Les hypothétiques structures funéraires du début du Second Age du Fer ont été complètement perturbées par des structures agraires d'époque médiévale peu profondes (XI-XIIIe siècles). Le labour récent n'a fait que déplacer des objets qui étaient déjà en position secondaire.

- Une sépulture à incinération a été fouillée mais elle date du Premier Age du Fer (V-VIe siècles av. J.-C.).

Les terres creuses remaniées qui contiennent des esquilles humaines associées à quelques objets du début du Second Age du Fer, pourraient être issues d'un ustrinum qui sous-entend une nécropole voisine ou peu éloignée et à proximité d'une route proche de l'agglomération protohistorique de Lacoste.

Christophe Sireix

Moulis-en-Médoc

Eglise Saint-Saturnin

Cette fouille de sauvetage urgent, menée sur le site de l'église Saint-Saturnin de Moulis, s'inscrit dans une problématique générale de travaux préalables aux assainissements des églises romanes pratiqués depuis plusieurs années en Gironde. Si nos interventions sont fréquentes dans l'Entre-deux-Mers et dans le Blayais, la fouille de l'église de Moulis est une première en Médoc.

L'importance de ce site réside autant dans la continuité d'occupation humaine que dans la persistance du lieu de culte et d'inhumation. Quelques indices très ténus affirment avec certitude la présence d'une communauté sur le site dès le Ier siècle.

L'occupation du Bas-Empire est caractérisée par un ensemble bâti assez conséquent et riche. Les strates en relation avec la période d'abandon de ces bâtiments ont livré de nombreux morceaux d'enduits peints, de marbres et quelques morceaux de verre plat (certainement verre à vitre). Enfin, un important lot de céramiques associées à du mobilier métallique, du verre et de la faune dénotent un espace voué à la vie quotidienne durant les IIIe et IVe siècles.

Dès la fin du Ve siècle, un édifice à vocation cultuelle est implanté à l'emplacement occupé aujourd'hui, et ce depuis le XIIe siècle, par l'église Saint-Saturnin.

De ce bâtiment, nous avons pu dégager le mur sud, conservé au moins sur une longueur de 9 m et l'abside dont le diamètre est légèrement inférieur à la largeur de la nef. Le plan des vestiges relevés sur le terrain nous permet d'indiquer qu'il s'agit d'un bâtiment orienté, à nef unique, terminé à l'est par une abside.

En ce qui concerne la période de construction et d'utilisation de ce bâtiment, la chronologie relative est parfaitement relayée par la présence de tessons de céramique estampée, dans la tranchée de fondation de l'abside et dans une fine couche d'occupation riche en charbons de bois à l'intérieur de l'abside. Le caractère funéraire du bâtiment est nettement marqué par un caveau contemporain de la construction de l'édifice.

Que se passe-t-il entre le VIIIe et le XIIe siècle ? Il est probable qu'il n'y ait pas eu de hiatus et que le lieu de culte n'ait pas été délaissé bien que nous n'ayons pas vu de trace d'un bâtiment carolingien ; celui-ci, s'il a existé, peut se développer sous l'église actuelle. La continuité du lieu de culte a donc été assurée au moins depuis le VIe siècle jusqu'à nos jours.

Enfin, ce chantier permet de compléter la carte de diffusion des céramiques estampées ; à ce jour, aucune estampée n'avait encore été signalée en Médoc.

Dans la zone intéressée par les fouilles, nous avons pu mettre en évidence quatre périodes principales d'utilisation du cimetière depuis le VIe jusqu'au début du XXe siècle. Cependant, cette zone, très limitée, ne peut que donner une image partielle du fonctionnement de l'espace cémétériel au cours des siècles.

Marie-Noëlle Nacfer

Préchac

Château de Cazeneuve

Le site est installé sur un «faux éperon», un banc calcaire au confluent du Ciron et du Homburens. Le château est cité pour la première fois le 14 août 1250 et l'existence probable du bourg est attestée en 1241 par une mention de «burgenses». Dans l'état actuel, le château, qui est toujours habité, présente les vestiges de plusieurs états de construction.

L'assiette du site couvre une surface d'un peu plus de trois hectares. Au confluent, les vestiges des parties considérées comme les plus anciennes revêtent l'aspect d'un tertre triangulaire qui occupe la proue de l'éperon, haut de plus de 10 m, large à la base de 15 m à la pointe de l'éperon et de 40 m au contact des bâtiments, avec un sommet plat de 500 m². Le sondage de diagnostic, sur une surface de 75 m², effectué au sommet, au contact avec les murs nord du château actuel, a montré qu'il ne s'agissait pas d'une motte, comme le pensait la tradition historiographique, mais d'un site de «rocca» ; L'enceinte qui entourait la plate-forme, d'une largeur de 2 m, délimitait un espace utile de 400 m² ; à l'intérieur se trouvaient des bâtiments — dont peut-être une tour — à l'extrémité de

l'éperon, comme le montre la découverte de contreforts de 1,15 m de large à l'extrémité nord de la plate-forme.

Une première étape de l'occupation a été démolie à la fin du XIII^e siècle et, sur les décombres, de nouveaux bâtiments ont été construits dont la démolition a été entreprise au XVIII^e.

Un autre sondage de diagnostic, sur une surface de 81 m², a été entrepris à l'emplacement du bourg castral, situé au sud de l'ensemble castral, en fonction des anomalies enregistrées lors de la prospection électrique. Il a permis de mettre au jour les fondations d'une maison de plan rectangulaire qui ne comportait qu'un seul niveau d'occupation. La démolition de cette construction pourrait dater de la fin du XIV^e siècle ou du début du XV^e siècle. A proximité, quatre trous de poteaux pourraient représenter la trace d'un grenier.

Cet habitat avait été construit sur les couches d'un important chantier (chaux, argile, déchets de taille de pierre) renvoyant peut-être à la construction de l'enceinte du bourg castral dont il reste quelques pans de murs.

Joëlle Burnouf

Saint-Aubin-de-Branne

L'église

Cette intervention archéologique a été motivée par un projet d'assainissement de l'église de Saint-Aubin-de-Branne ; il est prévu de décaisser les terrains le long de la façade nord. Nous avons donc entrepris cinq sondages diagnostics dans cette zone.

L'édifice est construit sur une terrasse naturelle qui surplombe un petit vallon encaissé. Cette église romane est de plan rectangulaire ; on y pénètre par un porche à colonnes qui est venu s'accoler à la façade occidentale. La nef de trois travées est couverte d'ogives, le chevet plat est renforcé à l'extérieur par deux contreforts placés de biais. Le clocher a été restauré au XIX^e siècle.

Un premier sondage a été réalisé au droit du mur nord du porche de l'église. Nous avons repéré une

série de niveaux de sépultures dans un sédiment constitué d'une terre noire homogène et grasse. Deux sépultures en pleine terre, orientées est/ouest ont été repérées à 50 et 60 cm sous le niveau du sol ; il s'agissait de deux adultes. Le second individu avait l'avant-bras replié sur la face antérieure du thorax et tenait dans sa main une monnaie. Il s'agit d'un double tournois en cuivre Gaston d'Orléans (1627-1650) ; on déchiffre encore sur l'avant les trois fleurs de lis sous un lambel.

Enfin, un sarcophage, daté de l'époque médiévale, a été repéré à 70 cm sous le niveau du sol. Ce sarcophage de pierre, de type anthropomorphe (avec loge céphalique), est directement accolé au mur du porche et positionné, comme il se doit, selon l'axe est/ouest. Le couvercle du sarcophage était absent.

Le deuxième sondage a été réalisé à l'aplomb du clocher, toujours du côté nord. Nous avons mis au jour un nouveau sarcophage médiéval à logette céphalique.

Le projet d'aménagement prévoit un décaissement des terrains sur une épaisseur de 70 cm au plus profond. Or les sarcophages ont été repérés à 55 et 70 cm sous le sol actuel mais ils n'étaient plus refermés par leur couvercle. Si d'autres sarcophages étaient situés à ces altitudes et étaient encore couverts, ils pourraient alors devenir gênants lors du décaissement des terrains.

Deux sondages successifs ont été réalisés le long de la nef, dans la zone concernée par le décaissement. L'un était situé à l'aplomb du mur, l'autre à quelques mètres en retrait. Les terrains, dans ce secteur, ne présentent pas de structure ni de matériel archéologique.

Le cinquième sondage, implanté le long du mur nord du chevet, s'est révélé lui aussi vierge.

Les sondages réalisés sur l'église de Saint-Aubin-de-Branne mettent en évidence, principalement dans la zone nord du porche, la présence de différents types de sépultures médiévales, inhumations et sarcophages. Nous avons également daté une sépulture en pleine terre aux alentours du XVII^e siècle. Le côté nord de cette église apparaît donc comme une zone archéologiquement riche, correspondant à l'ancien cimetière.

Dominique Bonnissent

Saint-Avit-de-Soulège

L'église

Un projet de travaux d'assainissement autour de l'église de Saint-Avit-de-Soulège a suscité une série de sondages sur les façades ouest et sud ayant pour objectif l'évaluation du potentiel archéologique.

L'église, dite de Jacquimeau, est implantée sur un éperon rocheux qui domine toute la vallée. Elle a été construite au XIX^e siècle. Le plan comprend une nef unique fermée par une abside en cul-de-four. Une petite sacristie a été rajoutée sur le côté sud de l'abside du chevet.

Certains ouvrages mentionnent la présence des ruines d'une ancienne commanderie sur ce site. Nous avons remarqué vers l'est, en avant de la sacristie, un mur conservé en élévation sur environ un mètre. Il est possible qu'il corresponde à une partie des vestiges de la commanderie.

Le premier sondage a été implanté sur la façade occidentale. Le sous-sol est constitué d'un épais remblai de matériaux de construction : pierres, tuiles et mortier. Le sédiment est une terre grise, sableuse et sèche. Nous avons repéré, en fond de sondage, un bloc de pierre taillé, de grand module, qui était en place sur les restes d'une fondation. S'agit-il des vestiges de l'ancienne commanderie ? Aucun matériel archéologique permettant de proposer une datation n'a été rencontré.

Un deuxième sondage a été ouvert le long de la façade sud de l'église. Le sous-sol, formé d'une terre argileuse, contenait des déchets de matériaux de construction alors que le fond du sondage est formé par un sédiment sableux de couleur beige. Là encore, pas de matériel archéologique.

La localisation topographique et géographique font de ce site un lieu d'implantation privilégié. En effet, il présente des facilités défensives de par sa configuration. Une rapide prospection a permis de repérer les traces d'une occupation protohistorique ou préhistorique (silex débité), d'une implantation pendant la période antique (céramique, fragment de plaque de marbre et *regulae*), enfin, la construction d'une commanderie à l'époque médiévale. Ces traces d'occupation font de ce site une zone archéologiquement

riche. Toutefois, comme nous l'avons signalé plus haut, le secteur entourant l'église n'a révélé que la présence d'un mur ancien, peut-être un de ceux de l'ancienne commanderie.

Dominique Bonnissent

Saint-Christoly-de-Blaye

L'église

En novembre 1993, la démolition de trottoirs en béton sur le mur sud de l'église de Saint-Christoly-de-Blaye a mis en évidence un couvercle de sarcophage en forme de bâtière.

Le Service régional de l'Archéologie, prévenu par le maire de Saint-Christoly-de-Blaye, réalisa un décapage et une série de sondages. Cinq sarcophages furent repérés, quatre d'adultes et un d'enfant.

Lors de cette opération, seul le dernier a été fouillé. Cette tombe, constituée de deux blocs de pierre, avait une forme trapézoïdale à l'extérieur, le logement pour le corps étant en forme ovoïde. Les quatre autres sarcophages trapézoïdaux n'ont fait l'objet que d'un relevé.

Une opération de sauvetage sera réalisée dans le courant de l'année 1994 pour permettre l'aménagement de la place.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Saint-Emilion

Cloître de la Collégiale

Des travaux visant à remplacer les caniveaux bordant les allées du cloître par une canalisation souterraine, une surveillance archéologique a été effectuée. Aucune structure archéologique n'a été perturbée par les tranchées, les rares niveaux en place ayant certainement disparu lors de l'installation du premier dispositif d'écoulement des eaux pluviales. La surveillance a cependant permis d'effectuer les relevés d'altitude du substrat calcaire sur lequel est fondé le cloître.

Anne Métois

Saint-Macaire

Cimetière Saint-Michel

L'église Saint-Michel, située hors les murs de Saint-Macaire, n'est attestée, d'après Virac, qu'à partir de 1473 par des actes notariés ; un cimetière y est mentionné en 1507 et 1512 et sur ce site des squelettes ont été découverts sous la Restauration. En 1618, l'église est réaménagée au profit d'un couvent des Ursulines. L'intervention archéologique provoquée par les travaux de rénovation de la maison de retraite implantée sur ce lieu a permis de documenter un peu mieux cette histoire peu fournie.

Dans l'espace très étroit qui a pu être fouillé, neuf sépultures ont été localisées et sept d'entre elles ont pu être étudiées. Deux renvoient au couvent des Ursulines : l'inhumation en pleine terre d'un enfant, datée par de la céramique moderne, et une sépulture en cercueil. Les sept autres sont certainement antérieures au XVe siècle. Quatre coffres étaient bâtis de dalles calcaires de chant. L'un d'eux recouvrait un coffre bâti de briques. Enfin, sous la sépulture en pleine terre d'un enfant, avec un orcel à double col torsadé à la droite du crâne, était enterré un adulte dans une fosse emplies de grave.

Comme Saint-Sauveur et, peut-être, le couvent des Cordeliers fondé en 1265, Saint-Michel est donc bien un lieu d'inhumation ancien. Il reste à déterminer si cette pratique était ici occasionnelle ou constante, si l'utilisation des trois cimetières fut successive ou simultanée et, en ce dernier cas, s'ils étaient destinés à l'ensemble de la population.

Pierre Régaldo-Saint Blancard
pour Xavier Charpentier

• D. A. Virac, Histoire de Saint-Macaire, vol. II, rééd. Paris, 1990.

Saint-Quentin-de-Baron

Château de Bisqueytan

Mené dans le courant du mois d'avril 1993, le sondage archéologique effectué dans l'un des corps de bâtiment du château de Bisqueytan, à Saint-Quentin-

de-Baron avait pour but de vérifier l'hypothèse de silos taillés dans le rocher calcaire à l'intérieur même de l'enceinte et d'apporter à ces structures, une datation.

Le sondage avait été incité en outre par des travaux d'aménagements intérieurs qui devaient venir condamner toutes interventions archéologiques futures.

La fouille a permis de révéler effectivement la présence de deux de ces aménagements en creux, du côté intérieur de l'enceinte du château, comme le laissaient présumer ceux visibles à l'extérieur. Il faut préciser que ce genre de silos taillés dans la roche ont été signalés dès la fin du XIXe siècle à Bisqueytan.

Quant à leur fonction précise et à leur origine, le sondage n'a pu apporter de réponse, n'ayant dégagé à l'intérieur des deux silos, que des niveaux de remblais modernes. En rapprochant ces structures du contexte historique immédiat, on peut penser à les rattacher à l'époque médiévale en les liant à l'implantation au milieu du XIIe siècle d'un donjon assis sur motte et d'une chapelle romane ; ils auraient très probablement une vocation de stockage.

Cependant le doute persiste : on peut aussi les interpréter comme des silos protohistoriques ; le valon de Bisqueytan a, en effet, livré de nombreux indices d'occupation pour cette période.

Jean-Luc Piat

Saint-Quentin-de-Baron

Bourcey

Ce gisement de l'Entre-deux-Mers, découvert il y a une vingtaine d'années par R. Cousté et Y. Krtolitz, appartient au bassin versant de la Canodonne, affluent de la basse vallée de la Dordogne. Ce petit abri sous roche s'ouvre dans une falaise de calcaire à astéries ; son talus est un peu étendu (une vingtaine de mètres carrés). Les recherches que nous y avons effectuées ont eu pour but de vérifier l'existence d'une occupation préhistorique, d'en préciser la nature et d'en établir l'extension.

Le sondage entrepris dans la partie gauche de l'abri a permis de dégager sur 1 m² la surface structurale du remplissage pléistocène qui, peu épais, renferme un

seul niveau archéologique, au contact du substratum rocheux. Quelques vestiges remaniés ont été recueillis à l'interface de cette couche et des dépôts superficiels modernes qui la coiffent.

Un ravivage de coupe a concerné un front limité à un quart de carré afin de n'extraire qu'un nombre réduit de vestiges. Dans cette partie du gisement, le remplissage consiste en un dépôt blanchâtre sablo-argileux, très carbonaté, riche en petits éléments calcaires probablement issus de la desquamation du plancher rocheux.

Le matériel archéologique, bien que peu abondant, appartient à une industrie laminaire et lamellaire qui, par ses caractéristiques techniques et par le choix des matières premières, rappelle beaucoup celle des gisements du Magdalénien moyen des gisements de Bisqueytan et de Moulin-Neuf tout proches.

Michel Lenoir

Soulac-sur-Mer

Plage de l'Amélie

A l'issue de la campagne de prospection sur le littoral atlantique du Nord Médoc en 1993, c'est le site de la plage de l'Amélie qui a fourni les découvertes les plus intéressantes. Ce site est connu depuis plus de 30 ans et a permis, dans le passé, la mise au jour de nombreux objets s'échelonnant du Néolithique au Gallo-romain.

Les découvertes de 1993 ont eu lieu en deux temps, en février et en octobre-novembre, c'est-à-dire pendant les périodes où l'estran des plages balayé par les flots permet l'apparition des argiles sous-jacentes qui constituent la couche d'habitat ancien.

En février 1993 a été découvert un pectoral de cuivre décoré au repoussé de rangs de pirouettes, de marguerites de perles et de glands. L'objet avait été plié en quatre et déposé dans le sol, probablement à titre d'offrande. Il est composé de cuivre pour 97,5 % et montre des traces de soudure sur tout le pourtour et sur le centre de sa face postérieure. Son style et la rigoureuse structure de sa composition excluent une œuvre gauloise et fait plutôt penser à une œuvre hellénistique mais son usage reste, pour le moment, énigmatique.

S'agit-il de la représentation d'un bijou qui aurait été fixé sur une statue de métal possédant une âme en bois ou doit-on penser à une phalère qui aurait décoré un mors de cheval ? La minceur de cette plaque décorée rend cette seconde attribution douteuse. Cette découverte est due à Jean-Paul Cathelot.

A la même époque, sept haches de bronze ont été rencontrées éparpillées sur la plage ; il s'agit de deux grandes haches médocaines, de quatre petites haches médocaines à tranchant élargi et d'une hache à talon. Toutes sont datables du Bronze moyen médocain soit environ 1400 avant J.-C.

L'explication de cette découverte nous a été donnée par les trouvailles effectuées en octobre et novembre 1993. En effet, a pu être localisé, grâce au recul de la côte, un important dépôt de bronzier.

Les nouvelles découvertes effectuées conjointement par Mesdemoiselles Jeanine et Jacqueline Dubarry et par Jean-Claude Cathelot comprennent :

- tout un lot de lingots et de déchets de bronze dans un fond de pot écrasé en place (plus de 7 kg de métal) ;
- divers débris d'un vase incomplet décoré de cordons et de pastillages avec, à proximité, deux haches de bronze dont une brisée et cinq petites bobines de fil d'or disposées en chapelet, ce qui indique que le bronzier était aussi orfèvre car on est là en présence de son stock d'or ;
- éparpillées sur la plage six haches de bronze de type médocain ;
- un vase avec décor de pastillage et couvercle, très fracturé, encore en place dans la couche archéologique contenant 18 haches de bronze (8 grandes haches médocaines et 10 petites) ;
- un autre vase, à 2,25 m du premier, décoré de cordons et pastillages, également fracturé en place, contenant 10 grandes haches de bronze ;
- enfin 3 nouvelles haches de bronze enfouies dans un sol remanié par les travaux de construction d'un épi qui ont bouleversé une partie du site. Parmi ces trois haches, deux sont de type médocain et la troisième est une hache à talon.

C'est donc en tout 47 haches de bronze qui ont été découvertes dans ce secteur de la plage de l'Amélie à Soulac-sur-Mer, ce qui en fait un des plus importants dépôts du Médoc.

Jacques Moreau

Soulac-sur-Mer

Plage de l'Amélie

Le recul important du trait de côte du littoral du nord de l'Aquitaine entame une inéluctable destruction des sites archéologiques situés sur l'estran et en haut de falaise.

Durant les mois d'octobre et novembre 1994, trois dépôts de haches en bronze datées du Bronze moyen médocain ont fortuitement été découverts en haut de plage dans le secteur de la plage de l'Amélie, à Soulac-sur-Mer. Les haches, au nombre de 39, étaient disposées dans des jattes dont deux ont pu être reconstituées par l'inventeur, Jacques Moreau, titulaire d'une autorisation de prospection.

Après un traitement de déchloration effectué par Madame Derion au laboratoire de restauration du Musée d'Aquitaine, les lots ont été confiés pour étude à Monsieur Coffyn.



Soulac-sur-Mer, plage de l'Amélie,
haches du Bronze moyen médocain.

Par suite, plusieurs sondages ont été entrepris sur l'estran par le Service régional de l'Archéologie, avec le concours du Département de Géologie et Océanographie de l'Université de Bordeaux I (J.-P. Tastet).

Ces sondages ont permis d'appréhender le contexte stratigraphique de la découverte et de la situer dans l'environnement géomorphologique de cette section du littoral, qui comporte notamment des séries sédimentaires venues en comblement d'un bras holocène de la Gironde.

Nicolas Rouzeau

Vayres

Le château

La poursuite des prospections électromagnétiques sur le site du château à Vayres a permis de déterminer la présence de nouveaux fours de potiers gallo-romains. Cette prospection a été effectuée par M. Martinaud et L. Mouillac (Armédis, Recherches Géophysiques) à l'aide d'un matériel (SH3) prêté par le Centre de recherches géophysiques de Garchy (C.N.R.S.).

La nouvelle surface explorée concerne l'extrémité nord du site, zone boisée triangulaire, bordée à l'est par la Dordogne et, à l'ouest, par son affluent le Gestas.

Au moins vingt fours sont dorénavant localisés.

Christophe Sireix

Vayres

Berges du château

A la suite d'une nouvelle phase d'érosion très active des berges de la Dordogne près du château de Vayres, une série d'épaves de bateaux est apparue au mois de février 1993.

Parmi ces épaves (6 ont été localisées), l'une d'entre elles a fait l'objet d'une fouille de sauvetage urgent. Un relevé très précis a été effectué par Yan Laborie et Louis Mouillac. Il s'agit d'une embarcation fluvio-maritime incomplète, dont la longueur est d'environ

10 mètres. Cette épave a pu être datée par dendrochronologie par Béatrice Szepertyski (Laboratoire d'analyses et d'expertises en archéologie et œuvres d'art), la période d'abattage des arbres utilisés se situe entre 1609 et 1620.

Deux autres épaves ont également pu être datées, l'une est de la première moitié du XVII^e siècle, l'autre de la fin.

Ces 6 épaves qui, malheureusement, subissent quotidiennement les assauts répétés des marées et des mascarets, offrent un échantillonnage varié des différents types de bateaux en activité sur la Dordogne au XVII^e siècle.

Yan Laborie, Louis Mouillac, Christophe Sireix



Vayres, bateau du XVII^e siècle.
Cliché Ch. Sireix.

Opérations communales et intercommunales

				Prog	Epoque
De Montalivet à la point de Grave		Jacques MOREAU	AUT	PI	
Canton de BOURG-SUR-GIRONDE		Didier COQUILLAS	AUT	PI	
Côte girondine		Michel OLIVE	SDA	PI	
Littoral girondin	Pierre GARMY		SDA	PI	
Entre-deux-Mers	Jean-Luc PIAT		AUT	PI	
Entre-deux-Mers	Jean-Pierre PETTT		BEN	PI	
Industries anciennes de la moyenne terrasse du vignoble des Graves Sud		Dominique MILLET	EN	PP	P2 PAL
Canton de LABREDE		Michel LENOIR	CNR	PI	
LA RÉOLE	Sylvie FARAVEL		SUP	PI	
SAINT-MACAIRE	Sylvie FARAVEL		SUP	PI	
Secteur Nord-Médoc		J. ROUSSOT-LARROQUE	NR	PI	
VAYRES		Christophe SIREIX	AFA	PI	

Canton de Bourg

La campagne de prospection réalisée de janvier à août 1993, sur le canton de Bourg-sur-Gironde, s'inscrit dans la continuité du programme établi en 1992. Nos travaux s'insèrent toujours dans le cadre de recherches universitaires menées en collaboration avec le Service régional de l'Archéologie pour l'élaboration de la carte archéologique.

La zone prospectée cette année se situait dans la partie septentrionale du canton de Bourg-sur-Gironde (Bayon, Bourg, Comps, Gauriac, Mombrier, Saint-Ciers-de-Canesse, Saint-Seurin-de-Bourg, Saint-Trojan, Samonac et Villeneuve-de-Blaye). Un des premiers objectifs de cette campagne était de confirmer les découvertes anciennes. Nous souhaitions avant tout recueillir des informations concernant la superficie des sites et, par la découverte de matériel en surface, en préciser les dates d'occupation. Mais, dans le cas de découvertes fortuites, nous avons procédé à des relevés et inventorié l'ensemble du site. Ce n'était pourtant pas l'objet principal de nos travaux.

Contrairement à la zone des marais de Saint-Ciers-sur-Gironde, il n'y a pas eu de contraintes particulières liées au terrain. Il s'agit d'un vaste plateau argilo-calcaire globalement tourné vers l'estuaire. Nous avons joint à la prospection au sol un important travail d'enquête orale auprès de l'habitant qui, même si elle ne suscita qu'une coopération modérée, se révéla le seul moyen pour localiser les sites avec précision. C'est à cette occasion que de nouveaux sites ont également été identifiés.

Les résultats n'ont pas eu l'ampleur de ceux de l'an dernier. Nous avons vérifié 46 sites inventoriés en 1990 ; 37 d'entre eux avaient été mentionnés avant 1945, dont 28 au siècle dernier. Nous sommes parvenus, à de rares exceptions près, à les repérer tous. A ce total, il faut ajouter 7 sites inédits, ce qui porte l'ensemble à 53.

Quelques grands aspects de ces recherches méritent d'être soulignés. L'un des points positifs de cette campagne, par exemple, fut d'apporter certaines clarifications qu'exigeait l'abondance des découverts

tes néolithiques. Dans de nombreux cas, il ne s'agit que d'objets isolés (haches polies, pointes de flèche). En revanche, d'importants sites d'habitat ont été révélés, notamment des habitats de hauteur (fortifiés ?) du Néolithique final. Nous les trouvons sur les cotreaux dominant l'estuaire (Gauriac, Saint-Seurin-de-Bourg) mais aussi dans les terres (Mombrier, Saint-Ciers-de-Canesse, Samonac).

Un «menhir» avait été signalé en 1950 à Villeneuve-de-Blaye. Depuis lors, tout laissait croire qu'il avait été détruit ou même qu'il n'avait jamais existé ! En fait, la pierre se trouve toujours à l'endroit indiqué. Il ne s'agit pas d'une borne de propriété ; son aspect ainsi que sa situation méritent qu'on s'y intéresse davantage.

Une petite hache à douille en bronze inédite (Bronze final) découverte à Bayon doit être mentionnée. L'objet semble isolé.

Jusqu'à présent, l'inexistence de découvertes attribuées à l'Age du Fer avait laissé croire à certains auteurs que ce secteur était alors inoccupé. Un site d'habitat de La Tène finale vient pourtant d'être reconnu à Gauriac. Les éléments se limitent actuellement à de la céramique (urne et gobelet).

Les découvertes les plus importantes concernent l'Antiquité. De simples «débris romains» signalés au siècle dernier, se sont révélés être de vastes et riches exploitations agricoles (Gauriac, Saint-Ciers-de-Canesse, Bourg). Les bâtiments d'exploitation ont pu être repérés dans le cas de Gauriac et Bourg, ce qui est nouveau pour ce secteur. Mais notre attention s'est particulièrement portée sur des constructions gallo-romaines de taille plus modeste. Il s'agit souvent de petites villas avec des murs en petit appareil et des toits de tuiles (Bayon, Mombrier). Il faut signaler également le cas intéressant d'une construction (Bourg) dotée d'un toit de tuiles mais aucun mur n'a pu être dégagé (épierré ou mur en matériaux périssables ?). Enfin, on a relevé un dernier type de constructions, sans doute courant mais peu prospecté, entièrement composé de matériaux légers (bois, torchis, chaume) et dont la seule trace est la céramique commune conservée sur place. Si les grandes villas perdurent sur toute la période (Ier/Ve siècle après J.-C.) et même au-delà (VIe siècle), une rupture est assez nette pour les autres formes d'occupation entre la fin du IIe siècle et celle du IIIe siècle, en particulier pour les petites villas (transformation des structures agraires ?).

Si les nouvelles découvertes sont rares cette année, la reprise des sites anciennement connus s'est révélée très fructueuse. Pour avoir une vue d'ensemble satisfaisante, il conviendrait de poursuivre ce travail sur la partie méridionale du canton de Bourg et sur celui de Blaye.

Didier Coquillas

La côte Girondine

A l'occasion des fortes marées des 10 et 11 mars 1993, une prospection a été organisée le long du littoral médocain entre Soulac-sur-Mer et Le-Pin-Sec. Malgré de forts coefficients de marées, bien que la faiblesse du vent ait facilité une large découverte, l'érosion marine a été inexistante. Pour ces raisons, beaucoup de sites anciennement connus n'ont pu être retrouvés et aucun nouveau n'a été localisé.

Michel Olive

Entre-deux-Mers

L'opération de prospection diachronique menée sur 16 communes¹ de l'Entre-deux-Mers bordelais, dans le courant de l'année 1993, avait pour objectif premier de venir appuyer une étude universitaire sur l'occupation et le peuplement ancien des bassins versants de la Canaudonne et de la Souloire, situés sur la rive gauche de la Dordogne, en grande partie sur le canton de Branne.

La prospection consista d'abord à la vérification de certains sites pour lesquels des incertitudes d'interprétations subsistaient, puis elle s'attela ensuite à la reconnaissance d'éventuels sites archéologiques inédits ayant pu être repérés par un travail préliminaire de cartographie sélective, par le dépouillement d'archives médiévales et modernes et, enfin, par un certain nombre d'enquêtes orales.

Sur le terrain, en fonction du nombre de prospecteurs, fut procédé, soit à un ramassage systématique du matériel aperçu sur les parcelles parcourues, soit, et le plus fréquemment, à un ramassage épisodique et partiel en fonction des zones à fortes concentrations

en vestiges archéologiques. A chaque ramassage furent précisés la nature du matériel récolté, sa datation et son disséminement, l'identification du site présumable pouvant y être rattaché, le contexte géographique et les conditions de visibilité au sol.

Les résultats de la prospection ont permis de réactualiser les informations archéologiques de certains sites, d'établir une cartographie provisoire de l'ensemble des vestiges archéologiques de toutes périodes découverts jusqu'à présent pour la région considérée et de dresser une série de 33 fiches descriptives de sites inédits pour l'établissement de la carte archéologique.

Jean-Luc Piat

Entre-deux-Mers

Pour cette deuxième année de prospection, l'action entreprise a été menée sur trois axes :

- Vérifier et établir des fiches sur les découvertes antérieures à la mise en place de la carte archéologique. Il s'agit de quatre mottes féodales, objet de précédents rapports de prospections aériennes, de quatre sites gallo-romains et de quelques sites non datables dont un ensemble de tombes mérovingiennes (Grézillac) et un site peut-être protohistorique.

- Une prospection aérienne et de surface dans le Monségurais faisant suite à la publication réalisée lors du colloque de Monséjour (C. L. E. M.) : il s'agit des sites du Trieu, du Jaile, de Bourdajéou et d'un secteur de voie traversant le site de Neujon ; cette prospection a été réalisée avec Serge Camps. Puis, dans le canton de Targon, découverte d'un site gallo-romain à Montignac («La Luce») dans le vignoble et d'une section de voie médiévale à l'est de la Commanderie de Sallebruneau.

- Une étude spécifique sur la plaine dite de «Saint-Brice» englobant les communes de Coirac, Martres et Saint-Brice, le long d'une partie importante d'une voie antique dont un élément s'appelle encore de nos jours «le chemin romain». J'ai découvert une série de sites gallo-romains et médiévaux centrés autour de la villa Galbesse dont quelques éléments sont encore visibles dans le vignoble.

Jean-Pierre Petit

Industries anciennes des Graves Sud de Bordeaux

Les prospections ont répondu à deux orientations :

- suivi des principaux locus,
- prospection dans la gravière de La Hourcade à Illats.

Le quartier de la Hourcade, à Illats, est situé sur la terrasse de Saint-Selve attribuée au Mindel.

Coupe stratigraphique synthétique (ép. : 7 m)

- Mort terrain (ép. : 0,20 m) podzol sans matériel archéologique.

- Terrasse alluviale (ép. : 6,80 m — base non atteinte) avec deux strates distinctes : Strate supérieure rubéfiée (ép. : 5,2 m) à litages rythmés et granulométrie grossièrement décroissante vers la base. Matériel archéologique roulé et rubéfié en position dérivée (G2). Zone de discontinuités géométriques et granulométriques, pavages, érosion, dépôts résiduels argileux brunâtres (remplissage de chenal). Prélèvements pour tests palynologiques. Strate inférieure «grise» (ép. : 1,79 m — base non atteinte) à dépôts irréguliers mal classés et à matrice fine, gris blanchâtre, kaolinisée. Matériel roulé, non rubéfié en position dérivée (G3).

Analyse palynologique

Sur quatre échantillons prélevés dans le niveau situé dans les argiles brunâtres, la dernière comportait une microflore abondante (332 pollens), très abîmée. La matière organique est très peu abondante, les débris ligneux rares.

Taxons recensés : Conifères : *Pinus* (93,9 %), *Picea*, *Abies*; Feuillus : *Betula*, *Alnus*, *auercus* (1,8 %), *Ulmus* (1,2 %), *Corylus* ; Herbacées : *Ericaceae* ; Spores : *Sphagnaceae*.

1. Les 16 communes sont : Arveyres, Baron, Blesignac, Cadarsac, Camiac-et-Saint-Denis, Daignac, Dardenac, Espiet, Génissac, Grézillac, Guillac, Moulon, Nérigeon, Saint-Germain-du-Puch, Saint-Quentin-de-Baron et Tizac-de-Curton.

Canton de Labrède Région des Graves- Lande girondine

Ce secteur, situé immédiatement au sud de l'agglomération bordelaise, est traversé par divers affluents de la rive gauche de la Garonne. Plusieurs terrasses alluviales s'y relaient d'ouest en est jusqu'au lit actuel du fleuve. Des formations anciennes appartenant au substratum oligo-miocène apparaissent localement à la faveur de l'érosion.

Le long de la vallée du Gua-Mort, dans le secteur de Villagrains, une ride anticlinale fait affleurer des formations mésozoïques riches en accidents siliceux dont la présence, abondante a attiré l'homme préhistorique. Quelques trouvailles anciennes de J. Béraud, les recherches systématiques de D. et F. Millet et nos propres découvertes ont montré la présence d'industries sur galets du Paléolithique ancien dans ce secteur alors que

les industries du Paléolithique moyen sont surtout représentées dans la haute vallée du Gua-Mort. Le Paléolithique supérieur n'est, pour l'instant, pas connu dans la partie nord des Graves. Certaines industries de Villagrains lui appartiennent peut-être mais sous des faciès d'ateliers inhabituels et difficiles à diagnostiquer. En revanche, la présence humaine semble mieux représentée aux débuts du Post-glaciaire. Un site à céramique et la présence de mégalithes témoignent d'une occupation néolithique. La période protohistorique est surtout connue par des tumuli et par des découvertes anciennes d'objets en métal mais c'est au cours des périodes historiques que le peuplement s'intensifie en relation avec l'exploitation du terroir.

Michel Lenoir

Age présumé : «Le prélèvement 4 révèle une microflore dominée par les Conifères suggérant un caractère frais. Une datation précise ne peut-être faite sur un seul échantillon : il s'agit de Quaternaire récent» (G. Farjanel, B. R. G. M.-Orléans).

Matériel archéologique (n = 81)

Le matériel recueilli provient de la surface de la terrasse ou de tas (G1 : n = 11 - non décrit car d'origine incertaine), de la strate supérieure et de la strate inférieure.

- Groupe 2 (n = 44). Les choppers dominent (n = 37) ; leurs tranchants sont surtout transversaux, les supports constitués par des galets de quartzite et de quartz à section planoconvexe. La taille est effectuée au percuteur dur selon un schéma centripète partiel. La fonction outil domine. Le débitage (n = 2) est caractérisé par des éclats d'amorçage à talon et surfaces dorsales corticales. Un éclat issu d'un débitage bipolaire a été façonné en racloir latéral par une retouche directe et profonde.

Nous n'avons pas noté de tendance à la standardisation ou à la prédétermination au sein des chaînes opératoires.

- Groupe 3 (n = 26). Les caractéristiques typotechniques des choppers sont identiques à celles de la série précédente. Il faut noter la présence d'un pic sur dièdre cortical et d'un mauvais hachereau sur éclat. Un seul outil sur éclat (encoche clactonienne) a été recueilli.

Ces séries archaïques, à l'effectif encore faible, issues d'une formation attribuée au Pléistocène moyen, constituent un élément important dans le cadre des industries paléolithiques antéhistoriques du Bassin Aquitain.

Dominique et Françoise Millet

La Réole et Saint-Macaire

Dans le cadre des programmes de recherche du Centre Charles Higounet (URA 999 du C.N.R.S.) deux Plans d'Occupation des Sols Historiques et Archéologiques (POSHA) consacrés aux communes girondines de La Réole et de Saint-Macaire ont été lancés simultanément en mars 1993.

Distantes d'une quinzaine de kilomètres, les deux communes se trouvent en Entre-deux-Mers, en rive droite de la Garonne, à un peu plus de 50 km au sud-est de Bordeaux. La Réole est à la fois le principal et le plus ancien centre urbain de l'Entre-deux-Mers né autour d'un prieuré conventuel bénédictin fondé en 977 sur un promontoire surplombant la Garonne. Au Moyen Age, elle a connu plusieurs enceintes successives dont l'extension maximale englobe 110 ha sur une superficie communale de 1016 ha.



La Réole, architecture médiévale retrouvée à l'occasion de travaux.

Saint-Macaire, au contraire de La Réole, est une petite commune, d'une superficie de 179 ha, aux trois-quarts urbanisée autour d'un noyau d'origine médiévale. Il s'agit d'un site de plaine, ancien port fluvial aujourd'hui déserté par la Garonne. La ville, dans sa morphologie actuelle, semble née de la fondation en 1026 d'un prieuré de Sainte-Croix de Bordeaux. Deux enceintes sont attestées, construites entre le XIIe et le XVe siècles, pour une extension maximale d'environ 15 ha.

Les deux communes possèdent de nombreuses similitudes, en particulier un terroir urbanisé ancien, au patrimoine architectural et archéologique assez bien conservé, épargné par la relative stagnation des deux villes depuis le siècle dernier. De lourds programmes de restauration étant entrepris intra-muros dans les deux cas, il fallait dresser un état des lieux en menant une prospection systématique comprenant un large volet analytique du bâti ancien conduit à l'échelle de la parcelle. Hors les murs, il était nécessaire, en outre, de mener une enquête systématique sur un terroir rural de plus en plus menacé par l'extension des constructions péri-urbaines. Le travail de terrain effectué par Éric Gassies et Xavier Charpentier en six mois est terminé. La phase d'étude, en cours, débouchera en 1994 sur la remise de deux documents évaluant la nature, l'importance et le degré de conservation du sous-sol archéologique. Ils serviront de base à l'établissement d'un système de protection des centres anciens — secteur sauvegardé, Z. P. P. A. U. — et au P. O. S. en zone rurale. Cet outil de travail permettra non seulement de repérer et d'identifier les sites archéologiques mais, en outre, de dresser un état précis des formes de la chronologie de l'architecture civile existante. Le tout sera cartographié sur un fond de plan élaboré à partir du fond cadastral actuel à deux échelles : 1/100 pour le terroir urbain et 1/50000 pour le terroir rural des deux communes.

Secteur Nord-Médoc

Communes de Grayan, Talais, Saint-Vivien-de-Médoc, Vensac, Vendays-Montalivet, Jau-Dignac-Loirac, Queyrac, Valeyrac, Blagnan, Civrac, Bégadan, Couquères.

Pour l'année 1993, l'opération de prospection et d'inventaire archéologique a porté sur les communes de Bégadan, Civrac, Queyrac, Grayan-et-l'Hôpital, Talais et Vendays-Montalivet. Les travaux ont été menés conjointement avec plusieurs membres de la Formation archéologique médocaine (P. Bernat, P. Duluc, M. Estada, F. Fischer, O. Moranvillier, J.-G. Peyrony). Les recherches ont été menées selon quatre axes :

- recherches bibliographiques ;
- inventaire des collections publiques et privées ;
- vérification sur le terrain ;
- prospection systématique.

Au terme de cette opération, 17 fiches de sites, dont certains occupés de façon diachronique, ont été établies. Les périodes concernées sont les suivantes :

Épipaléolithique (Azilien), 1 site :

Talais, «Le Luc».

Néo-Chalcolithique, 11 sites :

Civrac, «Bessan»
 Grayan-et-l'Hôpital, «Les Franquettes»
 Grayan-et-l'Hôpital, «Les Placettes»
 Grayan-et-l'Hôpital, «Valade»
 Queyrac, «L'Angle»
 Queyrac, «La Grande Rivière»
 Queyrac, «Le Guadet»
 Queyrac, «Au Loc»
 Queyrac, «Le Plancat»
 Talais, «Le Luc»
 Vendays-Montalivet, «La Colonne».

Age du Bronze, 11 sites :

Bégadan, «Canissac»
 Bégadan, «Le Gaey»
 Bégadan, «Lassus»
 Bégadan, «Layga»
 Grayan-et-l'Hôpital, «Les Franquettes»
 Grayan-et-l'Hôpital, «Les Placettes»
 Queyrac, «L'Angle»
 Queyrac, «Clairieu»
 Queyrac, «Le Plancat»
 Talais, «Le Vignaud»
 Vendays-Montalivet, «La Colonne»

Époques historiques, 3 sites :

Grayan-et-l'Hôpital, «Les Franquettes»
 Grayan-et-l'Hôpital, «Les Placettes»
 Queyrac, «Le Plancat».

Cette première campagne de prospection-inventaire met en évidence l'importance des sites de marais ou bord de marais (parfois semi-immergés actuellement) au Néo-Chalcolithique et au Bronze ancien et moyen. On doit souligner la difficulté des prospections dans cet environnement particulier (sites souvent inondés, peu accessibles, indices repérables seulement à l'occasion de tranchées de drainage ou de dessouchages et demandant un suivi régulier).

On soulignera également que, des trois dépôts d'objets de cuivre ou bronze inventoriés, l'un (Bégadan, «Le Gaey») était inédit.

Julia Roussot-Larroque

Vayres

A la suite de la découverte d'un centre de production céramique du début de l'époque gallo-romaine sur le site du Château à Vayres (Gironde), il nous a paru nécessaire d'établir un inventaire général des richesses archéologiques de cette commune afin de :

- voir comment s'articule ce centre de production céramique par rapport à une agglomération secondaire gallo-romaine pressentie,

- prendre en compte toutes les périodes, du Paléolithique à l'époque contemporaine, afin de mieux comprendre l'évolution de l'occupation du sol sur ce petit territoire de l'Entre-deux-Mers.

Le premier point nous a permis de définir avec un peu plus de précision la nature de cette agglomération, sa chronologie, sa vocation, sa superficie et sa position topographique.

Le second point a permis, quant à lui, de souligner l'importance du substratum géologique par rapport à l'implantation humaine, mais aussi et surtout le rôle prépondérant que joue la rivière (Dordogne), dès le Néolithique.

Les moyens mis en œuvre pour réaliser cette enquête sont principalement basés sur une recherche

bibliographique minutieuse. Depuis la fin du siècle dernier de nombreuses découvertes ont été signalées dans cette commune. Elles sont principalement publiées dans le Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux et surtout dans celui de la Société historique et archéologique du Libournais. Il a donc été procédé à l'inventaire de l'ensemble de ces découvertes, leur cartographie, leur classification chronologique et leur vérification au sol par prospection pédestre (et aérienne suivant la nature de sites). Parallèlement à ce travail, nous avons effectué une enquête orale auprès de la population locale afin de retrouver certains sites disparus ou d'en localiser de nouveaux.

Certains contrôles ponctuels ont été réalisés sur des lieux très précis :

- un sondage a été effectué à partir de l'élargissement de la chambre inférieure du four n° 2 (fouille 1992). Nous avons remarqué, lors de la fouille de ce

four, que des niveaux d'occupation antérieurs à sa mise en place, avaient été perforés par le creusement de sa chambre inférieure. Une coupe stratigraphique a permis de repérer une série de niveaux de l'Age du Fer inédits dans ce secteur du site du Château.

- une prospection électrique est actuellement en cours. Sa finalité repose sur la recherche des fondations d'une «grosse tour ronde» signalée par Léo Drouyn en 1865.

Enfin des prospections pédestres sur les berges de la rivière ont permis de déterminer la présence d'une série d'épaves de bateaux du XVII^e et XVIII^e siècle (cf. ci-dessus, p. 59-60), ainsi que d'une zone de «fréquentation» protohistorique et gallo-romaine.

Au total 15 sites ont pu être répertoriés, du Paléolithique moyen à l'époque contemporaine ; cet inventaire n'est pas exhaustif.

Christophe Sireix

Varatedo

par Christophe Sireix

Depuis 1992, de nouvelles recherches archéologiques sont entreprises sur le territoire de la commune de Vayres. Ces recherches sont principalement basées sur l'étude d'un vaste centre de production de céramique commune antique découvert entre le Château de Vayres et la Dordogne. Nous nous attachons à présenter, dans le cadre de cet article, le compte rendu d'une prospection diachronique qui rassemble et fait état de l'ensemble des découvertes archéologiques de la commune, depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Les données fournies par cette prospection, avec en particulier l'analyse de la densité et de la répartition de l'habitat antique, permettent de faire le point sur cette petite agglomération gallo-romaine assimilée au *Varatedo* mentionné sur la carte de Peutinger (station contrôlant le franchissement de la Dordogne), et de voir dans quel contexte a pu se développer cet important centre distributeur de céramique commune.

1. Prospection diachronique réalisée avec la collaboration de M. J.-C. Huguet, professeur agrégé d'histoire et géographie.

La prospection diachronique¹

Présentation générale

La commune de Vayres, située au nord de l'Entre-deux-Mers, près de Libourne, s'étend sur une superficie de 1319 hectares. Elle est bordée à l'est par la Dordogne, au nord par la commune d'Izon, à l'ouest par Saint-Sulpice-et-Cameyrac et Beychac-et-Caillau, et enfin au sud, par Saint-Germain-du-Puch et Arveyres (fig. 1). Le substratum géologique de Vayres est principalement formé d'alluvions anciennes parfois recouvertes par des dépôts récents. C'est aux alluvions anciennes, constituées de graviers et de sable, que Vayres doit son appellation viticole : «Graves de Vayres». Les alluvions récentes, formées de limons argilo-sableux, se situent principalement dans la basse plaine de la Dordogne et dans le vallon de son affluent local, le Gestas.

Le Gestas et son petit affluent, le ruisseau d'Artigues, forment les deux principaux éléments du réseau hydrologique secondaire de la commune. Ils sont coupés çà et là, de moulins à eau. Ces deux

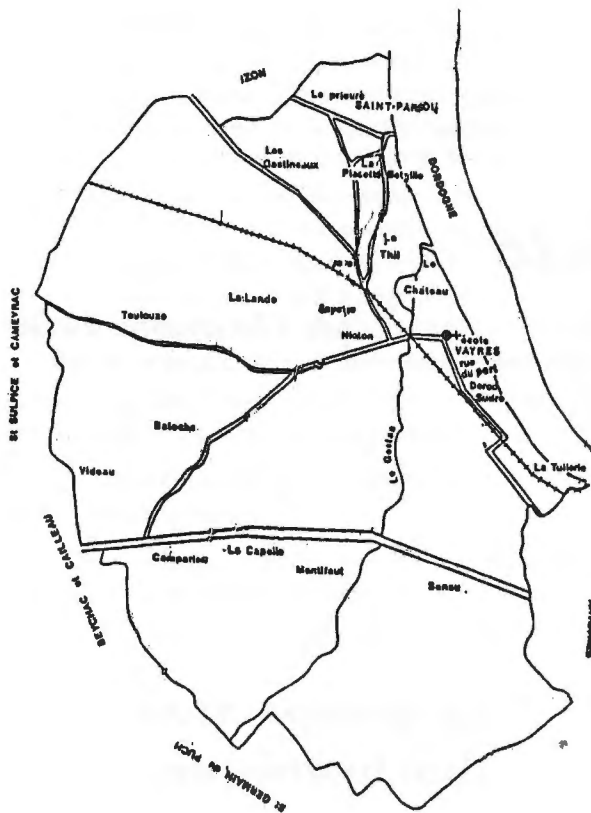


Fig. 1. — La commune de Vayres.

ruisseaux ont entaillé les dépôts alluviaux anciens et sont parfois à l'origine de petits reliefs aux pentes assez prononcées.

Le passé de la commune de Vayres est bien évidemment symbolisé par son majestueux château (fig. 2) dont la première mention remonte à la seconde moitié du XI^e siècle. Des Gombaud aux Albret puis aux de Gourgues et aux de Bony, l'histoire de ce château est très riche en événements. Mais depuis la fin du XIX^e siècle de nombreuses découvertes archéologiques ont surtout retenu l'attention des chercheurs de notre région.

Historiographie

Léo Drouyn², en 1865, écrit : « dans les jardins du château, on a découvert une si grande quantité de vases de terre, qu'on a supposé, non sans raison, qu'il y avait là une fabrique de poteries ». Il mentionne également



Fig. 2. — Le château de Vayres (cliché C. Sireix).

de nombreuses découvertes dont des mosaïques sous une maison du bourg, une grosse tour ronde en contrebas du chemin qui mène au château, et surtout pose le problème de l'identification de Vayres au « Varatedo » de la table de Peutinger.

Quelques temps plus tard Jean Guinodie³, dans son *Histoire de Libourne*, précise l'emplacement exact de la mosaïque signalée par Léo Drouyn ; elle se trouve dans la maison d'un dénommé Jean Blouin, « au midi de l'église ».

En 1882, Emilien Piganeau signale une nouvelle mosaïque dans la maison la plus ancienne du bourg appartenant à M. Potiron, et qu'au lieu-dit Bétaille, entre Vayres et Saint-Pardon, « on a découvert des colonnes frustes et des chapiteaux »⁴.

En 1916, un four de potier est découvert près du Château de Vayres, par des soldats en convalescence. Ce four est dessiné par Emile Corbineau⁵ et publié quelques années plus tard.

De 1936 aux années 1970, le *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Libournais* est le principal support de publication d'une multitude de no-

2. L. Drouyn, *La Guyenne militaire*, 2 vol., Bordeaux, 1865, pp. 429-455.

3. J. Guinodie, *Histoire de Libourne*, T. II, p. 362, (1^{ère} édition).

4. E. Piganeau., séance du 10 novembre 1882, *B.S.A.B.*, T. IX, fasc. 1, mars 1882, p. 45-46.

5. E. Corbineau, Note sur un four de potier gallo-romain découvert à Vayres (*Varatedo*), *B.S.A.B.*, T. XLIX, 1932, p. 67-70.

tes et de remarques qu'ont pu faire Pierre Vacher et André Videau, puis M. Henri Crochet. Pierre Vacher s'est surtout attaché à travailler sur les alentours du château, tandis qu'André Videau a mené des recherches autour du lieu dit « Maison Rouge », plus connu aujourd'hui sous le nom de « Bétaille ». Henri Crochet a publié les résultats de ses multiples sondages dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*⁶. J.-P. Mohen⁷ et R. Boudet⁸, spécialistes des Ages du Fer, ont travaillé avec ce dernier. André Videau raconte l'histoire de Vayres à travers une monographie rééditée et réactualisée en 1985⁹. Les collections Vacher et Videau ont été versées au Musée Archéologique de Libourne¹⁰, celle de M. Henri Crochet se trouve au Musée d'Aquitaine à Bordeaux.

Notre but, à travers ce compte rendu, n'est pas d'écrire une nouvelle histoire de la commune, mais plutôt de faire l'inventaire et de rassembler, toutes

6. H. Crochet, *Vayres antique*, I, la phase finale du Premier Age du Fer, *B.S.A.B.*, T. LXXIV, 1983, p. 103-117. H. Crochet, *Vayres antique*, II, le Deuxième Age du Fer, *B.S.A.B.*, T. LXXV, 1984, p. 9-19. H. Crochet, *Vayres antique*, III, la période gallo-romaine, *B.S.A.B.*, T. LXXVI, 1985, p. 39-56.

7. J.-P. Mohen, *L'Age du Fer en Aquitaine*, Mémoire de la S. p. F., T. 14, 1980, p. 275 et pl. 162.

8. R. Boudet, *L'Age du Fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin*, *Archéologies*, n° 2, 1987, pp. 160-166 et pl. 210-220.

9. A. Videau, *Histoire de Vayres*, deux éditions, la dernière, Lormont, 1985.

10. *R.H.A.L.*, n° 64, 3^e et 4^e trimestre 1951, p. 69. *R.H.A.L.*, T. XXVIII, n° 98, 4^e trimestre 1960, p. 116. *R.H.A.L.*, T. XXXII, n° 112, 2^e trimestre 1964, p. 62. *R.H.A.L.*, T. XXXIV, n° 120, 2^e trimestre 1966, p. 71 (don de l'ensemble de la collection Vacher par Mme Vacher). *R.H.A.L.*, T. XXXVII, n° 131, 1^{er} trimestre 1969, p. 35 (totalité de la collection Videau qui se trouvait exposée au Musée de Vayres).

11. *R.H.A.L.*, n° 26, 2^e trimestre 1939, p. 38.

12. *R.H.A.L.*, n° 49, 3^e et 4^e trimestre 1946, p. 78.

13. *R.H.A.L.*, T. XXIII, n° 75, 1^{er} trimestre 1955, p. 3.

14. *R.H.A.L.*, T. XXXII, n° 112, 2^e trimestre 1964, p. 62.

15. A. Videau, *op. cit.* note 7, p. 13-14.

16. *R.H.A.L.*, T. XXXVII, n° 134, 4^e trimestre 1969, p. 137.

17. O. Garry, Rapport de prospections archéologique, Libourne déviation sud, 1989.

périodes confondues, l'ensemble des découvertes archéologiques et la documentation qui concerne son territoire, depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, afin de mieux comprendre quand, comment, où et pourquoi l'habitat s'est fixé, et de suivre les grandes étapes de son évolution.

La Préhistoire

La préhistoire est principalement représentée par deux grandes périodes : le paléolithique moyen et le néolithique.

Le paléolithique moyen est illustré par des trouvailles isolées issues de ramassages de surface. Dès 1939, A. Videau signale des découvertes préhistoriques à Vayres (sans précision), dont un « coup de poing » et des éclats moustériens¹¹. J.-A. Garde mentionne quelques temps plus tard un second biface à Vayres¹².

Un biface, peut-être acheuléen et découvert à Toulouze, est présenté par M. Courty à la Société Historique et Archéologique du Libournais en 1955¹³, d'autres sont signalés par Videau, ils ont été découverts dans une vigne, au nord du Thil¹⁴, une pointe moustérienne a été trouvée dans la vigne de M. Jean Petit, à l'extrémité sud du village de Saint-Pardon¹⁵. Enfin, H. Crochet évoque la découverte d'un biface près de l'usine B.S.N. alors en construction, au lieu-dit la Lande¹⁶.

Nous avons pu observer un petit biface moustérien de tradition acheuléenne, en silex gris-noir conservé chez M. et Mme Henri Barde. Cet outil n'a malheureusement pas de provenance précise (fig. 3).

Certains éléments lithiques que nous n'avons pas pu voir (collections disparues ou égarées), peuvent provenir des alluvions anciennes. Mélangés au gravier, nous considérons ces éléments comme déplacés ou en position secondaire même s'il est très intéressant de noter leur présence.

Le néolithique est illustré par de nombreuses trouvailles. Il s'agit principalement de haches polies ou de poignards en silex du Grand Pressigny (Indre-et-Loire). Certains indices (foyer, débitage, outils) découverts à plusieurs endroits différents autour du lieu dit Senau, laissent supposer l'existence de campements ou d'habitats¹⁷. Le site du Château a livré également



Fig. 3. — Biface moustérien
(cliché C. Sireix).

de sérieux indices d'habitats. On trouve en effet de nombreux restes de débitage sur ce site, la fouille récente du four de potier n° 2 (1992-93), près des jardins à la française, a livré des éclats de silex et des outils en position résiduelle dans des niveaux de l'Age du Fer.

En 1951, P. Vacher présente une très belle hache polie trouvée par M. Catherineau au lieu dit la Lande¹⁸. En 1955, M. Courty signale la présence d'un poignard à Toulouse¹⁹. En 1959, lors d'une exposition, on peut voir dans une vitrine à Vayres²⁰ : des haches taillées trouvées à la gravière du prieuré de Saint-Pardon, au château Bouffard ; un poignard néolithique de Saint-Pardon ; des haches polies provenant de Baloché et Placette ; un fragment de hache provenant du site du Château de Vayres ; une hache retailée de la Lande, au sud de la ligne de chemin de fer ; une hache polie «en jadéite ou fibrolithe» toujours à la Lande ; un nucleus de la Sudre.

Certains de ces objets figurent encore dans cette vitrine à la bibliothèque municipale, dont le magnifique poignard de Saint-Pardon. Dans la salle du secrétariat de la mairie, on peut également voir deux haches, l'une est polie, elle est en roche dure, la seconde est une splendide hache taillée en silex de 21cm de longueur, elle provient de chez M. Colombier au lieu-dit les Tuileries et a été trouvée jadis par M. Elie Fourment.

En 1960, A. Videau présente une meule néolithique trouvée à Saint-Pardon, chez Mme Boireau, et surtout un poignard découvert à la limite ouest du village de Saint-Pardon, au nord de la route de Saint-Pardon à Izon, non loin du prieuré, dans une vigne appartenant à Mme Carpentey de Saint-Pardon²¹.

Une hache polie à flancs concaves en grès est trouvée à la Lande en 1962 par M. Gaston Thibaut. En 1973 elle est publiée dans le cadre d'une étude régionale sur des haches néolithiques du même type²². En 1964, Videau signale une hache polie à Baloché, trouvée par M. Dubroca, tandis que M. H. Barde présente une hache polie en silex rubané provenant de la Lande, cette dernière est toujours en sa possession.

Cet inventaire n'est pas exhaustif mais il rend compte de l'importance et de la richesse de la commune de Vayres pour cette période du néolithique. Si

18. *R.H.A.L.*, n° 63, 2e trimestre 1951, p. 42.

19. *R.H.A.L.*, *op. cit.* note 12.

20. *R.H.A.L.*, T. XXVII, n° 93, 3e trimestre 1959, p. 84.

21. *R.H.A.L.*, T. XXVIII, n° 98, 4e trimestre 1960, p. 116 et 118.

22. A. Rousseau, G. Cordier, C. Tanguy Le Roux, Etude sur des haches polies à flancs concaves, *R.H.A.L.*, T. XLI, n° 148, 2e trimestre 1973, p. 44-45.

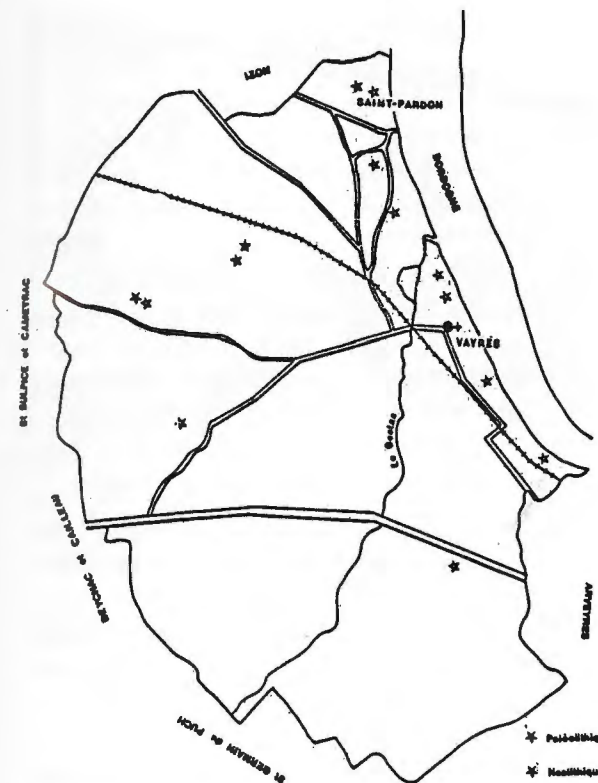


Fig. 4. — Carte de répartition des trouvailles préhistoriques
(dessin C. Sireix).

au paléolithique moyen il convient de parler plutôt d'objets isolés que d'habitat, au néolithique, l'homme est fixé non seulement sur les alluvions anciennes de l'intérieur des terres (la Lande, Toulouse, Baloché), mais occupe également les dernières terrasses qui surplombent les berges de la Dordogne, de Saint-Pardon jusqu'à la Sudre (fig. 4). La rivière joue certainement déjà un rôle économique et stratégique capital, peut-être sommes-nous également déjà dans une zone de franchissement ?

Aucune découverte de l'Age du Bronze n'est à signaler sur le territoire de la commune de Vayres.

La protohistoire

Les deux périodes de l'Age du Fer (fig. 5) sont bien représentées à Vayres, et nous avons à faire ici à l'un des plus importants habitats groupés connu dans notre

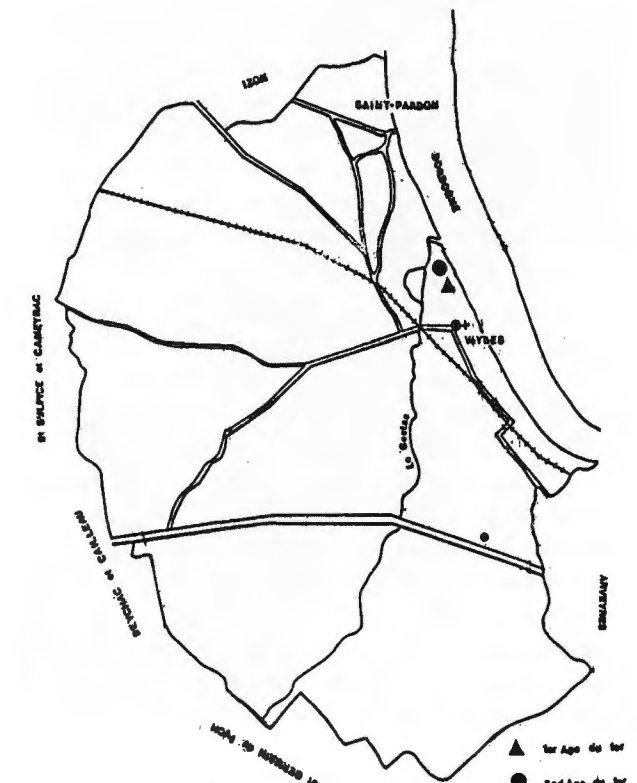


Fig. 5. — Carte de répartition des trouvailles protohistoriques
(dessin C. Sireix).

région. Cet habitat, qui ne semble pas connaître d'interruption entre le VIe et le Ier siècle avant J.-C., occupe la quasi-totalité de la terrasse alluviale bordée, à l'est par la Dordogne, à l'ouest par le Gestas et qui s'étend du château jusqu'au cimetière de Vayres (site du Château).

Pour le Premier Age du Fer, c'est à M. Henri Crochet que l'on doit l'essentiel des découvertes. Parmi les très nombreux sondages que ce dernier a pratiqué principalement durant les années 60, on note la présence de nombreux éléments (surtout céramique) attribuables aux VIe et Ve siècles avant notre ère. Ces sondages ont été faits non loin du cimetière, dans une zone du parc du château peu éloignée des berges de la rivière. Les prospections que nous avons effectuées en 1992 et 1993 dans ce secteur, à marée basse, confirment la présence et la proximité de cet habitat.

Le Second Age du Fer a également été reconnu par M. Crochet au cours de ses travaux, mais c'est Léo Drouyn qui a, le premier, identifié cette agglomération protohistorique : «...ce qui prouve qu'avant la chapelle Notre Dame existaient sur le même emplacement des habitations romaines qui avaient elles-mêmes succédé à des maisons gauloises puisqu'on a trouvé dans le même emplacement, une monnaie gauloise de Contoutos, chef gaulois».

Les prospections des berges de la Dordogne nous ont permis de récolter quelques tessons de céramique du Second Age du Fer. Ces tessons proviennent essentiellement d'une zone allant de l'ancien peyrat (embarcadère probablement aménagé au XVII^e siècle, à partir duquel on accédait, il y a peu, au «Bel Ami»), au port actuel de Vayres. De cette zone proviennent également une magnifique petite fibule de type Münsingen et un denier d'argent (trouvés et conservés actuellement par M. André Fauquey de Vayres), ainsi qu'une monnaie de Contoutos²³. Cette fibule, du type Münsingen, est la quatrième datant de la phase ancienne du Second Age du Fer trouvée sur ce site²⁴.

La phase ancienne du Second Age du Fer a, par ailleurs, été reconnue en stratigraphie lors d'un sondage effectué avant de reboucher le four de potier gallo-romain n° 2, fouillé en 1992 (voir le compte-rendu donné ci-après).

Avant de conclure l'inventaire des découvertes du Second Age du Fer, dans la commune de Vayres, il faut noter la présence, au lieu dit Senau, de quelques tessons de céramique de la fin du Second Age du Fer rencontrés lors de prospections, avant l'aménagement de la déviation sud de la route de Libourne²⁵.

La période gallo-romaine

A l'époque gallo-romaine l'ancienne agglomération gauloise connaît une très forte extension. N'oublions pas que Vayres a toutes les chances de correspondre au Varatedo de la carte de Peutinger²⁶.

Après plus d'un siècle de découvertes, il nous a paru nécessaire de faire le point sur la question de cette agglomération secondaire gallo-romaine, en rassemblant l'ensemble de ces données et en les classant suivant leur datation, leur localisation et leur type.

Tous les vestiges d'époque augustéenne proviennent du site du Château. En effet c'est dans cette zone qu'ont été récoltées plusieurs marques de potiers sur

des sigillées italiques ; il s'agit principalement de marques d'ATEIVS, antérieures au changement d'ère²⁷. C'est également de ce site que proviennent une série de demi-as de Nîmes, des as à l'autel de Lyon et surtout un denier et deux frappes ibériques d'Auguste, l'une de Caesaraugusta, l'autre de Celsa²⁸. Ces monnaies ont été découvertes le long de la berge de la Dordogne.

Autre type de découverte sur ce site et pour cette période transitoire : le four de potier n° 2. Ce four, nous le savons depuis peu, fait partie d'un ensemble d'au moins vingt fours principalement répartis dans et autour des jardins à la française du château. C'est probablement durant le règne d'Auguste que se développe ce grand centre de production céramique.

L'agglomération augustéenne se surimpose donc au village «gaulois» et sensiblement dans les mêmes limites géographiques. En fait, il y a simplement continuité d'une part, dans l'habitat et, d'autre part, dans la zone artisanale vouée à la production céramique.

C'est durant le Haut-Empire, à partir de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, que l'agglomération gallo-romaine se développe considérablement. On trouve, en effet des vestiges, depuis Saint-Pardon jusqu'au lieu dit Déroc, au sud du bourg de Vayres. Le Bas-Empire est moins bien représenté.

Au lieu-dit Déroc sont signalés, dans les notes complémentaires d'André Videau²⁹, des fragments de mosaïque, beaucoup de pierres, des tuiles et des fragments de céramiques communes et sigillées. Nous

23. Nous devons ce renseignement à M. et Mme Gallinad que nous remercions vivement.

24. R. Boudet, *op. cit.* note 8, pl. 220.

25. O. Garry, *op. cit.* note 17.

26. *Paulys Realencyclopädie, Der Classischen Altertumswissenschaft*, T. 32, 1, p. 361, Col. 1, P. Goessler, Varatedum, Stuttgart, 1955.

27. *R.H.A.L.*, note de P. Vacher, deux marques : AVE et AIVS, pouvant correspondre à des marques d'ATEIVS mal lues, n° 60, 2e et 3e trimestre 1950, p. 43. *R.H.A.L.*, article de P. Vacher et A. Videau, n° 64, 3e et 4e trimestre 1951, p. 85-87. *R.H.A.L.*, note de P. Vacher, T. XXVII, n° 92, 2e trimestre 1959, p. 63. H. Crochet, *op. cit.* note 5, p. 53.

28. *R.H.A.L.*, note de B. Ducasse sur quelques monnaies confiées à Mme Rachet (Université Bx III), T. XXXV, n° 123, 1er trimestre 1967, p. 27.

29. A. Videau, *op. cit.* note 9, p. 143.



Fig. 6. — N° 26, rue de la Pompe (cliché C. Sireix).

Fig. 7. — Fût de colonne en marbre gris en contrebas de l'église de Vayres (cliché C. Sireix).

avons retrouvé l'emplacement du site, quelques tessons du premier siècle, une canalisation ou une fosse et une série de niveaux archéologiques visibles dans une coupe faite au bord d'un chemin appartenant à M. Degan. Nous avons également trouvé une tesselle de mosaïque, petite, blanche et en pierre dure, cette découverte confirme donc parfaitement les découvertes anciennes.

Dans une parcelle voisine en revenant vers le bourg, propriété de M. Pionneau, des vestiges gallo-romains sont repérables dans un jardin potager (céramique), M. Pionneau et M. Fauquey ont découvert à quelques mètres de ce jardin, une *tegulae* complète et ont localisé les fondations d'un mur probablement antique, de 60 à 70 cm de large et à faible profondeur.

30. Guinodie, *op. cit.* note 3.

31. E. Piganeau, *op. cit.* note 4.

32. *R.H.A.L.*, note de P. Vacher, T. XXVI, 4e trimestre 1958, p. 124.

33. *R.H.A.L.*, T. XXXV, n° 125, 3e trimestre 1967, p. 99.



Dans le bourg de Vayres, de nombreuses découvertes sont signalées :

- Au XIX^e siècle, deux mosaïques ont été aperçues, l'une dans une maison appartenant à Jean Blouin³⁰, l'autre chez M. Potiron³¹. Nous avons pu localiser la première, mais des caves ont été creusées depuis lors ; l'emplacement de la seconde n'a pas pu être clairement défini. Ces deux mosaïques étaient situées à proximité de la rue de la Pompe (ancienne rue du Port).

- En 1958, le 11 octobre, un bac à plâtre de 1,10 m de largeur sur 2,50 m de longueur, est découvert dans cette même rue³².

- En 1967, André Videau signale la découverte dans un jardin qui surplombe et domine le port de Vayres, entre l'église et le chemin du port, une estampille (*FRONTV*), et une fibule, chez Mme Beaupertuis³³.

- Au cours d'une prospection dans les jardins du presbytère, tout près de la rue de la Pompe, nous avons trouvé un demi-as de Nîmes et remarqué la présence de réemploi de petit appareil dans plusieurs maisons



Fig. 8 et 9. — Fragment de mosaïque polychrome de l'église de Vayres (cliché C. Sireix).

du bourg (notamment dans la façade d'une maison dont l'origine médiévale est pressentie, fig. 6, au n° 26 de la rue de la Pompe).

• En 1956, P. Vacher signale la découverte d'une canalisation en *tegulae* à l'école derrière l'église de Vayres. Un plomb (?), un petit anneau en bronze décoré de lignes concentriques et une monnaie accompagnent cette découverte³⁴.

• Léo Drouyn mentionne dans ses *Notes Archéologiques* manuscrites, notice sur Vayres, la présence dans l'église, d'un chapiteau corinthien en marbre blanc, en contrebas de l'escalier ouest donnant accès à cette église. On peut voir actuellement, à droite de la rampe, un fût de colonne en marbre gris des Pyrénées (hauteur visible : 1,10 m, diamètre : 33 cm, fig. 7). De l'intérieur de cette église provient un fragment de mosaïque polychrome (blanc, noir, rouge et jaune) datant vraisemblablement du Bas-Empire³⁵ (fig. 8 et 9). Des monnaies du Bas-Empire proviennent également du bourg de Vayres (Gordien, Philippe Pater, Hostilianus, Postumus et Gallien).



Fig. 9.

• De l'église au cimetière, il n'y a qu'un pas ; les terres du cimetière contiennent, en effet, de nombreux tessons de céramique antique et des fragments de *tegulae*.

• Le site du Château fait l'objet d'une occupation très dense durant le Haut-Empire. Les très nombreuses découvertes de P. Vacher, A. Videau et H. Crocher en témoignent. Nous ne les passerons pas en revue mais nous signalerons toutefois le peu de constructions en dur rencontrées et quelques monnaies du Bas-Empire : Gallien, Claude II, Tetricus, Constantin et Licinius (IIIe et IVe siècles).

34. *R.H.A.L.*, T. XXIV, n° 82, 4e trimestre 1956, p. 100.

35. Ce fragment de mosaïque est conservé par M. et Mme Barde, au château de Vayres, on peut lire dessous : « Fragment d'une mosaïque gallo-romaine trouvée dans l'église de Vayres ».



Fig. 10. — Aménagement antique des berges de la Dordogne (cliché C. Sireix).

• Une dizaine de monnaies des Ier et IIe siècle³⁶ de nombreux tessons de céramique commune, des fragments d'amphores³⁷ de sigillée et de parois fines, des meules³⁸ en pierre dure proviennent de la berge de la Dordogne, entre le port de Vayres et le parc du château. Nous avons très facilement localisé cette zone où semble apparaître, sous la vase un aménagement de gros blocs calcaire jointifs pouvant correspondre à un quai antique (fig. 10). Nous pourrions donc être ici, vue la quantité de mobilier découvert, de l'Age du

Fer à l'époque gallo-romaine, dans une zone aménagée pour le franchissement de la rivière, sorte d'embarcadere ou dans un secteur d'accostage.

• Un peu plus au nord, de l'autre côté du Gestas, quelques trouvailles sont mentionnées autour du lieu dit le Thil, notamment de nombreuses *tegulae*³⁹, et une colonne en marbre blanc et un chapiteau « d'ordre toscan »⁴⁰.

• En allant vers Saint-Pardon, au lieu dit Bétaille, des vestiges sont repérés dès la fin du XIXe siècle, il s'agit de colonnes frustes et de chapiteaux⁴¹, en 1939, on y aurait trouvé des fragments de mosaïque⁴², et à partir de 1955 jusqu'à la fin des années 60, André Videau y fait des fouilles et découvre de nombreux témoignages d'époque gallo-romaine ; Bétaille devient dès lors Maison Rouge. Il est encore possible aujourd'hui de retrouver l'emplacement de ces découvertes, la parcelle est plantée en vigne, quelques tessons, moellons et fragments de *tegulae* sont toujours visibles.

Un *aureus* de Trajan a été découvert dans cette zone en 1953⁴³, M. H. Cérou détient une monnaie de bronze d'Antonin le Pieux et quelques tessons de sigillée du second siècle de notre ère.

• A Saint-Pardon, dans le bourg, ont pu être observés plusieurs fragments de colonnes en marbre ou en calcaire⁴⁴, une est encore visible dans l'angle de la rue de l'Escale (marbre blanc, hauteur : 38 cm,

36. Renseignements A. Fauquey, que nous remercions vivement.

37. Sur une lettre datée du 23/09/48, A. Videau signale qu'à marée basse, entre le château et le port de Vayres, « la vase est parsemée de tuiles à rebord, de céramiques et de culs d'amphores », *R.H.A.L.*, n° 55, 3e et 4e trimestre 1948, p. 57.

38. *R.H.A.L.*, note d'A. Videau, n° 60, 2e et 3e trimestre 1950, p. 43.

39. *R.H.A.L.*, note d'A. Videau, n° 26, 2e trimestre 1939, p. 38.

40. *R.H.A.L.*, note d'A. Videau, T. XXXI, n° 108, 2e trimestre 1963, p. 63.

41. E. Piganeau, *op. cit.* note 4, p. 46.

42. *R.H.A.L.*, note d'A. Videau, n° 26, 2e trimestre 1939, p. 38.

43. *R.H.A.L.*, note d'A. Videau, n° 70, 3e et 4e trimestre 1953, p. 49.

44. *R.H.A.L.*, note d'A. Videau, T. XXXII, n° 112, 2e trimestre 1964, p. 62.

diamètre : 28 cm), une autre plus douteuse, en calcaire et en très bon état de conservation, mesure 1,73 m minimum de hauteur et a un diamètre qui varie de 28 à 33 cm car elle est galbée. Elle se trouve chez M. et Mme Brissaud, 13 rue des Gastinneaux, et forme le montant droit d'un portail de la même propriété, côté rue des Naudes. D'après les propriétaires, cette colonne existait à cette même place, au début de ce siècle.

Autour du village de Saint-Pardon, sans précision, A. Videau⁴⁵ signale la découverte de trois monnaies du Bas-Empire, (deux de Gallien et Constance Chlore).

- Au prieuré de Saint-Pardon, Léo Drouyn rapporte dans ses *Notes Archéologiques* manuscrites : «Le prieuré de Saint-Pardon a été construit sur l'emplacement d'une ruine gallo-romaine. On y trouve des briques à rebord, des fragments de colonnes et des chapiteaux en marbre». On observe encore aujourd'hui, des moellons de petit appareil réemployés dans le blocage du portail ouest de l'ancienne chapelle de ce prieuré. Il signale également la découverte de vases romains derrière la gare, près de la métairie de Gaillotte. Aucune trace ne subsiste de cette découverte.

- E. Piganeau parle de tombes en pierre et de briques à rebords au lieu dit Camparian⁴⁶. Non loin de là, M. J.-C. Huguet, en 1990⁴⁷, a découvert, au cours d'un sondage à Videau, des structures gallo-romaines mal conservées. Ces deux sites pourraient, en fait, n'en former qu'un seul.

- Un grand bronze de Domitien provient de Montifaut, il semble qu'il s'agisse ici d'une découverte isolée, on remarquera cependant le lieu-dit voisin très évocateur : la Capelle, lui-même peu éloigné de Videau et Camparian.

- Enfin, pour finir cet inventaire, des découvertes antiques de la commune de Vayres, des vestiges gallo-romains ont été repérés par M. A. Fauquey, à Nioton, dans un ancien verger, en face de la maison de Mme Vacher. Ce dernier a recueilli quelques vestiges dont un magnifique bronze de Marc Aurèle.

La localisation de l'habitat gallo-romain

L'habitat gallo-romain s'est développé sans discontinuer, de part et d'autre du site protohistorique du Château, sur une bande assez étroite en bordure de rivière. La longueur de cette zone ne fait pas moins

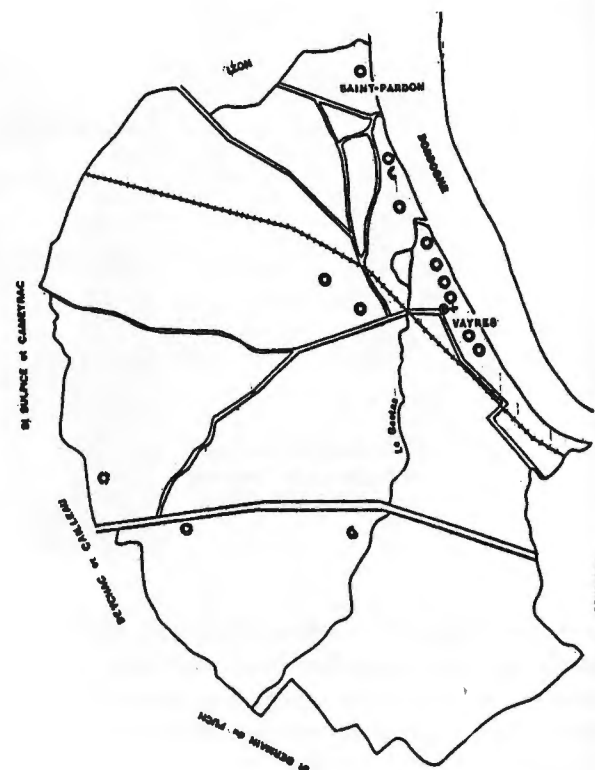


Fig. 11. — Carte de répartition de l'habitat gallo-romain (dessin C. Sireix).

de deux kilomètres, de Saint-Pardon au sud du bourg de Vayres, environ jusqu'au lieu dit le Déroc (fig. 11). Cet habitat s'est installé sur les terrasses graveleuses et sableuses des alluvions anciennes de la Dordogne et a totalement évité les parties basses des dépôts récents inondables. L'exutoire du Gestas dans la Dordogne se place à peu près au centre de cette zone d'occupation.

Les découvertes de la gare, Nioton et Gayotte sont plus en recul de la rivière et assez ponctuelles ; celles de Videau, Camparian et Montifaut, sont assez éloignées de l'agglomération gallo-romaine et peuvent correspondre à des petits habitats isolés.

45. *R.H.A.L.*, T. XXXVII, n° 131, 1er trimestre 1969, p. 35.

46. J.-A. Garde Le gallo-romain régional au Musée de la Société Historique et Archéologique de Libourne, *R.H.A.L.*, n° 52, 3e et 4e trimestre 1947, p. 66.

47. J.-C. Huguet, Rapport de fouille de sauvetage urgent au lieu dit Videau, commune de Vayres (Gironde), 1990.

La zone de franchissement de la rivière doit se situer dans un espace compris entre le château et le port de Vayres, cette zone peut également se prêter au trafic des marchandises (embarquement, débarquement), l'exutoire du Gestas ayant pu servir quant à lui, de port retranché et abrité.

La chronologie de l'occupation antique

La chronologie de l'occupation de cette agglomération est très fortement marquée par les Ier et IIe siècles de notre ère ; les vestiges des IIIe et IVe siècles paraissent moins fréquents. On note cependant la présence de frappes monétaires de cette période, dans Vayres, sur le site du Château et à Saint-Pardon. Les mosaïques du Haut-Empire sont rares dans notre région, celle découverte dans l'église semble bien dater du IIIe ou IVe siècle, les autres n'ont fait l'objet d'aucune description.

Nature et organisation de l'habitat, vocation de l'agglomération antique

Une agglomération gallo-romaine s'est donc développée, dès le début du premier siècle de notre ère, à partir d'un noyau protohistorique de 4 à 5 hectares de superficie. L'habitat s'est installé le long des berges de la Dordogne sans qu'apparaisse une véritable trame urbaine.

Certes, il existe quelques maisons équipées de mosaïques (en cinq endroits différents), et d'éléments lapidaires qui reflètent un certain luxe (colonne, chapiteaux, plaquages de marbre), mais l'essentiel de cet habitat semble correspondre à des maisons utilisant des matériaux périssables (bois et terre). Sinon, comment expliquer la découverte d'environ 70 estampilles de sigillée des Ier et IIe siècle, sur le site du Château, sans la moindre mention de construction en dur, de murs, dans cette zone ? Seules quelques peintures murales en proviennent mais elles peuvent tout aussi bien avoir été appliquées sur des enduits recouvrant des murs de terre.

La Dordogne joue, bien évidemment, un rôle économique prépondérant. Zone de franchissement sur la route Bordeaux/Limoges, la rivière constitue, par ailleurs, une voie navigable qui permet d'accueillir ou de diffuser toute sorte de marchandises, comme la

céramique, par exemple. Il est d'ores et déjà certain que les potiers de Vayres ont diffusé leurs produits, à partir des voies navigables, dans toute la région (du Médoc au pays Pétrucore), et ce, durant au moins les deux premiers siècles de notre ère. La Dordogne constitue enfin, une source évidente d'alimentation ; P. Vacher avait d'ailleurs trouvé, en 1956⁴⁸, un hameçon en bronze !

Aucun bâtiment public n'a été repéré, mais il nous reste encore à vérifier la présence, la chronologie et la nature de cette tour ronde signalée par Léo Drouyn. S'agit-il d'un *fanum* (temple gallo-romain comme la tour de Vésonne à Périgueux), ou bien de ce qu'il convient d'appeler une «pile funéraire» comme celle, par exemple, de la «tourrasse» à Aiguillon.

Du Moyen Age à l'époque contemporaine

Les seuls vestiges du Haut Moyen Age connus à ce jour à Vayres sont des sarcophages trapézoïdaux en calcaire non décorés du VIIe ou VIIIe siècle. Une cuve



Fig. 12. — Cuve de sarcophage trapézoïdale (cliché C. Sireix).

48. *R.H.A.L.*, note de P. Vacher, T. 1956, n° 82, 4e trimestre 1956, p. 100.

et un couvercle se trouvent actuellement dans le parc du château. Une seconde cuve est visible chez M. Mayeur, non loin de l'église (fig. 12). Nous ignorons l'origine exacte de ces sarcophages qui ont été déplacés.

Le Moyen Age est nettement mieux représenté. Une étude historique à partir des archives concernant la commune permettrait d'en savoir beaucoup plus sur l'occupation du sol à Vayres au Moyen Age et sur les sites que nous allons signaler. Sur le plan des vestiges archéologiques, l'essentiel se résume au Château, à la motte d'Anglades, à l'église paroissiale Saint-Jean et son ancien cimetière et, enfin au Prieuré de Saint-Pardon.

L'origine du Château de Vayres remonte vraisemblablement au courant du XI^e siècle. On ne sait rien de son aspect primitif. Le bâtiment actuel fortement remanié au XVII^e siècle ne laisse entrevoir que de rares éléments remontant au XIV^e siècle.

Peut-être le château primitif de Vayres ressemblait-il à la motte conservée à environ six cent mètres au sud du château, dans le bourg de Vayres. Cet ouvrage de terre fortifié a été en partie détruit au XIX^e siècle par la construction de la voie de chemin de fer et se trouve actuellement dans le jardin d'une propriété de l'avenue d'Embeyres. Ne subsiste aujourd'hui qu'une partie du tertre tronconique qui servait sans doute de base à une tour de bois, le fossé a disparu. Léo Drouyn signalait déjà cette motte, en 1865, dans la *Guyenne Militaire*, elle s'appelait alors, «la motte d'Anglade»⁴⁹.

Les parties les plus anciennes de l'église paroissiale de Vayres, dédiée à Saint-Jean (Baptiste), remontent au XII^e siècle. Ce bâtiment, très remanié, pourrait avoir une origine plus ancienne si l'on en juge de son vocable et de son sous-sol archéologique. En l'absence de fouilles on ne peut cependant dépasser le stade des hypothèses.

Léo Drouyn pense que la construction de la chapelle du château, dédiée à Notre-Dame, pourrait dater du XIII^e siècle. L'emplacement de cette chapelle qui avait déjà disparu lors de la visite de Drouyn est marqué par une croix dans le potager situé devant l'entrée actuelle du château. Léo Drouyn signalait également dans ses *promenades archéologiques* publiées en 1875⁵⁰, la présence d'une nécropole médiévale autour de l'ancienne chapelle Notre Dame : «*M. le Baron Bony, propriétaire du château, ayant fait défon-*



Fig. 13. — Sarcophages affleurant sur l'allée du Château de Vayres (cliché C. Sireix).

cer, pendant l'hiver 1870, le terrain sur lequel la chapelle s'élevait, en a retrouvé les fondements ; il a mis, en même temps à découvert une quantité considérable de tombes en pierre placées soit dans l'enceinte de la chapelle elle-même, soit dans le cimetière qui l'entourait. Au moins deux couvercles de sarcophages sont encore parfaitement visibles sur l'allée qui mène à l'entrée du château (fig. 13).

La fondation du Prieuré de Saint-Pardon peut également être datée du XII^e siècle. Grâce à M. et Mme Labatut, nous avons pu observer une partie de

49. L. Drouyn, *op. cit.* note 2, p. 439.

50. L. Drouyn, *Promenades archéologiques dans le département de la Gironde*, B.S.A.B., T. II, fasc. 1, 1875, p. 24 et 25.



Fig. 14. — Portail de l'église du prieuré de Saint Pardon (cliché C. Sireix).

l'élévation de l'église de ce prieuré. En fait subsistent encore, englobés dans la maison actuelle, les murs de la nef en grand appareil roman et le portail de l'église, certainement refait et contreforté au XVII^e siècle (fig. 14). Quelques restes humains ont été découverts près de cette église en 1956⁵¹, ils appartenaient sans doute au cimetière de l'ancien prieuré.

Pour la période moderne nous signalerons la présence d'une série d'épaves de bateaux récemment et

51. A. Videau, *R.H.A.L.*, T. XXIV, n° 80, 2^e trimestre 1956, p. 37.

52. Yan Laborie, Archiviste municipal de la ville de Bergerac (24).

53. Louis Mouillac, Armédis géophysique Bordeaux (33).



Fig. 15. — Epave de bateau du XVII^e siècle (cliché C. Sireix).

accidentellement mis au jour par une érosion nouvelle et très active des berges de la Dordogne, entre Saint-Pardon et le port de Vayres. Six épaves ont pu être recensées en 1993.

Ces épaves tendent à disparaître progressivement sous les effets des courants et du mascaret. Nous avons pu observer l'une d'entre elles et en faire un plan très détaillé grâce à M. Y. Laborie⁵² et M. L. Mouillac⁵³ (fig. 15). Elle se situait au bas des jardins à la française du château.

Ce bateau de 11 m de longueur est, au même titre que ses voisins, inédit. Il a un système bien singulier de bordées «à clin» (fig. 16), et, vu son gabarit et les moyens mis en oeuvre dans le cadre de son architecture, il était vraisemblablement destiné à naviguer sur l'estuaire de la Gironde, voir peut-être au delà.



Fig. 16. — Détail de l'assemblage des bordées (cliché C. Sireix).



Fig. 17. — Ensemble de fours de tuiliers du XIXe siècle (cliché J.-C. Huguet).

Ces six épaves, qui datent toutes du début du XVIIIe siècle (datations par dendrochronologie réalisées par Mme B. Szepertyski ⁵⁴), illustrent parfaitement l'intense activité commerciale de la région et de la commune à cette période, et le rôle prépondérant de la rivière pour le transit des marchandises.

Pour la période contemporaine nous avons eu la surprise de découvrir, grâce à M. Colombier, un important ensemble industriel de fabrique de tuiles, une tuilerie, adossée principalement au talus qui domine la berge de la Dordogne (fig. 17). Cet ensemble est composé de plusieurs fours différents les uns des autres, de structures annexes, d'un puits et d'un quai destiné à l'embarquement des tuiles, briques et autres carreaux fabriqués dans ce lieu.

Cette tuilerie a fonctionné durant les XVIIIe et XIXe siècles, sa disparition semble être liée à l'échec de la commercialisation d'un nouveau produit bien singulier : le piquet de vigne en terre cuite (fig. 18).



Fig. 18. — Piquet de vigne en terre cuite (cliché C. Sireix).

54. Béatrice Szepertyski, Laboratoire d'Analyses et d'Expertises en Archéologie et Œuvres d'Art, 10 rue Sainte-Thérèse, 33000 Bordeaux cedex.

Le Parc du Château : premiers résultats de fouilles

On l'a vu plus haut, dans le parc du Château, est installé un important quartier potier d'époque gallo-romaine. Des fouilles ont récemment repris l'enquête archéologique à leurs propos. Un four, en particulier, a été dégagé.

Le four n° 2

Le four n° 2, parfaitement localisé par la prospection électro-magnétique, est un four paracirculaire à alandier de grand gabarit (2,20 m x 2,40 m) et doté d'un mur de refend destiné à soutenir la sole (fig. 19 et 20).

La chambre inférieure

La chambre inférieure de ce four est taillée, à la base, dans le substratum argilo-sableux, puis dans des niveaux archéologiques plus anciens (Premier, et Second Ages du Fer). Ses parois incurvées sont tapissées



Fig. 19. — Le four de potier n° 2 (cliché C. Sireix).

de multiples plaquages d'argile qui correspondent à des réfections ou des réparations. La très grande fréquence de cuissons qu'a dû subir ce four, est à l'origine d'un surcreusement des parois qui sont d'ailleurs dissymétriques (voir la coupe B-A, fig. 20).

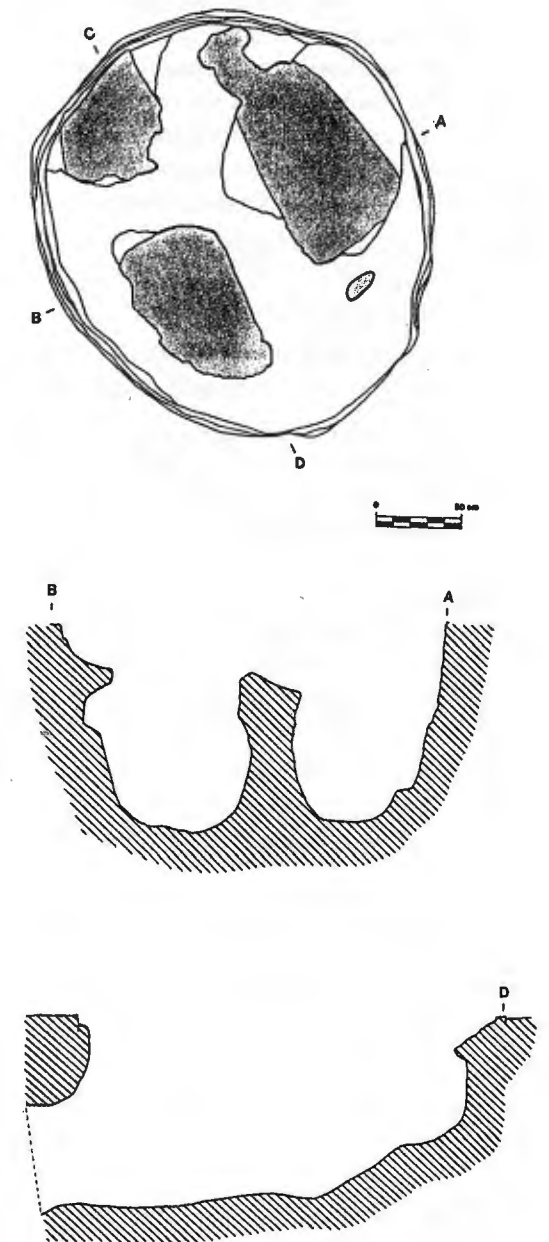


Fig. 20. — Le four de potier n° 2

Toute la surface du fond de cette chambre inférieure est très dure et vitrifiée, même au niveau de la zone la plus éloignée de l'alandier. Cette surface, de chaque côté du mur de refend, n'est pas du tout horizontale mais accuse une nette pente, inclinée du fond de la chambre vers l'alandier (fig. 20).

Le remplissage du fond de la chambre inférieure est composé, pour l'un des côtés du mur, d'une couche très riche en cendre et rebuts de cuissons, pour l'autre, d'une épaisse couche d'argile sableuse non cuite. La couche très riche en cendre, charbons de bois et rebuts de cuissons correspond à la «couche de fonctionnement» du four, les très nombreux vases fragmentés qui en sont issus illustrent parfaitement sa propre production ; la couche d'argile nous paraît correspondre à un stockage de matière première postérieure à l'abandon du four ; mêlés à cette couche, ont été également trouvés de nombreux tessons, dont des vases quasiment complets.

La chambre inférieure est donc divisée en deux par un grand mur de refend destiné à supporter la sole. Ce mur a une épaisseur moyenne de 35 cm et une élévation de 80 cm. Cette élévation, très proche de ses dimensions d'origine, nous indique par conséquent, celle de la chambre inférieure. La technique de construction de ce mur est ici très lisible. Il s'agit d'un montage fait à partir de blocs d'argile déjà cuits, très certainement récupérés sur d'anciens fours démontés, et de petits blocs calcaire, le tout noyé dans un béton d'argile puis recouvert de plaquages, toujours effectués à partir d'argile. Le ou les potiers ont d'ailleurs laissé de multiples empreintes de lissage au doigt.

La sole

La sole est composée de rayons ou luts de terre cuite, qui prennent appui à la fois sur le mur de refend et sur le sommet de la paroi de la chambre inférieure. Elle n'est pas très bien conservée, seuls trois rayons sont restés en place, son diamètre est de 2,40 m sur 2,20 m.

Ces rayons sont disposés en vis-à-vis de chaque côté du mur de refend et sont placés perpendiculairement à ce dernier. D'après les traces d'arrachements encore visibles sur le mur et les parois de la chambre ou du laboratoire, nous estimons le nombre total des rayons à huit, quatre de chaque côté du mur. Ces rayons sont de dimensions inégales, les quatre

plus courts se situent à chaque extrémité du mur, les quatre autres, plus longs, au niveau de la partie centrale. Nous avons pu observer à l'intérieur et au centre de l'un des plus grands rayons, la présence d'un vide cylindrique de 3 cm de diamètre qui correspond à une armature de bois aujourd'hui disparue. C'est la première fois que nous remarquons cette technique de construction qui devait faciliter le montage (ces rayons peuvent avoir une longueur de plus de 50 cm). La partie supérieure des rayons et du mur de refend est lissée et aplatie, afin d'améliorer la stabilité des vases à cuire.

Entre les rayons, des espaces ovales, plus ou moins allongés (peut-être divisés par des petits rayons perpendiculaires ?) permettaient la circulation et le passage des gaz chauds de la chambre inférieure au laboratoire de cuisson. C'est par les espaces les plus grands, entre les plus grands rayons de la sole, que certains tessons ont pu atteindre le fond de la chambre inférieure et s'accumuler pour former les «couches de fonctionnement».

Le laboratoire de cuisson

Le laboratoire de cuisson ne conserve qu'une très faible élévation de ses parois qui se trouvent à peine à 20 cm de profondeur par rapport au sol actuel. Les parois sont formées de multiples plaquages d'argiles leur donnant un aspect très «feuilleté». Ces plaquages témoignent des nombreuses utilisations de ce four, chacun d'entre eux porte des couleurs différentes dues aux cuissons successives.

La question de la présence ou l'absence de voûte sur ce type de structure se pose encore une fois ici. Nous pensons pouvoir apporter quelques éléments de réponse grâce à la présence de fragments de terre cuite qui se trouvaient dans une partie du remplissage du four, au-dessus de la «couche de fonctionnement». Il s'agit des gros blocs d'argile cuite qui semblent provenir, d'après leur position, de la démolition même de ce four. Aucun d'eux ne porte la trace d'une armature de bois disparue, ils sont très lourds et très épais (jusqu'à 30 cm d'épaisseur) et présentent tous une partie soigneusement lissée avec des traces de doigts, très cuite (non vitrifiée) et très dure. Cette partie est concave, elle correspond à la surface interne de la paroi du laboratoire. Nous ne saurions donc expliquer l'absence d'une armature de bois destinée à soutenir une masse considérable (au moins 200 à 300 kg mini-

mum) que par un système de couverture sans voûte, conçu sous la forme d'une sorte de grosse cheminée verticale avec, en appui sur son sommet, un calfeutrage horizontal, confectionné à partir de gros tessons de céramique et/ou d'amphore, de mottes de terre, etc... Les traces de lissage au doigt sont ainsi beaucoup plus faciles à expliquer, le potier pouvant, pendant le montage, accéder facilement à l'intérieur de la chambre de cuisson. A noter la présence, parmi ces gros blocs d'argile, d'un fragment portant la trace d'une ouverture. Peut-être s'agit-il d'un orifice permettant l'accès au laboratoire. En tout cas, nous sommes certains, vu la masse d'argile nécessaire au montage du laboratoire d'un tel four, que ces systèmes de couverture n'étaient pas démolis et refaits à chaque cuisson, ils devaient être simplement réparés au fur et à mesure des besoins.

L'alandier

L'alandier de ce four n'a pas été fouillé, et un point demeure obscur quant à l'agencement du mur de refend à ce niveau. Nous ne savons pas si le mur se poursuit dans l'alandier jusqu'à son entrée, côté fosse d'accès, ou s'il s'interrompt avant. Le premier cas de figure présente l'avantage de soutenir la voûte et implique deux foyers distincts, deux entrées : le mur de refend se prolongeant jusqu'au fond de la chambre inférieure, le four aurait alors deux compartiments de chauffe séparés. Nous avons pu remarquer, sur la faible portion que nous avons pu fouiller de l'alandier, la présence, sur les parois, de traces de petites planches de bois qui ont certainement du servir de coffrage lors de son montage.

Si l'alandier n'a pas été fouillé, la fosse d'accès au four ne l'a pas été non plus.

Datation et typologie du four

Nous datons ce four grâce à la présence de tessons de céramique d'importation trouvés dans son comblement. Ces tessons sont postérieurs au fonctionnement du four, il s'agit de quelques fragments de panse d'amphores italiques de type Dressel 1 et hispaniques de type Pascual 1, d'un fond très usé de coupe de céramique campanienne de type béoïde, et surtout d'un frag-

ment d'assiette d'imitation de sigillée italique provenant des ateliers de la région de Bram⁵⁵.

Vérifications chronologiques de l'occupation du site du Château à partir de l'extension du four n° 2

Au cours de la fouille du four n° 2, en 1992, nous avons remarqué la présence de niveaux archéologiques antérieurs à la mise en place de ce four. L'un de ces niveaux (niveau 7), avait pu être fouillé, il semblait être immédiatement antérieur au fonctionnement du four augustéen, d'autres apparaissaient dans les parois de sa chambre inférieure.

Le four n° 2 n'ayant pas été rebouché (pour être présenté au public dans le cadre des visites du château), nous avons décidé l'année suivante, (avant de le reboucher), de vérifier la chronologie de l'occupation de ce secteur du site.

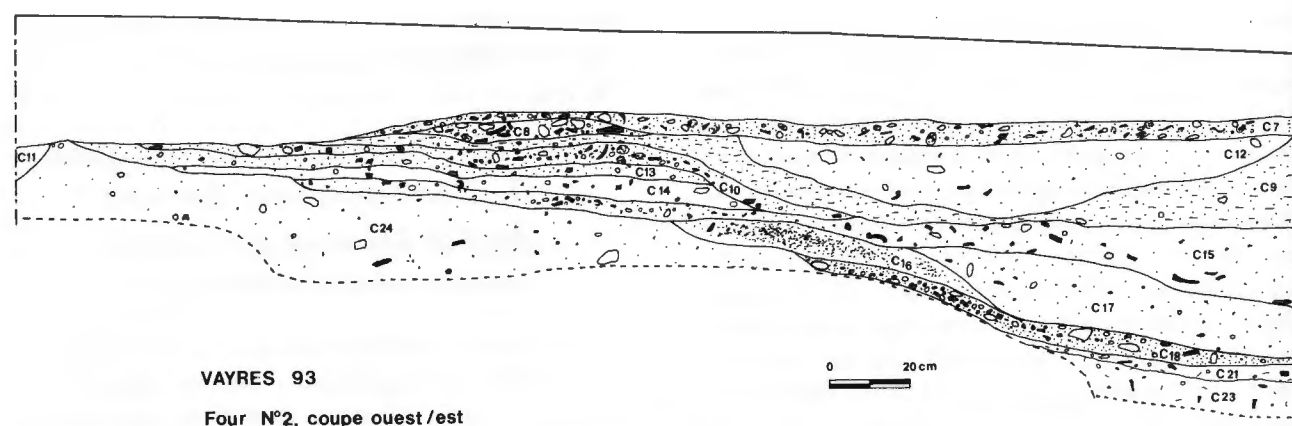
Pour ce faire, nous avons dressé une stratigraphie à l'extérieur du four, tout en restant dans le cadre des limites du sondage de 1992 (fig. 21). La mise en place de cette stratigraphie a permis la fouille d'une petite banquette facilitant les observations des structures rencontrées auxquelles ont pu être associées des séries de céramiques caractéristiques (fig. 22 à 30).

Résultats

Sous le niveau de circulation fouillé en 1992 (niveau C.7, niveau contenant de nombreuses traces liées à des activités potières) est apparu un second niveau du même type : niveau C.8.

Le niveau C.8 (fig. 22) se caractérise par un sol de circulation formé de nombreux tessons horizontaux mélangés à du gravier et des petits blocs de calcaire. Le liant est un sédiment argileux brun foncé presque noir, il contient de très nombreux charbons de bois ainsi que des fragments d'argile rubéfiée. Cette argile est très riche en sable à l'image de celle qui constitue les parois du four n° 2. L'observation des tessons permet d'identifier bon nombre d'entre eux à des rebuts de cuisson (vases sur et sous-cuits). Ce niveau de circulation peut être daté de la seconde moitié du premier siècle avant J.-C.

⁵⁵. Renseignement M. Passelac, CNRS.



VAYRES 93

Four N°2, coupe ouest/est

Fig. 21. — Stratigraphie montrant l'occupation de l'Age du Fer antérieure à la mise en place du four n° 2 (relevé et dessin C. Sireix).

A cet horizon chronologique ont pu être associées deux fosses cylindriques (C.19 et C.20), de 80 et 70 cm de diamètre. L'une (C.19), a une profondeur de 50 cm, la seconde : 80 cm. Elles ne sont pas visibles sur le relevé stratigraphique présenté ci-dessous.

Le remplissage de C.19 (fig. 23) est constitué de nombreux nodules d'une argile non cuite jaune, de fragments de parois de fours, de charbons de bois et de rebuts de cuisson. Cette fosse a pu servir au stockage des argiles de réfection du four.

Le remplissage de C.20 (fig. 24) est, quant à lui différent, il est formé d'un sédiment limono-sableux gris foncé et de nodules jaunes pâles issus du *substratum* argilo-sableux. La majorité de la céramique appartient à un faciès ancien datable des second et troisième siècles avant J.-C., seuls quelques tessons caractéristiques nous permettent de dater cette fosse d'une période plus récente (avec notamment des rebuts de cuisson). Au sommet du remplissage de cette fosse a



Fig. 22. — Céramique de la couche 8 (dessin P. Galibert).

pu être repéré une trace rectangulaire de 50 cm de long sur 30 de large, qui nous permet d'identifier cette fosse à un trou de poteau. Ce trou de poteau pourrait appartenir à un système de couverture de protection de four (autre que le four n° 2, car il est recoupé par ce dernier).

Deux autres fosses ou dépressions doivent être encore associées à cet horizon chronologique : C.11 et C.12 (fig. 25). Elles sont situées à chaque extrémité de la stratigraphie et se développent hors des limites du sondage.

En dessous du niveau de circulation C.8, apparaît une couche, C.9, argilo-sableuse qui contient quelques tessons peu caractéristiques.

Cette couche repose sur un nouveau niveau de circulation, C.10, caractérisé par la présence de nombreux tessons de petite taille horizontaux mélangés à un fin gravier. La faune est bien représentée, on observe également la présence de fragments de clayonnage avec traces de branches. Le sédiment encaissant est gris, plus sableux que celui des couches postérieures. La céramique issue de ce niveau de circulation peut être datée de la Tène finale.

Un nouveau niveau de circulation, C.13 (fig. 26), repose directement sous C.10. De quelques millimètres d'épaisseur ce niveau contient de nombreux tessons très fragmentés, de la faune et des scories. Même horizon chronologique que le niveau précédent.

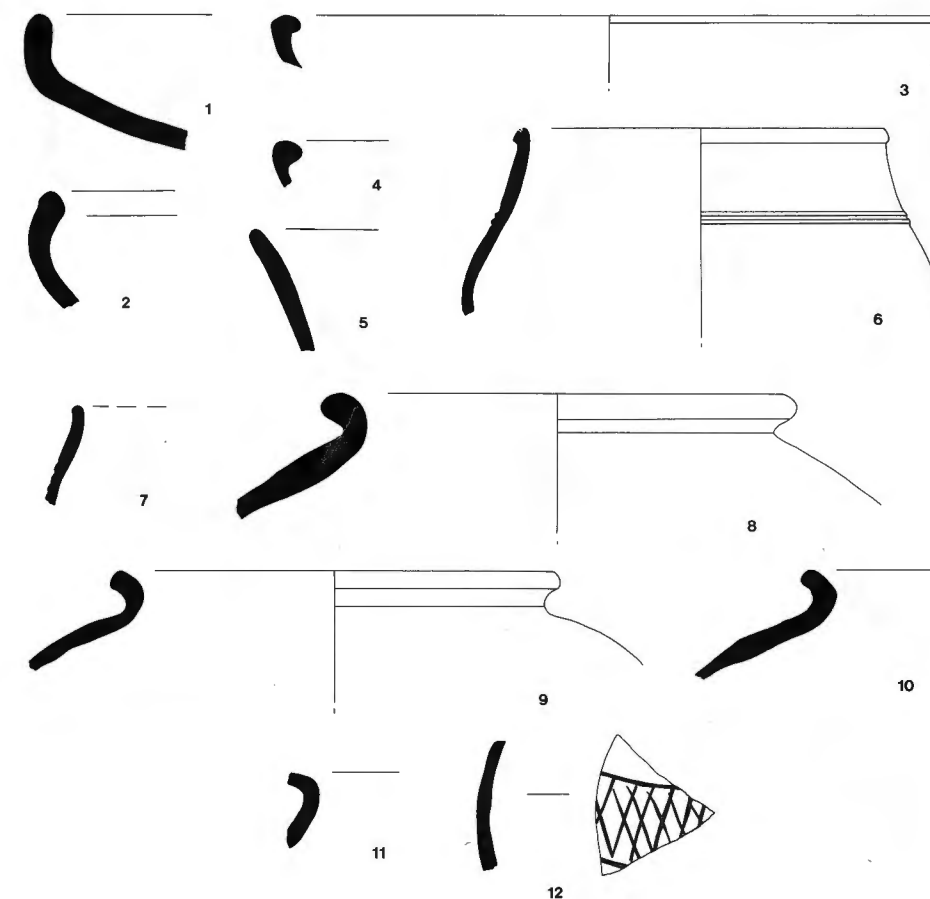


Fig. 23. — Céramique de la couche 19 (dessin P. Galibert).

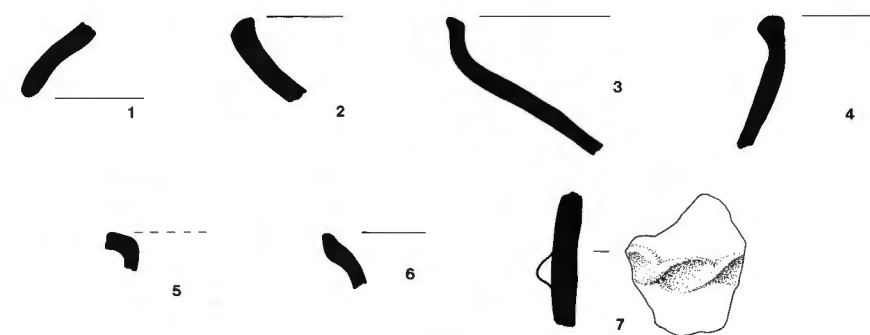


Fig. 24. — Céramique de la couche 20 (dessin P. Galibert).

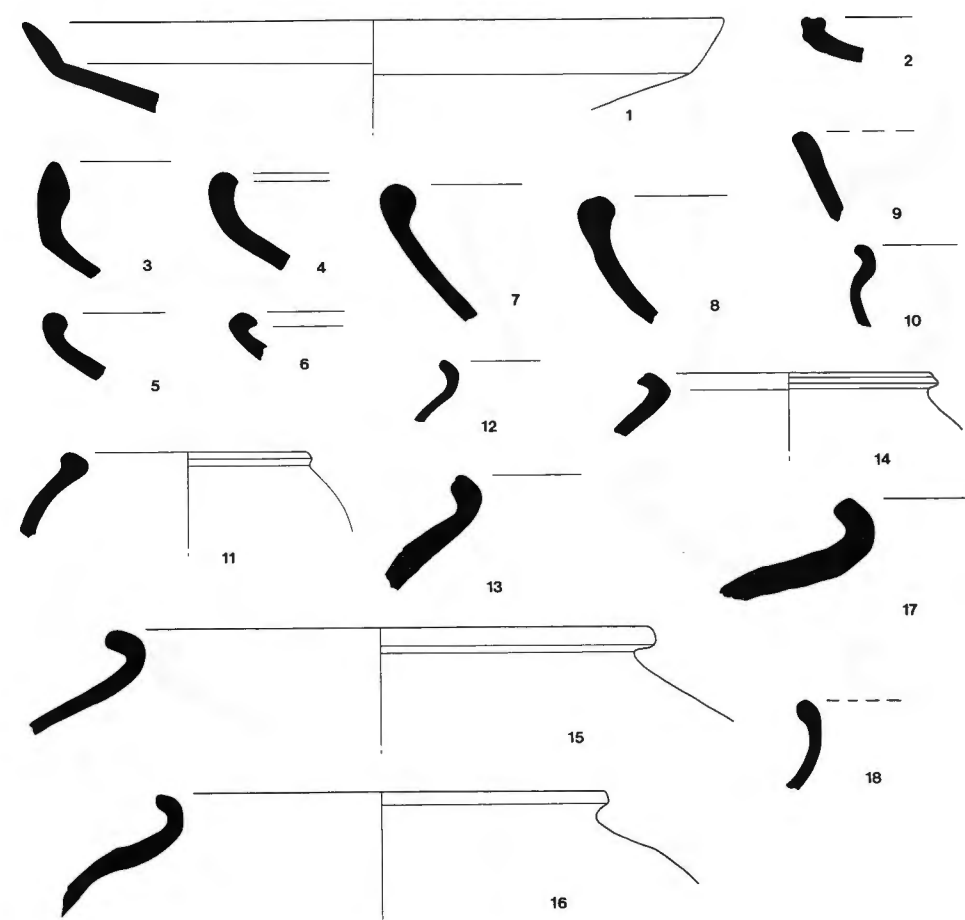


Fig. 25. — Céramique de la couche 12 (dessin P. Galibert).

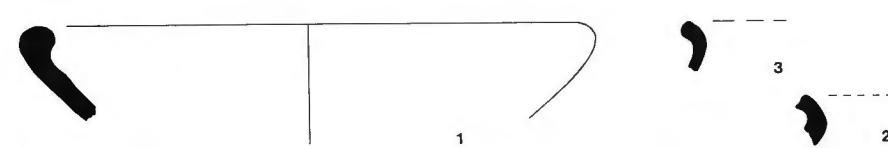


Fig. 26. — Céramique de la couche 13 (dessin P. Galibert).

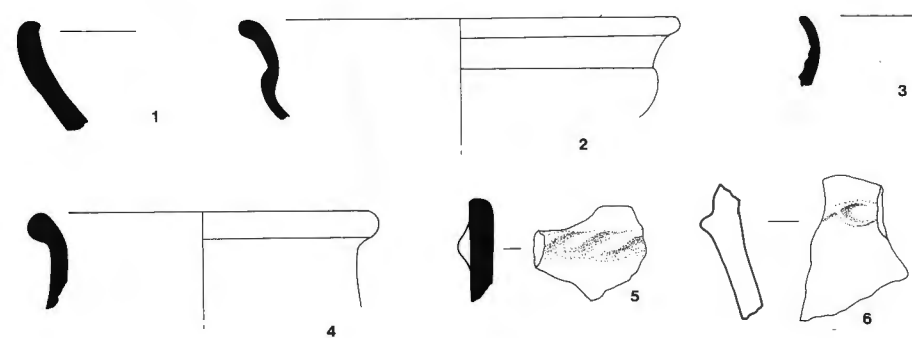


Fig. 27. — Céramique de la couche 15 (dessin P. Galibert).

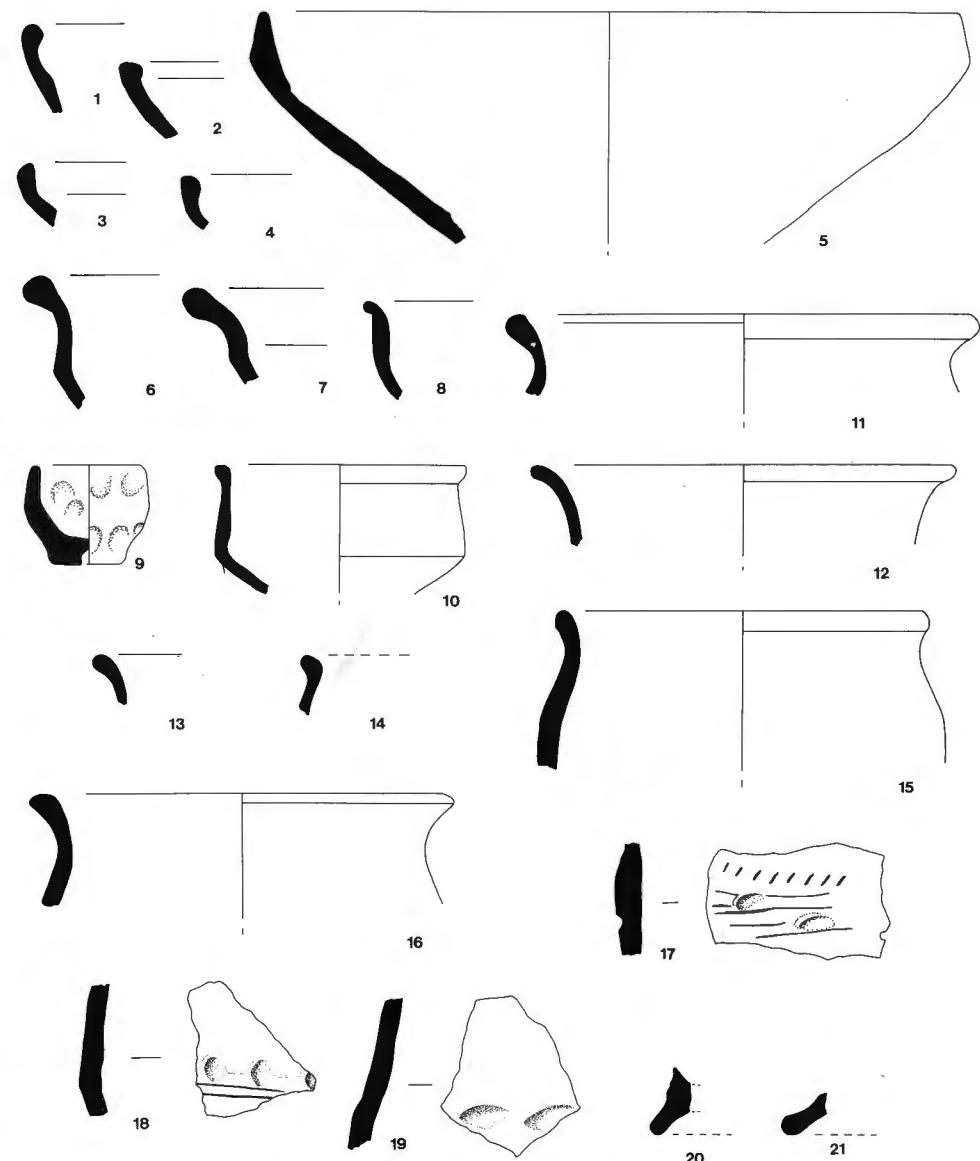


Fig. 28. — Céramique de la couche 17 (dessin P. Galibert).



Fig. 29. — Céramique de la couche 18 (dessin P. Galibert).

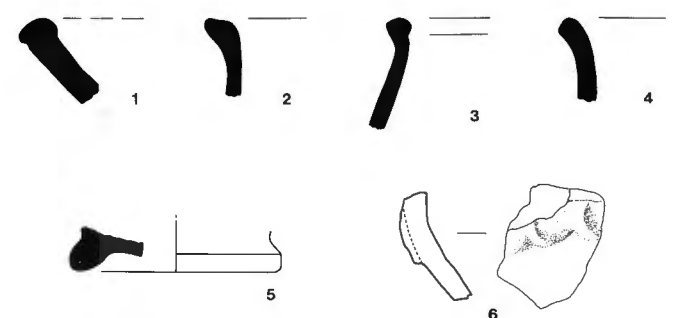


Fig. 30. — Céramique de la couche 21 (dessin P. Galibert).

Sous C.13 et C.14, C.15. (fig. 27) et C.17 (fig. 28) correspondent alternativement à des couches d'abandon, d'occupation et de remblai qui sont très épaisses dans la partie nord-est de notre stratigraphie. C.17 est formée d'un limon sableux gris foncé qui contient un matériel céramique abondant, de nombreux restes de faune, de scories des petites gouttelettes de bronze (diamètre inférieur à un millimètre) et des charbons de bois. On observe également dans cette couche des galets de rivière rubéfiés ou non et des petits blocs calcaire.

La variation de puissance de ces couches (C.15 et C.17) trahit le pendage naturel du terrain incliné vers la Dordogne. A altitude égale le coté sud-est de la stratigraphie fait apparaître des couches plus anciennes quasiment stériles (C.24 qui contient du mobilier du Premier Age du Fer). Le matériel issu de cette couche est datable de la première moitié du second siècle avant notre ère. C.17 repose sur une couche très riche en nodules d'argile rubéfiés dont l'origine nous échappe, C.16. Peut-être s'agit-il d'un épandage de paroi de murs de terre crue rubéfiée. C.16 accuse un net pendage vers la rivière, tout comme le niveau de circulation sous-jacent, C.18 (fig. 29).

C.18 est donc un niveau de circulation, un sol, formé d'un agrégat de tessons de gravier et de faune de 1 à 2 cm d'épaisseur. Ce sol de circulation a été fortement piétiné car les tessons sont écrasés et de très petite taille. Ce sol est limité dans l'espace, l'une de ses limites est nettement rectiligne et peut correspondre au coté d'un habitat. L'exiguïté de ce sondage ne nous permet pas de l'affirmer. Le matériel céramique issu de ce sol situe chronologiquement cette occupation dans le courant du troisième siècle avant notre ère. Au cours du démontage de cette couche, sont apparus quelques tessons à couverte «rouge hématite» et des fragments de pied annulaire tournés.

C.18 laisse place à un nouveau sol de circulation, C.21 (fig. 30), plus pauvre et moins piétiné, puis à nouveau deux petites fosses : C.22 et C.23 (C.22 non visible sur le relevé stratigraphique).

Ce sondage a permis, malgré l'exiguïté de ses limites, de reconnaître une longue et riche occupation continue, entre le III^e siècle et la fin du I^{er} avant notre ère, (avec les traces d'une occupation antérieure du Premier Age du Fer, et quelques éléments lithiques du néolithique en position secondaire).

Cette occupation est tout d'abord caractérisée par des niveaux d'habitat entre le III^e ou début du I^{er} siècle avant notre ère (céramique, torchis, faune abondante). On note dans la couche de remblai C.17, la forte quantité de scories de fer et de bronze qui trahit la proximité d'installations destinées à la production d'objets métalliques.

Puis, dans le courant du premier siècle avant notre ère (vers le milieu) apparaissent dans cette zone, de nombreux témoignages de l'artisanat céramique : rebuts de cuisson, fragments de four, fosse de stockage (?), argile non cuite, cendres et charbons de bois.

La présence de cet unique trou de poteau parfaitement lié chronologiquement aux activités potières de ce secteur, nous incite à considérer, lors de futures fouilles de fours, l'éventuelle présence de structures destinées à leur protection.

Ces vestiges, antérieurs à la fin du premier siècle avant J.-C., confirment l'origine protohistorique de l'officine de potiers gallo-romaine qui était déjà par ailleurs, fortement pressentie.

Archéologie générale

Quelques bronzes girondins inédits ou peu connus

par A. Coffyn, J. Moreau et J. R. Bourhis *

Le musée archéologique de Soulac contient, parmi une fort belle collection d'objets de diverses périodes et, en particulier la magnifique enseigne au sanglier, un bel ensemble d'objets de bronze qu'il convient de faire connaître. Pour compléter cette petite série, d'autres pièces existent dans nos archives et dans certaines collections privées.

Nous avons fait effectuer quelques analyses spectrographiques, quand cela était possible, de façon à permettre une étude comparative avec des résultats déjà connus.

Plutôt que de pratiquer par série d'objets d'une même collection, nous préférons une approche chronologique qui permettra des commentaires groupés évitant les répétitions. Nous évoquerons d'abord les objets du Chalcolithique et du Bronze ancien qui se confondent souvent puis ceux du Bronze moyen, en mélangeant à chaque fois les collections.

Nous terminerons par un petit dépôt découvert récemment sur la plage de l'Amélie à Soulac. Nous pouvons ajouter que les grandes marées de l'an der-

nier ont mis au jour, sur le même site, un certain nombre de hache qui feront l'objet d'une autre communication.

Chalcolithique et Bronze ancien

1- Pointe de flèche, Le Gurg, Grayan-et-l'Hôpital. Musée de Soulac, n° 1321

C'est une pointe de flèche à pédoncule central et ailerons latéraux courts, possédant une face plane, la seconde étant légèrement bombée. Sa patine est vert sombre avec des traces plus claires d'oxydation et ferrugineuses vers sa partie distale (fig. 1, n° 2).

Dimensions : longueur : 35 mm ; largeur aux ailerons : 14,5 mm ; largeur de la soie : 6 mm ; épaisseur : sommet : 1,4 mm, au centre : 1,9 mm, à la soie : 1,6 mm. Poids 2,25 g. L'analyse, effectuée à Rennes par J. R. Bourhis, montre un bronze binaire à 10 % d'étain avec de l'arsenic (0,10 %) et de l'antimoine (0,40 %), qui semble impliquer le Bronze ancien.

Cette arme n'est pas commune dans l'Ouest français. Pourtant en Gironde cinq exemplaires ont été signalés. La plus ancienne date de 1885 et a été dé-

* A. Coffyn, Centre P. Paris, Université de Bordeaux III.
J. Moreau, Conservateur du Musée de Soulac.
J. R. Bourhis, U.P.R. 403 du C.N.R.S., Université de Rennes I.

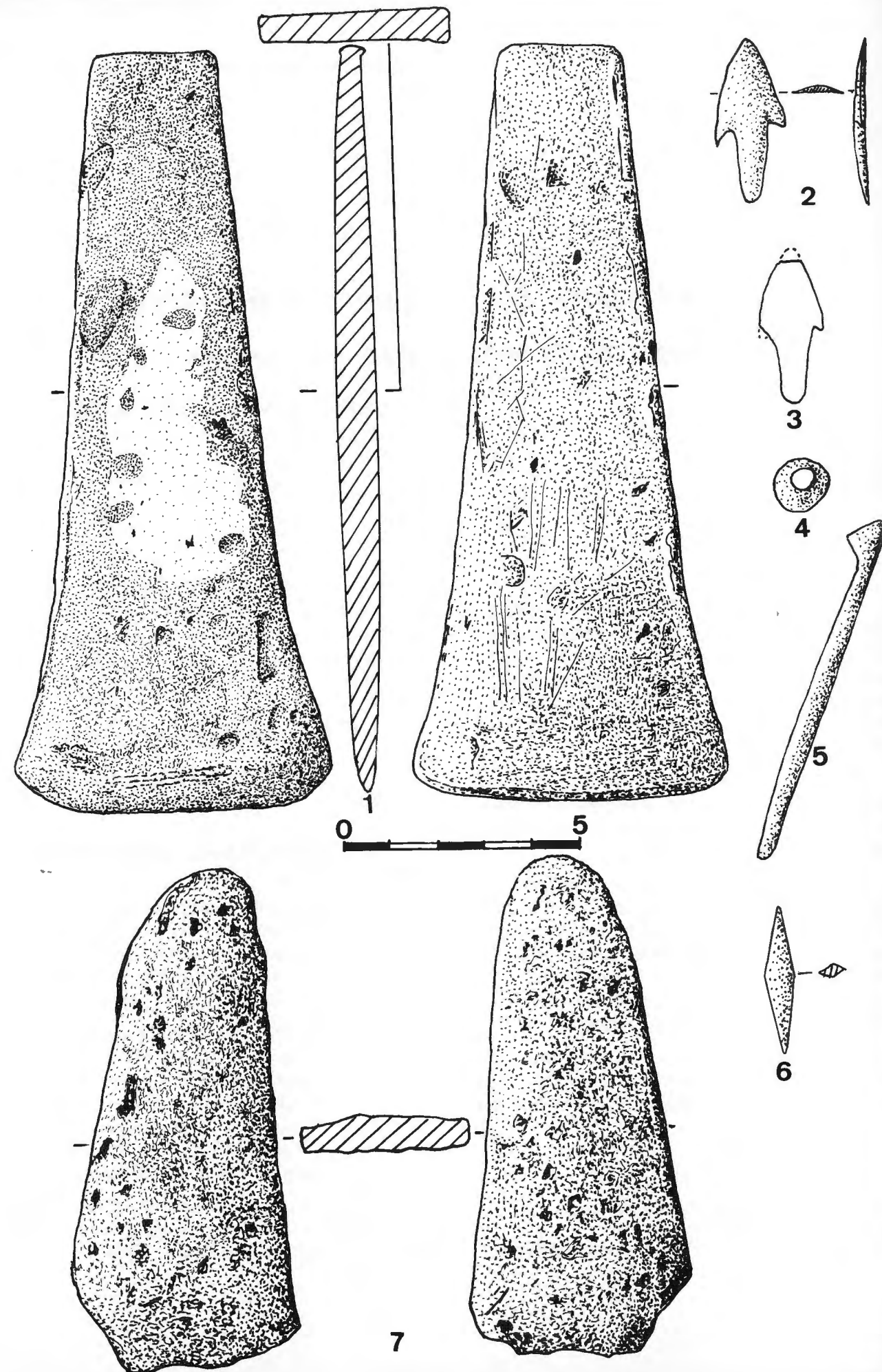


Fig. 1. — Haches et objets divers du Médoc.

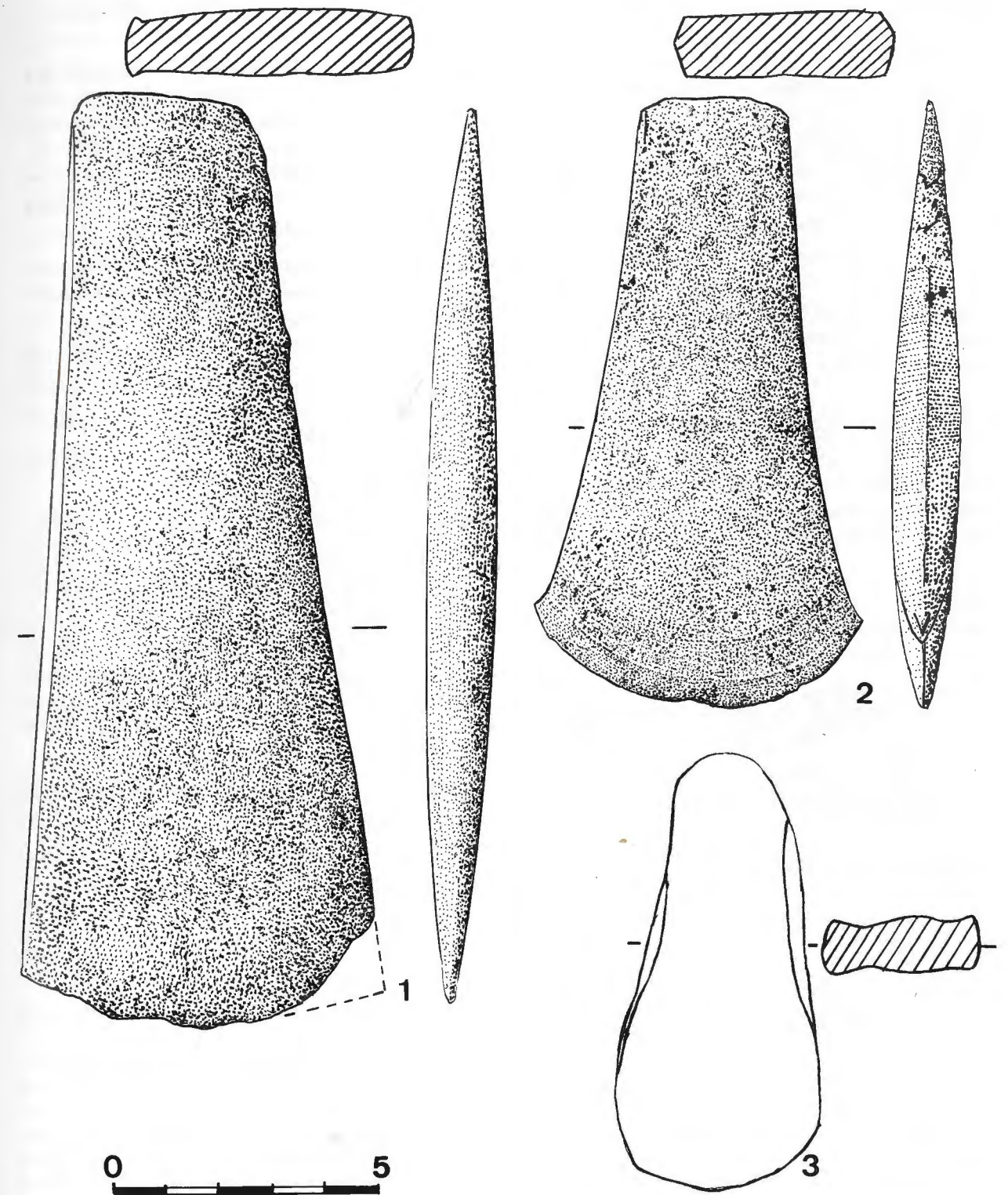


Fig. 2. — Haches plates et à légers rebords du Médoc.

crite par A. Meynieu à F. Daleau¹. « Cette trouvaille, mille silex, consiste en une flèche en bronze (fig. 1) trouvée à Taillebois et un harpon de bronze trouvé au Gurp (fig. 2)... La flèche étant recouverte, sauf sur un point, de grains de sable aliossés, il est impossible de dire si elle a été martelée ». Meynieu donne ensuite le dessin d'une perle et d'un harpon en bronze venant aussi de Taillebois, Grayan (fig. 1, n° 3 à 5).

Une autre pointe de flèche découverte à Laula, Saint-Girons en 1880 entra dans la collection Daleau et se trouve encore au Musée d'Aquitaine. En revanche celles du tumulus de Saint-Germain-d'Esteuil² et de la commune du Temple, autrefois dans les musées bordelais, ont disparu³.

2. Petite alène losangique, La Glaneuse, Soulac. Musée de Soulac n° 2237

Minuscule alène bipointe, de forme losangée et de coupe fusiforme, provenant de la plage de la Glaneuse à Soulac. Patine ferrugineuse.

Cet outil (?), d'usage encore indéterminé, apparaît avec les Campaniformes mais reste fréquent au Bronze ancien. Faute de contexte le nôtre reste difficile à classer surtout qu'il n'a pas été analysé (fig. 1, n° 6).

Dimensions : longueur : 31 mm ; largeur : 5,5 mm ; épaisseur : 1 mm. Poids : 1 g. C'est le seul exemplaire girondin connu.

3. Hache plate, La Glaneuse, Soulac. Musée de Soulac n° 2054.

Petite hache plate trapézoïdale à tranchant écorné, recouverte d'une patine brune épaisse, à surface criblée de nombreuses lacunes et d'attaques en creux sur les deux faces.

Dimensions : longueur : 105 mm ; largeur au tranchant : 46 mm, au milieu : 41 mm, au sommet : 19 mm ; épaisseur maximale : 10 mm. Poids : 187 g (fig. 1, n° 7).

Aucune trace de martelage n'est visible sur cet outil mais son mauvais état ne permet pas d'être affirmatif. L'analyse montre qu'il s'agit d'un bronze pauvre à 8,5 % d'étain avec comme impuretés principales le plomb et l'antimoine à 0,10 %. Cette composition la rend voisine de la hache de Saint-Sauveur-Médoc soit au début du Bronze ancien.

4. Hache plate, Médoc (?), collection Massai à Juillac.

Petite hache plate de belle facture, au sommet aigu et tranchant arqué obtenu par martelage. Les faces plates se distinguent par leur apparence. L'une est bien polie avec une jolie patine vert foncé mais l'autre demeure rugueuse avec de petits cratères et une patine d'un vert plus clair. Les faces latérales montrent deux pans réguliers, au moins sur une face (fig. 2, n° 2).

Dimensions : longueur : 113 mm ; largeur au tranchant : 61 mm, au milieu : 41 mm, au sommet : 28,5 mm ; épaisseur : 12 mm. Poids : 350 g.

Cette petite hache est en cuivre avec une teneur de l'ordre de 1 % d'arsenic, les autres impuretés étant très faibles ou nulles. Cette composition est à rapprocher de celle de la hache plate de Cestas.

5. Hache à légers rebords, Saint-Seurin-de-Cadourne. Musée de St. Porchaire.

Grande hache à sommet aminci et tranchant arqué ébréché, côtés quasi rectilignes dont l'un présente de légers rebords (1 mm) obtenus par martelage.

Une ancienne étiquette indique sa « trouvaille, en 1904, avec quatre autres haches ». Elle faisait partie de la collection de Lestrangé, aujourd'hui au Château de La Roche-Courbon à Saint-Porchaire, Charente-Maritime⁴.

Belle patine vert sombre avec quelques taches plus claires de corrosion.

Dimensions : longueur : 176 mm ; largeur au tranchant : 69 mm, au milieu : 54 mm, au sommet : 36 mm ; épaisseur : 13,5 mm au centre, 12 mm aux

1. A. Meynieu, Lettre à F. Daleau du 28-10-1885. A.D. Gir. Liasse 2 J 6, n° 75.

2. F. Daleau, Présentation d'une pointe de flèche en bronze trouvée à Laula, commune de St. Girons (Gironde), dans *B.S. Arch. Bordeaux*, VII, 1880, p. IV.

3. E. Berchon, *L'âge du Bronze en Gironde*, Bordeaux, 1893, p. 131. La pointe est de très petite dimension, elle a été trouvée dans un tumulus avec un assez grand nombre d'ossements et quelques instruments en silex.

4. E. Berchon, *L'âge du Bronze en Gironde*, Bordeaux, 1893, p. 149-150. Le dessin de la hache date de 1973 mais est resté inédit.

extrémités (fig. 2, n° 1). Ce bel outil, admirablement conservé, est presque en bronze avec 9 % d'étain et 1 % d'arsenic ce qui montre qu'au Bronze ancien le cuivre arsénifié est encore très utilisé comme c'est aussi le cas à Saint-Sauveur-Médoc.

6. Hache à légers rebords, Plage de l'Amélie, Soulac. Coll. particulière.

Nous possédons un croquis très approximatif⁵ d'une petite hache à légers rebords trouvée sur la plage de l'Amélie à Soulac par une personne que nous ignorons. Nous donnons ici ce dessin sans commentaire, en espérant que son inventeur nous permettra de l'étudier (fig. 2, n° 3).

7. Hache à très légers rebords du dépôt des Gleyzes, Cestas.

Cette hache faisait partie du dépôt découvert à Cestas vers 1897 dans les racines d'un chêne aux Gleyzes. Cinq haches furent trouvées dont quatre remises au propriétaire M. Beaumartin, la cinquième emportée par un ouvrier. Ce dernier, croyant posséder un lingot d'or, la décapa et la martela puis essaya de la vendre, sans succès, à des bijoutiers. Finalement, elle devint la possession de R. Dosque qui publia la cachette⁶ tandis que les autres entraient dans la collection de F. Daleau⁷.

C'est une hache de forme trapézoïdale, mince (7 à 8 mm), qui a subi un martelage important sur les faces latérales devenues presque plates. Ce marte-

lage — dû à l'ouvrier qui l'avait emportée — a effacé en partie les stries d'un polissage au grès fin. Une face plane a été décapée et laisse paraître un métal rouge riche en cuivre. La seconde montre une patine sombre, presque noire qui existe aussi sur les tranches. Le sommet a lui aussi été martelé comme le prouvent les bavures sur les plats. Le tranchant, légèrement arqué, livre également les stigmates d'une finition. Sur la face décapée apparaissent, par endroits, de très légers rebords, comme sur une autre hache du dépôt (fig. 1, n° 1).

Dimensions : longueur : 162 mm ; largeur au tranchant : 67,5 mm, au milieu : 44 mm, au sommet : 28,8 mm ; épaisseur : de 7 à 8,2 mm. Poids : 390 g.

« Cette hache est en cuivre avec une teneur de l'ordre de 1 % d'arsenic, les autres impuretés étant très faibles ou nulles. Cette composition est voisine de celles des quatre autres haches du dépôt qui avaient montré des teneurs en arsenic de 1 à 2 % et des teneurs en impuretés légèrement plus élevées » (cf. tableau d'analyses).

Quatre haches se trouvent au Musée d'Aquitaine, la cinquième fait partie d'une collection particulière⁸ (fig. 3 et 4).

8. Hache plate draguée en Dordogne entre Vignonet et Castillon (Gironde).

Grande hache plate de 186 mm, malheureusement tordue par les godets de la drague. Le tranchant, peu arqué, porte quelques ébréchures alors que la partie proximale est effilée. Les faces planes sont usées par le frottement du sable mais montrent encore des parties creuses d'un côté et un martèlement (ancien ou récent ?) avec un petit outil, de l'autre. Les faces latérales sont arrondies et la pièce est épaisse (13 mm) et lourde (860 g) tandis que la patine d'un brun sombre est éclairée par des traces vert clair au fond des parties creuses (fig. 5).

Dimensions : longueur : 186 mm ; largeur au tranchant : 76,6 mm, au milieu : 57 mm, au sommet : 39 mm. Poids : 860 g.

« La hache draguée dans la Dordogne a déjà la composition d'un bronze faiblement allié à l'étain et avec encore une trace notable d'arsenic. Il doit donc s'agir d'un objet datant du début du Bronze ancien ».

5. Nous devons ce croquis de mémoire à E. Vernhet que nous remercions.

6. R. Dosque, Un trésor de l'époque morgienne, dans *B.S.A. Bordeaux*, XXII, 1897, p. 61-63, 1 pl., L'étude des haches est de F. Daleau. Une analyse : 99,95 % Cu.

7. F. Daleau, Catalogue de sa collection, II, n° 990, p. 50. Quatre haches de cuivre, don de M. Guillot de Bordeaux, le 24-07-1898. Musée d'Aquitaine.

8. Les dimensions sont données ainsi pour les haches à rebords : longueur = L ; largeur au sommet = 1. S ; largeur au milieu : l. M ; largeur au tranchant : l. T ; épaisseur maxi : E ; hauteur des rebords : R ; poids : P.

Pour les haches à talon. Longueur : L ; longueur lame : l¹ ; largeur au sommet : l¹ ; largeur base du talon : l² ; largeur au tranchant : l³ ; largeur au bourrelet du talon, de profil : l¹.



Fig. 3. — Dépôt des Gleyzes, Cestas.
Hache n° 1; photo Antmann.



Fig. 4. — Dépôt des Gleyzes, Cestas.
Hache n° 5; photo Coffyn.

Analyses spectrographiques

Tous les objets présentes dans ce travail ont été analysés par J. R. Bourhis au Laboratoire de Rennes, sauf une hache de Soulac et l'alène que nous n'avons pas osé perforer.

Des quatre haches plates, deux sont en cuivre arsénié avec peu d'impuretés autres et se situent dans ce qu'on appelait autrefois le Chalcolitique. Les deux autres sont déjà en Bronze pauvre. Celle de Vignonet contient 2,40 % d'étain tandis que la hache à très légers rebords de Sain-Seurin-de-Cadourne montre une teneur de 9 %, preuve de la perduration de ces outils au Bronze ancien ; certains atteignent même 12 % d'étain (hache de l'île d'Oléron) ce qui en fait de véritables bronzes.

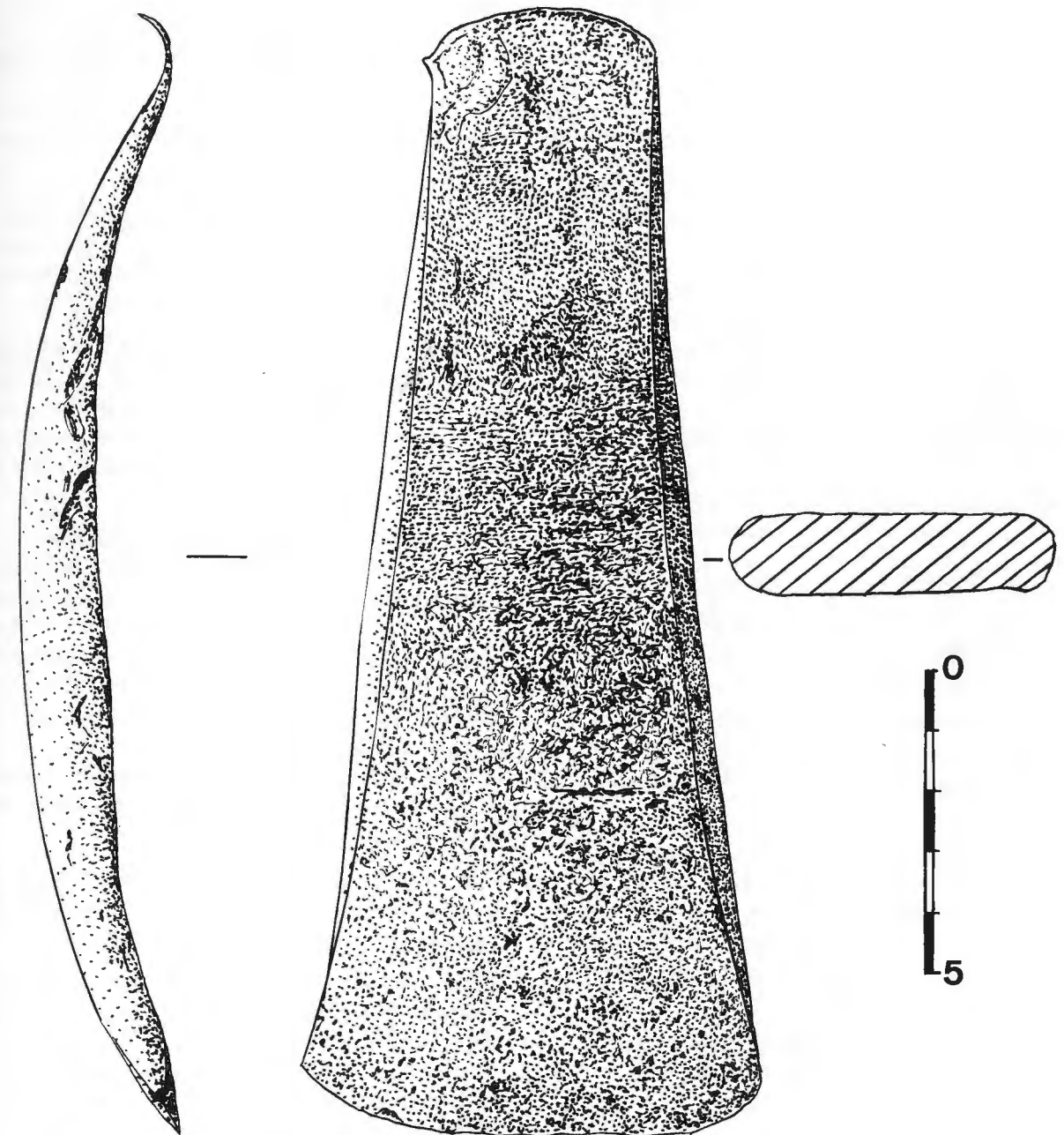


Fig. 5. — Hache draguée dans la Dordogne.

Objet	Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
Cestas, H.L.R.	(99,0)	-	0,001	1	-	0,01	-	-	-	-	-
Soulac, H.P.	91,5	8,2	0,015	-	0,005	0,015	0,002	-	0,005	-	-
St Seurin de Cadourne, H.P.	(89)	9	0,002	1	0,09	0,001	-	0,001	0,001	-	-
Le Gulp, Flèche	(89)	10	0,01	0,10	0,40	0,01	0,07	0,001	0,05	tr.	0,002
Médoc (?), H.P.	98,7	0,002	-	1,35	-	0,004	0,01	-	-	-	-
Vignonet, H.P.	96,85	2,40	0,002	0,70	-	0,01	0,001	-	-	-	-

Le tableau suivant nous résume ces diverses analyses.

Les chercheurs ont vainement essayé de classer les haches plates selon la taille, la forme, la finition mais l'analyse métallographique nous montre bien que l'aspect d'une pièce ne présume en rien de l'alliage qui la compose. Deux haches quasi identiques comme celles des Arrestieux à Vensac et de Saint-Seurin-de-Cadourne (fig. 6, n° 1 et 3), toutes deux de même forme, de taille et de patine semblables, se révèlent, à l'analyse, séparées par les 9 % d'étain que renferme la seconde. Les petites haches rugueuses et sans aucune finition de Castelnau et de Soulac présentent, à l'analyse, 2 et 8,2 % d'étain ce qui les classe au Bronze ancien alors que leur aspect semblait marquer leur ancienneté. (fig. 6, n° 4 et 5).

L'alliage des haches plates montre un étalement assez varié des teneurs en arsenic, de 0,15 à 2 %, pour les haches régionales ou cet élément reste toujours présent.

L'étude mathématique par ordinateur permet une analyse plus fine des compositions et c'est ce qui a été fait pour 93 objets du Néolithique récent au Bronze ancien : haches plates, haches à légers rebords, pointe de flèche, hallebardes, poignards, pointes de Palmela, perles, épingles.

Nous avons obtenu une classification hiérarchique ascendante comportant quatre groupes A, B, C, D avec leurs sous-groupes (fig. 7).

Le groupe A se compose de cuivre avec une teneur notable en arsenic dont les quantités vont de 0,25 à 2 % avec une moyenne de 1,35 %.

Les autres impuretés : antimoine (de 0,001 à 0,20 %, moyenne 0,016 %), 1^{er} argent (de 0,002 à 0,06 %, moyenne 0,016 %) et le nickel (de 0,001 à 0,03 %, moyenne 0,001 %) restent négligeables.

Ce groupe rassemble 19 objets avec 15 haches plates, le poignard et glaive de Cissac-Médoc, la hallebarde de St. Savinien (Charente-maritime) et son rivet. Ces derniers objets se rapportent au Bronze ancien et sont associés à des haches comme celles des Arrestieux et de Cestas.

Le groupe B concerne les Campaniformes et le groupe C la culture d'Artenac, étrangers à ce travail. Dans le groupe D, l'étain apparaît en quantité variable selon les sous-groupes D¹, D² et D³. Les objets médocains se placent en D² (cuivre avec, en moyenne : 9,6 % d'étain, 0,57 % d'arsenic et 0,4 % d'antimoine) où nous trouvons la hache de St. Seurin-de-Cadourne, le poignard de Castelnau et la flèche du Gulp. En D³ se regroupent les cuivres à étain (7,04 %) et arsenic (0,62 %) avec la hache à légers rebords de St. Sauveur-de-Médoc.

Ce dernier groupe à étain et arsenic possède une localisation assez étendue autour de l'estuaire girondin avec une extension vers les Landes et le Gers.

Si le tableau de la classification hiérarchique nous renseigne beaucoup, l'analyse des correspondances, qui permet d'obtenir un graphique (fig. 6) est encore plus précieux. Nous y voyons, parfaitement illustrée, l'imbrication des cultures utilisant la hache plate, du Néolithique final au Bronze ancien. Haches plates, haches à légers rebords, poignards et hallebardes sont souvent intimement mêlées et doivent appartenir à des cultures différentes que nous n'avons pas toujours identifiées.

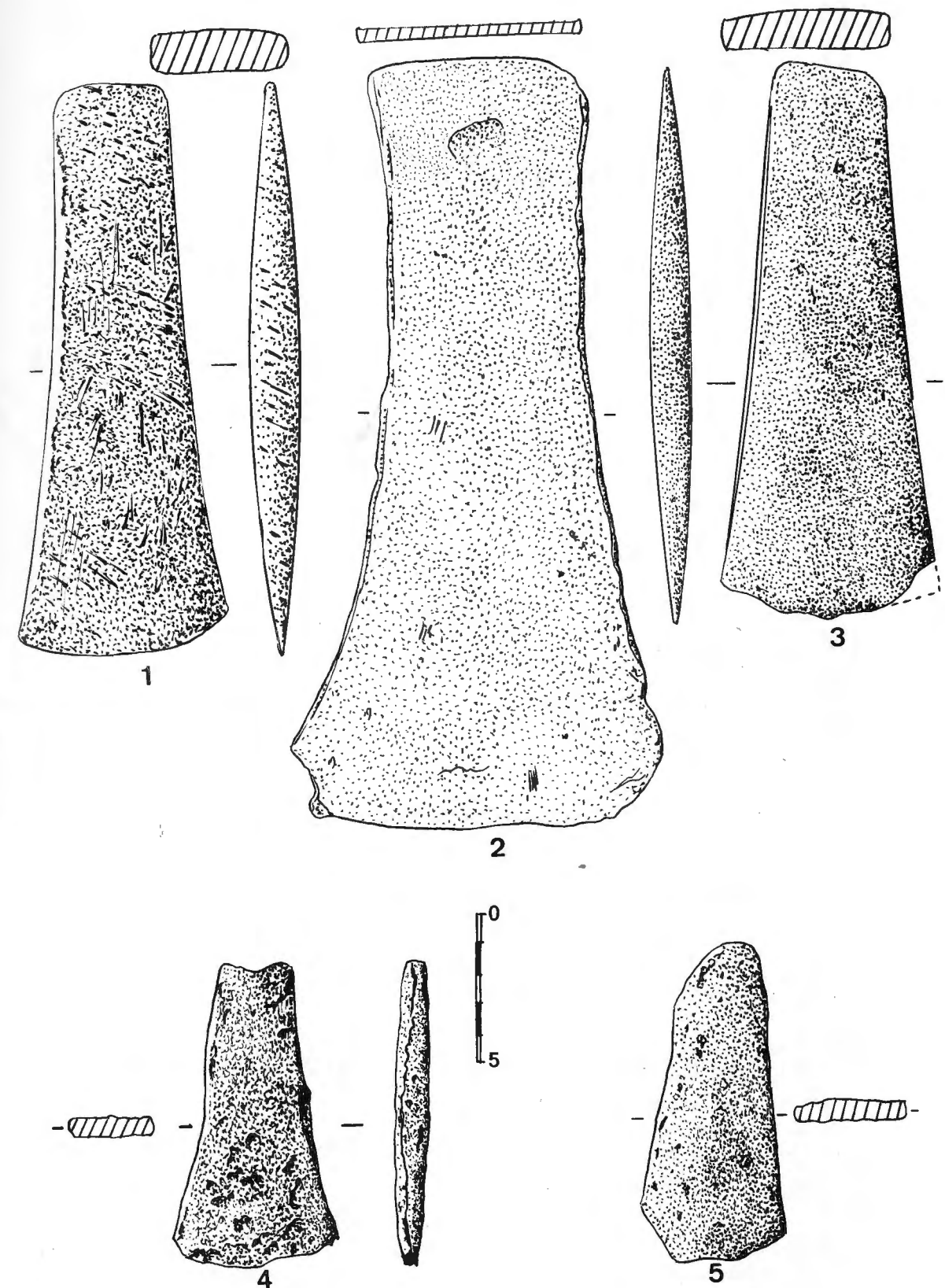


Fig. 6. — Caractérisation des cuivres du sud-ouest.

H.P.01 H.P.02 H.P.03 H.P.08 H.P.05 P.62 H.P.13 H.P.14 Gl. 63 H.P.11 H.58 H.P.10 H.59 H.P.09 H.P.23 H.P.24 H.P.12 H.P.17	Haches plates Hallebardes A Poignards	NEOLITHIQUE FINAL
P.C.02 H.P.21 H.C.01 P.C.04 H.P.27 H.P.30 P.C.03 P.C.05 H.P.26 P.C.06 P.C.07	C A M P A N I F O R M E B.1	CHALCOLITHIQUE
H.61 H.P.15 H.P.28 H.P.19 H.P.16 H.P.25 H.P.29	Hallebarde B2 Haches plates	BRONZE ANCIEN
H.P.04 Pe.A.4 H.60 Pe.A.2 P.P.C8 Pe.A.3 H.P.06 Pe.A.5 Ep. 57 H.P.20 H.P.22 Pe.A.1	A R T E N A C C.1	
Pe.A.6 H.P.31 H.P.32	C C.2	
H.R.56 H.R.52 H.R.51 H.R.49 H.R.47 H.R.54 P.66 H.R.50 H.R.38 H.R.37 H.R.44 H.R.45 P.65 H.R.55 P.68 H.R.53 H.R.48 Fl.67 H.R.41	Haches à légers rebords 1 Poignards Haches à légers rebords 2 Poignard Pointe de flèche	D BRONZE ANCIEN
H.R.42 H.R.43 H.R.46 H.P.33 H.R.34 H.R.35 H.R.40 H.P.36 H.R.40	Hache à légers rebords 3 Haches plates	

Fig. 7.

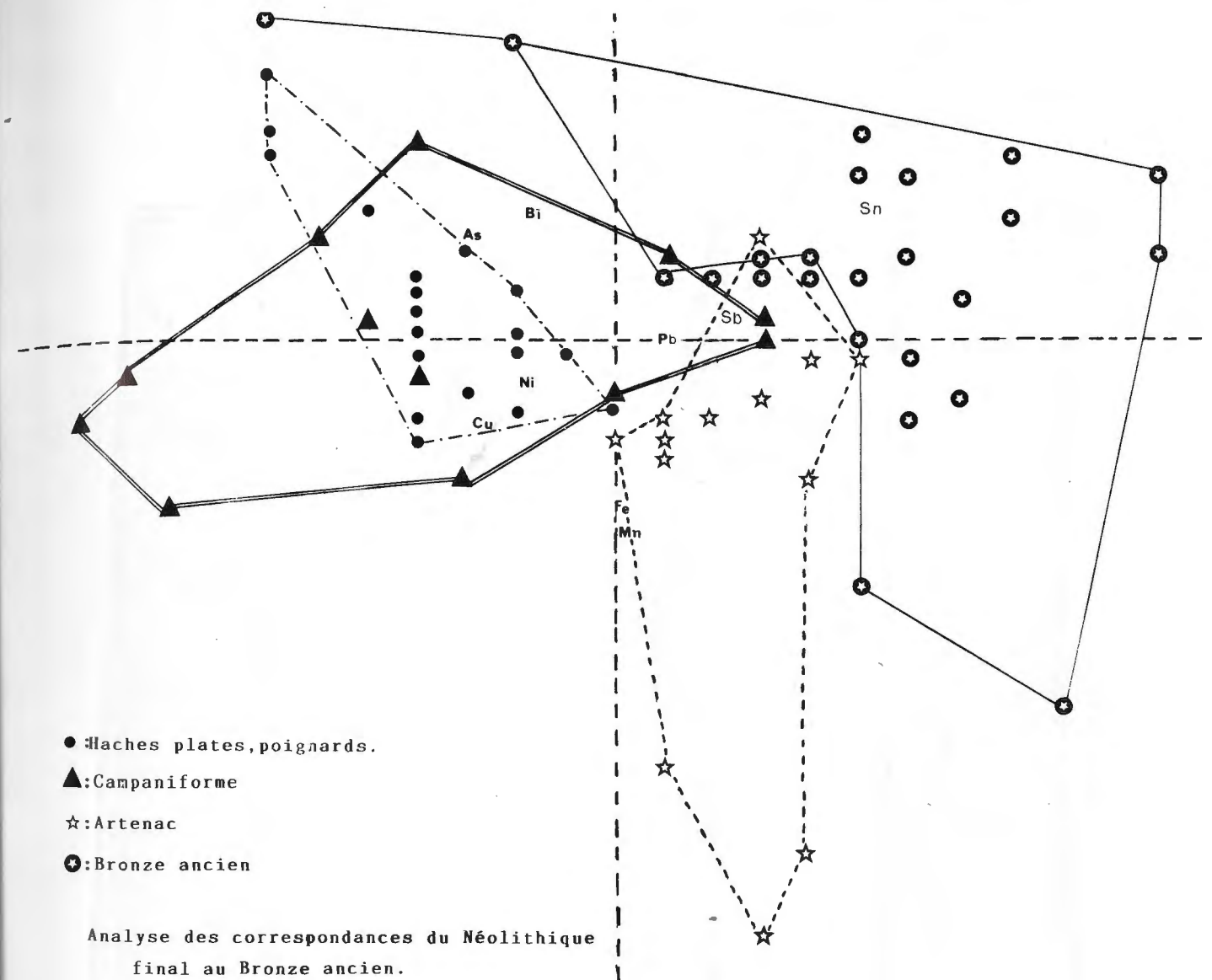


Fig. 8. — Analyse des correspondances du Néolithique au Bronze ancien.

Bronze moyen

1- Le dépôt de la plage de l'Amélie à Soulac.
(fig. 9, n° 1 à 8).

La découverte a été effectuée sur l'estran de la plage de l'Amélie entre le 7 et le 10 février 1993, au moment d'une grande marée (coefficient 115) qui a mis à nu les argiles à basse mer sur plusieurs centaines de mètres, par J. Dubarry et J. P. Cathelot.

Sept haches et un fragment de lingot ont été ainsi mises au jour, la première hache découverte était visible, posée à plat sur l'argile, les autres étaient encore enfouies sous une épaisseur de sable d'environ 10 cm et reposaient sur l'argile sous-jacente.

Les haches étaient dispersées sur une surface formant approximativement un cercle de 10 m de diamètre, située au droit du bunker central du groupe de la plage de l'Amélie, à environ 20 m de la dune, soit environ 150 m en arrière des constructions du mur de l'Atlantique.

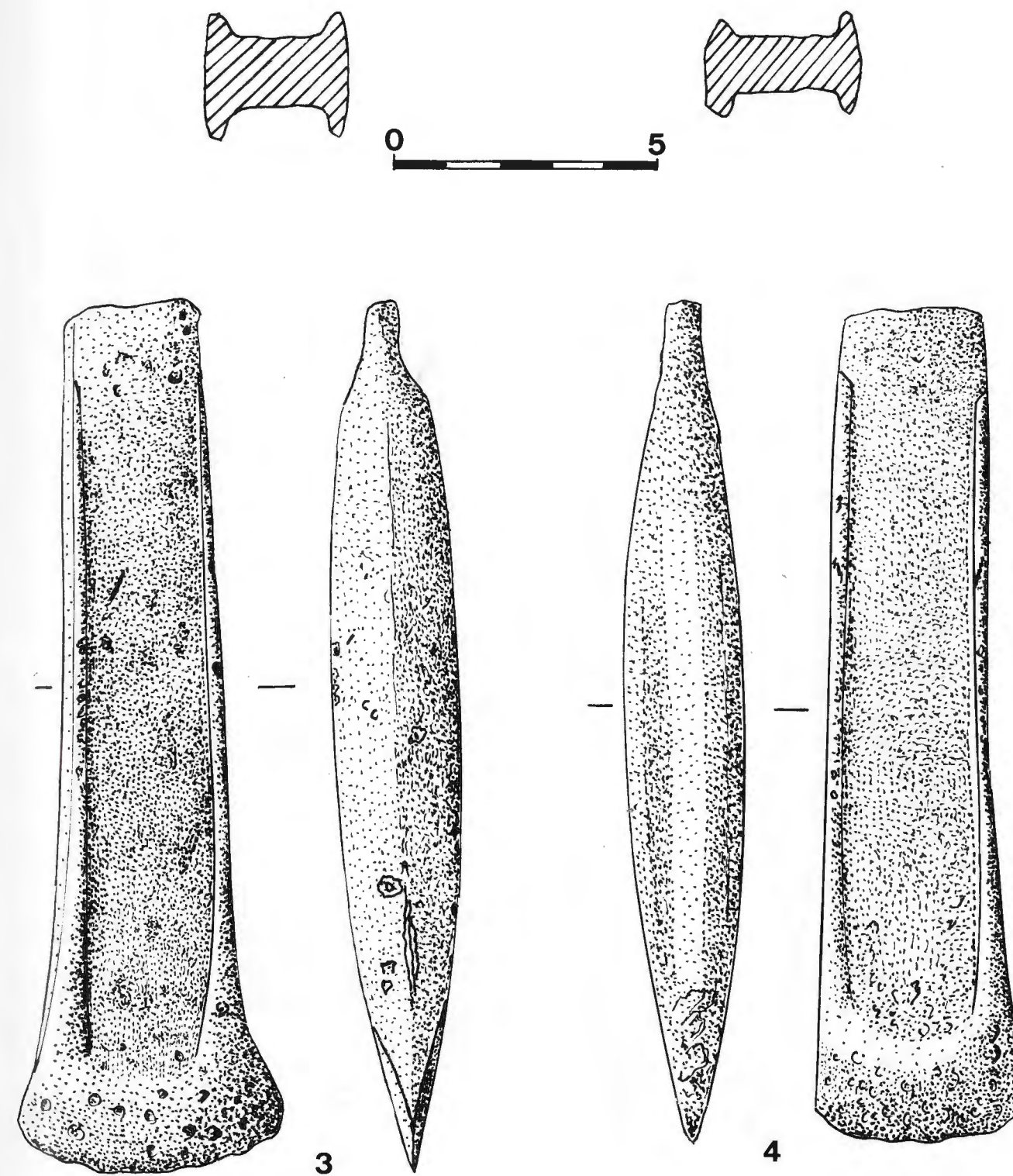
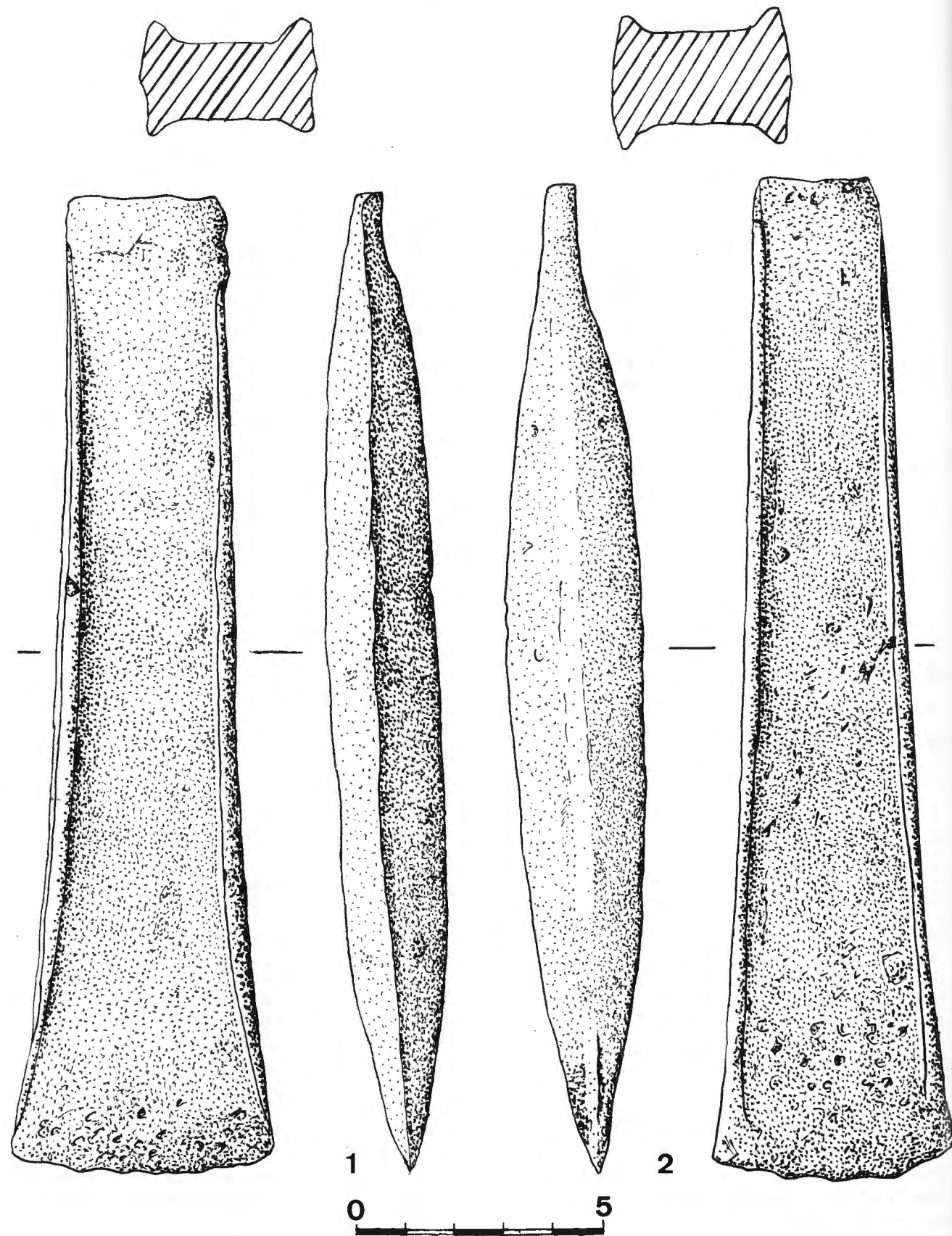
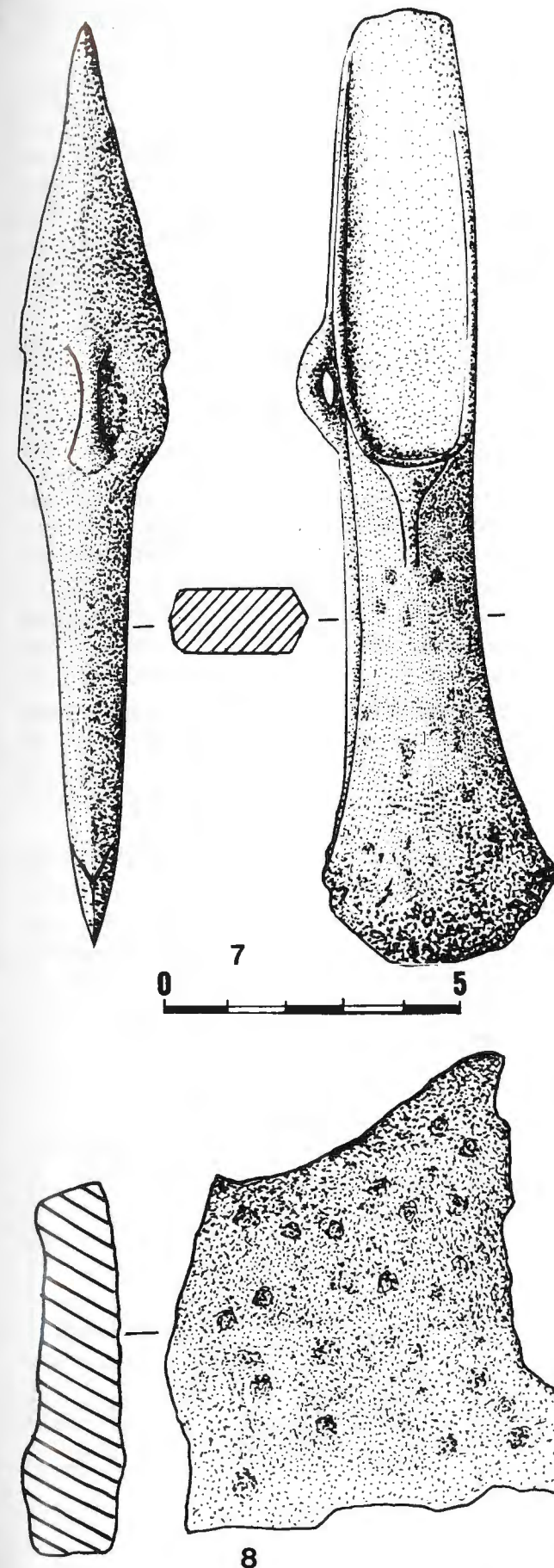
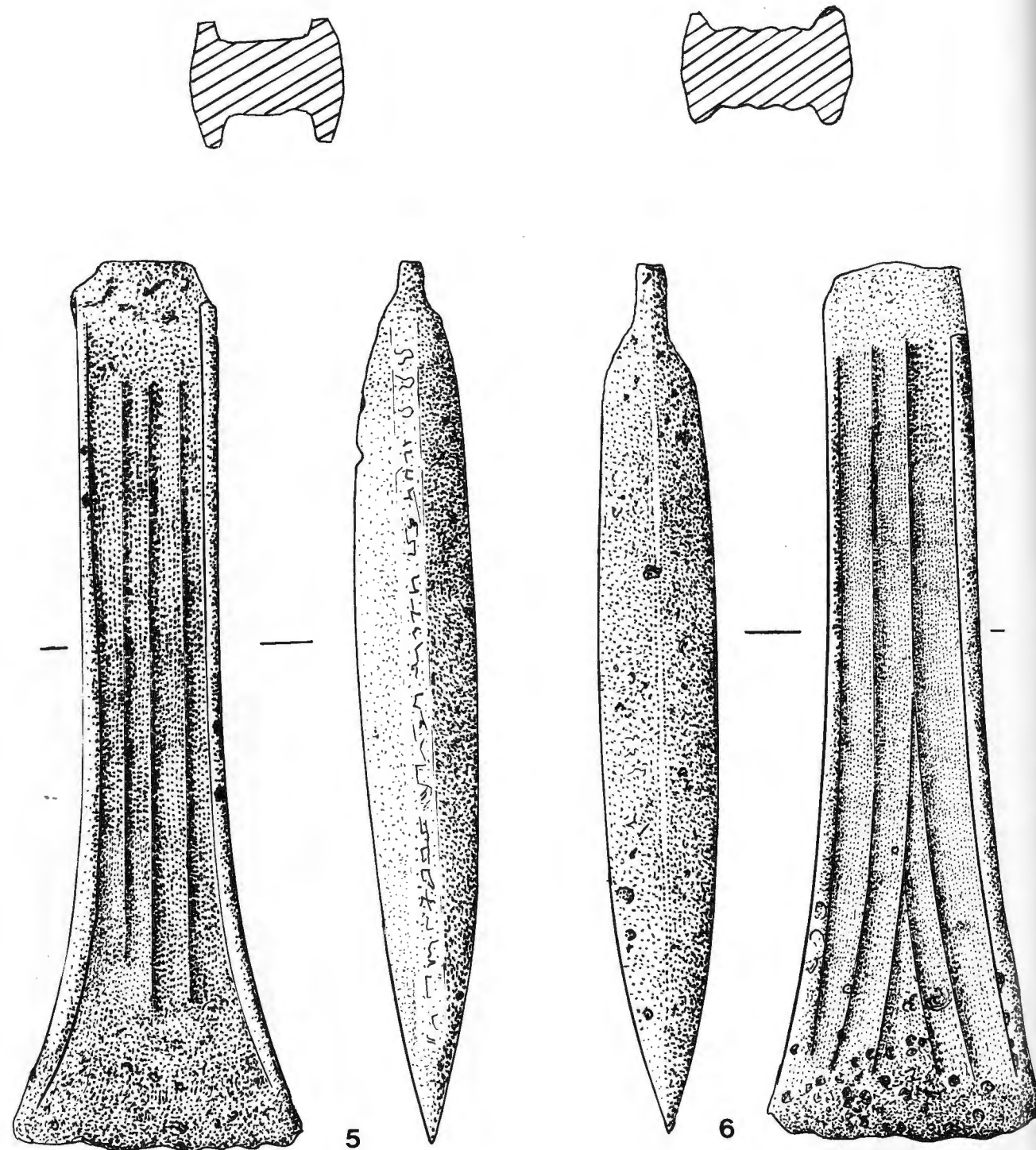


Fig. 9. — Le dépôt de l'Amélie à Soulac. (Huit objets numérotés de 1 à 8).



Le dépôt se compose de six haches à rebords, une hache à talon et anneau et un fragment de lingot que nous allons étudier dans cet ordre.

Les haches à rebords

Hache n° 1 - n° inv. 2388.

Grande hache medocaine. Les rebords, équarris au sommet, de 5 à 6 mm hauteur partent à 15 mm du sommet pour se terminer aux angles du tranchant rectiligne. Le profil est longiligne après une partie étroite, reste du culot de fonte. Les valves du moule étaient décalées de quelques millimètres car la bavure de coulée, simplement martelée, est légèrement en dehors du milieu de l'outil. Quelques lacunes de fonte maculent les rebords. La patine d'un vert très clair, est recouverte de traces ocrées, parfois ferrugineuses, assez dispersées (fig. 9, n° 1).

Hache n° 2 - n° inv. 2389.

Hache médocaine plus lourde que la précédente dont les rebords, très martelés, s'arrêtent à 17 mm d'un tranchant rectiligne mais ébréché. Les faces latérales, très abrasées, possèdent une forme convexe et un profil beaucoup plus renflé que longiligne.

Une patine vert clair recouvre l'outil avec de nombreuses parties ocrées, parfois rougeâtres, vers le tranchant et les rebords surtout sur une face. Les rebords atteignent de 6 à 8 mm de hauteur (fig. 9, n° 2).

Hache n° 3 - n° inv. 2392.

Hache médocaine de type moyen, ayant subi un martelage sérieux ayant élargi le tranchant et abrasé le rebords élevés (6,6 à 7 mm) qui s'élargissent vers la partie distale. La hache montre un profil encore longiligne avec une forme légèrement convexe, les bavures de coulée ayant disparu.

La patine générale d'un bleu foncé se tache de traces ocrées au tranchant et sur la lame le long des rebords (fig. 9, n° 3).

Hache n° 4 - n° inv. 2391.

Hache à rebords de taille moyenne, à tranchant arqué, soigneusement martelée sur toutes ses faces, les parties latérales possédant un méplat central. Les rebords sont peu marqués (4,6 à 5 mm), débutent à 15 mm du sommet pour se terminer, par un élargissement à 25 mm du tranchant. La patine, d'un beau vert tendre, se recouvre d'un enduit ocre brun qui la cache en partie.

Un examen attentif montre que la largeur diminue légèrement vers le centre de l'outil qui tend vers la hache à ailerons médians (fig. 9, n° 4).

Hache n° 5 - n° inv. 2394.

Petite hache à rebords assez élevés (6 à 6,3 mm) débutant très près du sommet et se terminant aux angles du tranchant rectiligne, très élargi (52 mm pour 163 mm de longueur).

Cet outil a été martelé et les faces latérales montrent un méplat central tandis qu'un décor de légères cannelures longilignes orne les plats. La patine vert clair est tachée de marqués ferrugineux au tranchant et vers le sommet (fig. 9, n° 5).

Hache n° 6 - n° inv. 2390.

Hache identique à la précédente mais avec un tranchant moins large et une finition plus régulière. Sur les faces planes les cannelures s'élargissent en gerbe vers le tranchant. Les faces latérales, longilignes, montrent un profil convexe, martelé puis poli. (fig. 9, n° 6).

N°	L	I. S	I. M.	I. T.	E	R	P	Décor
1	195	31	33	53	22	6	737 g	-
2	198	25	30	50	26	8	759 g	-
3	161	25	25	52	24	6	503 g	-
4	154	26	28	41	20	4	476,5 g	-
5	164	22	25	52	22	6	512 g	Cannelée
6	159	24	25	49	22	5	507 g	Cannelée
N°	L.	L. ¹	I. ¹	I. ²	I. ³	I. ¹	P	
7	159	81	18	24	39	25	368 g	Nervure

La hache à talon. n° inv. 2393.

Hache à talon assez long, à butée arrondie mais avec un tranchant arrondi qui contraste avec la lame étroite. La forme du tranchant provient du martelage mais il est écorné d'un côté. La lame est décorée d'une courte nervure sous la butée et un anneau vient s'ajouter à la base du talon.

La patine vert clair est souvent recouverte d'un enduit brunâtre surtout dans le talon. Cet instrument évoque les haches du type normand (fig. 9, n° 7).

Le fragment de lingot. n° inv. 2383.

Ce débris pouvait provenir d'une grande hache plate du type de Bégadan aussi bien que d'un lingot. Une analyse a été faite sur du métal sain, exempt de silice. «Elle montre encore des teneurs élevées en silice et fer ; c'est le résidu de gangue restant dans le métal à l'issue de la réduction du minerai de cuivre. Le lingot est donc l'un des éléments du dépôt».

Dimensions : 72 mm sur 62 mm avec 16,5 mm d'épaisseur. Poids : 262 g. (fig. 9, n° 8).

Dimensions des objets

Elles sont données en mm selon les normes utilisées pour l'étude de l'âge du Bronze⁹.

9. Cf. note 8.

Soulac	Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn	Si
H. n°1	(83,6)	15,5-	0,02	0,001	tr.	0,01	0,20	-	0,50	tr.	0,20	-
H. n°2	83,4	15,6	0,50	0,010	0,20	0,05	0,25	0,02	0,001	0,005	-	-
H. n°3	(85)	13,5-	1-	0,020	0,001	0,05	0,25	-	0,15	0,005	tr-	-
H. n°4	81,0	14,7	1,35	0,02	0,08	0,15	0,40	0,03	0,25	0,02	-	-
H. n°5	(84,3)	15-	0,20	0,01	0,02	0,025	0,30	-	0,15	0,001	-	-
H. n°6	(82,7)	16-	0,40	0,001	0,15	0,08	0,30	0,01	0,30	0,001	-	X
H. n°7	(82,0)	17-	0,10	0,20	0,01	0,025	0,50	-	0,15	-	-	-
lingot	84,10	0,10	0,40	-	tr.	0,03	0,01	-	2	0,02	-	11,5
St Germain H. talon	(81,4)	17-	0,25	0,50	0,07	0,03	0,60	-	0,15	-	-	-

Les teneurs des éléments ont été dosées par spectrographie ;

() : par différence ; - : environ ; tr : inférieur à 0,001 ; - : non décelé.

Analyses spectrographiques

Onze analyses spectrographiques et une analyse électrochimique ont été réalisées au Laboratoire d'Anthropologie, Préhistoire, Protohistoire et Quaternaire armoricains de Rennes par J. R. Bourhis, Ingénieur au C.N.R.S.¹⁰. Nous donnons les résultats définitifs, après quelques vérifications et nous y avons joint celle de la hache à talon de Saint-Germain-d'Esteuil dont il sera question plus loin.

Les haches à rebords et la hache à talon de l'Amélie sont des bronzes de compositions voisines : teneurs élevées d'étain, teneurs notables de plomb et de nickel, teneurs plus faibles d'arsenic et d'antimoine. Quelques différences dans la composition des haches montrent qu'elles ont été coulées en plusieurs fois. La hache n° 1 a la teneur la plus faible en plomb (0,02 %) et, à part le nickel, les teneurs en impuretés sont très faibles. Les haches n° 2 et 3 ont les teneurs les plus fortes en plomb : 0,70 % et 1 % ; la hache n° 2 se distingue par une teneur de 0,20 % d'antimoine. La hache n° 4 a une composition voisine de celles autres objets mais avec une teneur en plomb nettement plus forte : 1,35 %. Cette composition pourrait rajeunir le dépôt : fin Bronze moyen (?).

Les haches n° 5 et 6 ont des compositions très voisines : teneurs l'ordre de 15 % d'étain, teneurs notables de plomb et de nickel : de 0,2 à 0,30 %. La hache à talon n° 7 présente une composition légèrement différente des autres haches : on trouve une teneur en étain supérieure à 15 %, une trace plus faible en plomb (0,10 %) et des traces plus fortes d'arsenic et de nickel (0,20 % et 0,50 %) ¹¹.

Nous avons déjà évoqué le lingot qui, d'après l'analyse du métal sain, appartient au dépôt et non à une grande hache du type de Bégadan. C'est le premier lingot du Bronze moyen connu car les lingots n'apparaissent vraiment qu'au Bronze final.

Conclusions sur le dépôt

Ce petit dépôt, sans doute incomplet — jusqu'à la prochaine grande marée ? — représente le premier ensemble du Bronze moyen découvert sur la côte médocaine ou l'on connaît le seul complexe ayant fourni, au Gurg à Grayan, les restes d'un four de bronzier et une partie de moule en argile pour hache à rebords. Certains objets de bronze proviennent de trouvailles isolées, proches de la mer, vers Montalivet (collections Dinot et Foucher).

L'ensemble de l'Amélie, par ses haches à rebords cannelées, sa hache à talon et anneau et sa hache à ailerons naissants nous semblait appartenir au Bronze Médocain III comme de nombreux dépôts proches. Les analyses métallographiques confirment cette hypothèse avec des teneurs élevées en étain et parfois beaucoup de plomb comme dans la hache n° 4, dont la forme évoque le Bronze final I.

10. Nous assurons de notre gratitude J. Briard, Directeur du Laboratoire de Rennes et J. R. Bourhis, auteur des analyses et de leur commentaire.

A la fin du Bronze moyen, la métallurgie atlantique utilise, de la Bretagne aux Pyrénées, un alliage composé de cuivre à forte proportion d'étain (15 à 17 %) avec une teneur en plomb inférieure à 1 % et comme impuretés principales l'arsenic et le nickel ; en moindres quantités interviennent l'antimoine et l'argent. En Gironde l'argent est moins présent et l'antimoine irrégulier

Le dépôt de Soulac ne suit pas cette règle car ce sont le nickel le fer qui dominent (moyenne 0,28 %) alors que l'arsenic et l'antimoine (0,065 %) sont peu marqués. D'autres analyses nous diront s'il s'agit d'une anomalie ou d'une habitude.



Fig. 10. — Hache à rebords, Talais.

2- Hache à rebords, Talais. Coll. Bosc. Musée de Soulac, n° 006.

Hache à rebords médocaine, en très mauvais état de conservation, corrodée par les chlorures de cuivre (atacamite) sous la forme de bourgeonnement en coquille d'huître qui ont rongé les rebords (fig. 11, n° 1). Ceux-ci ont disparu sur une face pour ne subsister qu'en partie sur l'autre mais ils ne semblaient pas dépasser 5 mm.

Cette hache, brisée à sa partie proximale, mesure encore 165 mm pour une largeur de 50,5 mm au tranchant, diminue lui aussi, 36 mm au milieu et 28 mm au sommet. Toute la surface possède une patine brunâtre, très altérée en creux mais également en reliefs feuilletés d'un vert plus clair. Cet objet n'a pas été analysé (fig. 10).

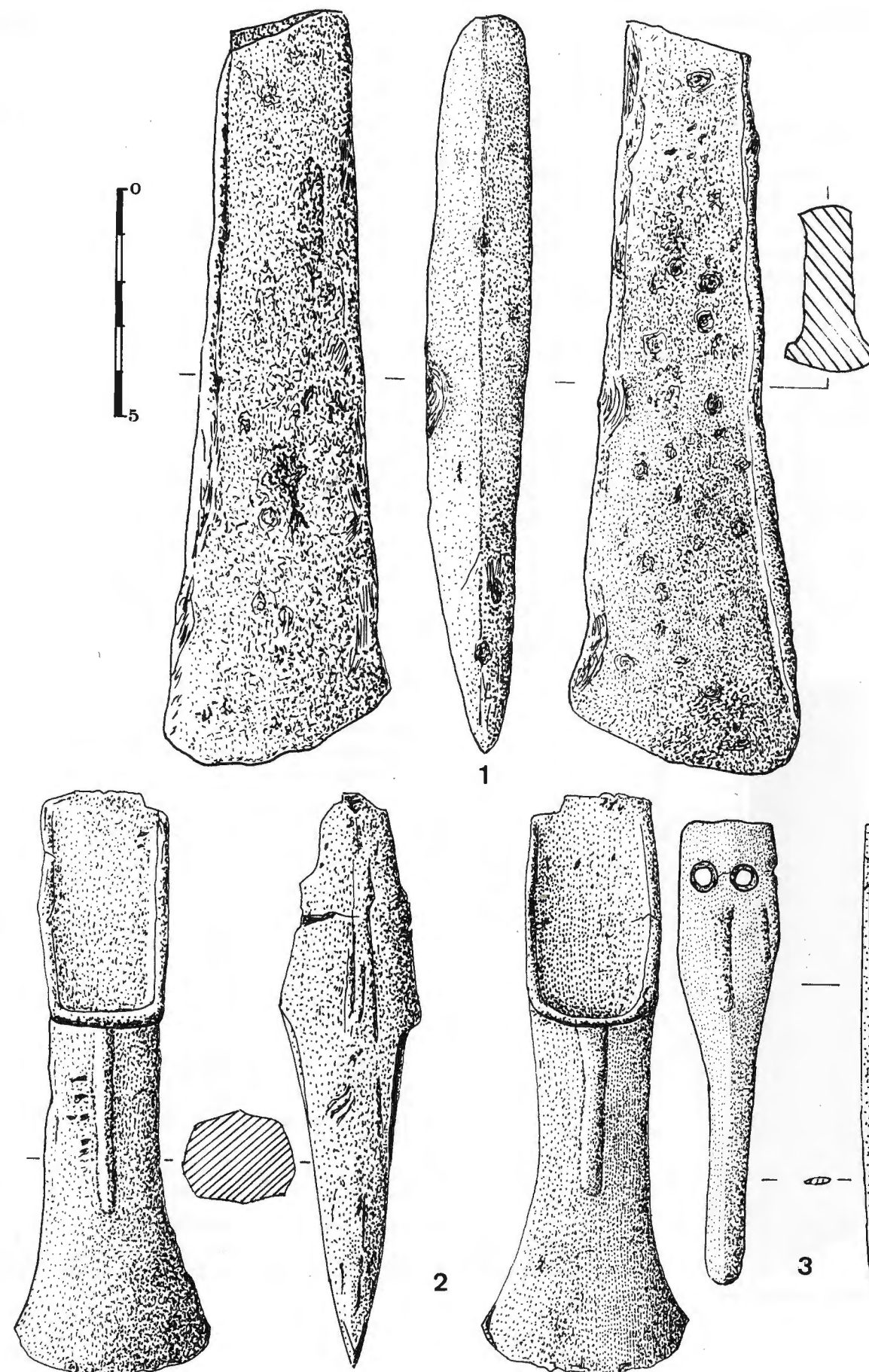
3- Petit poignard, La Glaneuse. Musée de Soulac, n° 1921

Poignard à languette trapézoïdale étroite, non débordante, perforée de deux trous de rivetage (diamètre 5,3 et 5 mm), qui se prolonge par une lame de même largeur puis beaucoup plus effilée par usure, très mince, de coupe losangée. Un renforcement central peu épais (2 mm) se distingue encore sous les trous de rivets tandis qu'une mince crête apparaît vers le bord, sur une seule face.

Dimensions : longueur : 83 mm ; largeur de la languette : 20 à 21 mm ; largeur de lame : 20,4 mm puis 8, 6 et 7 mm ; épaisseur maximale : 3,5 mm à la languette ; épaisseur lame : 2 mm puis 1 mm à l'extrémité. Poids : 16,8 g.

L'analyse effectuée au Laboratoire de Recherche des Musées de France, par spectrographie d'émulsion dans l'ultra violet a donné les résultats suivants qui semblent indiquer Le Bronze moyen :

Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
(88,9)	10,10	0,295	0,10	0,10	0,17	0,17	0,001	0,11	0,016	-



11. Lettres de J. R. Bourhis des 1er juillet et du 10 septembre 1993.

Fig. 11. — Objets divers du Bronze moyen.

Le seul poignard régional comparable est celui de La Pelletrie à Chateaufort, Charente. En meilleur état, il a été trouvé avec un aiguisoir en grès et possède encore ses deux rivets¹². J. Gomez de Soto l'attribue au groupe des Duffaits, culture du Bronze moyen (1300-1250 av. J. C.). Nous voyons dans cet objet un outil usuel plutôt qu'une arme ce qui expliquerait la grande usure de notre couteau et la présence de l'aiguisoir avec celui de la Pelletrie (fig. 11, n° 3).

4- Hache à talon, Saint-Germain-d'Esteuil. Coll. particulière.

Hache à talon découverte il y a quelques années à Picot, commune de Saint-Germain-d'Esteuil, au cours d'un labour, par M. Goirand fils. Il s'agit d'une hache à talon de type breton, très diminuée par les multiples martelages et affutages qui ont été effectués. Le tranchant en est élargi tandis que les faces latérales se terminent par une gouttière caractéristique. La partie supérieure est brisée et le talon possède une base arrondie sur une face mais rectangulaire sur l'autre (fig. 11, n° 2). L'épaisseur de l'outil est irrégulière de



Fig. 12. — Hache à talon de Saint-Germain-d'Esteuil ; photo Coffyn.

même que celle de la nervure décorative sous le talon. Nous serions tenté de voir dans ces anomalies l'utilisation de deux valves de moules différentes.

L'outil montre quelques lacunes de coulée et une patine sombre atténuée par des granulations vert clair en creux et en relief sur les faces latérales (fig. 12).

Dimensions : longueur : 122,3 mm dont 80 de lame ; largeur au sommet : 28 mm ; largeur à la base du talon : 27 mm ; au tranchant : 43,5 mm. Épaisseur : 31 mm. Poids : 370 g (fig. 4 et fig. 8, n° 2).

L'analyse spectrographique montre que la hache à une composition classique avec une forte teneur d'étain, comprise entre 15 et 20 % et des traces plus fortes d'arsenic, de plomb, de nickel et de fer.

5- Dépôt du Temple à Saint-Vivien-de-Médoc

Le 9 février 1880, dans un vase, sous la souche d'un arbre, se découvrit un ensemble regroupant 19 haches (14 à rebords, 4 à talon sans anneau et 1 avec anneau), une pointe de lance et 2 ou 3 bracelets¹³. Ce dépôt entra dans la collection Meynieu avec quelques tessons du vase. A. Meynieu donna une belle hache à rebords à M. Noguey mais nous la connaissons par les manuscrits de Daleau¹⁴. En 1972, avec J. Gachina¹⁵, nous avons publié le reste de la cachette conservé au Museum de La Rochelle, alors qu'on venait d'y dérober la hache à talon et anneau.

Toutefois, grâce aux dessins de Meynieu et de Daleau, il est possible vingt ans après, de compléter notre publication.

12. Marchadier et J. Jarraud, Découverte de deux objets de l'âge du Bronze au lieu-dit la Pelletrie à Chateaufort, Charente, B.S.P.F., IV, 1907 p. 122-123, 2 fig. J. Gomez, Les cultures de l'âge du Bronze dans le bassin de la Charente, Périgueux, 1980, p. 17 et 92, fig. 31.

13. A. Meynieu, Lettre à F. Daleau du 29-11-1880, A.D. 2 J 6, liasse 26, n° 217-218, 11 figures.

14. F. Daleau, Carnet d'Excursions, tome II, p. 52, fig.

15. A. Coffyn, J. Gachina, Un dépôt de l'âge du Bronze à Saint-Vivien-de-Médoc, B.S.P.F., 69, 1972, p. 212-217, 4 fig.

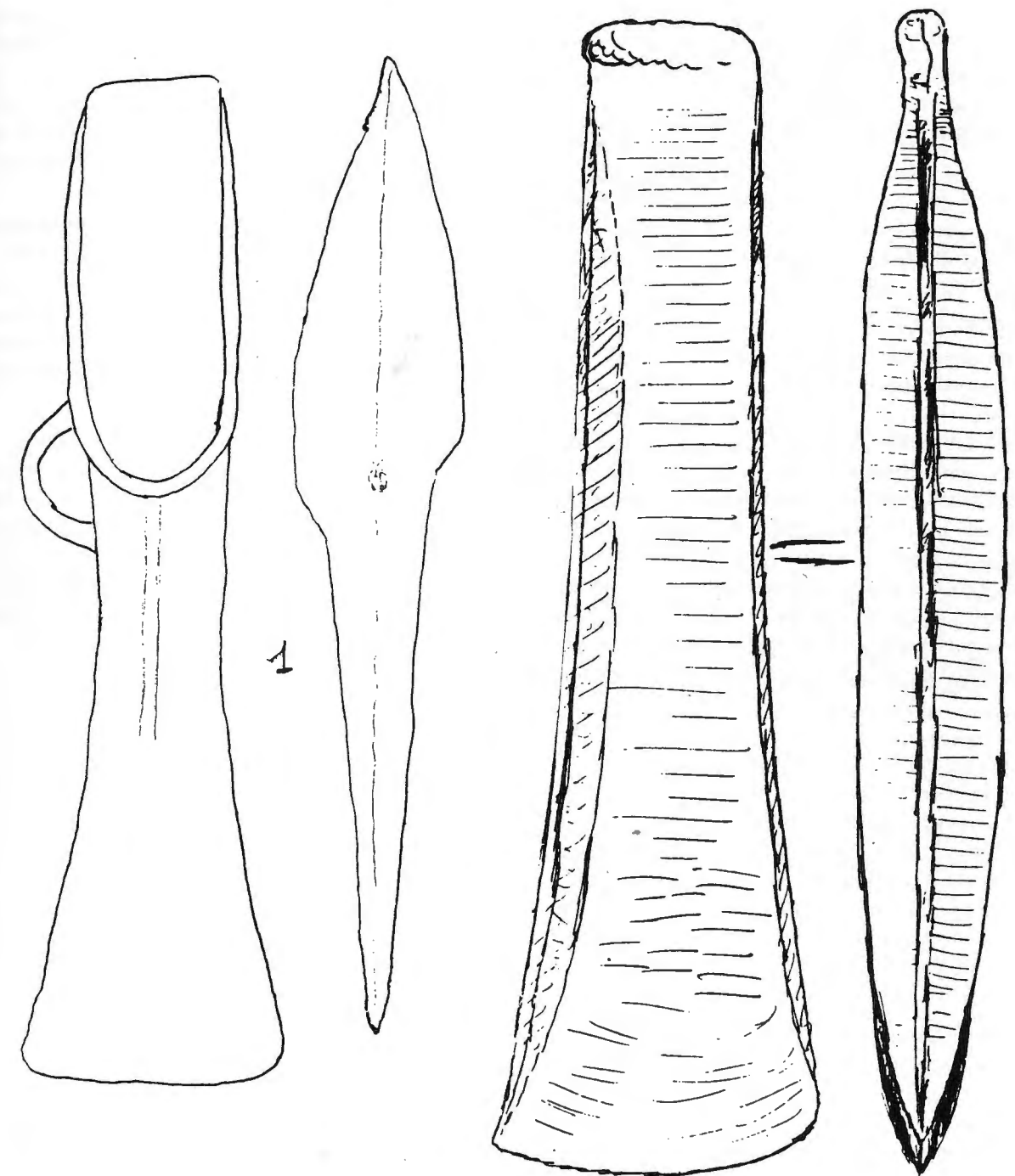


Fig. 13. — Dépôt du Temple à Saint-Vivien-de-Médoc. Dessins de A. Meynieu (n° 1) et de F. Daleau (n° 2).

La hache à talon dessinée par Meynieu mesure 175 mm dont 104 pour la lame, 45 mm au tranchant avec un talon à butée arrondie dont les rebords sont assez élevés. Une mince nervure de 40 mm de long décore les plats. D'après le profil, les valves du moule étaient décalées. Son poids serait de 490 g d'après Lalanne (fig. 13, n° 1)¹⁶.

La hache à rebords est de grande taille (200 mm) avec un tranchant ar que de 57 mm, des rebords se terminant à ses angles et une bavure de coulée fort bien rabattue sur les faces latérales. D'après Lalanne, deux haches seraient de ce type et chacune pesait 780 g (fig. 13, n° 2).

Le dépôt de saint-Vivien réunit des haches à rebords de toutes les tailles (de 121 à 206 mm), des haches à talon bretonnes, une hache à talon et anneau dont l'apparition date de l'extrême fin du Bronze moyen et une pointe de lance. Cette dernière, archaïque par certains éléments, se montre plus évoluée par d'autres (trous de goupille réguliers) qui annoncent le Bronze final I. Cette composition est analogue à celle des dépôts du Bas-Médoc : le Vigneau à Talais, Mayan à Vendays, Méric à Jau-Dignac-et-Loirac, le Cassanat à Vensac et l'Ayguà à Bégadan, qui peuvent tous être classés à l'extrême fin du Bronze moyen soit au Bronze moyen III (1250-1100 B. C.) comme celui de Soulac.

Conclusions générales

Cette étude, limitée en nombre de pièces, nous montre néanmoins que les trouvailles, loin de diminuer, se révèlent encore courantes en Gironde. En particulier les dépôts se multiplient dans le Bas-Médoc sur la zone côtière, la seule ayant fourni, au Gurp, un complexe métallurgique avec four et valves de moules pour hache et erminette.

Nous avons aussi évoqué les nouvelles études sur la métallographie de l'âge du Bronze. Grâce à l'ordinateur, elles prennent de l'ampleur et nous livrent de nouveaux horizons. Déjà bien avancées pour le Bronze ancien et le Bronze final, elles vont se poursuivre pour le Bronze moyen. Les trouvailles de Soulac vont nous le permettre.

16. Dr G. Lalanne, L'homme préhistorique dans le Bas-Médoc, *Bull. Soc. Anthr de Bordeaux et du Sud-Ouest*, III, 1886, (1887), p. 97-141. Hélas le comité de lecture n'a pas jugé utile de publier les figures (silex, poteries et bronzes qui illustraient cet important travail de 43 pages.

Actualité des découvertes de peintures murales médiévales en Gironde

par Michelle Gaborit *
avec une introduction de Jean-Bernard Faivre **

L'Aquitaine n'a jamais été considérée comme une région très riche en peintures murales et le recensement fait par Robert Museret en 1967 a confirmé cette carence. Or, depuis une dizaine d'années, les restaurations engagées par les communes de la Gironde sur leur patrimoine culturel ont mis à jour des richesses insoupçonnées dans ce domaine¹.

Paradoxalement, ce sont des actions de sauvegarde engagées sur les ensembles peints du XIXe siècle qui sont à l'origine de ces découvertes. C'est, en effet, en œuvrant pour la conservation des décors néogothiques, dont le phénomène de destruction s'était développé depuis les années cinquante, que l'observation des maçonneries liée à leur restauration a permis de déceler l'existence d'œuvres de la Renaissance ou du Moyen Âge. C'est par souci d'une restauration respectant chaque époque, mémoire d'un lieu, que des peintures murales furent repérées dans les églises de Bossugan, Camblanes (chapelle de Meynac), Lignan de Bordeaux, Origne, Saint-Genis du Bois... A l'église Saint-Christophe de Baron,

dans un chœur considéré comme reconstruit au XIXe siècle, il fut mis à jour en 1993 trois époques différentes de décors peints dont un du XIIe et reconnu comme l'un des plus anciens de la Gironde.

Ce premier constat a incité à plus de prudence et à une observation détaillée systématique sur le terrain. Pour les restaurations, les architectes des Bâtiments de France demandèrent des sondages préalables à tous travaux envisagés sur les enduits des églises rurales, qu'elles soient protégées au titre des Monuments Historiques ou non. Non seulement le résultat confirma les premières découvertes (cathédrale de Bordeaux, Saint-Aignan, Saint-Aubin de Branne, Saint-Emilion, La Sauve Majeure...) mais il mit en exergue l'existence de décors peints sur les portails extérieurs des églises de Créon, Espiet, le Pout, Lugaignac, Puisseguin, Rimons... A Saint-Léger de Balson, un faux appareillage, peint sur un enduit recouvrant la pierre de taille, est encore visible sur un contre-fort extérieur de la façade principale autrefois protégée par un grand auvent.

Ce panel de richesses se complète par la présence de peintures dans les édifices civils, comme aux châteaux de Camblanes, Faleyras, Langoiran, Rauzan, mais également dans l'habitat rural (Bellefond, Saint-Macaire), bilan qui élargit de façon significative le champ de la connaissance et de la recherche.

Une fois la présence d'un décor confirmé, l'objectif n'est pas de procéder systématiquement à son dégagement. En effet, ce n'est pas parce que quelques traces de couleur apparaissent sous d'épaisses couches de chaux

* Maître de Conférences en Histoire de l'Art du Moyen Âge. Université Michel de Montaigne, Bordeaux. Centre de Recherches Léo Drouyn, Bouliac.

** Architecte des Bâtiments de France.

1. Jean-Bernard Faivre et Michelle Gaborit, Peintures murales dans l'Entre-deux-Mers : découvertes récentes dans *Actes du 4e colloque de l'Entre-deux-Mers*, Périgueux 1994, p. 77 à 86 et Michelle Gaborit, Peinture murales du canton de Créon dans *Revue archéologique de Bordeaux*, Tome 83, 1994, p. 63 à 80.

que l'ensemble de la peinture murale encore recouverte peut être restaurée. Le mauvais état de conservation des pigments ou des motifs peints trop lacunaires peuvent rendre le projet de mise en valeur inutile. Il convient donc d'opérer avec beaucoup de prudence en ce domaine et de bien vérifier la faisabilité et le coût de l'opération souhaitée, l'essentiel étant d'assurer une sauvegarde de l'œuvre, quitte à ce que sa restauration soit réalisée par les générations futures. Les travaux de sondages et de conservation sont à entreprendre par des mains expertes en raison de la difficulté de lecture due à la succession des très fines couches de chaux formant le support ou même de la superposition de décors appartenant à des époques différentes (Baron, Lignan de Bordeaux, Meynac, Saint-Genès de Lombaud). De plus, tout élément peint dégagé est d'une extrême fragilité et doit être immédiatement fixé et protégé dès sa mise au jour, notamment en Gironde où l'on rencontre plus généralement des peintures murales que des fresques.

Ces découvertes ne sont pas sans influence sur l'art de restaurer. Les maçonneries, supports de peintures, ne peuvent être travaillées qu'avec des techniques traditionnelles et réversibles, comme la chaux naturelle, ce qui exclut tout emploi de ciment dont les effets secondaires sont néfastes à la bonne conservation des pigments. En règle générale, les enduits d'un ensemble peint recouvrent la totalité des maçonneries, y compris les belles pierres de taille et encadrements d'ouvertures, le résultat obtenu dans ce cas est aux antipodes de la mode

dégradante des moellons apparents. La conservation et la mise en valeur de peintures murales peuvent modifier de façon sensible la composition, l'échelle et la lumière d'un espace intérieur, c'est dire si leur présence doit être décelée et prise en compte dès les premières réflexions apportées à la restauration d'un édifice.

Le potentiel de ressources du département de la Gironde, dans ce domaine, semble illimité. Chaque année, des sondages ou des travaux attestent de l'existence de nouveaux décors et au moment où nous écrivons ces quelques lignes, deux œuvres des XVe et XVIe siècles viennent d'être trouvées à Lesparre en Médoc et à Sainte-Florence en Entre-Deux-Mers. L'éloignement géographique de ces deux communes montre à quel point l'ensemble du département est concerné par ce phénomène.

D'ici une quinzaine d'années, notre connaissance sur ce patrimoine pictural devrait en être bouleversée, d'autant plus qu'en Dordogne, on enregistre également un grand nombre de découvertes. L'Aquitaine devrait bientôt rejoindre le rang des régions riches en peintures murales comme le Berry ou le Poitou. L'intérêt d'une chronique est d'informer de ces découvertes, d'aider à leur recensement et de sensibiliser à leur conservation. Elle contribue à la progression de notre connaissance sur ce thème particulier des décors peints du Moyen Âge à nos jours, et enrichit la recherche scientifique en ce domaine, tant sur le plan régional que national.

Saint-Saturnin de Goulade

Architecture

L'église, située sur une butte argileuse, comprend une nef principale se terminant par une abside à chevet plat. La nef est encadrée par deux collatéraux. L'église est entièrement voûtée. Un clocher-mur s'élève au-dessus du mur occidental, il est flanqué par une tourelle d'escalier permettant l'accès aux cloches, en dessus des voûtes de la nef.

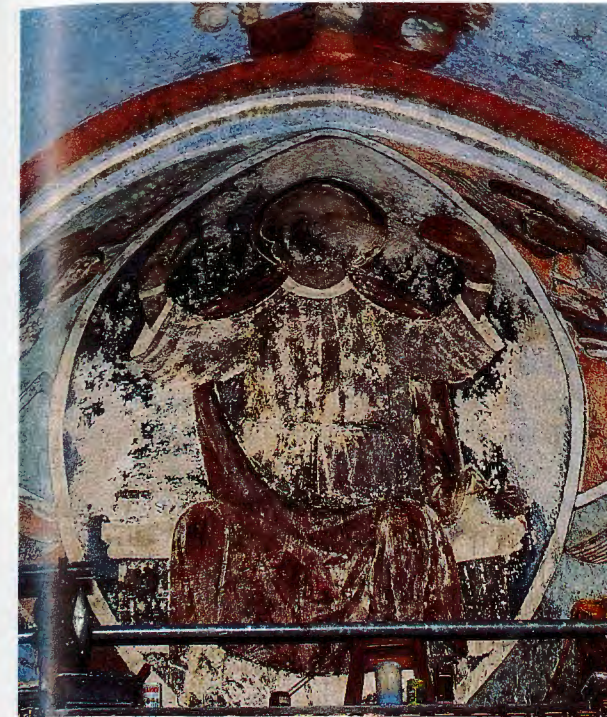
L'église romane

On retrouve assez aisément la structure primitive de l'église romane qui était à nef unique : en effet, le moyen appareil régulier qui a été utilisé pour la construire est encore visible à l'extérieur de l'abside et dans les parties



Fig. 1. — Saint Saturnin de Goulade. Vue générale au Sud.

basses du clocher-mur occidental. La nef est voûtée par un berceau longitudinal en plein cintre, retombant sur les murs gouttereaux par l'intermédiaire d'une simple



moulure en cavet. Le chevet présente la particularité d'être en hémicycle à l'intérieur et inscrit dans un mur droit à l'extérieur. Il est voûté par un cul de four ; la travée droite porte une voûte en berceau légèrement brisé retombant sur deux arcs doubleaux. Les quatre chapiteaux qui soutiennent ces arcs sont très modifiés². Notons enfin que ce chevet présente à l'extérieur un contrefort d'axe large et plat, percé d'une baie romane actuellement obstruée mais dont on peut très facilement voir

2. Ceux de l'arc triomphal sont partiellement détruits et englobés dans un décor de stuc de l'époque moderne. Leur moitié inférieure, conservée, montre une double rangée de feuilles d'eau. Ceux qui se trouvent dans la partie orientale de l'abside ont été bûchés, sans doute au moment où on y a installé le retable actuel.

3. Ces fenêtres percées dans les contreforts sont fréquentes dans le Sud-Ouest depuis le début de l'époque romane.

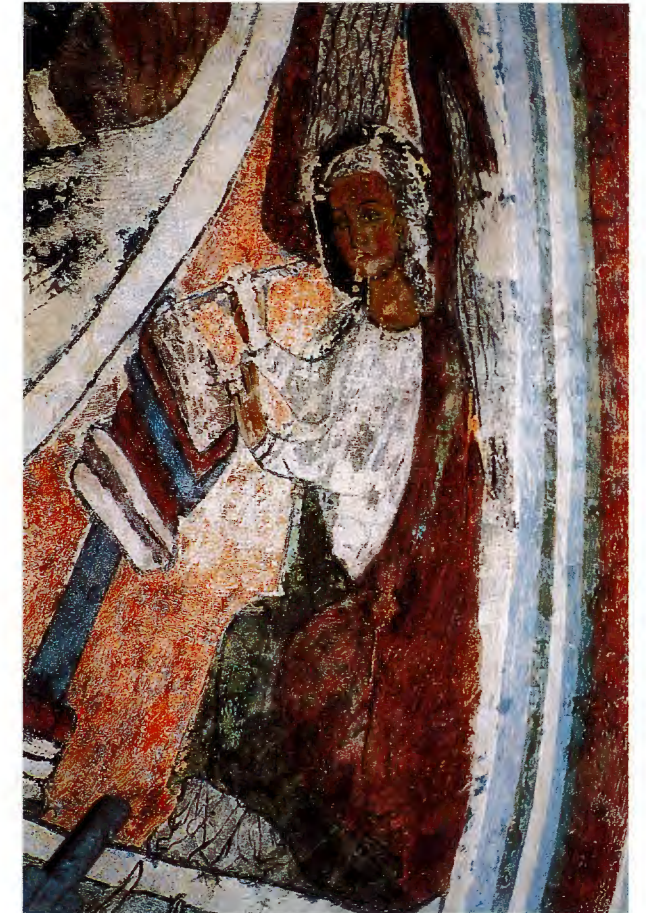


Fig. 4. — L'ange de Matthieu écrivant à son pupitre.

Fig. 2. — Les peintures du cul de four.

Fig. 3. — Le visage du Christ.

les traces³. On peut dater cette construction romane, malgré certains de ses archaïsmes, de la seconde moitié du XIIe siècle.

Les modifications gothiques

C'est à une date très avancée dans l'époque gothique que l'on décida d'agrandir l'église en la dotant de deux bas-côtés que l'on fit communiquer avec la nef romane par le percement dans ses murs latéraux de trois grandes arcades en arc brisé. Certains contreforts extérieurs de la nef, qui existent encore dans leur parties basses furent modifiés en hauteur et transformés en demi-colonnes adossées dans lesquelles vinrent se fondre les nervures prismatiques des voûtes d'ogives quadripartites qui couvrent ces agrandissements. La forme aigüe des arcs, le profil des nervures indique une construction que l'on peut placer dans la première moitié du XVIe siècle. C'est au cours de cette campagne que les parties hautes du clocher-mur furent construites.

Adjonctions modernes

A l'époque moderne quelques modifications furent apportées à l'église : une porte fut percée dans le collatéral sud, un oculus fut ouvert dans le mur sud de la travée droite du chevet, qui fut transformé intérieurement par un placage de stucs peints. Une balustrade en marbre, des confessionnaux et trois retables complétèrent le mobilier de l'église.

Les peintures nouvellement découvertes

La restauration du mobilier de l'église, entreprise⁴ d'abord dans les collatéraux puis dans l'abside principale, conduisit à démonter un retable de bois qui prenait place dans l'abside principale. Un autel maçonné roman apparut, ainsi qu'un ensemble peint sur le cul de four de la voûte. Il a été dégagé, fixé et présenté en 1994 par madame et monsieur Bellin, restaurateurs à Toulouse, sous la direction de monsieur Jammes, inspecteur des Monuments Historiques. Le travail des restaurateurs a consisté à dégager tout d'abord un enduit de couleur rose posé au début de notre siècle, puis à ôter avec beaucoup de difficulté une pellicule à base d'huile qui recouvrait le haut et les côtes du cul de four. Cette couche picturale située à l'extérieur du tracé du retable, a donc été posée postérieurement à la construction de ce dernier. Elle a consisté en une reprise des formes de la peinture médiévale, devenue pourtant incompréhensible puisque son centre était caché. Des à-plats de couleur uniforme ont été posés à l'intérieur des tracés anciens (pelage du lion ou plumage de l'aigle par exemple) et ont eu des effets désastreux sur la matière ancienne qu'elle recouvrait. Par chance, toute la partie centrale de l'œuvre, masquée par le retable, n'a pas subi de repeints ; elle a été aujourd'hui simplement nettoyée et fixée.

Les couleurs sont actuellement affaiblies ou dénaturées, elles devaient originellement être vives, en particulier des rouges et des bleus intenses et des blancs presque purs⁵. Cette œuvre présente le Christ en gloire entouré des symboles des Évangélistes. Bien qu'il s'agisse d'un thème traité habituellement sur les culs de four des églises romanes, la peinture de Goulade n'est cependant pas romane : le modèle souple et savant du manteau du Christ et de sa robe, les physionomies du personnage central et de l'ange indiquent bien qu'il s'agit d'une œuvre du début du gothique, dont l'analyse iconographique et stylistique permettra de préciser la datation.

Une iconographie de tradition romane

Il s'agit d'un sujet très traditionnel : le Christ en gloire nimbé, tient le globe du monde de la main gauche et bénit à la grecque de la main droite. Il est assis d'une manière frontale sur un banc monumental, percé d'arcatures, recouvert d'une étoffe richement décorée⁶ ; le siège est présenté en fausse perspective. Le Christ est vêtu d'une robe serrée à la taille, dont les larges manches et l'encolure sont bordées d'un galon. En dessous un vêtement plus ajusté est visible sur les avant-bras et se termine au niveau des poignets par un galon. Un ample manteau couvre ses épaules et retombe sur les genoux jusqu'au sol. Une mandorle entoure la grande silhouette du Christ ; dans l'espace restant, divisé en quatre registres par un bandeau horizontal, se trouvent les symboles des Évangélistes. À droite du Christ, l'aigle de Jean et le lion de Marc tiennent entre leurs pattes un phylactère. À gauche, le taureau de Luc tient également un phylactère qui a conservé son inscription intacte : « Lucas »⁷. Au-dessus, l'ange de Matthieu est représenté d'une façon différente : il est assis sur un siège masqué par ses vêtements et rédige son ouvrage. Le livre est placé sur un pupitre incliné. La lisibilité de la présentation devait encore être accentuée par l'utilisation de fonds très vivement colorés : bleu vif pour l'intérieur de la mandorle, rouge vif presque minium pour les symboles de Matthieu et Jean, bleu vif pour ceux de Marc et Luc.

Cette iconographie très simple du cul de four de Goulade appelle cependant quelques remarques. La présentation frontale du Christ et sa monumentalité sont directement issus des schémas romans et évoque les Christs en Majesté des absides romanes, de Berze-la-Ville à Tarrasa. Notons cependant que le Christ de Goulade s'il bénit, ne tient pas dans sa main le Livre, comme c'est l'habitude pour les visions glorieuses du Christ, aussi bien dans les absides peintes que sur les

4. Par le Service Départemental de l'Architecture de la Gironde pour l'architecture, et par l'inspection chargée des objets mobiliers.

5. Le rapport de restauration de madame et monsieur Bellin donne toutes les indications techniques sur la nature et la composition des couleurs posées sur l'enduit humidifié avec des retouches à sec.

6. Dont demeure un fragment important à droite du Christ.

7. Ce fragment est bien conservé. Les lettres soûplement écrites, avec une double barre d'épaisseur inégale pour leurs corps, se terminent par des enroulements en forme de crossettes. Elles appartiennent bien au début de l'époque gothique.

tympan sculptés. Ici, le Christ tient le globe du monde, attribut de sa puissance : le globe est divisé en trois parties par la lettre grecque tau⁸. On peut trouver des analogies étroites entre la représentation du Christ de Goulade et celui de Tanzac⁹ : même siège à arcatures, même geste de bénédiction, même globe du monde, même division de l'espace au-delà de la mandorle par une bande horizontale cantonnant les quatre symboles.

A Goulade, il faut insister sur la particularité de la représentation du symbole de Matthieu, qui rédige son évangile sur un livre placé sur un pupitre. Ce thème connaît un développement très important dès la période carolingienne¹⁰ où il est habituel dans la peinture de manuscrits. Dans la peinture murale, les Christs en Majesté entourés des quatre symboles écrivant sont fréquents au XIV^e siècle en particulier dans le Sud-Ouest, par exemple à Rocamadour. Ici, la particularité de Goulade est d'avoir mêlé des symboles tenant des phylactères (comme à Tanzac) et le symbole de Matthieu écrivant, ce qui lui donne une importance particulière.

Le pupitre est figuré d'une manière précise : base moulurée, colonne portant en son sommet une tablette inclinée pour faciliter lecture et écriture. Le meuble qui est représenté ici est donc déjà évolué et d'une certaine complication. Toutefois, la forme de ce meuble ne permet pas de le situer précisément dans le temps¹¹.

8. Cette disposition fait sans doute référence aux trois continents connus dans l'Antiquité, selon la division du monde en trois continents conçu par Anaximandre (611-547 av. J.-C.) : en haut l'Asie, à gauche l'Europe et à droite l'Afrique. Les lignes de séparation évoquent la Méditerranée, le Nil et le Don. Cette manière de représenter le monde, qui a donc des origines très anciennes, devient très habituelle, principalement dans la peinture de manuscrits, dès le XIII^e siècle et jusqu'à la fin de l'époque gothique.

9. Saint-Saturnin de Tanzac (17).

10. Avec deux variantes : le symbole dicte son texte à l'Évangéliste ou, à la manière des représentations des écrivains antiques, l'Évangéliste rédige seul son ouvrage. Le support de l'écriture est le volumen. A Ravel (Puy-de-Dôme), Marc, assis sur un banc, écrit sur un pupitre exactement du même type que celui de Goulade. Le support de l'écriture est un rouleau. Dans ce cas, on a affaire soit à l'imitation d'un modèle ancien, soit plutôt à la volonté d'évoquer un support de l'écriture qui appartient à une époque antique, celle du Christ.

11. Le pupitre incliné existe dans les images des manuscrits carolingiens. Sa base est fréquemment un trépied. L'enluminure romane présente de nombreux exemples d'utilisation du pupitre pour lire ou écrire. Au XIII^e siècle, le pupitre présente des variations nombreuses : attaché à la chaise, muni d'une béquille, il se complique par l'adjonction d'une tour destinée à ranger les livres ou par l'utilisation d'un support coude. Des modèles simples, analogue à celui de Goulade, restent cependant figurés couramment dans la peinture de manuscrits pendant toute l'époque gothique.

Analyse stylistique

Le rendu des vêtements et des tissus

La robe et le manteau du Christ, qui n'ont pas subi de repeints, permettent de préciser les caractéristiques du style de Goulade. Les plis des vêtements sont obtenus par un modèle de couleur extrêmement subtil, utilisant une palette de dégradés, particulièrement visibles pour le manteau, aujourd'hui de couleur violacée. Le vêtement retombe très soûplement sur les genoux formant des plis amples et bien modelés. L'étoffe lourde du manteau forme entre les genoux des plis cassés qui s'opposent à ceux plus raides et plus verticaux formés par l'étoffe légère de la robe. Il y a là une observation très exacte des drapés et des plis, qui donne à la silhouette du Christ un certain naturalisme. Quant au morceau d'étoffe qui couvrait le banc où est assis le Christ, il témoigne d'un goût extrême pour le détail : l'étoffe, finement quadrillée et recouverte de quadrilobes, évoque un tissu richement brodé ou tissé.

Les physionomies

La tête du Christ, partiellement conservée, montre un souci de hiératisme dans la présentation très symétrique de la figure, rigoureusement frontale. Les cheveux blonds dont chaque mèche est soûneusement indiquée, retombent en ondulations souples autour des oreilles et sur les épaules. La courte barbe et la moustache ondulée, encadrent une bouche petite, sinueuse et très rouge. Le nez et les oreilles sont fortement ciselés par un trait noir. Quant aux yeux très grands, étirés vers les tempes, soulignés par des sourcils qui rejoignent l'oreille, ils sont occupés par d'immenses prunelles noires au regard fixe. La souplesse des cheveux, le dessin particulier de la barbe et de la moustache frisée, la petite bouche, donnent à cette physionomie un caractère raffiné, précieux même, dont on peut peut-être trouver l'origine dans la sculpture parisienne du milieu du XIII^e siècle, par exemple dans les têtes des Apôtres de la Sainte Chapelle, style qui s'est développé dans la seconde moitié du XIII^e et le début du XIV^e siècle¹². Au raffinement du bas de la physionomie s'oppose le dessin plus monumental des yeux et de la partie supérieure du visage.

L'accentuation de la taille des yeux produit un effet de déséquilibre (les yeux sont presque deux fois plus grands que la bouche) mais augmente le caractère surnaturel de cette image, caractère souligné par la présence d'une mince auréole, autrefois d'un jaune éclatant.

L'ange de Matthieu occupe un étroit compartiment qui se rétrécit vers le haut. Ainsi, sa position est-elle adaptée au cadre architectural : son aile gauche est repliée, la droite est dressée de manière à garnir cette étroite extrémité. Le personnage est assis, vêtu d'une robe blanche masquant ses pieds et d'un manteau bleu. Il a été partiellement recouvert par les repeints modernes¹³, mais le dessin des plumes des ailes appartient à l'époque médiévale : les rémiges de longueur inégale sont soigneusement notées. Il écrit sur un codex ouvert, le maintenant de sa main gauche aux doigts repliés et tenant l'instrument d'écriture perpendiculairement à la page.

Son visage est parvenu presque intact. Il se présente de trois-quart, encadré par une souple et blonde chevelure à peine bouclée, les traits sont bien marqués avec des yeux au dessin caractéristique¹⁴. Ils sont étirés vers les tempes ; les paupières ne se rejoignent pas : paupières inférieures presque droites, paupières supérieures en croissant, prunelles noires bien indiquées. La bouche enfin est rouge et esquisse un sourire. Si cette physionomie est pleine de charme et même d'élégance — malgré quelques maladresses comme le dessin des oreilles — elle frappe également par son côté statique, accentué par la position verticale du buste et la raideur des bras. Le dessin des yeux appelle cependant des comparaisons avec des exemples pris dans la peinture des Charentes et de l'Aquitaine à la fin du XIII^e siècle et au tout début du XIV^e siècle¹⁵.

Proposition de datation

Nous avons donc affaire à Goulade à un décor peint établi à l'époque gothique, postérieurement à la construction romane. Ce décor ne devait pas se limiter au seul cul de four du chevet. Des sondages ont montré que sous les peintures de la voûte de la travée droite, reprises au XVIII^e siècle, d'autres œuvres plus anciennes avaient été exécutées. De même, on peut se poser la question de

la présence d'un décor peint sur la voûte en berceau continu de la nef et sur ce qui reste des murs de cette dernière¹⁶.

Les éléments subsistants dans le cul de four permettent cependant de proposer une datation pour cette œuvre, dont l'iconographie est dans l'ensemble traditionnelle à l'exception toutefois du symbole de Matthieu. Le style, difficile à apprécier à cause du mauvais état de conservation de la couche picturale, présente néanmoins des éléments que l'on peut rapporter à la seconde moitié du XIII^e siècle et que les comparaisons avec la peinture de l'Aquitaine et des Charentes, et notamment Tanzac, permettent de placer dans le dernier quart du siècle.

L'intérêt de ces peintures est donc incontestable, car elles fournissent à la Gironde un exemple de peintures murales de la fin du XIII^e siècle, qui s'insère parfaitement dans une liste de peintures gothiques peu connues de l'Ouest de la France, peintures qui ont des caractéristiques communes et que l'on peut situer dans la deuxième moitié du XIII^e siècle et la première moitié du siècle suivant.

12. Et dont on peut trouver un exemple accompli dans le saint Jacques le Majeur de l'église Saint-Jacques-de-l'Hôpital à Paris, vers 1326-27.

13. Le haut des ailes, la partie droite du manteau.

14. Par exemple les yeux de l'ange de Tanzac (Charente-Maritime) ceux plus caricaturaux des personnages de Bouteville (Charente-Maritime), Bourg-Charente et Saint-Amand-de-Boixe, ou ceux des personnages de la chapelle du Chaylard à Saint-Geniès (Dordogne).

15. Il s'agit de tout un ensemble d'œuvres poitevines (dont la plus ancienne est le baptistère Saint-Jean à Poitiers), charentaises (Tanzac, Bouteville, Bourg-Charente, Saint-Amand-de-Boixe) ou de Dordogne (chapelle du Chaylard à Saint-Geniès). Appartiennent également à cet ensemble, au début du XIV^e siècle les peintures de la tour de la collégiale de La Romieu ainsi que celles de la cathédrale de Rodez dans l'Aveyron.

16. Notons que sur les parois de la travée droite ont été découvertes deux litres avec blasons, l'une probablement du XVI^e siècle et l'autre du XVII^e siècle, et que, à l'extérieur du chevet sur le mur oriental on peut voir encore la trace d'une litre scandée par deux grands blasons de part et d'autre de la fenêtre d'axe.

Le château Terrefort à Bouliac

par Danièle Thomas

Historique

En 1530, Gaston Achard, écuyer, seigneur de Terrefort, demanda à son notaire de dresser son terrier¹ ; en 1535, François Achard, fit encore dresser un terrier², et en 1539, il passe un contrat pour travaux à sa maison noble de Bouliac³. Puis, André Blarin, chapelain de Bertrand de Lana — fit reconnaître Gaston Achard comme Seigneur de Terrefort⁴. En 1749, Guillaume Labrunie, négociant de Bordeaux, rue Désirade, reconnaît ses devoirs féodaux sur une vigne avec pigeonnier, et glacière au-dessous⁵, au lieu-dit «à Chaumeton» ; cette vigne fait partie du do-

maine de Terrefort, en 1791. En 1750, G. Labrunie fait reconnaître par le chapelain de Bertrand de Lana, son gendre, Guillaume Pechonnier, ou Pecholier, comme titulaire des droits et devoirs féodaux du domaine de Terrefort⁶. Un plan du bourdieu fut dressé en 1764 «à la vue de la maison et des jardins» à la demande du chapitre de Saint-André, qui voulait préciser la position d'une pièce de vigne «à la cote»⁷.

A ce moment, le plan révèle que la maison se composait de deux corps de bâtiments, rectangulaires, allongés d'Est en Ouest, séparés par une cour, et réunis par un degré adouci qui descendait à la «plateforme» située à l'Ouest. Le document précise qu'en contrebas de la plate-forme, se trouve une pelouse avec : «le bassin d'un jet d'eau, un peu négligé !» (fig. 1)

Guillaume Pecholier habitait, en 1791, au numéro 15, sur le Grand Cours, paroisse Saint-Louis des Chartrons, près de l'ancien Jeu de Paume. Ce jeu de paume, construit par les Laclotte, se trouvait dans l'immeuble portant le n° 29, cours de Verdun⁸. Il vend un bien de campagne en excellent état à Jean-Elie Gautier aîné, négociant à Bordeaux, place de la Comédie ; ce bien lui appartenait : « comme l'ayant reçu en héritage en majeure partie de sa mère : Demoiselle Labrunie et le reste ayant été acquis ou échangé. » Cette vente fut conclue le 8 octobre 1791⁹.

1. A.D.Gir. Terriers des maisons nobles E 804.

2. A.D.Gir. Terriers des maisons nobles E 599.

3. A.D.Gir. 3 E 10 674 F° 481 v°.

4. A.D.Gir. 2 Z 3783.

5. A.D.Gir. G 1720 F° 138.

6. A.D.Gir. 2 Z 3783.

7. A.D.Gir. G. 408.

8. L. Desgraves : Evocation du Vieux Bordeaux, Ed. Minuit, 1960, p. 347.

9. A.D.Gir. 3 E 13081, notaire Roumégous, 8.10.1791.

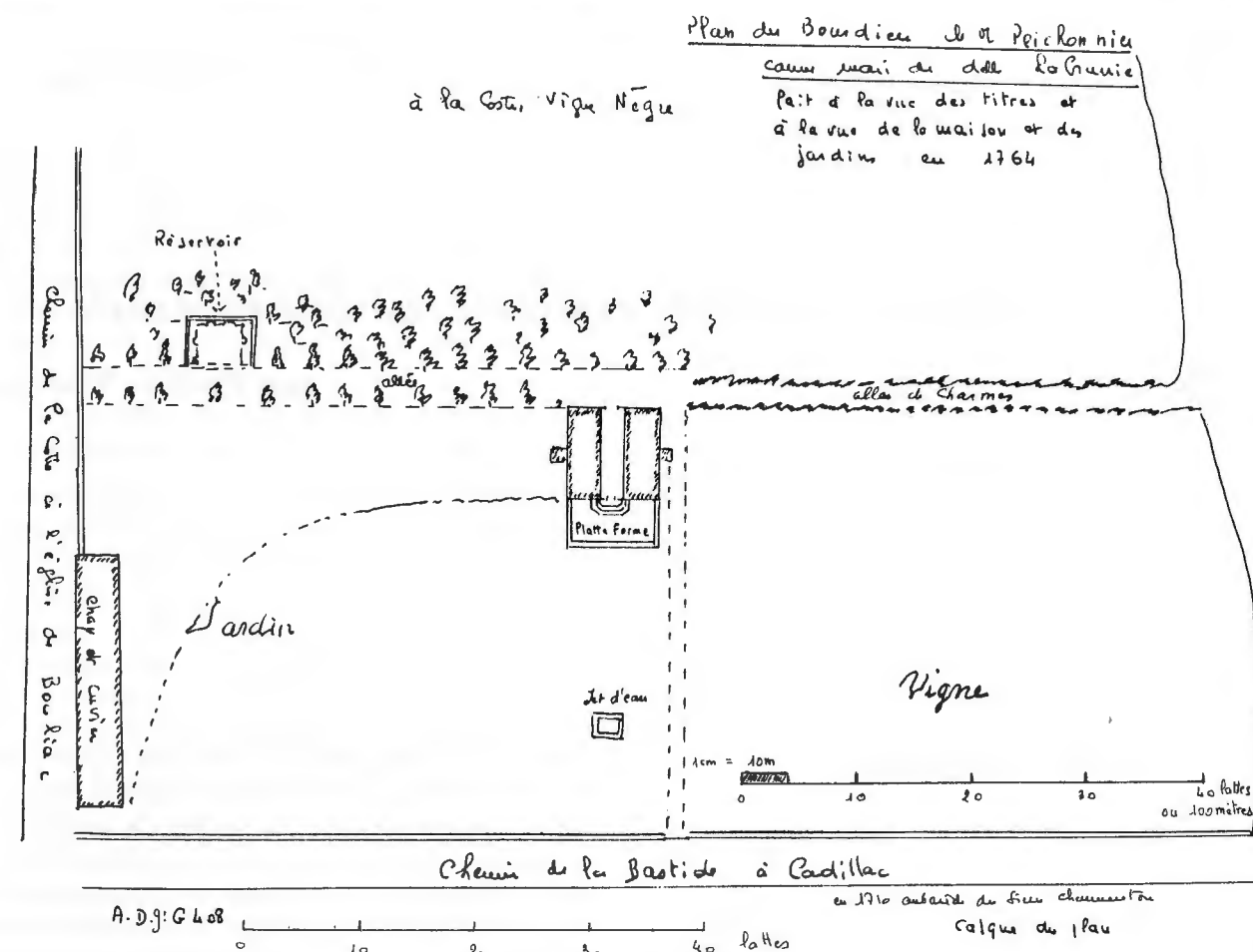


Fig. 1a. — Plan du Bourdieu en 1764.

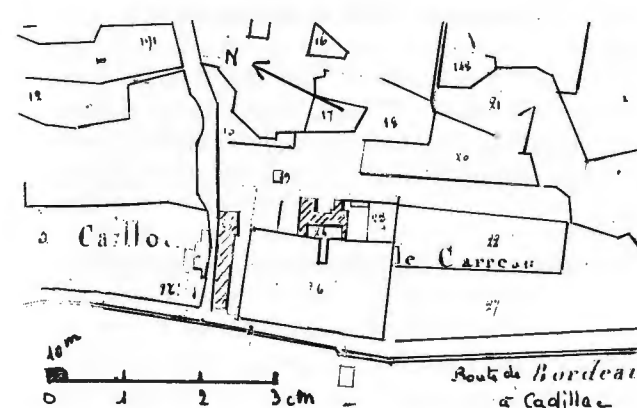


Fig. 1b. — Bouliac : château Terrefort, plan cadastral de 1824, échelle 1/5000e. Section A.

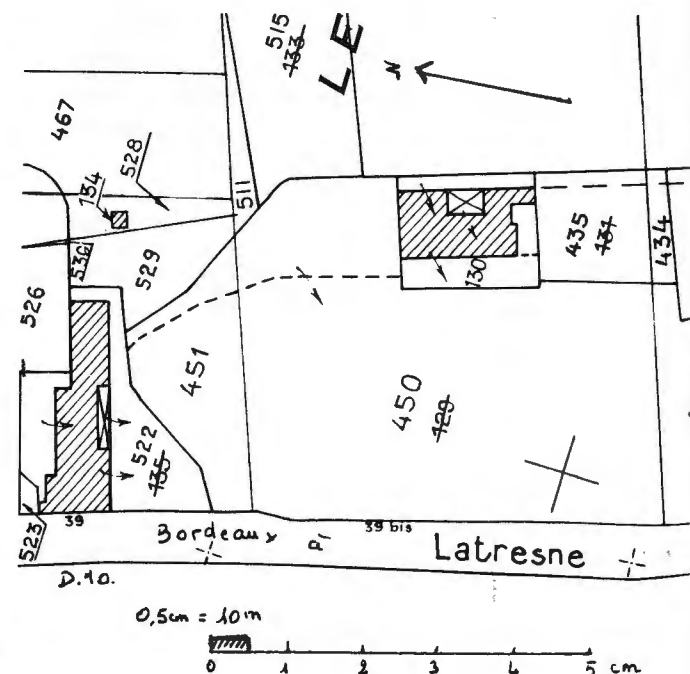
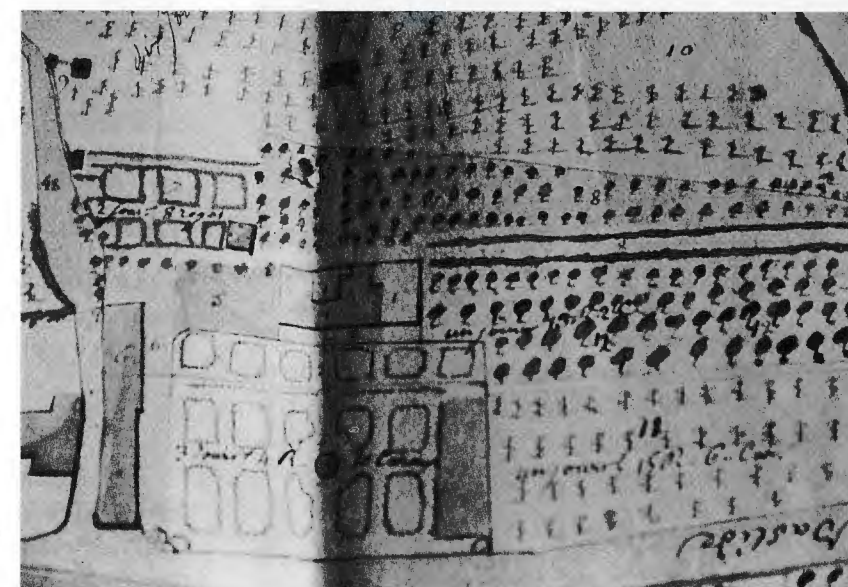


Fig. 1c. — Bouliac : château Terrefort, plan cadastral de 1978, échelle 1/2000e. Section AC.

Fig. 2. — Terrefort. Plan levé en 1791. Ensemble de la propriété.



Fig. 3. — Terrefort. Partie centrale du plan montrant les bâtiments et les jardins.



Le 3 mai 1791, G. Pecholier avait fait dresser par Laurent Bergerie, arpenteur-juré à Latresne, un plan de sa propriété, avec les différentes cultures, et le plan-masse des constructions. Le domaine consistait en

maison de maître, divers bâtiments, allée d'agrément, vivier, jardins et vignes (fig. 2), prés et bois : le tout faisant ensemble cent soixante et onze journaux, six règes, un carreau ¹⁰.

La maison de maître a, sur ce document, un plan en «U», (fig. 3) ; on reconnaît la plate-forme, le jet d'eau au centre d'un jardin à la française. Les deux corps de bâtiment de 1764, ont été réunis par un troi-

10. Le journal de Bordeaux valait un tiers d'hectare.

sième corps. L'inventaire des meubles précise la disposition des pièces ; au rez-de-chaussée, un grand vestibule, salle à manger, salon, chambre à coucher et cuisine ; un pavillon avec escalier de pierre, la «chambre du nègre» avec belvédère au-dessus ; au premier étage, on trouve plusieurs chambres au couchant, une sur la cour, et une autre au-dessus de la cuisine.

Elie Gautier, qui devint pair de France, maria sa fille au baron Victor Travot qui fut maire de Bouliac et député de la Gironde¹¹. Le domaine passa ensuite par héritage à la famille Jurine. En 1890, il appartenait à Adhémar Saulanié de Sainte-Croix, et en 1906 à F. Lagrange, médecin, 1 rue d'Enghien à Bordeaux¹². Actuellement, le belvédère et peut-être le pavillon, ont disparu. Une verrière recouvre la cour.

Les bâtiments d'exploitation, au Nord, et à l'Ouest, de l'autre côté de la route, ont été vendus séparément. Les terres de la palu sont en friche, seuls demeurent le vivier carré, et une charmille, dans une propriété voisine, le long de la route.

Description

Le long de la route D 10, de Bordeaux à Cadillac, le château Terrefort est cadastré : A C 130. Le château est bâti sur la première terrasse de la vallée de la Garonne, au-dessus de la palu et au pied de l'abrupt du coteau ; de nombreuses sources ont été captées permettant d'alimenter le jet d'eau, et d'irriguer les jardins. Le château est à peu de distance à vol d'oiseau du bourg ; il est voisin d'autres domaines entourés de parcs et de jardins.

Les grands négociants du XVIII^e siècle, ont fait place à des aristocrates et des membres des professions libérales au XIX^e et au début du XX^e ; actuellement, Terrefort appartient de nouveau à un commerçant.

Composition d'ensemble

Une cour à l'Est, se trouve entre les deux courtes ailes en retour ; le château est environné par le parc : grands arbres sur le coteau, à l'Est, plate-forme, et pelouse, entourée par une allée, à l'Ouest. La maison de maître, le parc et les bâtiments d'exploitation

composaient autrefois ce beau domaine. Le long de la route, un mur d'environ un mètre de haut supporte une grille à barreaux droits ; au milieu de cette clôture s'ouvre un portail qui est formé des mêmes barreaux que la grille.

Nature des matériaux

Pierre de taille pour la maison, et toiture en tuiles creuses. Les bâtiments d'exploitation au Nord sont aussi en pierre ; ceux de l'Ouest, sont en moellons crépis en rose, avec chaînes harpées de pierre blanche.

Structure

Sur un plan en U, s'élèvent cinq corps de bâtiments : un corps longitudinal à deux niveaux est prolongé par deux ailes basses ; deux ailes en retour, entre le corps central et les ailes à un niveau ont deux niveaux, sur la face postérieure. Des murs de refend partagent le corps longitudinal en trois et se prolongent pour former les ailes en retour. Perpendiculairement à l'axe de ce corps, deux murs déterminent un couloir et supportent, la cage d'escalier. Les divisions horizontales sont faites par des planchers.

Fondations

La maison est bâtie sur une terrasse en partie construite, qui est contrebutée de part et d'autre par des voûtes en plein cintre (fig. 4).

Elévations

Elévation Ouest : c'est la façade principale (fig. 4), elle est ordonnancée. Elle a deux niveaux sur le corps longitudinal et un seul sur les ailes basses. Elle est percée de sept travées d'ouvertures suivant le rythme a a, a a a, a a. Les pleins l'emportent sur les vides. Eléments horizontaux et verticaux : l'accent est mis sur les horizontales : balustrade couronnant la plate-forme, ou terrasse ; un bandeau plat limite le premier

11. Abbé Pareau : Bouliac au XIX^e siècle, sans date et sans éditeur.

12. A.D.Gir. 2092 W, matrice cadastrale de Bouliac au XIX^e siècle.



Fig. 4. — Bouliac : château Terrefort.
Elévation ouest et terrasse
(cliché : coll. Musée d'Aquitaine).

niveau et un autre bandeau plat règne avec l'appui des fenêtres du deuxième niveau ; ces bandeaux se prolongent sur le muret cachant le toit de l'aile basse ; deux bandeaux ayant le même écartement couronnent l'élévation et le haut du muret cachant le toit plat.

Les baies du corps principal sont rectangulaires ; au rez-de-chaussée il y a trois portes-fenêtres : une au centre et deux aux extrémités sur les ailes basses ; ces dernières sont en plein cintre avec châssis de tympan en éventail ; leur archivolte à bossages retombe sur des pilastres plats par l'intermédiaire de petits chapiteaux. Les autres baies sont des fenêtres avec chambranle plat à ressaut.

Elévation Est (fig. 5)

Quatre baies au rez-de-chaussée sur les ailes en retour d'équerre, et trois portes-fenêtres en plein cintre, au fond de la petite cour sur le corps central donnent accès au vestibule (cf. le plan du rez-de-chaussée).

Elévation Nord (fig. 6)

C'est la façade antérieure ou arrive l'allée d'accès. Elle paraît avoir trois baies au rez-de-chaussée : deux fenêtres et une porte ; au premier étage, une fenêtre sur le corps principal (cf. le plan du rez-de-chaussée).



Fig. 5. — Bouliac : château Terrefort.
Façade est et terrasse au-dessus de l'aile basse
(clichés pris en 1926 : coll. part.).



Fig. 6. — Bouliac : château Terrefort.
Façade nord (entrée du château)
(clichés pris en 1926 : coll. part.).

Couvertures

C'est un toit plat, caché par un muret, en tuiles creuses. Les petites ailes à un niveau, en retour d'équerre sont couvertes d'une terrasse bordée d'un muret.

Distribution intérieure

C'est une distribution double avec couloir central. Un vestibule qui ouvre sur la cour Est mène à la cage d'escalier. L'escalier en pierre, est au fond du vestibule, dans une cage semi-circulaire, il est du type : à une volée continue, tournant à 180°.

Bâtiments d'exploitation

Ils sont disposés au Nord et à l'Ouest de la maison de maître, et de larges espaces verts les en séparent. Au Nord se trouvaient : logement de jardinier, écurie, étable, chai du paysan, chai et cuvier du château, avec grenier au-dessus. A l'Ouest, se trouve un logement de paysan. Les bâtiments d'exploitation situés au Nord sont très importants ; ils sont bâtis en pierre de taille, très soignés, et s'allongent d'Est en Ouest ; les divers corps de bâtiments suivent la pente du terrain. Ces bâtiments ont été reconstruits dans le courant du XIX^e siècle et décalés vers le Nord. Les bâtiments situés à l'Ouest sont en moellons équarris et les murs sont raidis par des chaînes harpées. Ils sont formés d'un corps central à deux niveaux, avec deux ailes à un niveau, dont les axes sont parallèles à celui du corps central, et qui sont accolées sur les grands côtés du corps central. Les baies ont des chambranles harpés sur la travée centrale du corps principal, et des chambranles plats en léger ressaut sur les autres baies.

Le parc, planté de grands arbres s'étend tout autour de la maison, sur l'abrupt du coteau, et devant la façade principale une vaste pelouse est bordée de rosiers.

Note de synthèse

Les documents permettent de dater cette construction du troisième tiers du XVIII^e siècle ; sur le plan actuel on repère bien l'adjonction du corps central entre les deux ailes. La façade a été régularisée, et unifiée par les bandeaux, et les murets dissimulant les toits plats.

Ce décor mettant l'accent sur les horizontales se retrouve au château Macanan. Un système complexe de captage des sources au pied du coteau permettait d'avoir l'eau courante dans la maison, d'alimenter le jet d'eau et d'irriguer les jardins. Les canalisations étaient en terre cuite ; les propriétaires des anciens communs, au Nord, ont cassé ces canalisations.

L'ancien vivier subsiste de l'autre côté de la route, mais, il est entouré d'ordures ; la petite île carrée existe toujours.

Le propriétaire actuel, qui m'a longuement reçue sur son lieu de travail, m'a communiqué le plan et m'a montré une photo de la façade Est, où apparaissent les trois portes-fenêtres en plein cintre. Mais il n'a pas souhaité que je visite son parc, ni que j'entre dans la maison, car il n'avait pas terminé de la remettre en état.

Château Gassies

par Danièle Thomas

Historique

La plus ancienne mention de la maison noble de Gassies est contenue dans une série de baillettes consenties en 1420¹ par Jean de Gassies, marchand drapier bordelais qui habitait, en 1444, rue Bouquière². Au siècle suivant, la famille était anoblie, puisqu'en 15057 noble Arnaud de Gassies, époux de Marie de Makaan, fait aveu et dénombrement de leurs domaines situés dans les paroisses de Latresne, Lignan, Cadaujac, Cénac et Camblanes³. La tour est mentionnée dès 1479 dans un bail à fief nouveau consenti par Arnault Gassies à J. Estansan de Camblanes⁴.

En 1572, la dernière descendante de la famille Gassies épouse Gaston de Gères, seigneur de Camarsac, et du Port à Saint-Macaire⁵ ; en 1645, son petit-fils, Jean de Gères donne une description sommaire de la Maison Noble de Gassies dans son aveu et dénombrement⁶ : maison, grange, écurie, basse-cour et jardin. Il mourut avant 1700, peut-être après son fils, puisque sa succession ne fut partagée qu'en 1712, entre ses petits-enfants⁷ ; ses petites-filles : Catherine Cabiro-Delassalle, et Marie-Catherine de Lachèze se partagèrent Gassies dont le notaire a fait une minutieuse description : « Le premier lot prendra le grand corps de logis couvert de tuiles en tirepoint, qui est du côté du midy, et la moitié de la galerie sous laquelle est une chambre, plus la place vide au-devant du corps de logis vers le milieu de la cour, et le parterre au midy et au couchant, plus la fuyte au bout du parterre et la grange servant d'écurie... Le deuxième lot aura le corps de logis où sont les pavillons du côté du Nord et la moitié de la galerie sous laquelle est une chapelle, la moitié de la cour, le parterre au couchant et le jardin au Nord, et la grange servant de cuvier et de chai. Le corps de logis où est le pavillon est en très mauvais état et presqu'inhabitable »⁸.

Catherine Cabiro-Delassalle eut le premier lot, et sa cousine le second qu'elle revendit dès 1715 à E. Tanesse⁹. Catherine Cabiro dut exercer le droit de retrait lignager, puisqu'en 1718 elle était seule maî-

1. A. D. Gir. 4 J 221, Fonds Lari-Cuzol.

2. A. M. Bx, Ms 618, Léo Drouyn, pp. 207 à 241.

3. A. D. Gir. Terriers des Maisons Nobles, n° 290.

4. A. D. Gir. 4 J 221 Fonds Lari-Cuzol.

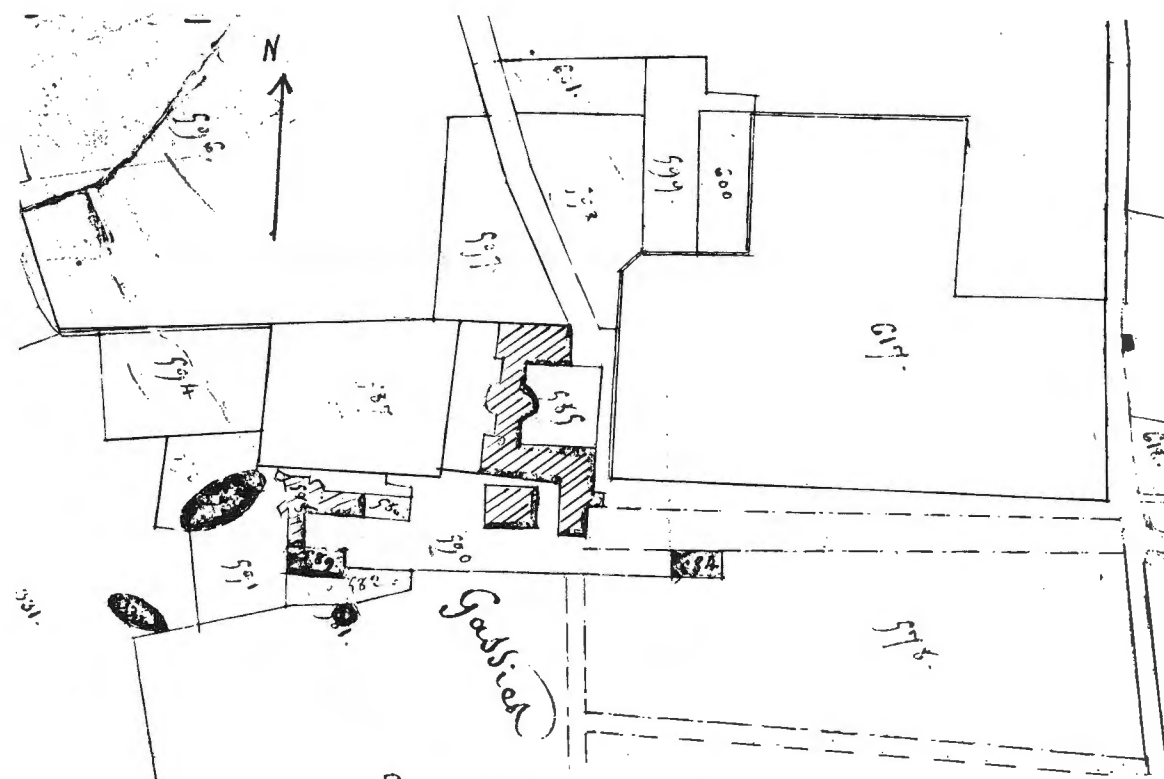
5. A. M. BX Ms 618.

6. A. D. Gir. 4 J 216 Fonds Lari-Cuzol.

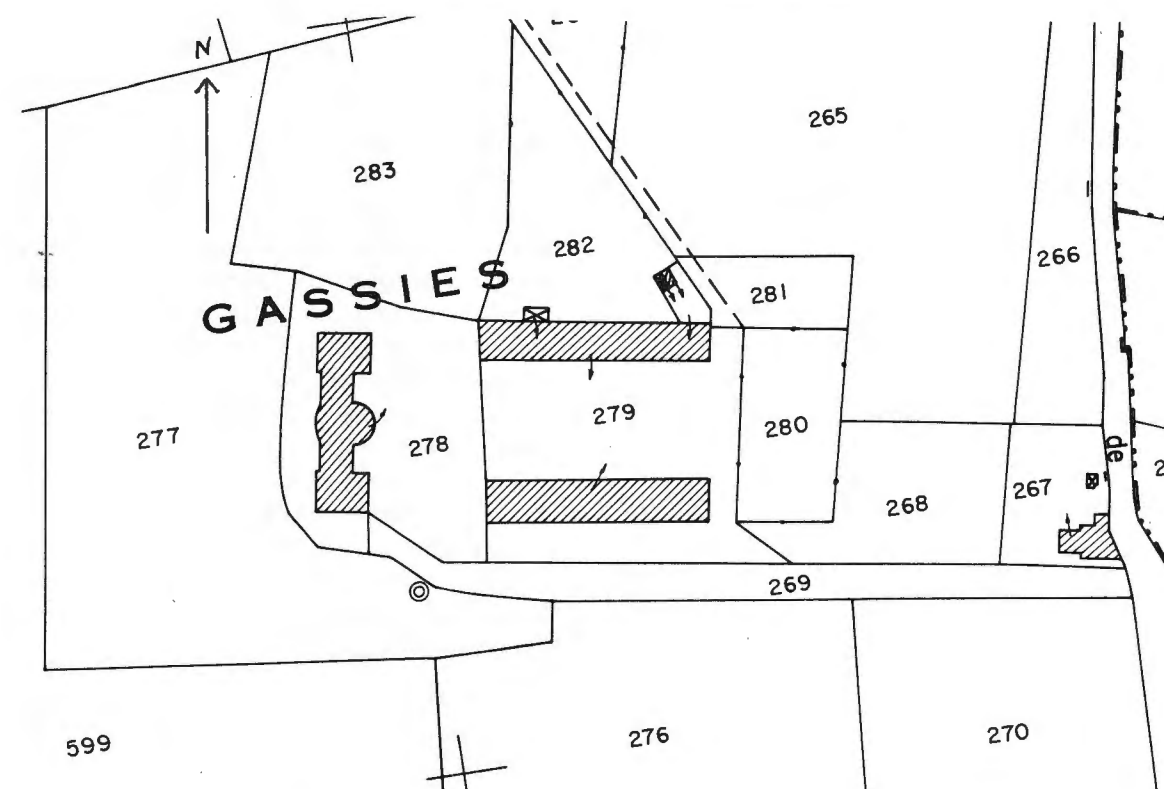
7. A. D. Gir. 3 E 3 481 notaire Commes, 28 août 1712.

8. *Ibidem*.

9. A. D. Gir. 4 J 248 Fonds Lari-Cuzol.



Plan 1. — Plan cadastral de 1815 au 1/2500e. Section B.



Plan 2. — Plan cadastral de 1962 au 1/2000e. Section AD.

resse de Gassies¹⁰. Elle reconstitue le domaine, fait dresser le terrier et fait des procès à ses voisins qui empiétaient sur ses tenures, ou ses tenanciers qui oubliaient de payer les agrières¹¹. Elle meurt en 1758, à quatre-vingt-un ans, léguant sa fortune à sa nièce Jeanne de Joas-de Borie, et lui substituant son petit-neveu et filleul Joseph de Borie¹².

Joseph de Borie épouse en 1762, Suzanne de Giac¹³. En 1768 il présente son aveu et dénombrement, et fait établir son terrier¹⁴. Il meurt en 1782, instituant son fils aîné, Jean-François, héritier universel¹⁵ ; à une date indéterminée, Jean-François va s'installer en Seine-et-Oise, et c'est son beau-frère, Joseph Duroy, puis le fils de celui-ci, Charles Duroy, qui administrent le domaine¹⁶.

La construction pourrait se placer entre 1758 et 1780, plus précisément entre 1766, moment où Joseph de Borie fait dresser son terrier par le notaire Laville, et 1780.

Le plan cadastral dressé en 1815 montre les bâtiments d'exploitation contigus à la maison de maître qui avait déjà le même plan qu'aujourd'hui.

En 1844, le château, appelé alors «château Borie» est acheté par Jean Vergnes-neveu, négociant, qui le cède en 1853 à Jean Girard¹⁷ propriétaire.

La comparaison des plans cadastraux, et une vue cavalière du domaine dessinée en 1858, montre la séparation des bâtiments d'exploitation de la maison de maître¹⁸, et le raccourcissement, en plan, des ailes à l'Est, par la démolition de granges ou d'appendis. Le

premier bâtiment, chai et cuvier, fut construit en 1857, le second contenant des écuries et des logements pour le personnel fut bâti en 1899 ; le logement du gardien fut bâti en 1912¹⁹. Entre 1928 et 1980, le domaine a changé plusieurs fois de mains ; en 1953, l'exploitant de carrières a abattu une grande partie de la falaise, et a remonté sur le coteau, à l'Est du château, le portail qui se trouvait sur la route départementale n° 10.

Les actuels propriétaires ont redonné au château toute sa beauté classique et ont reconstitué le vignoble qui donne un vin d'excellente qualité.

Description

L'entrée du château se trouve sur la voie communale n° 10 de Latresne ; il est cadastré dans la section AD sous les n° 278, 279. Gassies est situé sur le plateau d'Entre-deux-Mers, au bord de la falaise qui domine la vallée de la Garonne. Il est isolé au Nord de la commune ; il est proche du château Malherbes et du hameau de His. L'importance du domaine l'a toujours destiné à des nobles, et des négociants importants.

Les bâtiments sont au milieu d'un parc, ils sont entourés de cours et de parterres. Ils se composent d'une maison de maître, de deux bâtiments d'exploitation séparés et parallèles à l'axe de la maison de maître, et d'une maison de gardien à l'entrée. Le long du chemin communal la clôture est faite d'un mur de moellons, raidi par des chaînes harpées, près de la maison du gardien un beau portail à barreaux droits, s'appuie sur des piliers octogonaux à bossages un-sur-deux. Des clôtures en grillages, ou le ravin de la Garosse et la falaise forment les autres limites. La pierre de taille de moyen appareil est à joints pleins, et il y a des tuiles creuses sur les toits.

L'ensemble a un plan général en U. La maison de maître a un plan allongé en H. Sur ce plan en H, il y a trois corps de bâtiment : un corps central en rez-de-chaussée, et deux ailes à deux niveaux en retour d'équerre. Les divisions sont constituées par les murs internes des ailes ; perpendiculaires à ces murs, d'autres murs épais portent les volées des escaliers. Un empiètement limité par un bandeau plat supporte les murs en pierre de moyen appareil.

10. A. D. Gir. 4 J 249 Fonds Lari-Cuzol.

11. A. D. Gir. 4 J 253 à 256 Fonds Lari-Cuzol.

12. A. D. Gir. 3 E 13 583 notaire Destang, 8 février 1758.

13. A. D. Gir. 3 E 20 647 notaire Laville, 11 décembre 1762.

14. A. D. Gir. 4 J 217, 246 Fonds Lari-Cuzol.

15. A. D. Gir. 3 E 20 666 notaire Laville, 20 novembre 1781.

16. Documents communiqués par la propriétaire.

17. Cf note 16.

18. Cf note 16.

19. A. D. Gir. 2092 W Matrices cadastrales de Latresne, bâties et non-bâties avant 1882, puis bâties après 1882, case 134.



Fig. 1. — Latresne : Château Gassies.
Façade ouest avec avant-corps
central arrondi
(cliché de l'auteur).



Fig. 2. — Latresne : Château Gassies.
Élévations ouest et sud
(cliché : coll. Musée d'Aquitaine).



Fig. 3. — Latresne : Château Gassies.
Élévation est avec la rotonde qui
distribue tout le rez-de-chaussée
(cliché de l'auteur).

Des chaînes à refends marquent les angles des ailes et l'avant-corps incurvé de la façade Ouest. Des balustrades couronnent les élévations Ouest et Est du corps central. Des tables fouillées décorent les pleins-de-travée des ailes en retour.

Elévations

L'élévation Ouest (fig. 1)

C'est l'élévation principale et elle est ordonnancée. Elle est à un niveau sur le corps central, et deux sur les ailes en retour : un rez-de-chaussée et un étage. Il y a trois travées sur chaque aile, et neuf baies sur le corps central suivant le rythme général : a, a, a, b, b, b, c, d, c, b, b, b, a, a, a. Les pleins l'emportent sur les vides. Un bandeau plat limite l'empattement ; sur les ailes, un bandeau plat règne avec l'appui des fenêtres de l'étage, enfin sur le corps central une balustrade couronne l'élévation et cache le toit plat. Un entablement formé d'une architrave à trois faces et d'une corniche sur modillons galbés couronne les ailes en retour. Des pilastres à refends soulignent les angles des ailes en retour qui forment un léger ressaut de chaque côté du corps central ; au centre de l'élévation, un avant-corps incurvé à refends est précédé d'un degré courbe et d'un perron.

Une seule porte-fenêtre est percée au centre de l'avant-corps, toutes les autres baies sont des fenêtres. Les trois baies de l'avant-corps sont en plein cintre, avec châssis de tympan en éventail ; elles ont un chambranle formé d'un filet ; toutes les autres fenêtres du rez-de-chaussée sont rectangulaires avec un chambranle plat en ressaut sommé d'une corniche, y compris sur les ailes ; les fenêtres du corps central ont un garde-corps en fer forgé de style Louis XV, celles des ailes ont un appui saillant (fig 2).

Au deuxième niveau des ailes les fenêtres ont un chambranle plat en ressaut.

Elévation Est

C'est la façade antérieure, elle est ordonnancée. Elle a un niveau sur le corps central et deux niveaux sur les ailes qui n'ont qu'une travée chacune. Les pleins l'emportent sur les vides (fig 3). Un bandeau plat règne avec l'appui de la fenêtre de l'étage sur les ailes en

retour ; la même corniche et la même balustrade couronnent les corps de bâtiment. Des pilastres à refends sont placés aux angles. Un avant-corps central a plan en demi-cercle, et les deux ailes en retour animent cette élévation.

Au rez-de-chaussée : trois portes-fenêtres en plein cintre, avec châssis de tympan en éventail sont percées : une sur l'avant-corps incurvé, dépourvue de décor, les deux autres sur les ailes ; elles sont surmontées d'une fine corniche, de même que les larges fenêtres sur la partie plate du, corps central. Sur l'avant-corps incurvé, de chaque côté de la porte-fenêtre il y a une fenêtre en plein cintre.

Les deux fenêtres de l'étage des ailes sont identiques à celles de la façade Ouest.

Elévation Sud (fig. 2)

Elle a deux niveaux et quatre travées, et les mêmes éléments horizontaux et verticaux que sur la façade Ouest. Les fenêtres sont identiques à celles de l'élévation Ouest des ailes.

Elévation Nord avant la destruction de la falaise, un chemin en lacets arrivait sur cette façade où se trouve une porte, avec une fenêtre de chaque côté.

La toiture, en tuiles creuses, est à croupes sur les ailes, plate sur le corps central.

La distribution est simple, avec un couloir à l'Est pour le corps central ; elle est double dans les ailes. La salle arrondie, à l'Est était peut-être à l'origine un vestibule : elle communique directement avec le salon, à l'Ouest qui est au centre d'une enfilade de pièces ; vers le Nord et le Sud partent deux corridors qui mènent aux escaliers des ailes qui sont du type : rampe sur rampe dans l'aile Nord, avec repos à 180°, suspendu, tournant à 90° dans l'aile Sud. Ils sont en pierre.

Le Parc

À l'Ouest du château, une pelouse descend en pente douce, un magnifique cèdre bicentenaire en occupe le centre, et elle est bordée, au Nord par des conifères qui font la transition avec les bois de chênes, d'acacias, de hêtres et de châtaigniers qui entourent les bâtiments au Nord. Du portail au château, une allée de tilleuls ombrage les chais pendant l'été.



Fig. 4. — Latresne : Château Gassies. Elévation est et bâtiments d'exploitation (cliché : coll. Musée d'Aquitaine).

Bâtiments d'exploitation (fig. 4)

Construits à un demi-siècle d'intervalle, ils ont des styles différents correspondant à leurs destination : murs épais, rythmés de pilastres et rares ouvertures en demi-cercle pour les chais et le cuvier, larges baies et lucarnes-pignon pour les écuries et les logements du personnel.

Ils ont un plan allongé, des toits à deux versants en tuiles creuses.

A l'extrémité Ouest du bâtiment Sud, une grande porte en plein cintre accède au cuvier.

Note de synthèse

La description de l'ancien château Gassies fait penser à l'architecture du château Ferran à Saint-Hippolyte, dans le Libournais, et il est possible que l'on ait utilisé une partie des fondations pour reconstruire.

Cette belle maison, où l'accent est mis sur les horizontales, s'intègre bien dans le paysage ses deux avant-corps incurvés lui donnent son originalité, au XVIIIe siècle, on aimait voir son jardin sous différents angles.

Le décor géométrique des façades est constitué d'éléments simples : corniches, refends, tables fouillées ; seule concession à la mode, les balustrades qui cachent le toit.

La façade Est est assez déconcertante, austère, elle contraste avec le caractère riant de la façade Ouest ; au moment de la construction, les bâtiments d'exploitation y étaient accolés, ce qui explique la rareté des ouvertures.

A la fin du XVIIIe siècle, on a construit beaucoup de salons rotonde, il y en avait à Bouliac, au Pian et à Domazeau, mais ils furent détruits au XIXe siècle.

Les comparaisons stylistiques et l'histoire de la famille de Borie pourraient situer la construction dans les années 1770, par un architecte familier des traités d'architecture, car le plan de Gassies ressemble étonnamment à celui du château de Champs publié par J. Mariette dans *L'Architecture française* en 1727²⁰.

20. J. -M. Pérouse de Montclos : *Histoire de l'Architecture Française, de la Renaissance à la Révolution*, Paris 1989, Ed. Mengès, C.N.M.H. p 334.

La construction du grand orgue de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier Un tournant de l'histoire de l'orgue à Bordeaux

par François-Xavier Benusiglio

Des études ont été faites sur les orgues bordelais et aquitains du XVIIIe siècle¹. Malheureusement, peu de ces instruments sont parvenus jusqu'à nous.

En revanche, les orgues du XIXe siècle n'ont pas été étudiés alors que beaucoup sont déjà détruits, d'autres irrémédiablement défigurés. Les premières mesures de protection étant prises par l'administration des monuments historiques, il convient d'accomplir, pour ces orgues, un travail semblable à celui entrepris pour les orgues classiques. On sera à même de mener, alors, de bonnes restaurations d'orgues romantiques et symphoniques, à l'image de celles effectuées aujourd'hui pour leurs aînés.

A cet égard, le cas du Grand-Orgue de Saint-Paul-Saint-François-Xavier de Bordeaux semble exemplaire. Victime, en 1951, d'une restauration heureusement inachevée, il possède, néanmoins, un matériel ancien suffisamment important et intéressant pour attirer l'attention des instances ministérielles. Le 2 juillet 1979, un arrêté de classement vient protéger « la partie

instrumentale de l'orgue construit par Herny, 1840, restauré par Wenner, fin XIXe siècle, à l'exclusion des jeux modernes du facteur Beuchet, 1953 ». Or, tous ces renseignements, produits d'une tradition orale mal établie, viennent contredire la notice rédigée sur cet instrument par Charles Marionneau, en 1863 (annexe I) seul document connu à ce jour.

La redécouverte du dossier constitué par Monsieur Petiteau, curé de la paroisse, au moment de la construction de l'actuel Grand-Orgue :

- nous permet de confirmer la notice de Marionneau et de reconstituer l'historique de cet orgue,
- nous renseigne sur la manufacture d'orgue bordelaise créée par Georges Wenner et Jacques Gotty.

Ce dossier² est composé des devis préliminaires de plusieurs facteurs d'orgues, de publicités édités par différentes maisons de factures d'orgues voire de facture d'orgues mécaniques, de courriers échangés entre le curé de Saint-Paul et les facteurs d'orgues, entre le curé et Monsieur Delphe Delille, organiste de Saint-Paul, entre le curé et l'abbé Durassie, vicaire de Sainte-Eulalie. Enfin il contient tous les documents concernant le projet adopté : devis du facteur d'orgues retenu pour la partie instrumentale (annexe III), devis de l'architecte pour le buffet, factures et reçus des artisans (facteurs d'orgues, sculpteur, ornemaniste, ébéniste), procès verbal de réception et enfin un récapitulatif des sommes versées établi par l'abbé Petiteau, curé de Saint-Paul (annexe IV).

1. Cf. F. Randié, article sur les orgues et les organistes de Saint-André, Saint-Michel, Notre Dame in *Revue Historique de Bordeaux*, 1921, 1926 et 1933 ; Christian Taillard, *Les orgues du XVIIIe siècle à Bordeaux*, Mémoire de D.E.S., Bordeaux, 1964.

2. Voir le recensement des 25 documents que contient ce dossier en annexe II.

Le grand orgue de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier

Le dossier retrouvé nous informe, tout d'abord, sur la filiation entre l'instrument construit en 1850 et celui existant à la fin du XVIII^e siècle dans l'église Saint-Paul. Il nous informe, également, sur l'ensemble du processus de décision qui devait aboutir à la construction de ce nouvel orgue, en 1850.

Un instrument romantique

La gestation de ce projet fut lente. Il fallut apparemment dix ans à l'administration paroissiale pour se décider. Mais une fois le devis adopté et le facteur d'orgues choisi, le projet continuera à évoluer.

L'ancien instrument

Bien que l'église Saint-François-Xavier³, église de la maison professe des jésuites de Bordeaux, ait dû posséder un orgue plus tôt, la première description d'orgue que l'on connaisse pour cet édifice est celle faite par Lavergne à qui fut confiée l'expertise des orgues bordelais à la Révolution. Ainsi, apprend-on que l'église Saint-Paul⁴ possède à la fin du XVIII^e siècle un orgue de 22 jeux, en bon état, dans deux buffets de trois tourelles (Grand Corps et Positif de dos) et disposé comme suit :

Positif de dos	Grand-Orgue	Récit
Bourdon 8	Montre 8	Cornet V rgs
Montre 4	Bourdon 8	
Nazard 2 2/3	Prestant 4	
Doublette 2	Nazard 2 2/3	
Tierce 1 3/5	Doublette 2	Pédale
Larigot 1 1/3	Tierce 1 3/5	
Plein Jeu V rgs.	Plein Jeu VII rgs	
Cromorne 8	Grand Cornet V rgs	
	Trompette 8	Flûte 8
	Clairon 4	
	Voix humaine 8	

La Soufflerie est faite de sept soufflets : quatre de 5 pieds x 2 pieds et 26 pouces, et trois autres de 4 pieds x 2 pieds.

Le sommier du Grand Orgue est en deux parties, 11 registres et 48 gravures d'ut en ut. Celui du positif est d'un seul tenant à 8 registres et 48 gravures. Celui du Récit n'a qu'1 registre et 25 gravures, à partir de Si2. Celui de la Pédale est en deux parties à 2 registres et 18 gravures, d'ut1 à sol2.

D'après Charles Marionneau (Annexe I), le buffet d'orgue qui existait à Saint Paul avant la construction de celui de 1850, était formé du Positif de l'orgue de Sainte-Colombe et du Grand Orgue de celui de Saint-Eloi. Ce transfert a dû se faire après le rattachement de ces deux paroisses à celle de Saint-Paul, soit après le 6 mars 1791. L'expertise qui vient d'être citée est datée du 3 prairial an III (mai 1796). Le remontage s'est probablement effectué à l'occasion de la réouverture de l'église au culte constitutionnel, en février 1795. Ceci explique l'exceptionnel bon état (relevé par Lavergne) d'un orgue placé dans un édifice qui, deux ans plus tôt, était un entrepôt à fourrage ou à cordes !

Les deux instruments de Saint-Eloi et de Sainte-Colombe ont été réunis en un seul, conservant, de chacun, ce qu'il y avait de meilleur. La comparaison des descriptions permet d'avancer qu'il s'agit de cet orgue de 22 jeux que le facteur bordelais Henry propose de transformer en 1839⁵.

3. La première pierre de l'église de la maison professe des jésuites de Bordeaux (résidence du Père Provincial, et des religieux ayant prononcé leur vœux) fut posée le 19 novembre 1663. Elle fut bénie par l'Archevêque de Bordeaux Henri de Béthune qui en fit la dédicace le lendemain. Ce fut la première église dédiée, dans le monde, au saint jésuite François-Xavier.

4. En 1762, les jésuites chassés de France abandonnent leur maison dont la chapelle est affectée au Collège de Guyenne. Elle devint, ensuite, église paroissiale sous le vocable de Saint-Paul. Le 6 mars 1791, les paroisses de Bordeaux sont refondues. Les paroisses de Saint-Eloi et Sainte-Colombe sont supprimées et rattachées à la paroisse Saint-Paul. Cette dernière église est fermée au culte en 1794. On y entrepose les cordes des cloches de la ville et du fourrage. En février 1795, elle est affectée au culte constitutionnel. Lacombe, son curé, fut, de 1798 au concordat, l'Evêque constitutionnel de Bordeaux et Saint-Paul promue, ainsi, au rang de cathédrale. Elle est redevenue, depuis église paroissiale, sous le double patronage de Saint-Paul et de Saint-François-Xavier.

5. *Devis des réparations bien indispensables à faire à l'orgue de l'église Saint-Paul de Bordeaux* établi par Henry, Facteur d'orgue à Bordeaux, rue Planturabie 5, le 15 octobre 1839.

La décision de le remplacer

C'est à partir de 1839 que se pose la question de l'opportunité de travaux sur l'orgue de Saint-Paul.

La première proposition émane du facteur bordelais Henry⁶. Il s'agit pour lui de faire un grand relevage : il répare les 22 jeux et la mécanique, et refait à neuf la soufflerie... Ce type d'intervention doit se faire tous les 25 ans sur un orgue, et il y a, en ce cas, 45 ans que rien n'a probablement été fait. Il projette, en plus, deux petites «modernisations» : rajouter cinq notes par clavier manuel (portant ainsi les deux claviers principaux à l'étendue habituelle, à cette époque, de 54 notes), et développer le Récit en le portant à 3 octaves et 4 registres (vraisemblablement : Flûte 8, Bourdon 8, Flûte 4, Cornet III rgs).

La seconde proposition est faite par la maison parisienne Daublaine-Callinet en 1841⁷. Il s'agit, là aussi, d'un grand relevage à peine plus poussé que

6. *Idem*.

7. *Devis des réparations à exécuter à l'orgue de l'église paroissiale Saint-Paul à Bordeaux présenté par Mr Danjou organiste de la métropole de Paris au nom de MM. Daublaine et Callinet, Facteurs d'orgues à Paris rue Saint-Maur-Saint-Germain 17* daté, à Bordeaux, du 9 juillet 1841 (Document 2).

8. Courrier de Nicolas Henry à Monsieur le curé de Saint-Paul daté, à Bordeaux, le 21 octobre 1844 (Document 7).

9. Courrier de l'abbé Durassie, vicaire de l'église Sainte-Eulalie à Monsieur le curé de Saint-Paul daté, à Bordeaux du 23 février 1850 (document 12) comparant les propositions d'Henry et celles de Wenner et Gotty.

10. *Idem*.

11. *Projet de devis pour la construction d'un Grand Orgue de tribune pour l'église de la Paroisse St-Paul de Bordeaux Présenté à Monsieur le curé & à MM. les administrateurs de la fabrique, Par Monsieur Ducroquet successeur de la maison Daublaine et Callinet facteur d'orgues* daté, à Bordeaux du 12 avril 1850 (document 14). Courrier de l'abbé Durassie, vicaire de l'église Sainte-Eulalie à Monsieur le curé de Saint-Paul daté, à Bordeaux du 11 avril 1850 (document 13) comparant les propositions de Ducroquet et la dernière réalisation de Wenner et Gotty à Saint-Nicolas.

12. *Devis pour la construction d'un Orgue neuf pour l'église Saint-Paul à Bordeaux* établi par Wenner et Gotty et daté à Bordeaux, du 30 avril 1850 (document 15).

celui que propose Henry : Daublaine ne réutiliserait que 20 des 22 jeux de l'ancien orgue et porterait l'ensemble à 29 jeux.

A nouveau, en octobre 1844, Henry fait au curé des offres de services dans le même sens qu'en 1839⁸. Mais, cette fois-ci, il referait, comme Daublaine, les sommiers à neuf. Il s'agit là de trois propositions qu'on peut qualifier de «conservatrices». Provenant d'Henry, nul ne peut s'en étonner : il se dit lui-même fils spirituel d'Isnard, le facteur méridional installé à Bordeaux à la fin du XVIII^e siècle. Que Daublaine ait les mêmes conceptions, n'est pas étonnant non plus : Henry réalisera pour le compte de celui-ci des travaux comme la restauration du Schmidt des dominicains de Bordeaux, dans le même esprit⁹. Chacun de ces trois projets représente ce que l'abbé Durassie, vicaire de Sainte-Eulalie, appellera dans ces courriers un «ravaudage» : aucun ne met en cause la structure même de l'orgue. Aucun n'emportera la décision du curé de Saint-Paul. Il faut, apparemment, attendre quatre ans avant que ce dernier ne contacte des facteurs, et semble se décider à faire des travaux. A nouveau, trois propositions sont en compétition.

Henry est toujours en lice. On ne connaît son nouveau projet d'un orgue de 29 jeux (avec 15 des anciens jeux conservés) que par le courrier de l'abbé Durassie¹⁰. Il s'agit, cette fois, d'une «restauration-modernisation».

L'homme d'affaires parisien Ducroquet qui dirige maintenant la maison Daublaine-Callinet propose la construction d'un orgue neuf de 28 jeux pour 19 500 F¹¹.

Les nouveaux venus, Georges Wenner et Jacques Gotty, projettent la construction d'un orgue neuf de 30 jeux (dont 6 anciens récupérés) pour 14 300 F¹².

Ce dernier projet est retenu.

Sur Henry, installé à Bordeaux depuis de longues années, les jeunes facteurs qui exercent dans cette ville depuis seulement un an, mais puissamment aidés par l'abbé Durassie, ont l'avantage de pouvoir présenter un orgue neuf de 23 jeux : celui de Saint-Nicolas. Henry, quant à lui, s'est contenté, durant tout ce début de siècle, de prolonger l'existence des orgues du siècle passé : Saint-Michel, Saint-Seurin, Saint-André, Saint-Dominique... Son seul orgue neuf est un petit orgue de chœur de cinq jeux à Saint-Michel.

Par rapport à Ducroquet, outre la polémique qu'il a déclenchée contre Wenner et Gotty¹³ et qui ne semble pas être entièrement à son honneur, ses tarifs très élevés ont fait reculer l'administration paroissiale.

A tout cela, il faut ajouter que le projet de Wenner et Gotty est de loin le plus original et le plus moderne. C'est aussi le plus précis quant à la construction et au chiffrage du devis. La fabrique de Saint-Paul se faisant construire un orgue neuf joue, en les choisissant, la jeunesse, la modernité et la sécurité

L'évolution du projet au cours de la réalisation

Durant la période d'élaboration des devis, il est intéressant d'observer, à travers les courriers de l'abbé Durassié, l'évolution du projet de Wenner et Gotty qui amendent leurs propositions pour être les plus performants.

Initialement ils s'engagent à construire un orgue de 23 jeux, en laissant en plus 7 chapes vides, pour 11 800 F. Le devis proposé le 30 avril 1850, décrit un orgue de 34 jeux (dont 6 anciens réutilisés et trois chapes libres) pour 14 300 F. Ils réaliseront, en fait, un orgue de 34 jeux (29 neufs et 5 anciens) pour 15 940 F.

Il est, à cet égard, très intéressant pour nous d'avoir retrouvé les courriers de l'abbé Durassié et le devis du 30 avril 1850 sur lequel l'abbé Petiteau, curé de Saint-Paul, a méticuleusement consigné toutes les modifications apportées, au fur et à mesure de la construction (annexe III).

Afin de réaliser des économies sur ce chapitre, les tuyaux de façade seront, à la demande de la fabrique, d'un alliage plus pauvre que celui que voulaient utiliser les facteurs. Voilà une explication de la faiblesse de ces tuyaux qui aujourd'hui s'affaissent et tombent.

Au Grand Orgue, une Flûte 16 vient remplacer le Bourdon 16 en bois initialement prévu au devis et la chape qui à ce clavier devait rester libre, a reçu une Bombarde 16 formée de deux anciennes Trompettes.

Au Positif, cinq jeux sont ajoutés à ceux prévus initialement : Bourdon 16 (récupérés de l'ancien orgue), Salicional 8, Trompette 8, Clairon 4 (récupéré) et, en cours de chantier, la fabrique commande un

Basson-Hautbois neuf que les facteurs installeront à la place de l'ancien Cromorne qu'ils avaient, un instant, pensé récupérer.

Au Récit, trois jeux viennent compléter la composition : un Bourdon 16 (récupéré), une Gambe 4 et la Voix humaine (récupérée).

A la Pédale, le seul changement est l'accession du Conseil de Fabrique aux demandes de Mr Delille, l'organiste (document 16) : il aura la Bombarde de Pédale en étain qu'il désire au lieu de celle en bois prévu initialement.

Voici la composition de l'orgue au jour de sa réception le 23 janvier 1851¹⁴ :

Positif	Grand Orgue	Récit
Bourdon 16 (anc.)	Flûte 16	Bourdon 16 (anc.)
Flûte harmonique 8	Montre 8	Flûte 8
Salicional 8	Viole de gambe 8	Violoncelle 8
Bourdon 8	Bourdon 8	Flûte harmonique 4
Prestant 4	Prestant 4	Gambe 4
Plein Jeu V rgs	Doublette 2	Cor Anglais 16
Basson-Hautbois 8	Cornet Vrgs	Voix Humaine 16 (anc.)
Euphone 8	Bombarde 16 (anc.)	Hautbois 8
Trompette 8	Trompette 8	Trompette harmonique 8
Clairon 4 (anc.)	Clairon 4	Clairon harmonique 4

Pédale : Flûte 16, Flûte 8, Bombarde 16, Trompette 8

13. Dans une lettre du 7 janvier 1850, adressée à Monsieur le curé de Saint-Paul (document 9) commençant en ces termes : «J'éprouve une répulsion si profonde pour tout ce qui peut sentir la réclame de près ou de loin que j'ai cru devoir jusqu'ici m'abstenir de combattre même indirectement le charlatanisme employé par deux anciens ouvriers sortis de la maison depuis plusieurs années», Norbert Ducroquet dément le fait que MM. Wenner et Gotty aient été contremaître de la Maison Daublaine et Callinet. Il confirme, néanmoins, leur participation, dans leur spécialité, aux chantiers qu'ils revendiquent. Les circonstances et le ton ne permettent pas d'accorder beaucoup de crédit à ce démenti. De plus, la suite des faits donnent tort à Ducroquet. Il écrit : «J'affirme, Monsieur le curé, et en toute sécurité de conscience, qu'ils ne sont capables ni l'un ni l'autre de vous faire un devis intelligent des réparations que votre orgue peut nécessiter, si vous les laissez livrés à eux-mêmes». Et plus loin : «jamais ils n'ont dirigés de travaux ni l'un ni l'autre, et à cet égard, ils reconnaîtraient avec un peu de modestie qu'ils ne possédaient ni la connaissance ni l'aptitude nécessaire pour cela». Or, Wenner et Gotty ont fait pour Saint-Paul un projet remarquable et ont admirablement dirigé sa réalisation.

14. Devis pour la construction d'un Orgue neuf pour l'église Saint-Paul à Bordeaux établi par Wenner et Gotty et daté à Bordeaux, du 30 avril 1850 (document 15).

Claviers en console.

Accouplements Positif sur Grand Orgue et Récit sur Grand Orgue.

Accouplement général des octaves graves.

Tirasse du Grand Orgue.

Appel et retrait des jeux d'anches du Grand Orgue.

Tremblant du Récit.

Un orgue moderne

C'est vraiment un orgue moderne qui a été réalisé. Mais il est encore de type expérimental et ne correspond donc pas aux canons de ce que sera plus tard l'orgue symphonique. On a pris l'habitude de regrouper ces instruments de transition sous l'appellation «orgues romantiques». Fruits d'expérimentations, ils sont, en fait, tous différents.

En l'espèce, les facteurs ont eu le souci de faire un orgue de taille moyenne, le plus complet possible. Pour ce faire, ils ont, tout en lui laissant son indépendance, traité le Positif comme complément du Grand Orgue. Ainsi, les deux claviers accouplés, situés au même niveau dans le buffet, peuvent faire entendre un Grand Plein Jeu en 16 pieds, ou un Grand Jeu avec Cornet, Bombarde, deux Trompettes et deux Clairons. A côté, il reste, quand même, deux claviers secondaires, car on entend vraiment trois plans sono-

Procès verbal de l'expertise de l'orgue de St Paul à Bordeaux daté à Bordeaux, du 23 janvier 1851 et signé par P. Dumoulin, organiste de l'Eglise St Louis, Delpe Delille, organiste de St Paul, C. Héérine, facteur de pianos et B. Chateteau organiste de la paroisse St Seurin.

15. Lettre circulaire du 25 mars 1849 à nos Seigneurs les Archevêques et Evêques, à Messieurs les Curés et les Membres des Fabriques du Diocèse de Bordeaux ou des diocèses voisins signée de Georges Wenner et Jacques Gotty.

Dans cette lettre qui précise le curriculum vitae de chacun des signataires est mentionné, s'agissant de Georges Wenner : «L'expérience qu'il a acquise dans cette longue carrière industrielle l'a mis à même de découvrir un perfectionnement dont il s'est réservé le secret pour le jour où il aurait une maison à son compte : ce perfectionnement consiste en ce que trois claviers réunis, n'opposent pas plus de résistance qu'un seul au doigts de l'organiste ; c'est sous ce rapport, le même résultat que celui obtenu à l'aide du célèbre mécanisme Barker, avec la seule différence que le système de Mr Georges Wenner n'augmente d'aucune manière le prix de l'Orgue, tandis que le système Barker est très dispendieux dans son application».

16. Procès verbal de l'expertise de l'orgue de St Paul à Bordeaux daté à Bordeaux, du 23 janvier 1851 (document 22).

res : le Grand Orgue en façade, le Positif un peu en retrait, le Récit sous la voûte. C'est sur ces deux claviers secondaires qu'ont été placés les jeux dits «romantiques» : Flûtes harmoniques, Gambes, Euphones, Cor anglais, Basson...

Quelle différence avec l'orgue précédent ! Et pourtant, la filiation est certaine. Même si les jeux de Tierce et le Cornet de Récit si caractéristiques de l'orgue classique français ont disparu, on retrouve, toutefois, un grand jeu très «Grand Siècle». Le Grand plein jeu est, lui aussi, présent, bien que pour d'autres usages, et de sonorité moins brillante, plus «cornettante». Malgré la présence des jeux à la mode l'ensemble est traité de manière classique : tuyauterie bien faite, en bel étain, coupé au ton, le Bourdon du Cornet à calottes soudées, les bouches relativement basses, et aucun frein harmonique sur les Gambes.

Il faut aussi noter deux emprunts à la facture germanique. Ils rappellent les origines des facteurs. Le Cornet de Grand Orgue est composé de tuyaux de principaux et non de flûtes comme il est d'usage en France. Ainsi, il se mélange aussi bien avec les anches qu'avec le Plein Jeu. Par ailleurs, la douceur et la rondeur de l'anche de 16 de pédale rompt avec la tradition française des Bombardes tonitruantes.

Les devis annoté par l'abbé Petiteau et le procès-verbal des experts nous renseignent, très précisément, sur l'instrument réalisé. Malheureusement, la confrontation avec l'instrument actuel qui a subi, depuis 1850, deux restaurations, laissent deux points dans l'ombre.

Quelle était l'invention mécanique de Wenner qui lui permettait, sans le recours au levier pneumatique Barker, de faire obéir les touches avec une grande facilité, même avec les accouplements ? C'est le «perfectionnement qu'il a découvert et dont il s'est réservé le secret pour le jour où il aurait une maison à son compte»¹⁵. Malheureusement, les transformations mécaniques effectuées par Maille (fig. 1), notamment l'adjonction d'une double laye au Récit, l'ont contraint à installer une machine Barker et à faire disparaître ce mécanisme dont nous ne possédons même pas la description.

Quel était «le travail et les fournitures spéciales pour la Voix humaine qui lui donne une valeur intrinsèque double de celle des voix humaines généralement employées»¹⁶ relevé par les experts ?

Que veut dire la mention de l'abbé Petiteau «3/42 notes» placée à côté de la Voix humaine ?¹⁷

Il faut attendre la prochaine et souhaitable restauration et les observations que le démontage permettra, pour avancer sur ces points.

Une existence agitée

Postérieurement à 1851, l'instrument a subi, pour l'essentiel, deux interventions.

A l'occasion d'un relevage, vers 1895, Gaston Maille, successeur de Georges Wenner, installe une machine Barker au Grand Orgue et une au Récit. Il refait le sommier de Récit pour y installer une double laye permettant de faire parler les anches Récit à plus forte pression que le reste de l'orgue. Il ajoute à la console cinq pédales :

- L'accouplement du 2^{ème} clavier à la machine Barker,
- la tirasse du Positif,
- l'appel des anches du Positif,
- l'appel des anches du Récit,
- l'appel des anches de la Pédale.

Sur le plan sonore, il remplace au Grand Orgue, les 12 premiers tuyaux de la Bombarde par des tuyaux

de 16 pieds réels. Il remplace, au Récit le Bourdon 16 par une Voix céleste et décale les Trompettes et Clairons en Bombarde et Trompette, ce qui l'amène à refaire la boîte expressive.

En 1951, Joseph Beuchet entame une restauration qui allait anéantir l'orgue Wenner centenaire. Ce projet prévoyait :

- Au Grand Orgue : la disparition de la Gambe au profit d'un Plein Jeu recomposé à partir de l'ancien Plein Jeu du Positif amputé d'un rang,
- au Positif : la disparition de l'Euphone, du Basson-Hautbois, du Clairon et du plein Jeu au profit d'une Cymbale, d'un Nazard, d'une Terciane et d'un Cromorne,
- au Récit : la suppression des parties harmoniques de la Flûte 4, le rediapasonnage de la Gambe 4 en Flageolet 2, la disparition du Cor anglais 16 et son remplacement par une Sesquialtera et une Fourniture,
- à la Pédale, l'adjonction d'une Soubasse 16, d'une Flûte 4 et d'un Clairon,
- aux trois claviers manuels, l'extension à 56 notes, et à la Pédale à 30 notes.

17. *Devis pour la construction d'un Orgue neuf pour l'église Saint-Paul à Bordeaux* établi par Wenner et Gotty et daté à Bordeaux, du 30 avril 1850 (annexe III).

L'orgue Wenner possédait, en 1850, 1884 tuyaux. Dans le même buffet, il y aurait eu, si la restauration de Joseph Beuchet s'était réalisée en totalité, 2694 tuyaux. Le nombre de tuyaux du récit aurait doublé, et celui de la Pédale triplé. Il n'est pas besoin d'expliquer longuement que lorsqu'on ajoute dans le même volume (en l'espèce : le buffet) 140 tuyaux aux 70 prévus, les 210 sonnent mal et arrivent à produire moins de son que 70.

Georges Wenner avait doté l'orgue de Saint-Paul de deux énormes réservoirs (fig. 2). En 1951, un troisième qui étouffe la tuyauterie du Positif, a été ajouté au Récit. Loin d'améliorer l'alimentation, ce réservoir et les nombreuses machines pneumatiques adjointes aux transmissions constituent une débauche de vent qui rend l'orgue poussif et sujet à de fréquentes pannes.

18. Cf. *infra* Un buffet d'inspiration classique.

19. Jeu rencontré uniquement dans quelques orgues baroques allemands.

20. Dans le tableau qui suit les signes placés après les noms de jeux indiquent : (W) : jeu d'origine (Wenner); (WB) : jeu d'origine remanié par Beuchet; (WM) : jeu d'origine modifié par Maille; (M) : jeu de Maille; (B) : jeu de Beuchet.

Par ailleurs, aux antipodes des conseils de Marionneau sur les mélanges de style¹⁸, aucune des adjonctions prévues ne l'a été en fonction de l'esthétique sonore de l'orgue. La plus étrange étant l'addition d'une Terciane¹⁹ au Positif !

Heureusement, un problème de financement mit fin au chantier. La Ville de Bordeaux s'était engagée à payer le relevage de l'orgue, mais les «modernisations» devaient être prises en charge par la paroisse. Un désaccord entre le chanoine Caillon, curé de Saint-Paul et Joseph Beuchet sur le montant à payer par celle-ci arrêta les travaux.

L'orgue se présente aujourd'hui (fig. 3, 4, 5 et 6) de la manière suivante²⁰ :

Positif	Grand Orgue	Récit
Bourdon 16 (W)	Flûte 16 (W)	Flûte 8 (W)
Flûte harmonique 8 (W)	Montre 8 (W)	Violoncelle 8 (WB)
Salicional 8 (W)	Bourdon 8 (W)	Voix céleste 8 (M)
Bourdon 8 (W)	Prestant 4 (W)	Flûte 4 (WB)
Prestant 4 (W)	Doublette 2 (W)	Flageolet 2 (WB)
Plein Jeu V rgs (B)	Plein Jeu IV rgs (WB)	Sesquialtera (B)
Basson-Hautbois 8 (W)	Cornet Vrgs (W)	Voix Humaine 16 (W)
(chape libre)	Bombarde 16 (WM)	Trompette 8 (WB)
Trompette 8 (W)	Trompette 8 (W)	(chape libre)
Clairon 4 (W)	Clairon 4 (W)	(chape libre)

Pédale : Flûte 16 (W), Flûte 8 (W), Bombarde 16 (W), Trompette 8 (W)



Fig. 1. — Detail de la mécanique de G. Wenner transformée par G. Maille. Photo Alain Bèguerie.



Fig. 2. — Réservoirs principaux. Photo Alain Bèguerie.



Fig. 3. — Tuyauterie du positif (vue générale côté Ut). Photo Alain Bèguerie.



Fig. 4. — Tuyauterie du Grand-Orgue (vue générale côté Ut). Photo Alain Bèguerie.

Claviers en console.
Accouplements du Positif, du Grand Orgue et du Récit sur la machine Barker.
Tirasse du Positif, du Grand Orgue et du Récit.
Appel des jeux d'anches de la Pédale, du Positif, du Grand Orgue et du Récit.
Tremblant du Récit.

Aujourd'hui, bien que six jeux aient été modifiés, vingt quatre d'entre eux subsistent sur les 34 que cet instrument comprenait à l'origine et 1530 tuyaux sur les 1884 installés en 1850 (annexe V), soit plus de 80 % de la tuyauterie. Il reste, en outre, le buffet, l'alimentation, les sommiers principaux, quelques éléments de mécanique et la console. En fait, il manque pour la tuyauterie : six jeux, et pour le reste : la mécanique de traction des notes et le sommier de Récit.

Un buffet d'inspiration classique

Autant la volonté de la paroisse a été forte de posséder un instrument de musique pensé résolument moderne, autant, bien conseillé elle a opté pour un projet de buffet prenant en compte les presque deux siècles qu'avait alors l'édifice qui devait l'abriter.



Fig. 5. — Tuyauterie du Grand-Orgue (cornet Vrgs côté Ut).
Photo Alain Bèguerie.



Fig. 6. — Tuyauterie du récit.
Photo Alain Bèguerie.

Un projet respectueux du monument

L'architecte qui conçut le buffet était un bordelais : G. Durassier²¹ Comme pour la partie instrumentale, la réalisation du buffet est confiée à un jeune artisan. Installé depuis une dizaine d'années à Bordeaux, il marquera l'histoire bordelaise de sa profession : Jean Hugla²². Celui-ci s'adjoindra comme ornemaniste le sculpteur Clément Lamarque qui réalisera aussi le Grand crucifix encore en place dans l'église Saint-Paul, face à la chaire. Un jeune statuaire exerçant à Bordeaux depuis seulement cinq ans, Louis de Coëffard, réalise la statue de Sainte-Cécile qui doit couronner le buffet²³.

21. Celui-ci travailla apparemment bénévolement et ne reçut qu'une gratification de 100 livres pour les éternelles.

22. Jean Hugla est né à Bordeaux en 1814. Il fonde, en 1838, un atelier de menuiserie qui deviendra le plus important de la ville. Très entreprenant, il fonde le syndicat des menuisiers qu'il présidera durant 18 ans. Très passionné pour les affaires publiques, il sera conseiller prud'homal, maire de Bouliac, président de la société de secours mutuel de cette ville, membre de la commission des logements insalubres de Bordeaux.

23. Louis-André de Coëffard de Mazerolles est issu d'une grande famille. Né à Arveyres (Gironde) le 24 octobre 1818, il entre à



Fig. 7. — Vue générale de la tribune et du buffet du Grand-Orgue. Photo Alain Bèguerie.

En découvrant le buffet de cet orgue (fig. 7), on peut être surpris par son inspiration classique. Le style a été dicté à l'architecte par l'environnement dans lequel il plaçait l'instrument. Il fallait occuper pleinement le cul de four dans lequel on le logeait et il devait s'accorder parfaitement avec la magnifique tribune XVIIe qui le supporterait. Le choix de ne pas maintenir le Positif de dos, outre l'effet musical décrit précédemment, permet, sur le plan architectural, de poursuivre la balustrade au centre de la tribune et d'ainsi accroître l'impression saisissante faite au spectateur par la grande portée de l'arc surbaissé.

L'architecte le précise, dès les premières lignes de son cahier des charges²⁴ : «cet instrument sera construit (...) dans le style modifié des autels de l'église à laquelle il est destiné». D'où, ce style rarement utilisé pour un buffet d'orgue, même aux XVIIe et XVIIIe siècles (on ne peut guère citer que le buffet de l'orgue de Saint-Sulpice de Paris, dessiné par Chalgrin), d'où ce décor à l'antique où les anges viennent remplacer les génies ailés, où la richesse et la profusion des ornements sont renforcés par des symboles d'abondance.

Charles Marionneau²⁵ rendra hommage à l'unité de style qui caractérise l'église Saint-Paul et conseille, en 1863, de la respecter et de ne pas sacrifier ici à la mode néogothique qui envahit le mobilier religieux. Il exhorte ainsi ceux qui devront intervenir sur ce bâtiment : «revenons donc aux principes élémentaires, les seuls vrais, les seuls grands : soumission des détails à l'ensemble, de la partie au tout».

Une réalisation foisonnante et soignée

Le soubassement est constitué de quatre panneaux encadrant une niche dans laquelle est situé le banc de l'organiste. Les deux panneaux extérieurs forment saillies. Les deux panneaux intérieurs sont surmontés de claires-voies ornées de têtes d'anges et la niche d'une frise à rinceaux ornée au centre d'une lyre et encadrée par deux consoles à tête. L'ensemble du soubassement est surmonté d'une corniche qui sert de base à la Montre et au décor de l'étage. Cette corniche est soutenue par six fortes consoles formées d'enroulement de végétaux et décorées de guirlandes de fleurs.

La Montre est constituée de 39 tuyaux répartis sur cinq plate-faces. Sur les extérieurs, des tourelles plates, en avancée comportent une ouverture cintrée décorée d'une archivolte et de deux pilastres cannelés

dont les chapiteaux sont surmontés de palmettes, à la clef d'une tête ornée d'enroulements de feuilles d'acanthes et, dans les écoinçons, de branches d'olivier. Chacune de ces plate-faces contient sept tuyaux.

Les deux plate-faces intermédiaires, de sept tuyaux également, sont inscrites dans deux rectangles, en retraits, surmontés chacun d'un panneau décoré d'un trophée d'instruments de musique lui-même orné de rubans et de feuilles d'olivier.

La plate-face centrale est composée des onze plus gros tuyaux. Ils reposent sur un panneau avec pour décor une tête féminine dont la chevelure se prolonge par des entrelacs de pampre et d'épis de blé. Cette plate-face centrale est encadrée par deux pilastres en partie masqués par deux colormes cannelées à chapiteaux ioniques dont les volutes sont ornées de chutes de guirlandes de feuilles.

L'entablement par ses retours et ses retraits, rythme l'ensemble de la façade. Il comporte une grande frise à rinceaux formés de feuilles d'acanthes d'oiseaux et d'attributs religieux.

Les deux plates faces extérieures sont surmontées chacune d'un vase orné de têtes de bélier retenant des guirlandes de feuilles de chêne.

L'entablement supporte, au centre, une niche à caissons au fond de laquelle un ange, jouant de la trompette, uni à des rinceaux, décore une coquille.

25 ans dans l'atelier de Maggesi, avant de s'établir lui-même à Bordeaux en 1845. Sculpteur, statuaire, il dote sa ville de nombreuses œuvres comme «L'union de la Méditerranée et de l'Océan», sur une façade du palais de la Bourse ; le «Groupe des Lettres» sur la façade de l'actuel musée d'Aquitaine ; la statue de l'abbé de l'Épée sur la façade de l'actuel Hôtel de Police ; la statue d'Euthérpe, une des muses de la colonnade du Grand Théâtre ou la statue de Paul II sur un des contreforts de la flèche de Saint-Michel. Créateur d'une multitude de bas reliefs, bustes, statues, groupes, il expose régulièrement à la «Société des Amis des Arts». Après en avoir été deux fois lauréat, il fut admis, en 1878, à l'Académie de Bordeaux. Entre autre élève, il a formé E. Prévot. Il meurt subitement à Bordeaux, le 16 mai 1887.

24. *Devis approximatif et estimatif des travaux à faire pour la construction d'un buffet d'orgue, dans l'église Saint-Paul* rédigé le 6 juin 1850 par Mr Durassier, architecte, et accepté par Hugla le 9 juin 1850.

25. Charles Marionneau, *L'église Saint-Paul, ancienne église de la maison professe des jésuites de Bordeaux*, Bordeaux, Lacaze libraire éditeur, 1863.

De chaque côté deux cariatides formées d'anges ailés reposant sur des consoles à feuilles d'acanthes soutiennent un fronton brisé, au sommet duquel un cartouche contenant le monogramme du Christ rappelle les jésuites, bâtisseurs de l'édifice. Au dessus, la statue de Sainte-Cécile par Coëffard dont il a été question plus haut, a été réalisée en plâtre peint.

Ce n'est apparemment qu'en cours de chantier que se décida la construction de claviers en console (fig. 8 et 9). Ce meuble fut réalisé et facturé à part. Le dessus est décoré d'enroulement de végétaux, d'instruments de musique et d'anges musiciens, les panneaux des côtés de têtes de lion en bronze retenant des anneaux. Les châssis des claviers sont incrustés de laiton. L'ensemble du buffet, hormis la statue de Sainte-Cécile, a été réalisé en beau chêne ciré, les panneaux latéraux et la charpente en bois de nerva.



Fig. 8. — Console des claviers. Photo Alain Bèguerie.



Fig. 9. — Vue générale de la console (le pédalier et les pédales d'accouplements sont de J. Beuchet, 1951). Photo Alain Bèguerie.

La manufacture d'orgues bordelaise Wenner et Gotty

L'installation à Bordeaux, en 1848, de la Manufacture d'orgue Wenner et Gotty marque une étape de l'histoire de l'orgue dans cette ville. Non seulement cette entreprise y exercera une situation de quasi-monopole durant trois quart de siècle, mais encore elle participera, en province, à l'élaboration du nouvel instrument qui permettra la renaissance musicale de la fin du siècle dernier.

Une entreprise florissante

Pour les amateurs d'orgues du Sud-Ouest de la France, Wenner est presque un nom commun. Pourtant, la biographie de cet homme est mal connue, voire erronée et celle de son associé Jacques Gotty, parfaitement oubliée. Or, ces artisans, leurs collaborateurs et leurs successeurs directs, œuvrants de 1848 à 1921, ont créé une facture d'orgue originale dans cette région.

Deux hommes d'expérience

Georges Wenner, mécanicien

Georges Wenner est né le 17 juin 1819, à Bouzonville (Moselle) de Pierre Wenner, tailleur d'habits, et d'Anne Lemaire, tous deux émigrés allemands. On pense qu'il commença sa formation chez Callinet, à Rouffach (Haut-Rhin) ²⁶.

Les documents retrouvés ²⁷ nous éclairent sur la suite de sa formation. En 1833, il entre comme ouvrier chez John Abbey, facteur d'orgue du gouvernement, installé à Paris ²⁸. C'est attiré par une proposition de salaire plus intéressante qu'il quitte cette maison pour se mettre au service de Daublaine et Callinet, en 1839. Mais, en 1846, à la suite du rachat de cette maison par Ducroquet ²⁹, et ce dernier souhaitant diminuer les salaires, Georges Wenner retourne comme contremaître chez John Abbey. Georges Wenner est surtout mécanicien. Il a jusque là travaillé, au sein des maisons qui l'employaient, sur les mécaniques des orgues

de Sainte-Eulalie de Bordeaux, Carpentras, Saint-Etienne de Lille, Noyon, Saintes, Niort, Uzès, Auterive, Lyon Laforêt, Brest...

Rien, en revanche, ne confirme la tradition qui veut qu'il ait été contremaître chez Cavaille-Coll. Quant l'aurait-il été ? De plus, s'il l'avait été, il n'aurait pas manqué de l'indiquer dans ses documents publicitaires. Il est fort possible que Wenner, ou son entourage, ait inventé cet épisode après 1855 et la chute définitive de la Maison Callinet. En effet, dix ans plus tôt, la maison Daublaine-Callinet jouissait,

26. Voir : E. Ferret, *Statistiques générales* du département de la Gironde, Bordeaux, Editions Ferret, 1889 et B. Chevrier, article sur G. Wenner, in *La flûte harmonique*, Paris, 1982.

27. Lettre circulaire du 25 mars 1849 à nos Seigneurs les Archevêques et Evêques, à Messieurs les Curés et les Membres des Fabriques du Diocèse de Bordeaux ou des diocèses voisins signée de Georges Wenner et Jacques Gotty.

28. John Abbey est né à Wilton, comté de Northampton en Angleterre, le 22 décembre 1785. Il fait son apprentissage de facteur d'orgue chez Davis puis Russec. Il vient à Paris en 1826 pour travailler à l'orgue que Sébastien Erard construit pour l'exposition des produits de l'industrie nationale de 1827. Cet orgue marque le redémarrage de la facture d'orgue française, en veilleuse depuis la Révolution. Il construit, ensuite, pour son propre compte, une quarantaine d'orgues de petites et moyennes tailles, parmi lesquels un orgue de chœur pour l'église Saint-Etienne du Mont à Paris, considéré comme le premier orgue d'accompagnement installé en France dans une église. Jusqu'alors les chants étaient accompagnés avec d'autres instruments, dont le serpent, héritage du Moyen Age. Il construit et répare seize grands orgues : ceux des cathédrales d'Amiens, La Rochelle, Rennes, Viviers, Tulle, Chalons sur Marne, Bayeux, Mende, Moulins, Reims, Evreux, Nevers, des églises de Saint Etienne du Mont, Saint Philippe du Roule et de l'Assomption à Paris et de Sedan. Victime des troubles politiques de 1848. Il se retire à Versailles où il meurt en 1859. On lui doit l'introduction en France de nombreux usages anglais comme la boîte expressive ou la soufflerie de Cumins.

29. Les Callinet sont une famille de facteurs alsaciens descendants d'un élève de Riepp. L'un d'eux, Louis, vient s'établir à Paris où il succède à Somer. En 1839, il s'associe avec Daublaine. En 1843, ruiné, il réclame une avance à son associé qui la lui refuse. Il est pris, alors, d'une crise de folie et dévaste l'orgue de Saint-Sulpice que la maison était en train de finir de restaurer. Il est recueilli par Cavaille-Coll qui l'emploie, jusqu'à sa mort, en 1846. Entre temps, Daublaine s'associe avec Danjou et Barker avant que la maison ne soit ruinée par l'incendie de l'orgue de Saint-Eustache, le 16 décembre 1844. C'est N. Ducroquet qui la rachète, alors, avant de la céder, en 1855, à Merklin et Schütze. De leur côté, les neveux de Louis Callinet, prirent la suite des affaires de leur père à Rouffach, vers 1820, et perpétuèrent ainsi la présence des Callinet en Alsace.

contrairement à sa jeune rivale Cavaille-Coll, de près d'un siècle d'une excellente réputation. En 1855, c'est battue et défaite que Merklin la rachète, ne faisant même plus mention, dans la nouvelle raison sociale du nom de Callinet. En revanche, à la même date, Cavaille-Coll sort vainqueur de ce « bras de fer » et représente aux yeux de tous la modernité. Une référence à celui-ci était bien préférable alors.

Jacques Gotty, tuyautier et harmoniste

Le dossier nous révèle qu'en 1839, Jacques Gotty ³⁰ rentre, en même temps que Georges Wenner, chez Daublaine-Callinet. Lui-même fils d'un facteur d'orgue suisse, c'est avec son frère qu'il exerce le métier de leur père, à la suite du décès précoce de ce dernier. Il dit avoir été embauché chez Daublaine-Callinet comme contremaître. N. Ducroquet le contredit sur ce point.

30. Le nom exact est Jean-Jacob Göty. Nous utiliserons, ici, l'orthographe adoptée par l'intéressé pour franciser son nom : Jacques Gotty.

31. Georges Wenner et Jacques Göty débutent leur lettre circulaire du 25 mars 1849 à nos Seigneurs les Archevêques et Evêques, à Messieurs les Curés et les Membres des Fabriques du Diocèse de Bordeaux ou des diocèses voisins en ces termes : « Après les secousses qui viennent d'agiter si vivement la capitale de la France, et de porter une si funeste aneinte à son commerce et à son industrie, par suite aussi de cette tendance toujours croissante de l'esprit public dans les départements vers la décentralisation, plusieurs ouvriers qui s'occupaient à Paris de travaux importants relatifs à la facture des Orgues d'Eglises, ont senti la nécessité de venir se fixer dans des contrées moins exposées aux bouleversements des révolutions en offrant plus de garanties d'ordre et de tranquillité ».

32. Lettre circulaire du 25 mars 1849 à nos Seigneurs les Archevêques et Evêques, à Messieurs les Curés et les Membres des Fabriques du Diocèse de Bordeaux ou des diocèses voisins signée de Georges Wenner et Jacques Gotty.

33. Dans la lettre circulaire qu'ils adressent aux membres de la fabrique de l'église Saint-Pierre de Bordeaux (document 11), Wenner et Gotty précisent : « Les raisons suivantes expliquent pourquoi nous pouvons faire de grands rabais sur les facteurs de Paris, sans cesser pour cela de jouir d'un bénéfice raisonnable. 1° Les loyers, les patentes, la nourriture, etc., sont à bien meilleur marché en province qu'à Paris. 2° Nous n'avons pas à faire de frais pour voyages, installation d'ouvriers, ni pour emballage et transport des pièces. 3° Nous n'avons pas à payer d'autres chefs d'ateliers ni contremaîtres que nous-mêmes. 4° Nous n'avons pas de traitement à faire à un caissier, à un commis de bureau, à un commis-voyageur, ni à un concierge. Les facteurs de Paris au contraire ont, pour la plupart, tous ces frais à subir. De là vient, qu'ils sont obligés de faire payer leurs orgues UN TIERS de plus qu'elles ne coûtent : autrement, ils ne s'y retrouveraient pas ».

Une chose est sûre : il est plus spécialisé dans la confection des tuyaux et l'harmonie. C'est à ce titre qu'il a travaillé sur les orgues de Saint-Eustache et Saint-Sulpice à Paris, la cathédrale de Beauvais, Saint-Louis de Brest, Saint-Théodorit d'Uzès, Notre-Dame du Havre, Bolbec, Vitry le François, Saint-Géraud d'Aurillac, Saint-Sever, Péronne, Saint-Nicolas de Toulouse, Louviers, Saint-Paul de Léon, Saint-Etienne d'Uzès, Carpentras, Sainte-Eulalie de Bordeaux, Notre-Dame des Neiges d'Aurillac, l'Ile-en-Jourdain, Domfront...

Une association féconde

Les deux hommes s'associent, en 1848, pour s'installer à leur compte à Bordeaux. Une fois acquise une réputation de bons ouvriers de célèbres maisons parisiennes, ils veulent s'installer en province. Ce qui les décidera, c'est la chute de la maison John Abbey, victime des troubles politiques de 1848 ³¹. Et s'ils choisissent Bordeaux, c'est que cette cité n'a vu arriver les troubles qui ont secoué Paris, durant les soixante années passées, qu'avec un grand retard et après une grande perte d'amplitude. Ils l'avouent lorsqu'ils écrivent : « Quant au choix que nous avons fait de la ville de Bordeaux, de préférence à tout autre (...) nous y avons été déterminés à la fois par son importance commerciale, et pour les garanties de paix et d'ordre que nous trouvons dans le bon esprit de ses habitants » ³². Tout laisse à penser qu'ils abandonnent la capitale saturée de grandes maisons pour aller au devant de marchés plus ouverts en province. S'ils choisissent Bordeaux, c'est aussi parce qu'ils connaissent sa nouvelle prospérité commerciale et son abandon « organistique » : depuis la Révolution, il n'y a eu aucun grand chantier. Isnard et Henry se sont contentés de faire durer les orgues du XVIIIe siècle. Le premier est mort et le second n'a pas l'envergure nécessaire à reconstituer le parc instrumental moderne dont Bordeaux a besoin pour toutes les églises qu'on est en train d'y construire ou restaurer.

Pour créer leur clientèle, Georges Wenner et Jacques Gotty savent pratiquer une politique de prix très en dessous des grandes maisons parisiennes. Celles-ci assument mal la concurrence, ne pouvant alléger leurs coûts fixes ³³. Ils ont aussi, vraisemblablement, accumulé un petit pécule qui leur permet de faire des conditions de paiement qui nous paraissent aujourd'hui imbattables : pas un centime à verser avant l'expertise et la réception !

Le dossier nous permet de dater les trois premiers instruments que leur jeune maison construit à Bordeaux : Saint-Nicolas en 1849³⁴ (et non en 1867, comme il a souvent été écrit), Saint-Paul en 1850, Saint-Pierre en 1851 (et non en 1847 comme certains l'affirment). Ensuite ils construiront Saint-Eloi (1853), Tartas (Landes), Saint-Seurin de Bordeaux (1855), Saint-Pierre de Limoges (1860), Saint-André de Bayonne (1862), Saint-Ferdinand de Bordeaux (1867), Notre-Dame d'Arcachon (1868), Lescar (Pyrénées Atlantiques, 1869), Saint-Martin de Pau (1870). Après la mort de Jacques Gotty, Georges Wenner construira, encore, Saint-Jean de Luz (1875), Saint-Louis de Bordeaux (1880), Saint-Martial de Montmorillon (Vienne, 1880), Lesparre (1882), pour citer les plus importants. Mais on doit aussi attribuer à la maison Wenner et Gotty les restaurations des orgues de la cathédrale Saint-André, Sainte-Croix et Notre-Dame de Bordeaux, ainsi que les constructions et restaurations de nombreux instruments de moindre importance puisque 145 orgues neufs seraient sortis de la manufacture lorsque Wenner prend sa retraite³⁵.

Il faut noter la grande qualité des collaborateurs de la maison. Certains harmonistes, comme Reinburg, Prince, Michel Roger, Schütze, travaillaient aussi pour Aristide Cavaille-Coll. Pierre Thureau et son fils, ébénistes, Charles Blies, Georges Chœur, Philibert Ferlet et son fils, mécaniciens contribueront largement au succès de la maison Wenner et Gotty.

Georges Wenner confie sa succession à son élève et contremaître, Gaston Maille, le 1er janvier 1882, et meurt le 28 janvier 1885 à Bordeaux.

Gaston Maille poursuivra l'œuvre de ses maîtres, mais avec, souvent, moins de génie. Il vendra la maison à Brun et Binetti de Poitiers, avant de s'éteindre, le 14 septembre 1926.

Préparatifs provinciaux à une renaissance musicale Française

Pour beaucoup de nos jours, l'orgue, en France, au XIXe siècle, c'est Aristide Cavaille-Coll. Pourtant, dans la ville de Bordeaux qui possède environ 40 instruments, ce dernier n'a obtenu qu'un chantier : la construction de l'orgue du couvent des Carmes,

aujourd'hui disparu. L'Aquitaine, riche de 300 orgues, n'en possède guère qu'une quinzaine signée de ce facteur.

Qui étaient donc les facteurs qui travaillaient à Bordeaux au XIXe siècle ?

Un marché à prendre

Les derniers travaux de Lavergne et J. Isnard sont, en 1810 et 1811, les transferts et échanges des orgues de La Rèole, Saint-André et Sainte-Croix de Bordeaux. Henri, nous l'avons vu s'est contenté de restaurer, mais n'a pour ainsi dire rien construit. Les orgues de Bordeaux semblent abandonnés aux mains de bricoleurs dont l'histoire n'a pas retenu les noms. Cette situation est assez générale en France si l'on en croit le prospectus publicitaire de la maison Daublaine-Callinet (document 6). A Bordeaux elle prend une allure toute particulière, car c'est une ville de tradition organistique : la prospérité de cette ville aux nombreux clochers a laissé au XIXe siècle naissant beaucoup d'instruments de grande qualité dont le joyau de Dom Bedos que l'on a cru mettre à l'honneur en le transférant à la cathédrale. Le vide est d'autant plus pesant, en ces années 1840-1850, qu'il y eut abondance au siècle précédent.

On a l'habitude de donner comme point de départ de la renaissance de l'orgue en France, la date symbole de 1840, date de la construction de l'orgue Cavaille-Coll de la basilique Saint-Denis. A cette date, à Bordeaux, rien ne bouge et tout reste à faire. C'est ce qu'ont constaté Georges Wenner et Jacques Gotty en venant y travailler pour le compte de la maison Daublaine-Callinet sur le chantier de Sainte-Eulalie. Ils semblent attirés par le calme politique de la ville. Ils s'y installent.

34. Lettre circulaire de Georges Wenner et Jacques Gotty datée du 20 janvier 1850 reproduisant le procès-verbal de la vérification de l'orgue de l'église Saint-Nicolas en date du 31 décembre 1849.

35. Cf. B. Chevrier, article cité plus haut et B. Lununeaux et F.-X. Benusiglio, *Orgues en Aquitaine*, Volume II, Edisud/ADAMA, Aix-en-Provence, 1989.

La réussite de la stratégie d'une petite entreprise provinciale

C'est une véritable guerre que se livrent Wenner et Gotty contre Ducroquet, repreneur de la Maison Daublaine et Callinet. Les coups sont rudes.

Ducroquet croit tenir sa supériorité de ce qu'il est parisien (c'est là que sont réunis tous les bons contremaîtres et ouvriers facteurs d'orgues), qu'il a une surface financière importante et qu'il dispose dans ses ateliers d'ouvriers spécialisés dans chacune des parties de l'orgue.

36. Cet ecclésiastique ne mesure pas ses efforts pour convaincre. Dans sa lettre en date du 23 février 1850, dans laquelle il vante tous les mérites du projet de Wenner et Gotty comparé à celui d'Henry, il écrit au curé de Saint-Paul, après avoir épuisé tous les arguments techniques et financiers : « Vous voudrez bien, je pense, Monsieur le curé, trouver toute naturelle la persévérance avec laquelle je soutiens ces messieurs. Le sacrifice énorme qu'ils font pour le grand séminaire & dont je me trouve avoir été l'occasion impose à ma délicatesse le devoir de les protéger dans la faible limite de mon influence, autant qu'il me sera possible, sauf toujours les droits imprescriptibles de la vérité, de la charité & de la justice que je me garderai bien de compromettre en aucune façon. Si ces messieurs n'avaient pas cette année quelques grands travaux à exécuter, elle serait pour eux désastreuse (...). J'espère que (...) vous voudrez bien (...) vous associer à la pensée délicate et charitable qui me dirige dans la démarche que je fais en ce moment auprès de vous ».

37. Dans leur lettre circulaire à Messieurs les membres de la fabrique de l'église Saint-Pierre, en date du 3 février 1850, Wenner et Gotty écrivent : « Vous avez du remarquer, Messieurs, (...) la nomenclature des principales Orgues que nous avons faites au nom de nos patrons, et qui ont contribué à former leur renommée. Vous avouerez sans doute qu'il n'est pas injuste que nous revendiquions pour nous la plus grande part de leur réputation puisque c'est nous et non pas eux qui avons fait les Orgues par lesquels elle s'est établie. Si en effet, Monsieur Ducroquet est commissaire priseur, M. Daublaine n'était qu'ingénieur des Ponts et Chaussées, ainsi que M. Girard son successeur. Mais ni les uns ni les autres ne sont facteurs ; c'est nous, et quelques autres premiers ouvriers comme nous, qui avons fondé la renommée de ces maisons. Tout le mérite de leurs chefs en fait d'orgues se borne à très peu de choses près, à avoir des capitaux. Si au moyen de la fabrication des Orgues ces capitaux fructifient suffisamment, on continue d'en fabriquer. S'ils ne fructifient pas assez, on liquide et on vend comme a fait M. Daublaine à M. Girard, M. Girard à M. Ducroquet, comme fera M. Ducroquet à l'égard de quelqu'autre, quand ces capitaux ne fructifieront pas assez. Ainsi ces facteurs qui ne sont que capitalistes, sont sujets à toutes les vicissitudes du commerce ; quand ils ne réussissent pas, ils disparaissent au moins moralement, et les engagements qu'ils avaient contractés courent bien des risques pour leur solidité et leur garanties. Les facteurs qui, comme nous, ont leur principale richesse dans leur bras, ceux-là sont stables, parce qu'ils sont forcés de s'en tenir à une seule industrie, celle qu'ils connaissent ».

Grâce, en particulier à l'appui de l'abbé Durrassie³⁶, Georges Wenner et Jacques Gotty convainquent les Bordelais qu'ils font partie de ces bons contremaîtres parisiens (ils ont travaillé plus de dix ans en cette qualité à Paris), qu'à eux deux ils couvrent l'essentiel des qualifications nécessaires à la construction d'un orgue (Georges Wenner, le bois et la mécanique et Jacques Gotty les tuyaux et l'harmonie) et que concernant la surface financière, ils ont celle suffisante à la construction d'un orgue puisqu'ils ne réclament d'être payé qu'à la réception des travaux sans qu'aucune avance ne soit versée avant. Ils ajoutent à tout ça une publicité en vraie grandeur : l'orgue de Saint-Nicolas des Graves à Bordeaux réceptionné le 31 décembre 1849.

On perçoit, à travers cette bataille, la volonté de deux jeunes facteurs de s'installer à leur compte dans une région où leur art puisse les faire vivre et pour Ducroquet la volonté farouche de défendre un marché. Mais, au-delà, on perçoit de la part de Wenner et Gotty la volonté de défendre une certaine éthique de la profession et de ne pas voir les directions des grands ateliers réputés passer de main en main au gré des nécessités capitalistes et qui plus est entre des mains totalement étrangères à la profession³⁷.

Pour ce qui est de leur implantation à Bordeaux, ils réussissent au-delà de toutes espérances et sont immédiatement en position de remporter tous les marchés de la ville. De tous les grands instruments construits ou restaurés entre 1848 et 1882 (environ 20) seul leur échappera le marché du grand orgue de Saint-Michel. Ce marché là, revint à la maison Merklin successeur de Daublaine-Caninet. Il n'y a donc à Bordeaux aucun orgue de l'école Cavaille-Coll et presque tous les instruments de la ville sont de la maison Wenner. C'est dire l'importance que peut avoir aujourd'hui, la bonne connaissance de cette facture et la préservation des vestiges de ce qui a tant marqué sa vie organistique.

Ce réajustement nécessaire à Bordeaux l'est aussi à l'échelle nationale. Le fait qu'Aristide Cavaille-Coll ait particulièrement bien réussi dans ce qu'on appellerait aujourd'hui les relations publiques, ne doit pas faire oublier ses concurrents. C'est, par exemple, l'école Callinet (Callinet, Daublaine, Ducroquet, Merklin) qui emporte presque tous les Grands marchés des cathédrales. Dans presque toutes les régions, à l'instar

de Wenner, des facteurs provinciaux, comme Magen dans le Lot-et-Garonne, Puget dans le midi ou Lété dans l'Est, construisent des instruments de qualité remarquable et ont eu bien plus d'importance dans la vie musicale locale que Cavaille-Coll...

La période importante pour la vie organistique bordelaise au XIXe siècle est donc bien cette charnière autour de 1850. C'est à cette époque que Georges Wenner et Jacques Gotty remportent successivement les marchés de Saint-Nicolas, Saint-Paul et Saint-Pierre. A partir de là, Bordeaux reconstruira presque tous ses orgues et en confiera le soin à leur manufacture.

Une nouvelle conception de l'orgue

Le dossier retrouvé à Saint-Paul nous permet, également, d'observer deux approches des problèmes de l'orgue radicalement opposées, à dix ans d'intervalles. En 1840, on ajoute, on bricole, on réutilise, on «fait des essais». L'illustration la plus parfaite de cette manière de faire nous est fournie par N. Henry. C'est une période de gestation. A partir de 1850, sans hési-

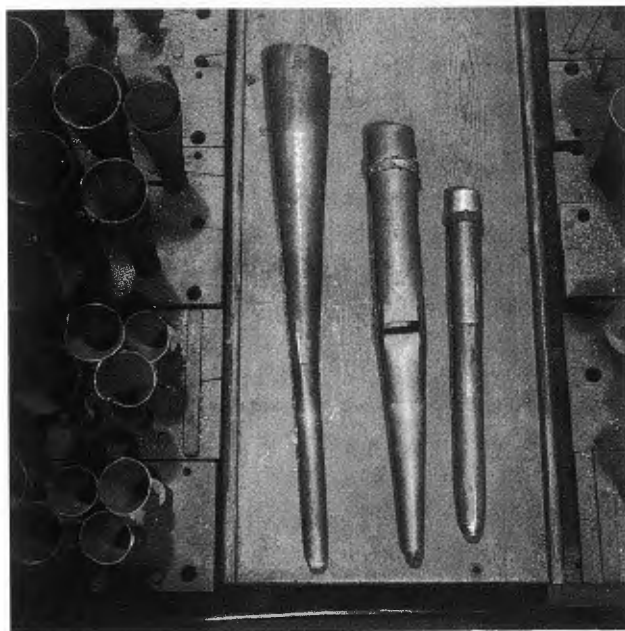


Fig. 10. — Tuyaux des jeux du XVIIIe siècle récupérés dans l'ancien orgue par G. Wenner (bombarde du Grand Orgue, Bourdon 16 du Positif et Voix humaine du Récit).
Photo Alain Bèguerie.

ter, on refait tout à neuf Ici, l'illustration nous est fournie par Wenner et Gotty. Dans leurs échanges de courrier et dans leur devis, lorsqu'ils parlent de récupération, c'est dans le seul souci d'économie et il est immédiatement précisé qu'il faudra remplacer par du neuf les éléments récupérés, dès que la fabrique en aura les moyens (fig. 10).

Cette succession de périodes de réutilisation et de périodes de reconstruction se retrouve dans toute l'histoire de l'orgue à Bordeaux. Elle est parallèle à la succession des périodes d'appauvrissement et d'enrichissement de la ville. Si, de nos jours, on récupère par souci de préservation des vestiges de l'histoire, à cette époque c'est pour des raisons budgétaires : on récupère en période pauvre, on reconstruit en période riche.

En revanche, ce cycle est décalé par rapport aux périodes de progrès et de régression de la littérature pour orgue. On observe, en effet, dans les périodes de progrès musicaux des «effets retards». Les progrès musicaux du XVIIe siècle entraînent des progrès dans la facture, mais celle-ci n'atteindra son apogée qu'au XVIIIe siècle, période où la musique d'orgue est bien pauvre. Et si, on vient de le voir, la période 1840/1850 a vu des progrès décisifs dans la facture d'orgue, le renouveau musical qu'ils entraîneront n'interviendra que vers 1870.

Durant les années qui nous occupent (autour de 1850), la situation musicale est désastreuse. On fait à l'orgue beaucoup d'improvisations de style descriptif. Les organistes parisiens les plus réputés (E. Batiste, L.-J.-A. Lefébure-Wély...) sont les champions du genre. On joue beaucoup de transcriptions. Que dire des tribunes de province ? L'inculture d'un Delille, organiste de Saint-Paul que révèle ses courriers (documents 17 et 18) n'est pas isolée si on se réfère au procès-verbal de réception de l'orgue de Saint-Paul-Saint-François-Xavier (document 22) qui, bien que rédigé et signé par des organistes, ne contient aucune référence musicale.

Il faudra attendre C. Franck, C.-M. Widor, A. Guilmant pour qu'on retrouve les richesses du passé de l'orgue et qu'on invente une nouvelle musique à la mesure des possibilités de ces nouveaux instruments.

Pour provisoirement conclure :

C'est vraisemblablement le peu d'intérêt de la création musicale (pour orgue) de ces premières années du XIXe siècle qui a fait que peu de personnes se soient penchées sur les orgues de cette époque.

L'étude des orgues du XIXe siècle s'est bornée à celle de la production d'Aristide Cavaille-Coll, négligeant les autres facteurs parisiens, à plus forte raison, les facteurs provinciaux. Il n'y a d'ailleurs que peu d'années que l'administration des monuments historiques classe les orgues du XIXe siècle et encore moins qu'elle classe ceux portant une autre signature que celle du «facteur-vedette». L'orgue de Saint-Paul-Saint-François-Xavier de Bordeaux fut ainsi parmi les premiers.

Ces quelques lignes n'ont pas eu d'autre objet que d'inciter à découvrir cette période, ses facteurs, ses orgues dont la diversité fait l'intérêt. Fruits de recherches quelquefois désordonnés, ne peuvent-ils plus parler aux créateurs d'aujourd'hui ?

Il faut les sauver de la ruine vers laquelle ils courent et les remettre en état de porter témoignage de ce dernier sursaut de la musique religieuse qui, au milieu du XIXe siècle, a tenté d'endiguer le mouvement de laïcisation de la musique, en se donnant les moyens du concert.

Annexe I

Notice sur les orgues de Saint-Paul-Saint-François-Xavier

extraite de

L'Eglise Saint-Paul, ancienne église de la maison professe des jésuites de Bordeaux

par Charles Marionneau

Bordeaux, Lacaze Libraire éditeur,
20, rue des Ayres, 1863

L'ancien buffet d'orgues de Saint-Paul, placé dans cette église à la fin du siècle dernier, était composé du

Grand Orgue de Saint-Eloi et du Positif de Sainte-Colombe. Au mois d'avril 1850, commencèrent les travaux du buffet que nous voyons aujourd'hui. Le plan et les dessins furent tracés par Mr Durrassié, architecte à Bordeaux et l'exécution confiée à Mr Hugla, menuisier ébéniste. La statue de Sainte-Cécile qui décore le sommet du buffet, a été modelée par Mr Louis de Coëffard ; elle est en plâtre peint en imitation de bois. MM Georges Wenner et J. Gotty, facteurs, ont confectionné les jeux de cet instrument.

Le 23 janvier 1851 eut lieu la cérémonie de la bénédiction de cet orgue par Mgr le Cardinal Donnet.

* *

Annexe II

Le contenu du dossier

- 1- Devis des réparations bien indispensables à faire à l'orgue de l'église Saint-Paul de Bordeaux établi par Henry, facteur d'orgue à Bordeaux, le 15 octobre 1839.
- 2- Devis des réparations à exécuter à l'orgue de l'église paroissiale Saint-Paul présenté par Mr Danjou organiste de la métropole de Paris au nom de MM. Daublaine et Callinet, le 9 juillet 1841.
- 3- Prospectus de Laigre, facteur d'orgues à clavier et à cylindres.
- 4- Prospectus de l'orgue Milacor de Mr l'abbé Larroque.
- 5- Prospectus de Léon Marix, facteur d'orgue nouveau système.
- 6- Prospectus de la Maison Daublaine et Callinet.
- 7- Courrier d'Henry, facteur d'orgues, à Mr le curé de Saint-Paul le 7 janvier 1850.

- 8- Lettre circulaire de Georges Wenner et J. Gotty à nos Seigneurs les Archevêques et Evêques, à Messieurs les curés et les Membres des Fabriques du Diocèse de Bordeaux et des Diocèses voisins, en date du 25 mars 1849.
- 9- Lettre de Mr Ducroquet à Mr le curé de Saint-Paul le 7 janvier 1850.
- 10- Lettre circulaire de Georges Wenner et J. Gotty du 20 janvier 1850 adressée aux destinataires de celle du 25 mars 1849.
- 11- Lettre circulaire de Georges Wenner et J. Gotty à Messieurs les membres de la fabrique de l'église Saint-Pierre à Bordeaux, le 3 février 1850.
- 12- Lettre de Mr l'abbé Durassié, vicaire de Sainte-Eulalie à Mr le curé de Saint-Paul le 23 février 1850.
- 13- Lettre de Mr l'abbé Durassié, vicaire de Sainte-Eulalie à Mr le curé de Saint-Paul le 11 avril 1850.

- 14- Projet de devis pour la construction d'un Grand-Orgue de tribune pour l'église de la paroisse St-Paul à Bordeaux, présenté à Monsieur le curé & à MM. les administrateurs de la fabrique, Par Monsieur Ducroquet successeur de la maison Daublaine et Callinet facteur d'orgues, en date du 12 avril 1850.
- 15- Devis de Georges Wenner et Gotty pour la construction d'un orgue neuf pour l'église Saint-Paul de Bordeaux, rédigé le 30 avril 1850, annoté par Mr Petiteau, curé de Saint-Paul.
- 16- Devis approximatif et estimatif des travaux à faire pour la construction d'un buffet d'orgue, dans l'église Saint-Paul, rédigé le 6 juin 1850 par Mr Durassier, architecte et accepté par Hugla le 9 juin 1850.
- 17- Lettre de Mr Delphe Delille à Mr le curé de Saint-Paul, le 10 août 1850

- 18- Billet non daté de Mr Delphe Delille à Mr le curé de Saint-Paul.
- 19- Recu signé de Coëffard, sculpteur, le 31 décembre 1850.
- 20- Recu signé de Clément Lamarque, le 4 janvier 1851.
- 21- Recu signé de Hugla, le 13 janvier 1851.
- 22 - Procès-verbal de l'expertise de l'orgue de Saint-Paul le 23 janvier 1851. 23 - Recu signé de G. Wenner et J. Gotty, le 5 février 1851.
- 24- Compte de sculpture sur bois du buffet par Clément Lamarque fils, sculpteur, le 17 mars 1851.
- 25- Mémoire acquitté du sculpteur Clément Lamarque le 17 mars 1851.
- 26- Mémoire de Hugla, le 10 avril 1851.
- 27- Récapitulation (de la main de Mr Petiteau, curé) des sommes payées pour l'orgue.

* *

Annexe III

Devis de Wenner et Gotty, annoté par le curé de Saint-Paul

Pour une lecture plus aisée, il a été fait deux transcriptions de ce document : la première reprend le devis tel qu'il a été rédigé par Wenner et Gotty (Devis pour la construction d'un orgue neuf pour l'église Saint-Paul à Bordeaux), la seconde fait apparaître en caractère italique les surcharges et annotations rapportées par l'abbé Petiteau, curé de Saint-Paul (Plan d'orgue établi dans l'église Saint-Paul à Bordeaux, en janvier 1851).

Devis pour la construction d'un orgue neuf pour l'église Saint-Paul à Bordeaux

Savoir

Cet orgue sera composé de Trente deux jeux qui seront placés immédiatement, sur ce nombre il y en aura vingt six entièrement neufs.

Les six jeux anciens seront pris dans l'orgue existant actuellement dans l'église paroissiale de Saint-Paul à Bordeaux et choisis parmi les meilleurs, nous les citerons plus bas.

Art 1er

Il sera fait sept sommiers en beau bois de chêne du nord, Savoir : deux pour le grand Orgue ; Ils comprendront 60 gravures et 10 jeux ou registres ; deux pour le positif ; Ils comprendront 54 gravures et 9 Jeux ou registres.

Deux pour les pédales de 18 notes 30 gravures et 4 jeux ; le septième pour le récit contenant 42 gravures et 9 jeux ou registres.

Art 2e

Il sera fait une soufflerie horizontale à double pompe et à double réservoir, elle fournira un vent régulier et abondant pour tous (*sic*) les jeux de l'orgue et sera mue par une seule bascule.

Art 3e

Il sera fait trois claviers pour la main chacun de 54 touches, un pour le grand orgue, un pour le positif et un pour le récit ; ses trois claviers seront faits en beau bois de chêne du nord, les touches seront plaquées en Ivoire & en ébène & les châssis en Palissandre.

Art 4e

Il sera fait un clavier de pédales de 18 Touches en beau bois de chêne du nord et disposé à l'allemande.

Art 5e

Touts (*sic*) les mécanismes qui feront correspondre les divers Claviers à leurs sommiers, seront faits en grande partie en fer, et en cuivre, afin d'obtenir plus de solidité, et d'éviter tous les dérangements occasionnés par l'état de l'atmosphère, qui a ordinairement une grande influence sur le bois ; dérangements très fréquents dans l'ancienne facture.

Art 6e

Il y aura six Pédales de combinaison en fer qui seront placées à la portée des pieds de l'organiste,

Savoir :

- 1 Pour accoupler le positif avec le grand Orgue.
- 2 Pour accoupler le récit avec le grand Orgue.
- 3 Pour accoupler le grand Orgue avec les pédales.
- 4 Pour tirer les Jeux d'anches du grand Orgue.
- 5 Pour repousser les Jeux d'anches du grand Orgue.
- 6 Pour la boîte d'expression.

Art 7e

Il sera fait une double boîte d'expression renfermant tous les Jeux du sommier de récit, afin que l'organiste puisse par le moyen d'une des pédales en fer dont il vient d'être question, augmenter ou diminuer les sons à volonté.

Art 8e

Il sera fait une charpente en bois de nerwa (*sic*) pour porter toutes les parties de l'orgue, indépendantes du Buffet ; le Buffet ne doit servir que comme ornement et enveloppe de l'orgue.

Art 9e

Tous les portevents conduisant le vent de la Soufflerie aux divers sommiers seront faits avec les meilleurs bois de chêne et nerwa (*sic*) ; les portevents conduisant le vent du sommier aux Tuyaux extérieurs seront faits en plomb d'un diamètre généreux pour fournir un vent abondant à tous les Tuyaux extérieurs des sommiers.

Art 10e

Il sera fait une montre en étain fin d'Angleterre suivant la demande du plan du Buffet ; cette montre ou façade se compose de trente cinq tuyaux, le premier tuyau doit donner l'intonation d'un huit pieds.

Art 11e

Le dit Orgue sera égalisé et harmonisé d'après toutes les règles de l'art, & mis au ton d'orchestre et en parfaite harmonie.

Art 12e

Composition des Jeux Grand Orgue

Tous les jeux sauf le cornet, portent 54 notes

- 1er Bourdon de 16 Pieds en bois
- 2e Bourdon de 8 Pieds en bois
- 3e Prestant de 4 Pieds en Etain
- 4e Montre de huit Pieds la Basse parlera dans la montre ou tuyaux de façade, les dessus seront faits en Etain.
- 5e Salicional de 8 Pieds, la basse sera prise dans les Tuyaux de façade, dessus en Etain.
- 6e Doublette de 2 Pieds en Etain
- Vieux 7e Bombarde de 16 Pieds, portant reprise au second Ut

8e Trompette de 8 Pieds en Etain

9e Clairon de 4 Pieds en Etain

10e Cornet de 5 Rangs en Etain (150 Tuyaux & 30 Notes)

Jeux du positif

Ces Jeux portent tous 54 Notes, excepté le Bourdon de 16 qui n'a que 42 Notes.

1er Une flûte harmonique de 8 Pieds, le dessus en étain

2e Bourdon de 8 Pieds en bois

3e Euphone de huit Pieds en étain

4e Prestant de 4 Pieds en étain

5e Plein jeux de 5 rangs en étain (270 tuyaux)

Vieux 6e Cromorne de 8 pieds en étain

Vieux 7e Bourdon de 16 pieds partant du second UT bois & Etain (42 notes)

8e Trompette de huit Pieds en étain

Vieux 9e Clairon de 4 pieds en étain

Jeux du Récit

Tous les jeux portent 42 notes

1er Flûte de 8 Pieds en étain

2e Flûte harmonique en Etain sonnant 4 pieds

3e Gambe de 8 Pieds en Etain

4e Cor Anglais 16 Pieds en Etain

5e Haut-Bois de 8 Pieds en Etain (37 notes)

Vieux 6e Voix humaine de 16 Pieds ou 8 pieds à volonté

7e Trompette de 8 pieds harmonique en étain

Vieux 8e Bourdon de 16 Pieds

9e Clairon harmonique en étain

Jeux de pédales séparées

Tous de 18 notes

1er Flûte de 16 Pieds en bois ; ouverte en entier

2e Flûte de 8 Pieds en bois ouverte en entier

3e Bombarde de 16 Pieds en bois

4e Trompette de 8 Pieds en étain

Art 13e

Il sera fait un tremblant qui ne doit agir que sur les jeux placés sur le sommier du récit expressif

Art 14e

Les six vieux Jeux seront redressés, ressoudés partout ou besoin sera & relangués à neuf.

Art 15e

Ces vieux Jeux qui n'ont actuellement que 42 notes seront complétés et portés à 54 sauf le Bourdon de 16 dont il a déjà été parlé au positif ; et au récit la voix humaine et le Bourdon de 16 qui n'auront que 42 notes.

Art 16e

Nous Georges Wenner & J Gotty nous nous chargeons d'exécuter les susdits travaux avec toute la perfection possible et d'après toutes les règles de l'art pour la somme de quatorze mille trois cents francs, en prenant pour notre compte tout ce qui resterait de l'ancien Orgue.

Art 17e

Nous nous chargeons de l'entretien et de l'accord de l'orgue quatre fois par an et plus s'il est nécessaire, et ce moyennant une somme de cent francs par année ; nous garantissons en outre notre travail pendant dix années, tant pour la bonne qualité des matériaux qui y auront été employés que pour la parfaite construction, à la condition exclusive que l'entretien nous soit confié et que les clefs de l'intérieur de l'orgue reste entre nos mains.

Art 18e

Le Conseil de fabrique de saint Paul ne sera tenu en aucune façon de nous avancer les fonds avant la livraison, l'expertise et la réception de notre Orgue ; cette expertise sera faite aux frais et à la charge de la fabrique, le paiement sera exigible dès que l'orgue aura été agréé.

Pour reconnaître la préférence que la fabrique la fabrique (*sic*) de saint Paul a bien voulu nous accorder, nous nous proposons de laisser à nos frais une place vacante pour une gambe de huit Pieds, et une autre au récit pour une gambe de quatre pieds ; nous disposerons également le sommier de Cromorne de manière à ce que ce Jeu puisse plus tard être remplacé par une basse de Basson et un dessus de Haut-Bois ; ainsi chaque clavier aurait dix Jeux qui avec les quatre Jeux de pédales porteraient l'orgue à 34 Jeux ; le prix de ces trois Jeux pour remplir les places que nous nous proposons de laisser vacantes est de onze cent trente francs.

Fait double à Bordeaux, le 30 avril 1850.
Approuvant l'écriture et le contenu du présent
Georges Wenner et Jacques Gotty

(Nota) Si plus tard la fabrique voulait faire remplacer les vieux Jeux par des neufs, nous nous engageons à reprendre les vieux pour le tiers de la valeur des neufs, dont le prix est de 1790 francs, ainsi la fabrique n'aurait à payer que les deux tiers de cette somme.

Je soussigné, Curé de St Paul, approuve les engagements ci-dessus énoncés, & prends, sur moi, l'obligation de payer à Mrs Wenner & Gotty la somme de quatorze mille trois cents francs, après l'expertise & la réception de l'orgue.

Bord. le 2 juillet 1850
B. PETITEAU
Curé de St Paul

Plan d'orgue établi dans l'église Saint-Paul à Bordeaux, en janvier 1851

Savoir

Cet orgue se compose de Trente quatre jeux qui seront placés immédiatement, sur ce nombre il y en aura vingt neuf entièrement neufs & 5 de l'ancien orgue de St Paul

Art 1er

Le mécanisme se compose de sept sommiers en beau bois de chêne du nord, Savoir : deux pour le grand Orgue ; Ils comprennent 60 gravures (30 soupapes) et 10 jeux ou registres ; savoir : deux pour le positif qui comprennent 54 gravures et 10 Jeux ou registres.

Deux pour les pédales de 18 notes 30 gravures et 4 jeux ; le septième pour le récit contenant 42 gravures et 10 jeux ou registres.

Art 2e

Une soufflerie horizontale à double pompe et à double réservoir, elle fournit un vent régulier et abondant pour tous (sic) les jeux de l'orgue et est mue par une seule bascule.

Art 3e

Il sera fait trois claviers pour la main chacun de 54 touches, un pour le grand orgue, un pour le positif et un pour le récit ; ses trois claviers sont faits en beau

bois de chêne du nord, les touches sont plaquées en Ivoire & ébène & les châssis en Palissandre.

Art 4e

Un clavier de pédales de 18 Touches en beau bois de chêne du nord et disposé à l'allemande.

Art 5e

Touts (sic) les mécanismes qui feront correspondre les divers Claviers à leurs sommiers, sont faits en grande partie en fer, et en cuivre, afin d'obtenir plus de solidité, et d'éviter tous les dérangements occasionnés par l'état de l'atmosphère, qui a ordinairement une grande influence sur le bois ; dérangements très fréquents dans l'ancienne facture.

Art 6e

Il y aura six Pédales de combinaison en fer qui seront placées à la portée des pieds de l'organiste,

Savoir :

- 1 Pour accoupler le positif avec le grand Orgue.
- 2 Pour accoupler le récit avec le grand Orgue.
- 3 Pour accoupler le grand Orgue avec les pédales.
- 4 Pour tirer les Jeux d'anches du Grand Orgue.
- 5 Pour repousser les Jeux d'anches du grand Orgue.
- 6 Pour la boîte d'expression.
- 7 une pédale pour le tremblant.
- 8 une pédale pour l'accouplement de l'octave grave de tous les claviers.

Art 7e

Une double boîte d'expression renfermant tous les Jeux du sommier de récit, afin que l'organiste puisse par le moyen d'une des pédales en fer dont il vient d'être question, augmenter ou diminuer les sons à volonté.

Art 8e

Une charpente en bois de nerwa (sic) pour porter toutes les parties de l'orgue, indépendantes du Buffet ; le Buffet ne devant servir que comme ornement et enveloppe de l'orgue.

Art 9e

Tous les portevents conduisant le vent de la Soufflerie aux divers sommiers sont faits avec les meilleurs bois de chêne et nerwa (sic) ; les portevents

conduisant le vent du sommier aux Tuyaux extérieurs sont faits en plomb d'un diamètre généreux pour fournir un vent abondant à tous les Tuyaux extérieurs des sommiers.

Art 10e

Une montre en étain fin d'Angleterre Suivant la demande du plan du Buffet ; cette montre ou façade se compose de Trente Cinq Tuyaux, le premier tuyau donne l'intonation d'un huit pieds.

Art 11e

Le dit Orgue est égalisé et harmonisé d'après toutes les règles de l'art, & mis au ton d'orchestre et en parfaite harmonie.

Art 12e

Composition des jeux Grand Orgue

Tous les jeux sauf le cornet, portent 54 notes

- 1er Flûte de 16 -Pieds en Etain, basses en bois (9 tubes)
- 2e Bourdon de 8 Pieds en bois
- 3e Prestant de 4 Pieds en Etain
- 4e Montre de huit Pieds : la Basse parlera dans la montre ou tuyaux de façade, les dessus seront faits en Etain
- 5e Viole de Gambe de 8 Pieds en étain (viola di gamba)
- 6e Doublette de 2 Pieds en Etain
- Vieux 7e Bombarde de 16 Pieds, portant reprise au second Ut
- 8e Trompette de 8 Pieds en Etain
- 9e Clairon de 4 Pieds en Etain
- 10e Comet de 5 Rangs en Etain (150 Tuyaux & 30 Notes)

Jeux du Positif

Ces Jeux portent tous 54 Notes, excepté le Bourdon de 16 qui n'a que 42 Notes.

- 1er Solutionnal (sic) de huit pieds (ouvert), basses en bois, le dessus 42 notes en étain
- 2e Une flûte harmonique de 8 Pieds, le dessus en étain
- 3e Bourdon de 8 Pieds en bois
- 4e Euphone de huit Pieds en étain, anche libre (vibre)

- 5e Prestant de 4 Pieds en étain
- 6e Plein jeux de 5 rangs en étain (270 tuyaux)
- Vieux 7e Basson de 8 pieds en étain (32 notes), dessus de hautbois (22 notes)
- 8e Bourdon de 16 pieds partant du second UT bois & Etain (42 notes)
- Vieux 9e Trompette de huit Pieds en étain
- 10e Clairon de 4 pieds en étain

Jeux du Récit

Tous les jeux portent 42 notes

- 1er Flûte de 8 Pieds en étain
- 2e Flûte harmonique en Etain sonnant 4 pieds
- 3e Gambe de 8 Pieds en Etain (Violoncelle)
- 4e Cor Anglais 16 Pieds en Etain (anche libre)
- 5e Haut-Bois de 8 Pieds en Etain (37 notes)
- Vieux 6e Voix humaine de 16 Pieds ou 8 pieds à volonté. (3/42 notes)
- 7e Trompette de 8 pieds harmonique en étain
- Vieux 8e Bourdon de 16 Pieds
- 9e Clairon harmonique en étain
- 10e Gambe de 4 Pieds

Jeux de pédales séparées Tous de 18 notes

- 1er Flûte de 16 Pieds en bois ; ouverte en entier
- 2e Flûte de 8 Pieds en bois ouverte en entier
- 3e Bombarde de 16 Pieds en étain
- 4e Trompette de 8 Pieds en étain

Art 13e

Il a été fait un tremblant qui ne doit agir que sur les Jeux placés sur le sommier du récit expressif

Art 14e

Les cinq vieux Jeux ont été redressés, ressoudés partout ou besoin sera & relangués à neuf.

Art 15e

Ces vieux Jeux qui n'avaient anciennement que 42 notes ont été complétés et portés à 54 sauf le Bourdon de 16 dont il a déjà été parlé au positif ; et au récit la voix humaine et le Bourdon de 16 qui n'auront que 42 notes.

Art 16e

Georges Wenner & J Gotty se sont chargés d'exécuter les susdits travaux avec toute la perfection possible et d'après toutes les règles de l'art pour la somme de 15 940 francs, en prenant pour leur compte les débris de l'ancien Orgue.

Soldé la somme de 15 940 F. pour prix intégral de l'orgue, le 5 février 1851.

B. Petiteau curé de St Paul

Annexe IV

1851

Récapitulation des sommes payées pour l'orgue

1er	payé aux facteurs	15940
2e	à Mr Hugla menuisier	2838
3e	à Lamarque sculpteur (1075 pour sculpture du buffet (141 pour id° du clavier	1216
4°	au statuaire pour Sainte Cécile	200
5°	offrande à Mr Durassié, architecte	100
6°	étrennes aux ouvriers menuisiers	25
7°	id° aux ouvriers facteurs	25
8°	id° à Mr Delile organiste	30
Total des sommes comptées par moi		20374
Supplément payé par la Fabrique		
1er	livraison des débris du vieil orgue, estimée	1.000
2e	supplément de menuiserie (claviers, frais divers)	608
3e	pour monter la statue sur le buffet	30
4e	objets de cuivre pour décorer le clavier	20
5e	reconstruction de l'amphithéâtre pr les enfants des frères	71
6e	Achèvement de la balustrade de la tribune	198
7e	vernissage du buffet et peinture de l'intérieur	360
Total des paiements faits par la Fabrique		2287
Indemnité aux experts		90
supplément à (illisible) pour la tribune		39
supplément à Hugla		128
Krist (sic) acheté à Lamarque		300
		2844
Total général		22661

Annexe V

Inventaire sommaire de la tuyauterie d'origine de l'orgue Wenner de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier de Bordeaux

Jeux	nombre de tuyau			Observations
	origine	restants	manquant	
Grand Orgue	636	624	12	98 %
Flûte 16	54	54	0	Marquée Montre 16 à la console
Montre 8	54	54	0	
Viole de Gambe 8	54	54	0	Transformée et transférée au Récit par Beuchet
Bourdon 8	54	54	0	
Prestant 4	54	54	0	
Doublette 2	54	54	0	
Cornet V rgs	150	150	0	Calottes du Bourdon changée par Beuchet
Bombarde 16	54	42	12	lère octave de G. Maille
Trompette 8	54	54	0	
Clairon 4	54	54	0	
Positif	744	582	162	78 %
Bourdon 16	42	42	0	ce jeu n'a jamais eu de lère octave
Flûte harmonique 8	54	54	0	
Salicional 8	54	54	0	
Bourdon 8	54	54	0	
Prestant 4	54	54	0	Marquée Flûte 4 à la console
Plein Jeu	270	216	54	amputé d'un rang, rediapasonné et transféré au Grand-Orgue par Beuchet
Euphone 8	54	0	54	enlevé par Beuchet
Basson Hautbois 8	54	54	0	
Trompette 8	54	54	0	
Clairon 4	54	0	54	enlevé par Beuchet
Récit	463	342	121	74 %
Bourdon 16	42	0	42	remplacé par une Voix céleste certainement par Maille
Flûte 8	42	42	0	
Violoncelle 8	42	0	42	enlevé par Beuchet
Flûte harmonique 4	42	42	0	la partie harmonique a été coupée par Beuchet
Gambe 4	42	42	0	coupée en Flageolet 2 par Beuchet
Cor anglais 16	42	0	42	enlevé par Beuchet
Hautbois 8	37	0	37	enlevé par Beuchet
Voix humaine 16	42	42	0	
Trompette 8	42	42	0	
Clairon 4	42	42	0	actuellement au Positif
Pédale	72	72	0	100 %
Flûte 16	18	18	0	
Flûte 8	18	18	0	
Bombarde 16	18	18	0	
Trompette 8	18	18	0	
Total	1915	1620	295	85 %

Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux

par Robert Coustet

L'histoire de l'architecture néo-médiévale à Bordeaux a pendant longtemps été réduite à l'œuvre de restauration, au demeurant très controversée, de Paul Abadie. Cette approche restrictive et polémique n'a plus lieu d'être. Les travaux de M. Claude Laroche ont convaincu que le rôle d'Abadie ne fut pas seulement celui d'un restaurateur ; il fut aussi un bâtisseur original et un véritable artiste¹. L'étude de M. Jean-Claude Lasserre sur la réfection de la façade de l'église Sainte-Croix a démontré la complexité des problèmes à résoudre et l'intelligence des solutions adoptées². Maintenant totalement «révisée», la carrière d'Abadie est à situer dans le vaste courant de renouveau architectural de la seconde moitié du XIX^e siècle lié à la redécouverte du Moyen Age.

Nous savons qu'à Bordeaux, l'intérêt pour l'architecture médiévale s'est manifesté dès la fin de l'Ancien Régime, que la restauration des églises a commencé dès l'Empire et que la logique même du classicisme a conduit les architectes, Combes et Poitevin, à imiter le style d'origine des édifices sur lesquels ils avaient à intervenir³.

Par la suite, le développement de la sensibilité romantique, celui du goût pour l'archéologie ont encouragé les Bordelais à se rallier à la mode du néogothique. Par exemple, lorsque, dès 1839, l'architecte Auguste Bordes (1803-1868) fut chargé de bâtir la chapelle Saint-Vincent de Paul près du pont de Saint-André de Cubzac, il écrivit au maire de la commune pour demander qu'elle fut traitée en style gothique parce que «les formes qui caractérisent le gothique s'adaptent si bien au sentiment religieux qu'on ne doit pas hésiter à les reproduire ; elles ont la sympathie des populations de nos contrées et sous ce rapport elles méritent bien la préférence»⁴. La même année, pressenti pour construire l'église Notre-Dame de Talence, Bordes plaida auprès du Conseil des bâtiments civils en faveur d'un édifice de «genre gothique» souhaité à la fois par le nouvel archevêque, Mgr. Donnet, et par les fidèles : «ils avaient en effet compris, ceux-là qui demandaient le gothique qu'à aucun des modes d'architecture ne s'adapte le sentiment pieux plus qu'à ce genre distingué qui réunit tous les traits du système

1. Cl. Laroche, *Paul Abadie architecte, (1812-1884)*, R.M.N., Paris, 1988.

2. Cl. Laroche et J.-Cl. Lasserre, «La restauration de la façade de l'église Sainte-Croix de Bordeaux», *Société archéologique de Bordeaux*, tome LXXV, année 1984.

3. R. Coustet, «Le néo-médiéval en milieu classique : le cas de Bordeaux», *Atti del convegno : il neogotico e Europa nei secoli XIX et XX* (Pavie, 1985), Milano, Mazzotta, 1989 (repris sans les illustrations dans *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXX, année 1989).

4. A. Bordes, *Notice sur les édifices dont la construction et la restauration (lui) ont été confiées*, 2^e édition, Bordeaux, 1847.

antique, dont l'effet est puissant, dont les formes ont quelque chose d'aérien, d'élevé, aspirant vers le haut... Le sentiment religieux s'attache de préférence à tout ce qui paraît ancien ; chez l'homme et dans les monuments on vénère naturellement les formes qui portent l'empreinte de l'âge⁵. En fait, l'architecte devra se soumettre au dictat du Conseil des bâtiments civils qui le contraint à bâtir l'église en néo-grec.

La présence sur le siège épiscopal de Bordeaux de Mgr. Donnet va assurer le triomphe du néo-médiéval dans l'architecture religieuse. Le prélat imposa le gothique comme style officiel dans son diocèse. Outre les fameuses flèches ajoutées systématiquement aux façades des églises rurales, des sanctuaires flambant neufs s'élevèrent dans nombre de paroisses. A Bordeaux, les chantiers se multiplièrent. La décoration intérieure de la cathédrale Saint-André fut refaite et, après la malencontreuse démolition du cloître, Abadie édifia les nouvelles sacristies. L'archevêque fit restaurer Saint-Pierre par Mondet, la tour Saint-Michel par Abadie chargé aussi de la façade de Sainte-Croix ; il dota Sainte-Eulalie d'un clocher construit par Alaux ; il bénit les églises neuves de Saint-Ferdinand et de Notre-Dame de La Bastide (Abadie), de Saint-Louis des Chartrons (Brun), de Saint-Amand (Duphot), de Saint-Augustin (Faget), du Sacré-Cœur (Mondet), la chapelle du grand séminaire (Labbé) ainsi que celles des nombreuses congrégations qu'il attira dans sa métropole.

Parmi ce dernier groupe de constructions, le couvent de l'Assomption⁶ est un édifice exceptionnel qui occupe une place particulière dans l'architecture bordelaise. D'abord par son ampleur : il s'agit d'un vaste complexe architectural qui associe les bâtiments d'un couvent-école et une imposante chapelle. Ensuite parce que l'architecte ou, plutôt, les architectes ont réalisé une œuvre originale et de grande qualité ; parce que l'adoption d'un style néo-roman révèle les incertitudes et les tensions qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ont présidé aux recherches dans le domaine de l'architecture religieuse. Enfin, du fait de sa vocation éducative, l'édifice est étroitement associé à la vie sociale et intellectuelle bordelaise (fig. 2).

La construction de ce monument est liée au succès de l'ordre des religieuses de l'Assomption et aux pieuses ambitions de sa fondatrice, la mère Marie-Eugénie Milleret (1817-1898). Née dans une famille de la haute

bourgeoisie messine libérale et voltairienne, Marie-Eugénie se convertit à l'âge de vingt-neuf ans après avoir suivi une retraite de carême prêchée par Lacordaire. Dès lors, elle engagea sa vie contre le libéralisme et l'anticléricalisme. Dans ce but, elle fonda en 1839 une communauté dédiée à N.D. de l'Assomption, qui se proposait d'allier la vie contemplative et l'éducation des jeunes filles. En 1842, elle ouvrit à Paris, impasse des Vignes, un premier pensionnat qui comptait quatorze élèves. Rapidement, l'ordre connut le succès et les fondations se multiplièrent en France et à l'étranger : Le Cap (1849), Richmond (1850), Sedan (1854), Nîmes (1855), Londres (1857)⁷. En 1857, la maison-mère s'établit à Auteuil et, en 1860, fortement encouragé par Mgr. Donnet, l'ordre s'installa à Bordeaux dans un immeuble sis au 5 de la rue Terre-Nègre à Caudéran. L'année suivante, la préfecture de la Gironde reconnut l'existence légale de l'établissement qui fut autorisé à contracter un emprunt de 100 000 francs auprès du Crédit de France pour acquérir la maison⁸. Mais dix ans plus tard, il fallut songer à s'agrandir. Les religieuses choisirent le nouveau boulevard de Caudéran (aujourd'hui boulevard du Président-Wilson), tracé depuis 1865 et qui formait l'axe d'un riche quartier bourgeois. Les travaux commencèrent en 1870 et malgré la guerre ils furent poursuivis rapidement puisque, l'année suivante, les deux-tiers du corps central du nouvel édifice étaient à peu près terminés. Il fallut pourtant une dizaine d'années pour que l'ensemble prenne son allure actuelle avec l'achèvement du gros œuvre de la chapelle en 1882 et de son décor intérieur en 1900.

Les religieuses de l'Assomption ne s'adressèrent pas à un architecte bordelais, mais à Aymar Verdier qui était à leur service depuis les débuts de l'ordre. Verdier (1819-1880) reste encore mal connu mais tous les indices indiquent une personnalité originale et un artiste de talent. Né à Tours, il était à deux ans près du même âge que la mère Marie-Eugénie et cela

5. *Ibid.*

6. *L'Assomption*, lycée-école privée, 370 boulevard du Président Wilson, 3300 Bordeaux.

7. *Les origines de l'Assomption*, Tours, 1898, 4 volumes.

8. Bordeaux, Archives départementales, 6V6.

Fig. 1. — L'Assomption de la Sainte Vierge.
(Cliché M. Dubau,
© Inventaire général SPADEM).

Le tympan de la porte d'entrée accueille les visiteurs avec la seule sculpture figurative du couvent. Symboliquement, elle représente l'Assomption de la Vierge, patronne de l'établissement. Marie, au centre d'une mandorle, est élevée aux cieux par quatre anges. La composition reprend le schéma classique des tympans romans. L'œuvre n'est pas signée mais la délicatesse du graphisme et la finesse de l'exécution font penser au travail de Michel-Pascal, le sculpteur préféré de Paul Abadie.



Fig. 2. — L'Assomption : vue d'ensemble des façades. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

L'Assomption développe ses imposantes façades en bordure de l'ancien boulevard de Caudéran (aujourd'hui du Président-Wilson). Au centre, la partie la plus ancienne (1869-1870) correspond au projet de l'architecte Aymar Verdier. Au sud, en retrait et précédée par un porche bas, s'élève le frontispice de la chapelle achevée par Jean-Jacques Valleton en 1900. Le même architecte a, selon toute vraisemblance, construit la sévère annexe de l'internat, au nord. La succession des pignons, des retraits, le rythme des arcatures forment une composition robuste et pittoresque caractéristique du style néo-roman.

peut expliquer les rapports étroits et en même temps conflictuels qu'il entretint avec elle. Ancien élève de Labrousse, il commença sa carrière comme sous-inspecteur des travaux de Sainte-Clotilde, la première grande église néo-gothique parisienne. Nommé à la Commission des Monuments historiques dès 1848, il y siégea jusqu'en 1876. Architecte diocésain d'Amiens et de Beauvais, il fut en relation entre 1849 et 1871 avec Viollet-le-Duc qui apprécia son instruction, son habileté, son excellente éducation. Il participa à la restauration d'édifices importants en particulier les cathédrales de Noyon et de Senlis l'église Saint-Leu-d'Esserent (Oise) etc. Quoi qu'il en soit des incertitudes de son cursus, il apparaît clairement que Verdier s'impliqua dans l'architecture religieuse et dans la recherche d'un nouveau du style chrétien⁹.

Sa première œuvre connue, l'église Saint-Maur de Lunéville, construite entre 1849 et 1854, présente des détails que l'on retrouvera, développés et affinés, dans ses œuvres postérieures et en particulier à l'Assomption de Bordeaux. Par exemple, le portail en plein cintre de la façade est inscrit dans un pignon qui annonce celui de Touvent puis le porche du couvent bordelais ; la rosace, dérivée de celles de la cathédrale de Laon, ainsi que les oculi qui surmontent les baies géminées du chevet témoignent d'un goût exceptionnel et constant pour les ouvertures circulaires. L'église Saint-Maur ne révèle pas seulement un pionnier du style néo-roman, elle témoigne aussi d'une personnalité qui donne à Verdier «le statut d'un créateur original»¹⁰.

On peut connaître les idées de Verdier grâce à un personnage qui fut son ami intime et qui, à ce titre, se fit son porte-parole et s'appliqua à expliquer et à diffuser son œuvre : un certain docteur Cattois. Verdier et Cattois firent un grand périple en France, en Italie, en Espagne et en Allemagne. A leur retour, ils signèrent ensemble un ouvrage consacré à l'*Architecture civile et domestique au Moyen Age et à la Renaissance* afin d'offrir au public «des modèles ignorés à imiter, des exemples peu connus à suivre»¹¹. Les auteurs ne recommandaient pas pour autant «l'imitation servile (qui) détruirait nécessairement toute inspiration, toute originalité, toute spontanéité». Leur but était de présenter des monuments civils (palais, hôpitaux, maisons, fermes, granges), choisis dans un champ géographique ouvert (France, Espagne, Allemagne, Italie) afin de «faire ressortir les avantages incontestables

de l'architecture du Moyen Age et de la Renaissance et d'en faire saillir à tous les yeux le style si expressif, le caractère, le goût si naturel pour parvenir à le faire adapter autant que possible, aux nécessités de nos constructions modernes»¹².

La culture architecturale du docteur Cattois était reconnue au point que César Daly, le directeur de la célèbre *Revue Générale d'Architecture* déclarait que «parmi les gens du monde qui jugent nos revues et nous gens de métier, il en est peu d'aussi compétent et d'aussi éclairé»¹³. Cette réputation de connaisseur ouvrait à Cattois les colonnes de la presse d'architecture où il se faisait un devoir de publier les réalisations de Verdier et de développer une philosophie de l'architecture qui, à n'en pas douter, reflète les idées de son ami autant que les siennes. Ces articles de Cattois constituent donc, pour l'instant, les principales sources qui nous permettent de connaître l'œuvre de Verdier et sa signification et tout spécialement en ce qui concerne l'Assomption puisque l'établissement ne conserve pas d'archives, ni à Bordeaux, ni à la maison-mère de Paris.

La première étude du docteur concernant l'œuvre de son ami architecte est consacrée à la chapelle du château de Touvent près de Châteauroux¹⁴. Ce petit édifice construit peu avant 1860 dans la propriété de Mme Amédée Thayer, fille du général Bertrand (le

9. Ch. Bauchal, *Nouveau dictionnaire des architectes français*, Paris, 1887 et *Les concours des monuments historiques*, Paris, C.N.M.H.S., 1981 ; contrairement à ce qu'affirment ces notices, Verdier ne fut pas inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts (cf. M. Saboya, *Presse et architecture au XIXe siècle*, Paris, Picard, 1991, p. 166). Cf. aussi J.M. Leniaud, *Les cathédrales du XIXe siècle*, Paris, 1993, pp. 801-802.

10. J. Nayrolles, *Roman et néo-roman. De l'invention du passé dans la culture archéologiques et dans l'art du XIXe siècle*, thèse de Doctorat en Histoire de l'Art, Université de Toulouse-Le Mirail, 1994, exemplaire dactylographié, p. 258 et pl. 249-252.

11. A. Verdier et F. Cattois, *Architecture civile et domestique au Moyen Age et à la Renaissance*, Paris, 1864, 2 volumes, 176-240 p., figures dans le texte et 114 planches gravées.

12. *Ibid.*, tome I, introduction, p. 1.

13. M. Saboya, o.c., passim.

14. Dr. Cattois, «Chapelle du château de Touvent (Indre)», *Revue générale de l'architecture et des travaux publics* (= R.G.A.), vol. 18, 1860, col. 25-32, 52-71, 124-129 et pl. 8-11.

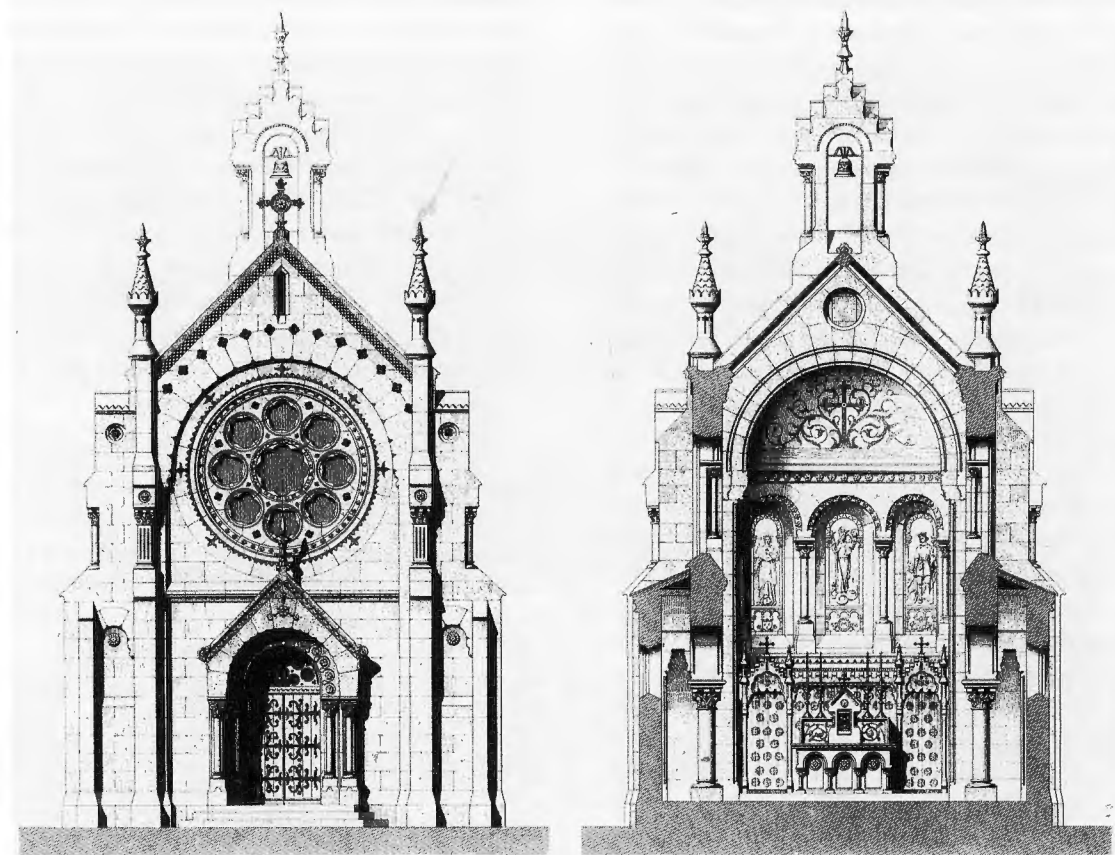


Fig. 3. — Chapelle de Touvent (Indre) : façade et coupe transversale, dans R.G.A., vol. 18 (1860), pl. 9.

Construite par Aymar Verdier peu avant 1860, la petite chapelle du château de Touvent (Indre) témoigne de son talent original. Renonçant à la fois aux styles antique et gothique dont les partisans s'affrontent avec vigueur, il opte pour le plein cintre «grave, mâle et sévère». Mais il ne s'enferme pas dans une formule néo-romane archéologique ; il emprunte le dessin de sa rosace au premier gothique de la cathédrale de Laon (fin du XIIe siècle) ; il renonce à tout décor figuré mais utilise en abondance les ornements géométriques pour souligner les profils architecturaux ; il multiplie les oculi et les arcs polylobés et festonnés. La chapelle de Touvent présente déjà les caractères qui font l'originalité de l'Assomption de Bordeaux.

fidèle compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène) devait à la fois servir de sanctuaire privé et de «mémorial de douleurs» de la Grande Armée. Cattois y voit une réussite exemplaire parce que Verdier a su se dégager du gothique archéologique dont depuis un quart de siècle «toutes les productions... ont trompé l'attente du public». Il dénonce, en effet, les nouvelles églises «gothiques», même les plus célébrées telles Sainte-Clotilde de Paris ou Saint-Nicolas de Nantes comme «pleinement hérétiques ou anticatholiques»¹⁵. Il soutient que l'architecture religieuse doit renoncer à ces pastiches plus ou moins stéréotypés, prendre pour modèle «la vraie basilique des temps primitifs du christianisme» et faire retour «aux règles qui régissent les dispositions de nos édifices de plus de dix siècles». En modèles, il propose Saint-Paul de Nîmes de Questel, les travaux de Gustave Guérin à Tours et ceux d'Abadie à Angoulême, en particulier Saint-Martial¹⁶. La chapelle de Touvent, pour modeste qu'elle soit, est à ajouter à cette liste car elle a permis à Verdier de réussir une synthèse entre «ce qu'il devait demander à son inspiration et à son talent et, en même temps, ce qu'il devait recevoir du siècle reculé d'où devait découler pour lui, dans son projet, le style qu'il devait adopter». Cattois approuve donc Verdier d'avoir respecté l'orientation rituelle est-ouest; d'avoir adopté un plan basilical; de signaler, à l'extérieur, le chœur «sacraire par excellence de la maison de Dieu», par la présence d'un campanile et, à l'intérieur, de lui réserver un décor particulièrement soigné. Enfin, Verdier, «artiste de la même tendance... presque de la même école» qu'Abadie, a eu l'intelligence d'adopter «la physionomie romane, c'est-à-dire grave, ample... d'une exécution mâle, sévère et nue».

Les belles planches gravées qui accompagnent l'article de Cattois montrent que Verdier a réussi, en effet, à créer un édifice rare et moderne par la manière personnelle dont il a joué avec le vocabulaire ornemental roman. En façade, le portail s'ouvre sous un porche dont la première archivolt est formée par des claveaux festonnés. Au registre supérieur se développe un immense arc de décharge en plein cintre, lui aussi festonné, dans lequel s'inscrit une large rosace dont les oculi présentent des ébrasements rubannés (fig. 3). Ce décor singulier et raffiné où se reconnaît «la leçon de Labrousse» (J. Nayrolles) sera repris, dix ans plus tard, à l'Assomption de Bordeaux.

Le couvent de Bordeaux s'inscrit dans la série des constructions entreprises par la mère Marie-Eugénie Milleret. Grâce au docteur Cattois nous savons que des relations privilégiées unissaient les religieuses de l'Assomption et Verdier «dont le talent s'était pour ainsi dire développé sous leurs regards»¹⁷. C'est ainsi que lorsqu'en 1842, les Assomptiades s'étaient installées à Chaillot, elles lui avaient tout naturellement confié l'agrandissement des bâtiments. Les travaux avaient été exécutés en style gothique car «les religieuses mues par un secret instinct [s'attachèrent] à un style qui leur paraissait... en harmonie avec leurs idées et leurs desseins». Ce premier pavillon gothique de Verdier se distinguait par une disposition qui «traduisait sans prétention son usage intérieur». Sa simplicité était atténuée par «des degrés tracés sur les faces libres au dehors et par des oculi ouverts en rangs inclinés [qui] annonçaient de loin un escalier de grande proportion». Ce superbe escalier fut enrichi d'une rampe en fer forgé d'une telle qualité que, lorsque le pavillon fut détruit, elle fut récupérée pour être réemployée dans la nouvelle installation.

En effet, l'aménagement des grands boulevards parisiens obligea les religieuses à changer de place et, en 1857, à acheter à Auteuil le domaine de la *Thuilerie*. C'était, au milieu d'un parc immense, un petit château Renaissance que Verdier fut chargé de transfor-

15. Construite par Gau et Ballu entre 1846 et 1857, Sainte-Clotilde est considérée comme la première église néo-gothique de Paris. Saint-Nicolas de Nantes est une des grandes réalisations de Lassus, ami de Viollet-le-Duc et principal représentant français du gothique archéologique.

16. L'église Saint-Paul de Nîmes (1841-1849) construite par Questel et superbement décorée de peintures murales par Hippolyte Flandrin passe pour le manifeste du néo-roman méridional. L'œuvre la plus connue de Gustave Guérin, architecte diocésain de Tours est Saint-Etienne. Mais la construction de cet édifice ne débuta qu'en 1867. Cattois ne peut donc s'y référer et sans doute fait-il allusion à une œuvre antérieure de Guérin, la chapelle des Lazaristes, datée de 1860 (cf. J. Nayrolles, o.c., p. 1120). Saint-Martial d'Angoulême (1851-1856) de Paul Abadie serait l'un des premiers exemples de «néo-roman archéologique» (cf. Cl. Laroche, o.c., pp. 171-172).

17. *Encyclopédie d'architecture* de V. Calliat et A. Lance, Paris, chez Bance, n° 4, 5, et 6, avril, mai et juin 1860 : «couvent de l'Assomption à Auteuil». Les citations qui suivent sont toutes extraites de ce long article de Cattois.

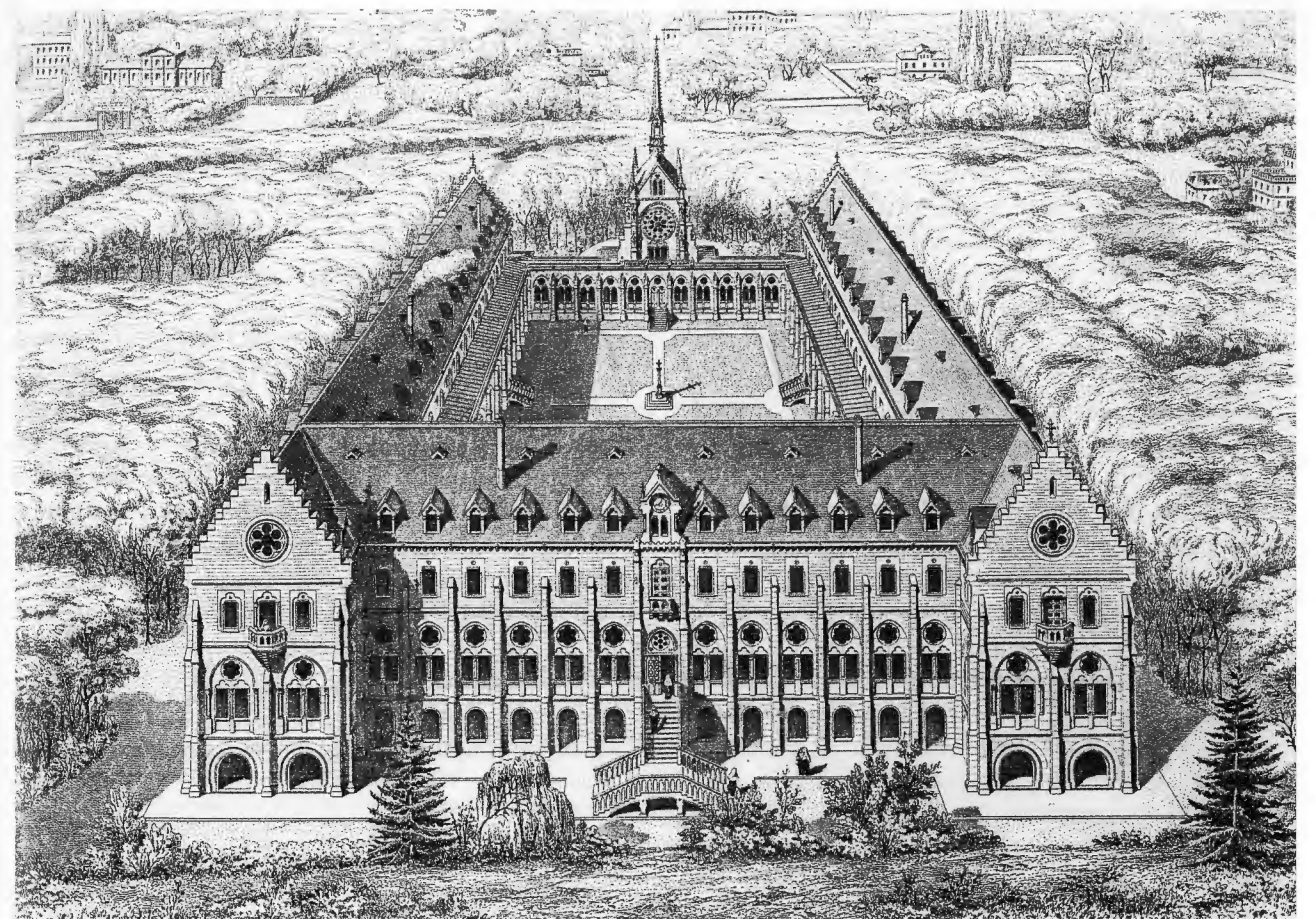


Fig. 4. — Couvent de l'Assomption à Auteuil, dans *Encyclopédie d'architecture* [1860], 11e année, pl. 16.

Ce projet pour le couvent d'Auteuil qui ne sera réalisé que partiellement préfigure celui de Bordeaux. Le plan en quadrilatère correspond à l'idée que «rien ne rappelait mieux une villa romaine que le cloître». Dans l'axe de la façade, en situation privilégiée et convenablement orientée, Verdier greffe la chapelle. Pour répondre à la volonté expresse des religieuses, il donne à l'édifice une allure gothique en dessinant les ouvertures en arcs brisés. On devine que la façade de la chapelle avec sa rosace et ses pinacles reprend le dessin de Touvent; cependant le campanile qui signale le chœur donne à l'édifice une silhouette et un élan qui font penser à la Sainte-Chapelle de Paris.

mer. Ce second établissement, détruit en 1926, nous est connu grâce à l'irremplaçable docteur Cattois qui en publia le projet dans l'*Encyclopédie d'architecture*, en 1860. Célébré comme «un édifice entièrement original, le plus grand, le plus important de son style qui ait été fait à Paris et, peut-être en France», ce couvent d'Auteuil est en quelque sorte le prototype de celui de Bordeaux, construit dix ans plus tard (fig. 4).

Cattois ne cachait pas que la construction d'Auteuil présentait quelques défauts. Il jugeait que l'axe de la façade principale formé par «une travée sans saillie, sans prééminence» était insuffisamment affirmé. Au delà des quelques faiblesses qui relevaient du projet architectural lui-même, la réalisation du bâtiment avait en outre souffert d'un «léger conflit d'amour-propre entre la fondatrice et le maître-d'œuvre». En lisant entre les lignes on devine les interventions de la mère Marie-Eugénie et l'on comprend que trop de modifications ont été imposées à l'architecte «obligé de passer sous les fourches caudines d'un conseil de femmes et de femmes en religion». Ainsi le dessin publié dans l'*Encyclopédie d'architecture* représente un état idéal qui ne fut jamais réalisé. La construction imaginée par Verdier aurait dû former un quadrilatère autour d'un cloître sur lequel se greffait la chapelle dans le prolongement de l'axe central, selon une disposition plus proche des schémas rationalistes de J.N.L. Durand que de la tradition des abbayes médiévales. Mais le grand mérite de Verdier était précisément de n'être pas passéiste. Cattois le félicite d'avoir su «profiter d'innovations récentes pour traiter à sa manière, sans rejeter la tradition des formes, les plafonds qui représentaient le plus de surface, voulant par là donner à l'air et à la lumière une plus large circulation. Il a employé des poutres et des solives de fer toutes apparentes au milieu des planchers en poteries qu'elles soutiennent. Des consoles d'un élégant et mâle profil ont été forgées et battues pour servir d'appuis aux plus lourdes traverses et diminuer de la sorte leur portée. Malgré la nouveauté de ce mélange de métal et de maçonnerie d'ancienne façon, malgré l'imprévu d'une combinaison de ressources inconnues du Moyen Age dans un édifice qui en reflète toute la physionomie, il règne néanmoins dans l'ornementation mixte dont nous parlons un air de parenté avec tout le reste qui justifie l'audace de la tentative...» De tels propos,

complétés par les dessins des consoles métalliques utilisées dans le réfectoire et dans le grand parloir (fig. 5) révèlent une adhésion aux théories que, trois ans plus tard, Viollet-le-Duc va brillamment développer dans ses célèbres *Entretiens sur l'architecture*¹⁸ (fig. 6). A Bordeaux, on ne trouve pas trace de consoles apparentes en métal. En revanche, Verdier y a repris, dans les sous-sols, la formule de couvrement dont Cattois avait souligné l'intelligente modernité (fig. 7). En somme, même avec des défauts que dans un souci d'objectivité le docteur Cattois se fait un devoir de souligner, l'édifice d'Auteuil est exemplaire car il associe intelligemment le style gothique qui est celui de l'architecture chrétienne à un programme complexe («ce n'est point un couvent, ni une congrégation, ni un collège, ni un pensionnat, c'est tout à la fois») maîtrisé grâce à des techniques modernes et à une pensée rationnelle.

Même si les archives manquent, nous entrevoyons déjà l'importance de l'Assomption de Bordeaux. Le couvent bordelais fit, à son tour, l'objet d'une publication du docteur Cattois dans la *Revue générale d'architecture*, cette fois-ci¹⁹. C'est ce texte qui nous apprend que les dessins de l'édifice étaient achevés en 1869 et que la partie centrale fut élevée durant les années terribles de 1870 et 1871 puisqu'à ce moment là l'œuvre en était, selon Cattois, «au tiers environ de son achèvement complet»²⁰. Les planches, en particulier la façade principale, les chapiteaux, témoignent d'une extrême fidélité à ce qui fut construit. En revanche, d'autres dessins et tout spécialement ceux des plans (fig. 8) prouvent que l'œuvre ne fut pas conduite à son terme selon le projet d'origine.

18. Viollet-le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*, Paris, 1863, rééd. Pierre Mardaga, 1977. La justification de l'emploi du fer fait plus précisément l'objet du douzième entretien et les consoles métalliques proposées par Viollet-le-Duc, d'un dessin nettement plus évolué que celui de Verdier, illustrent les planches 1 et 2 du treizième entretien (cf. fig. 6).

19. R.G.A., vol. XXVIII, 1869 : annonce un article à venir et présente cinq planches ; vol. XXVIII, 1870 pp. 150-161, texte de Cattois et trois planches.

20. R.G.A. vol. XXVIII, p. 156.

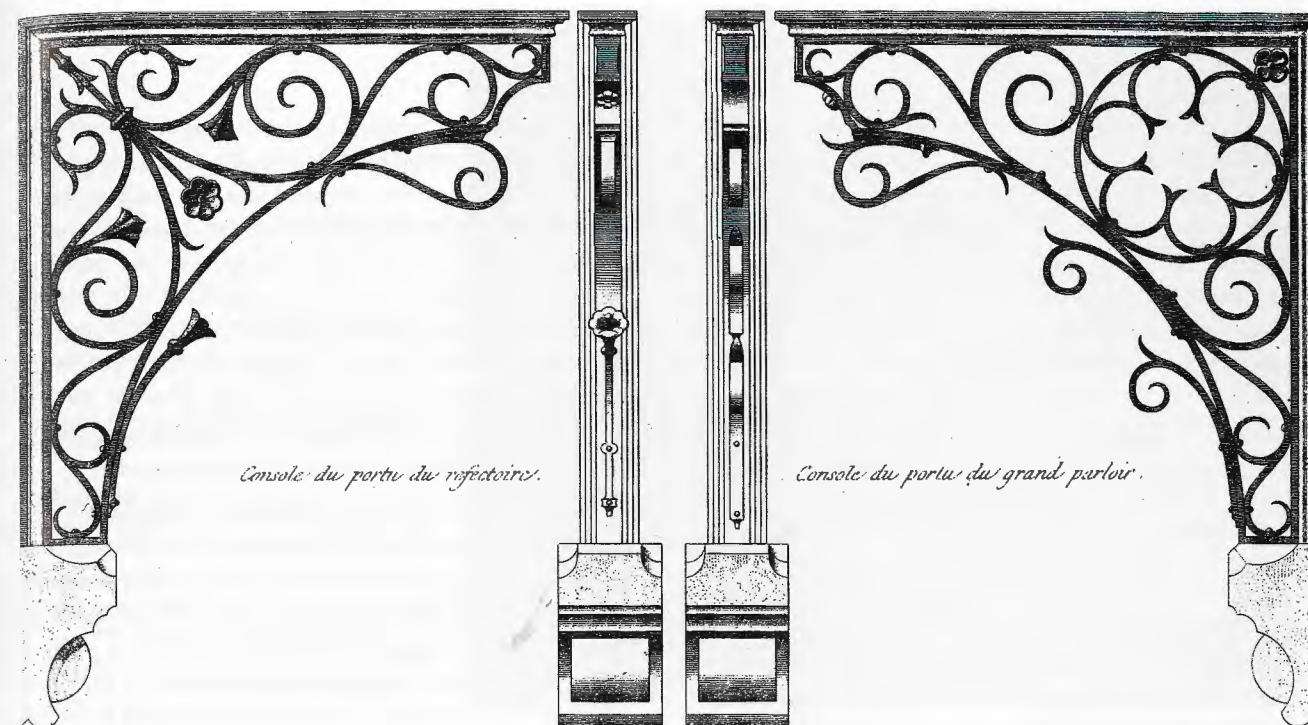


Fig. 5. — Couvent de l'Assomption à Auteuil : consoles en fonte, dans *Encyclopédie d'architecture*, 10e année, n° 39, pl. 9.

Dans le douzième *Entretiens sur l'architecture*, Viollet-le-Duc justifie l'usage du fer dans les constructions nouvelles. Il y voit un procédé moderne pour retrouver la logique de l'architecture médiévale : «grâce à nos matériaux, à l'emploi du métal en grandes pièces dans les constructions, nous pouvons aller au delà des maîtres du moyen-âge, mais ce ne peut être en ignorant ce qu'ils ont fait». Au couvent d'Auteuil, Verdier met en pratique cette théorie et l'appliquera à nouveau à Bordeaux pour la couverture des sous-sols de l'Assomption (cf. fig. 7).

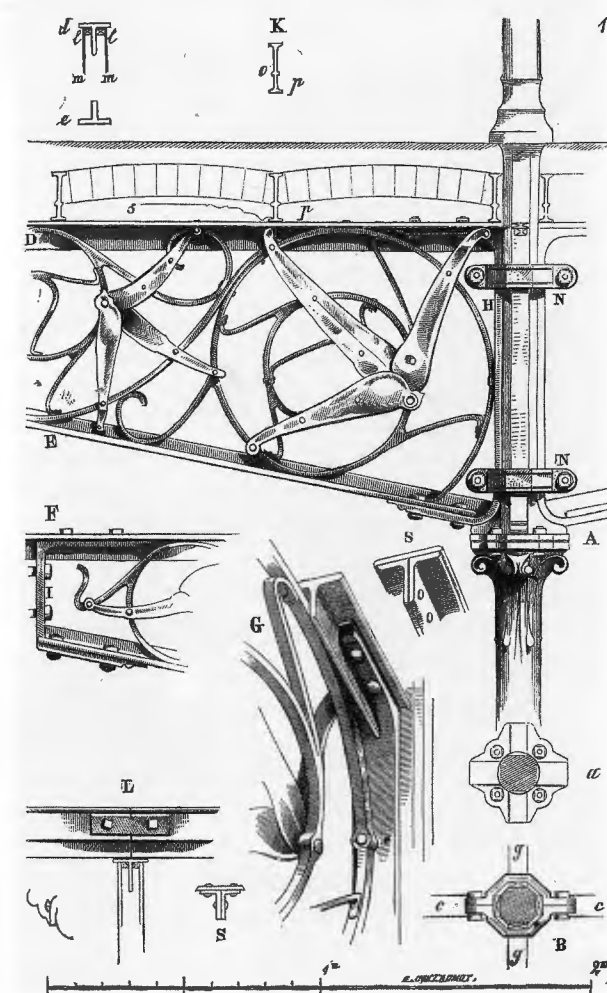


Fig. 6. — E. Viollet-le-Duc : fermes métalliques dans *Entretiens sur l'architecture*, 1863.

La partie proprement conventuelle, au centre de la composition, a été exécutée telle qu'elle apparaît sur les planches de la R.G.A. à ceci près qu'elle est restée partiellement inachevée (fig. 9 et 10, 11 et 12). Le projet prévoyait un cloître fermé. Or, le quatrième côté, sur lequel aurait dû se greffer la chapelle, n'a pas été construit. Les pierres d'attente, aux flancs de la galerie nord prouvent bien que tout fut mis en place pour sa réalisation (fig. 13). Le docteur Cattois insiste d'ailleurs longuement sur l'idée que la vie familiale antique correspondait à celle des communautés religieuses modernes ce qui justifie que Verdier qui avait vu les patios espagnols, les atriums de Pompei, les cours des demeures orientales ait conçu «un plan déjà réalisé par l'antiquité et toujours reproduit depuis elle jusqu'à lui dans des circonstances analogues»²¹. Un vestibule de petites dimensions mais dont les murs sont ornés par des arcatures en plein cintre élégamment moulurées, donne accès au cloître ; il possède encore les belles portes et les boiseries ainsi que les impostes en fer forgé dessinées par Verdier (fig. 14). Le cloître est formé par trois galeries voûtées d'ogives ; chaque travée est éclairée par des baies jumelées sommées d'un oculus et fermées par des verrières associant motifs géométriques colorés et grisailles²² (fig. 15). De larges doubleaux rubannés multiplient les flexions qui créent un effet de préciosité accentué encore par les délicates modénatures des baies et par les sculptures des chapiteaux et des clefs de voûte (fig. 16).

L'inachèvement du cloître change donc considérablement l'esprit de l'édifice qui, au lieu d'être le «refuge monastique» clos voulu par Verdier (fig. 17), s'ouvre largement sur le parc auquel on accède par un perron (fig. 18, 19 et 20). Mais en revanche tout ce qui a été construit reproduit jusqu'aux moindres détails les dessins de l'architecte qu'il s'agisse de l'élévation générale du corps central ou de l'ordonnance du cloître, de la mouluration des corniches ou des baies, de la sculpture des chapiteaux et des fleurons ou même du tracé des vitrages.

A l'évidence, l'Assomption de Bordeaux devait reprendre le parti général du couvent inachevé d'Auteuil. Mais l'édifice bordelais est incontestablement plus abouti. A titre d'exemple, les pavillons qui, à Auteuil comme à Bordeaux, cantonnent la façade sont, dans le second cas, plus fortement soudés au corps central et, grâce au jeu des percements et des

arcatures, leur élévation intègre le pignon dans une composition globale qui fait défaut à Auteuil (fig. 21). De même, l'imperfection que Cattois avait signalée dans le frontispice de la maison-mère, à savoir l'insuffisante affirmation de l'axe central, est très adroitement corrigée dans la version bordelaise : le porche hors-œuvre surmonté par une baie verticale rompant la continuité des oculi et la haute lucarne de la toiture créent une ligne verticale fortement affirmée au milieu de la façade sans pour autant en rompre le rythme général (fig. 10).

La grande originalité hautement revendiquée par Verdier est le style roman retenu pour les élévations et pour le décor au lieu du néo-gothique qui avait été adopté à Auteuil. Cattois explique que «plus de liberté ayant été laissée à l'artiste», celui-ci a préféré adopter le roman «cette langue de pierre si grave, si solennelle». Il justifie ce choix en vantant «la noblesse de l'arc en plein cintre qui nous rappelle toujours à la belle courbe des anciens», en affirmant que ce style est «plus mâle et plus simple, plus religieux et plus monastique surtout»²³ (fig. 22). Il s'abrite, enfin, derrière l'exemple de la toute récente église Saint-Ferdinand de Bordeaux et les encouragements qu'Abadie, son architecte, avait bien voulu accorder à Verdier.

En effet, si en d'autres occasions Verdier n'avait pas hésité à rendre hommage à Viollet-le-Duc en le saluant comme «l'un des premiers rénovateurs de notre art et de notre goût national et l'un de nos plus illustres maîtres dans le grand œuvre d'une autre renaissance»²⁴, c'est à Paul Abadie, «l'homme du roman» (B. Foucart) qu'il se rallie lorsque lui est donnée l'occasion de travailler à Bordeaux. Faute de documents (nous n'avons ni projets préparatoires ni correspondance) nous ne connaissons pas, pour l'instant, les relations précises qui lièrent l'architecte de l'Assomption et celui de Saint-Ferdinand. Mais le texte

21. *Ibid.*, p. 155.

22. Les verrières de la galerie nord sont encore en place ; celles de la galerie ouest ont été déposées ; celles de la galerie sud n'ont jamais été réalisées.

23. R.G.A., vol. XXVIII, p. 160.

24. Verdier et Cattois, o. c., t. I, p. 142.

Fig. 7. — Le plafond du sous-sol.
(Cliché M. Dubau,
© Inventaire général SPADAM).

Le sous-sol est couvert par un plafond formé par des voûtains de briques légères tendus entre des solives métalliques. L'ensemble est porté par des poutres de fer dont les rivets ornés de rosettes deviennent des ornements. Déjà utilisé au couvent d'Auteuil, ce système de couverture montre que pour Verdier comme pour Viollet-le-Duc l'usage du style néo-médiéval est associé à la recherche de solutions constructives contemporaines.

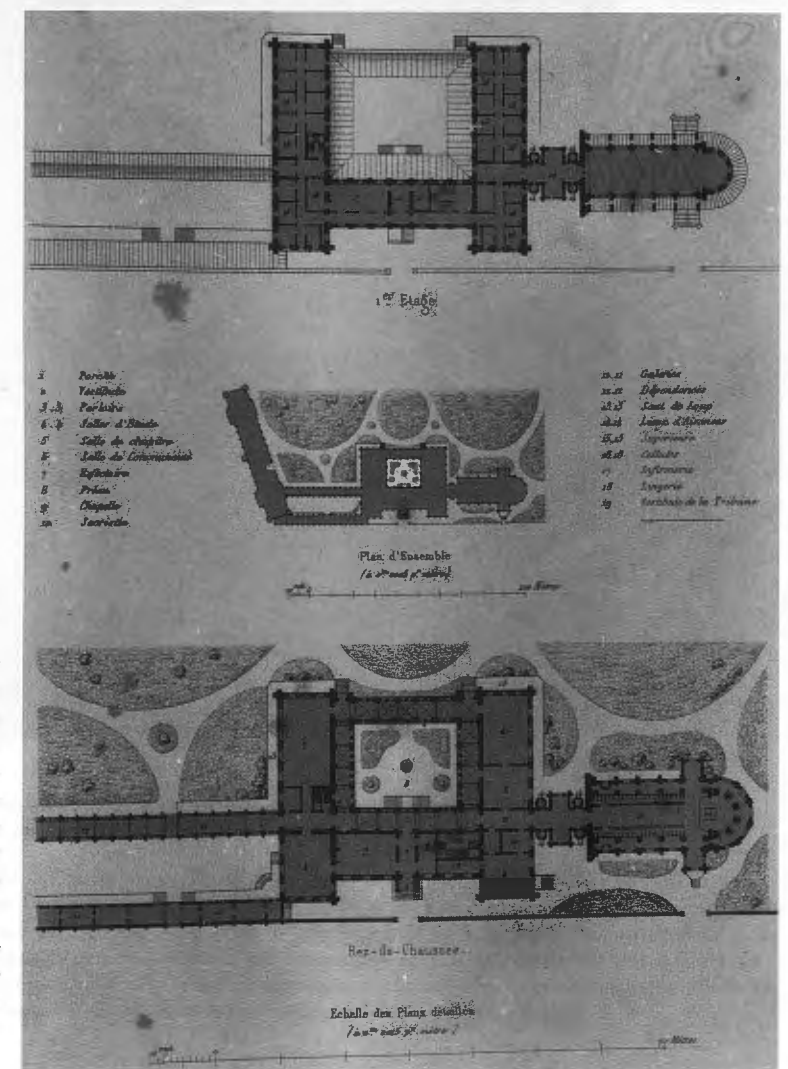


Fig. 8. — Monastère de l'Assomption à Bordeaux : plans, dans R.G.A., vol. XXVII, pl. 56, 1869.

Ce plan daté de 1869 montre le projet mis au point par Verdier après les remaniements imposés par la mère Marie-Eugénie. Le couvent aurait dû se développer autour d'un cloître fermé. En ce qui concerne la chapelle, il est certain que dans un premier temps, Verdier avait souhaité la placer dans l'axe de la composition selon la disposition déjà envisagée pour Auteuil (cf. fig. 4). La curieuse solution proposée répond à un véritable «caprice» de la mère Marie-Eugénie.

En fin de compte, le quatrième côté du cloître ne fut pas construit et la chapelle sera implantée à la place de l'aile sud. Ainsi, la construction perdit l'ordonnance régulière souhaitée par Verdier.



Fig. 9. — L'Assomption. Façade principale : porche travée centrale et travées latérales, dans R.G.A., vol. XXVII, pl. 58, 1869.

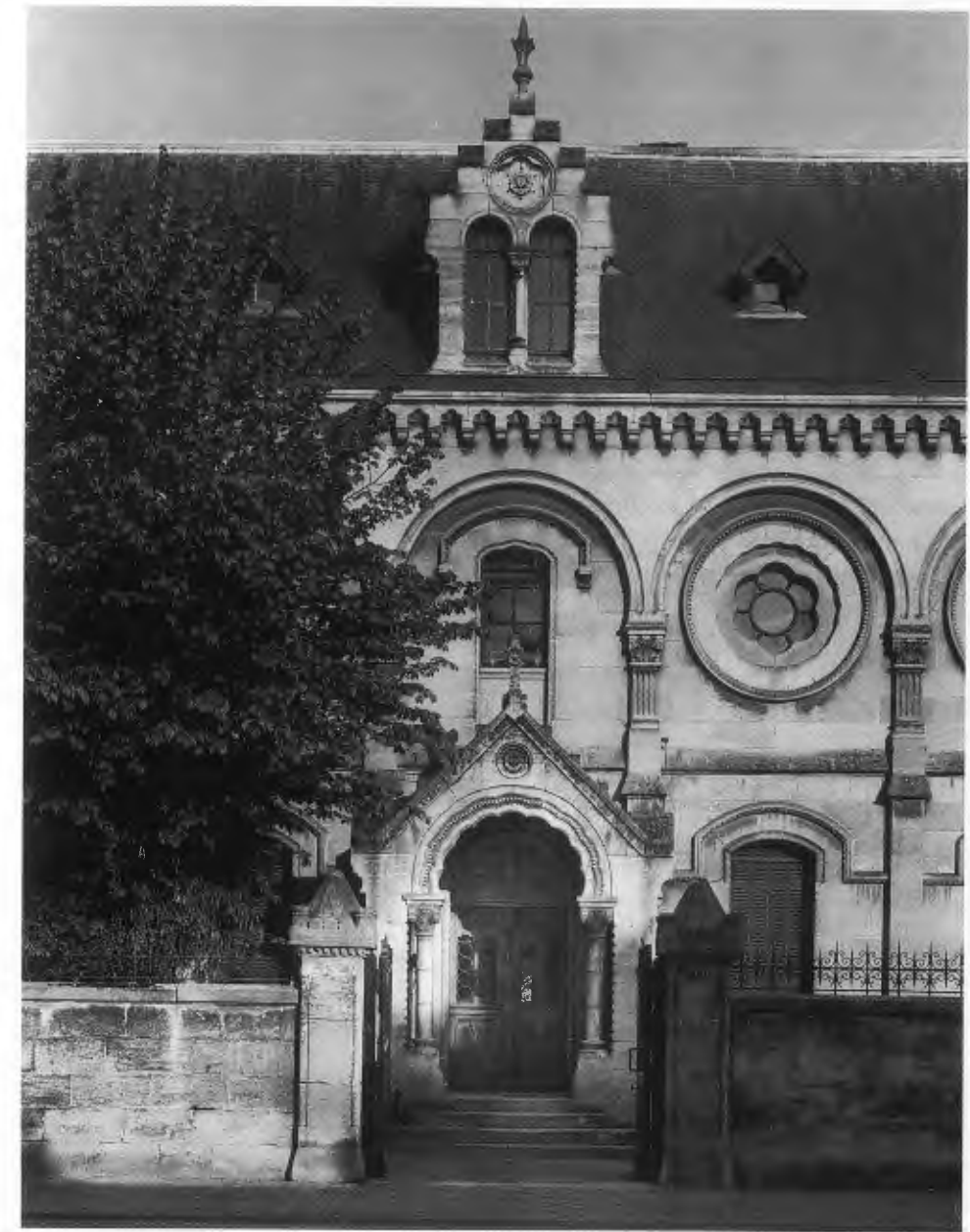


Fig. 10. — Le corps central de la façade. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADAM).

La partie centrale a été réalisée avec une parfaite fidélité au dessin de Verdier qui traite les surfaces murales avec une belle vigueur plastique. L'unité est assurée par la succession des arcs formerets ainsi que par la dentelure de la forte corniche. L'axe de la composition qui était insuffisamment indiqué au couvent d'Auteuil est, ici, bien marqué par le porche lequel reprend (mais avec plus de recherche dans les détails décoratifs) celui de Touvent. Au-dessus de la baie centrale, l'arc segmentaire atténue la rupture de la succession des oculi. La lucarne avec ses baies géminées prolonge l'effet de verticalité mais par des rappels subtils (l'ornement circulaire au centre du pignon, le fleuron...) elle maintient des liaisons avec le porche ainsi qu'avec le pavillon latéral.

du docteur Cattois est là qui confirme que les deux hommes se connurent et qu'Abadie encouragea Verdier à opter pour le néo-roman²⁵.

On peut chercher dans *L'Architecture civile et domestique du Moyen Âge* sinon les sources, du moins des modèles pour l'Assomption. Entr'autres constructions, Verdier et Cattois avaient retenu la ferme de Meslay près de Tours. Ils reconnaissent à cet édifice qu'ils dataient du XIII^e siècle, une «véritable valeur d'application possible aux exploitations rurales de notre temps». Certes l'Assomption est un bâtiment urbain mais on peut, peut-être, retrouver dans l'élévation des pavillons de sa façade le haut pignon qui donne son caractère à Meslay et, aussi, les percements circulaires profondément ébrasés. L'infirmerie de l'ancienne abbaye d'Ourcamp (Oise) avait aussi capté leur attention et ils avaient noté que «l'on y voit le plein cintre régner avec l'ogive»; il n'est pas impossible que Verdier ait emprunté à ce bâtiment cistercien du XIII^e siècle le parti des baies géminées surmontées par un oculus polylobé s'inscrivant à l'intérieur de puissantes arcatures. Verdier porta aussi une attention particulière à l'hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) dont il dessine les chapiteaux «variés et refouillés avec beaucoup de délicatesse, chacun d'eux formé de feuilles larges et grasses... entrelacées par les plus singuliers caprices». Il est possible que les chapiteaux de Saint-Antonin, ainsi peut-être que ceux de Moissac, lui aient servi de référence. Mais une source plus directe pourrait être trouvée dans certaines églises du diocèse de Beauvais dont il avait en charge la restauration; les parentés sont étroites avec les chapiteaux du chœur de Saint-Leu-d'Esserent (fig. 23, 24 et 25). Enfin, dans une maison de Figeac ornée au premier étage d'une galerie avec des oculi polylobés, il note avec soin «un de ces accidents heureux de la taille de la pierre... Il s'agit de montants de fenêtres et de claveaux d'ogives rabattus, taillés en biseau et ciselés sur leur angle de manière à produire un évasement d'un meilleur effet»²⁶. On peut tenir pour assuré qu'il faut trouver dans ce qui lui semble «un trait spécial» des pays méridionaux l'origine de certaines des recherches décoratives particulièrement raffinées de l'Assomption comme les festons des piédroits et de l'arc du porche, les ébrasements sinués des oculi et les ogives à chevrons du cloître. Très différent est le tympan sous le porche consacré à l'Assomption de la Vierge représentée dans une

mandorle soutenue par quatre anges. Le schéma de composition est roman mais le graphisme fluide et le modelé délicat rattachent ce bas-relief à la tradition précieuse de l'orfèvrerie gothique (fig. 1). Cette jolie sculpture n'est malheureusement pas signée. Peut-être pourrait-on en chercher l'auteur du côté de l'équipe du chantier de Saint-Ferdinand, Jean Mora ou plus vraisemblablement Michel-Pascal (fig. 1). Ainsi, lorsqu'en 1870, Cattois présente l'édifice dans la *R.G.A.*, il est à ses yeux exemplaire «par son aspect de construction presque civile, avec son style austère et sobre» et parce que «si ce n'était l'église qui l'accompagne et quelques traits ou signes des plus faciles à retrancher par la pensée (on dirait) une maison antique ou même une grande habitation des temps reculés telle qu'il s'en voit encore en Espagne et surtout à chaque pas en Orient»²⁷. Néanmoins, la restriction concernant l'église est de taille et pose dans un premier temps le double problème de sa situation et de son style et dans un second temps celui de son attribution.

Sur le plan publié dans la *R.G.A.* (fig. 8) la chapelle est disposée dans le prolongement de la façade du couvent de manière à présenter son flanc sur le boulevard de Caudéran selon une orientation nord-sud. Or le docteur Cattois insiste longuement sur le fait que cet emplacement ne correspond pas aux vœux de l'architecte. L'idée première de Verdier était de «fixer la chapelle en son lieu d'élection, au milieu même de la façade, vers la principale porte d'entrée»²⁸. Il entendait imposer à Bordeaux la solution qu'il avait déjà souhaitée pour Auteuil (fig. 4) et qui lui semblait «de bon sens et de bon droit». Pour lui, «l'honneur du sanctuaire» commandait un schéma de type classique qui faisait de la chapelle l'axe de toute la composition. Cattois déclare formellement que «sur ce point, l'artiste n'a pas eu sa liberté d'action et de disposition». Il

25. Le texte de Cattois (cf. note 20) précise que «le sentiment de M. Abadie justifierait notre amicale approbation (au choix du style roman) si nous n'avions à nous appuyer de notre impartialité» et, après avoir rendu hommage aux «combinaisons heureuses dans l'élévation de la belle église de Saint-Ferdinand» il conclut que «son jugement est du plus grand poids dans notre balance».

26. Verdier et Cattois, o. c., t. I, p. 146 et s.

27. *R.G.A.*, vol. XXVIII, p. 153.

28. *Ibid.*, p. 159.

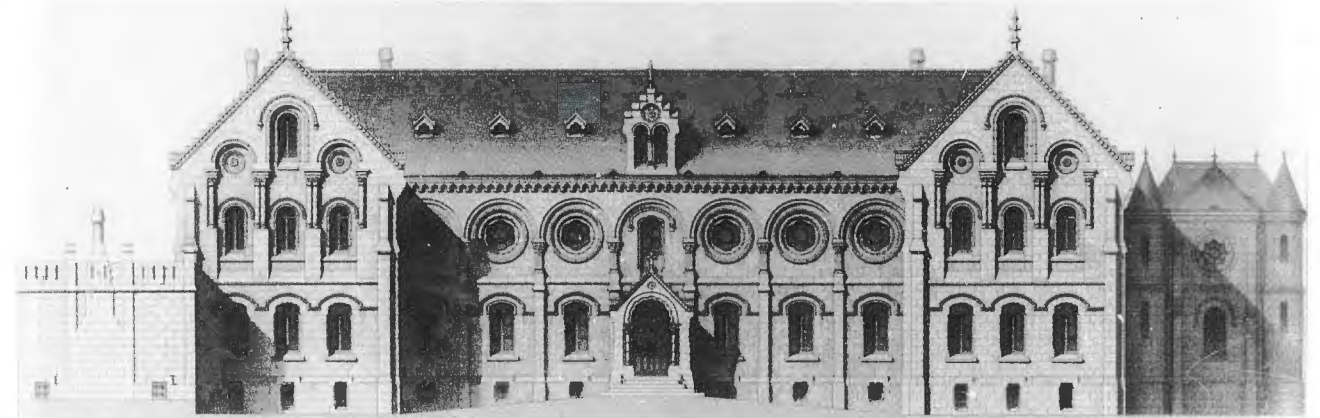


Fig. 11. — L'Assomption : élévation de la façade principale d'après le projet d'A. Verdier publié dans *R.G.A.* ; vol. XXVII, pl. 55, 1869.



Fig. 12. — L'Assomption : façade principale, état actuel. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

La comparaison entre le projet et la réalisation permet de juger des changements intervenus en cours de réalisation. Par suite du désaccord entre la mère Marie-Eugénie et l'architecte au sujet de l'emplacement de la chapelle, l'aile sud du couvent ne fut pas construite. Finalement placée au flanc du cloître, la chapelle se trouve en retrait de la façade désormais dissymétrique.

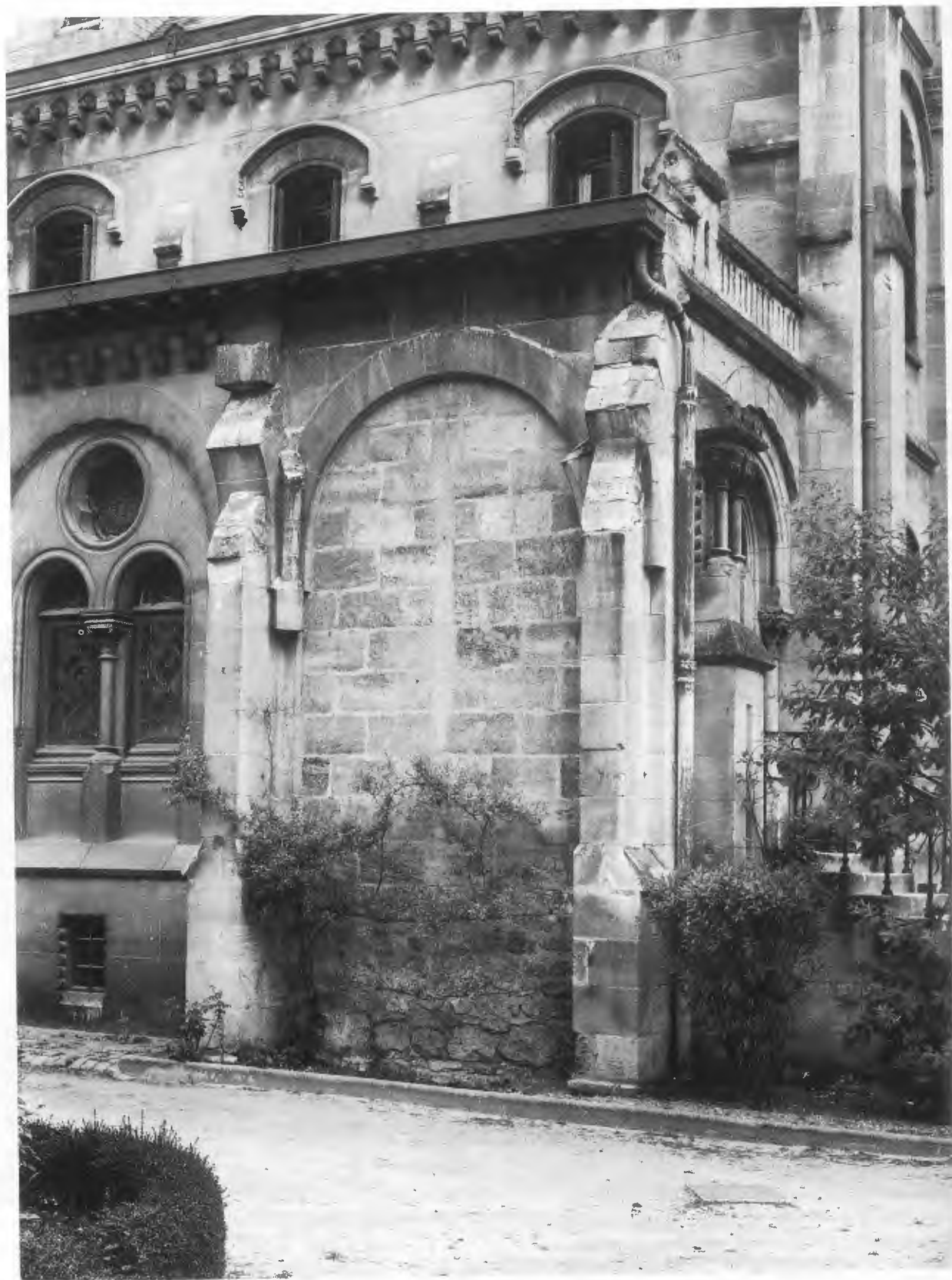


Fig. 13. — Le cloître : départ de la quatrième galerie, non construite. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Le plan et les dessins montrent que Verdier avait prévu de centrer son bâtiment autour d'un cloître auquel il accordait une valeur symbolique car il correspondait à la disposition des maisons antiques grecques et romaines, à celles des demeures traditionnelles de l'Orient et de l'Espagne, à celle, enfin, des «vieilles retraites de moines ou de nonnes, telles qu'elles nous sont venues du Moyen-Age et de la Renaissance et même des premiers temps du christianisme». Ce détail de la construction prouve que tout était en place pour construire la quatrième galerie. L'arrêt des travaux est lié au changement de parti en ce qui concerne l'emplacement de la chapelle.



Fig. 14. — Le vestibule. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Présumé en son état d'origine, le vestibule forme un espace aux dimensions modestes mais harmonieux, de pierre blanche et de bois clair. Verdier a réduit le décor sculpté aux moulures des arcades en plein cintre délicatement soulignées de perles. Il a donné aux chapiteaux un profil archaïque qui évoque certains modèles du roman rhénan. La belle imposte en fer forgé s'inspire du dessin de la grille de l'église de Braine près de Soissons publiée par Viollet-le-Duc dans son Dictionnaire raisonné de l'architecture française (tome 6, p. 67, pl. 10).



Fig. 15. — Les fenêtres du cloître et la cour. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

La poésie du cloître est en grande partie liée à la douce lumière qui, à l'origine, filtrait à travers des vitraux en grisaille dont le dessin a été donné par Verdier. En fait, ces verrières sont de véritables fenêtres que l'on peut ouvrir, à l'occasion, pour profiter de la vue sur la cour intérieure.

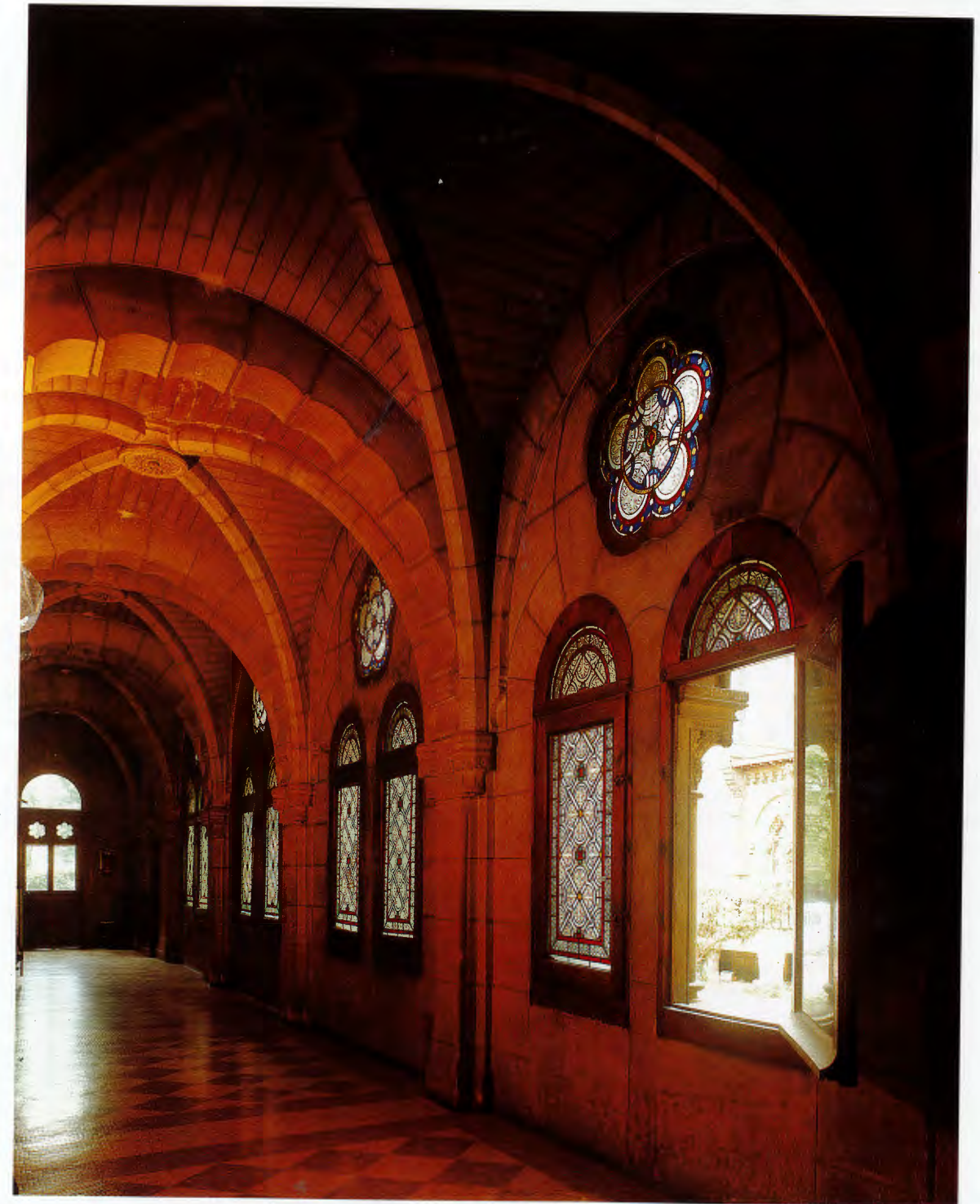


Fig. 16. — Le cloître. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Le voûtement des trois galeries du cloître a été traité avec une particulière originalité. De puissants arcs doubleaux déterminent des travées d'ogives dans lesquelles s'inscrivent des baies géminées en plein cintre sommées par un oculus polylobé. La personnalité de Verdier se manifeste dans le traitement des moulurations à la fois schématique et contrasté. Le profil des doubleaux aux claveaux renflés et rubannés s'oppose à celui des ogives très plates et des clefs parfaitement circulaires. Des pilastres sans chapiteaux, aux angles adoucis par des colonnettes, sont cantonnés par des consoles sur lesquelles retombent les ogives.

insiste sur l'âpreté du débat entre l'architecte et la mère Marie-Eugénie. «J'ai été témoin — précise le bon docteur — de toutes ses peines, de tous ses regrets à ce sujet, et nulle instance et insistance n'a pu vaincre la résistance sur ce point important». Et de déplorer pour finir non sans quelque benoîte perfidie qu'il ait fallu sur une question aussi importante céder «à l'amour-propre, au caprice toujours vivant dans la femme en religion». Il est possible que le mur-pignon qui se développe au-dessus de la terrasse, perpendiculairement à la façade, et qui porte la trace de baies obturées corresponde à l'amorce du projet imposé à Verdier (fig. 26).

Telle que permet de l'imaginer le plan de la R.G.A. (fig. 8), la chapelle voulue ou finalement acceptée par la mère Marie-Eugénie n'en aurait pas moins été imposante. Elle eût été formée par un vaisseau de quatre travées voûtées d'ogives, flanqué par des collatéraux plus bas, et complété par un court transept et par un ample déambulatoire. L'ensemble devait être largement éclairé par les baies des bas-côtés et par celles des parties hautes de la nef et du chœur. Elle ne jouxtait pas le bâtiment conventuel et la liaison était assurée par une sorte de châtelet de plan cruciforme cantonné, en ses angles rentrants, par des tours.

L'élévation extérieure de cette annexe est figurée sur les planches de la R.G.A. (fig. 12 et 17). En revanche, celle de la chapelle n'est pas présentée. Impossible, par conséquent, de l'imaginer avec certitude, mais on peut penser que, guidé par un souci d'unité, Verdier y avait repris les baies en plein cintre, les oculi festonnés et l'ensemble du vocabulaire ornemental capable d'affirmer dans l'église comme dans le couvent, un caractère roman.

En fin de compte, ce second projet ne fut pas, non plus, réalisé et la chapelle que nous connaissons représente une troisième solution. Cette chapelle actuelle, en effet, ne correspond ni par sa situation, ni par son parti structural aux précédentes études de Verdier. Elle est placée en bordure du long côté sud du cloître, disposition qui présente l'avantage de se rapprocher du plan habituel des abbayes cisterciennes et de respecter l'orientation canonique est-ouest.

Cette chapelle se développe sur deux niveaux. Le sous-sol comprend d'abord une crypte disposée sous le chœur. Elle est formée de deux travées couvertes

grâce à des arcs diaphragmes, auxquelles fait suite un sanctuaire pentagonal voûté d'ogives. La robustesse des proportions, l'absence de tout décor sculpté laissent à la lumière diffusée par des baies circulaires garnies de beaux vitraux, toute sa magie pour créer un lieu de pénombre propice au recueillement (fig. 27). Le reste du sous-sol est réservé à des salles dont le plafond est soutenu par des poutres métalliques rivées avec les boulons à collerette formant rosettes qui, tout comme au couvent d'Auteuil, montrent la volonté de Verdier d'affirmer avec franchise des procédés modernes de construction.

L'église haute est un vaisseau unique de sept travées barlongues voûtées d'ogives sur lequel se greffe un chœur plus étroit et plus bas. Il est formé par une travée à voûte sexpartite plus large que celles de la nef et par une abside à cinq pans. Entre des contreforts en forte saillie se développent des arcades occupées par des baies géminées et par une rose ; la largeur plus considérable de la travée de chœur autorise le développement d'une imposante rose polylobée au-dessus d'un triplet cependant que les baies de l'abside, relativement étroites, sont privées de remplage. Une balustrade ceinture les toitures (fig. 28).

Le parti adopté (affirmation de la verticalité, superposition de deux chapelles, structure réduite à des contreforts encadrant des verrières etc...) renvoie à celui de la Sainte-Chapelle de Paris. Verdier qui connaissait parfaitement, du fait de ses fonctions d'architecte diocésain, les monuments de l'Oise a pu aussi bien se souvenir de l'église bénédictine de Saint-Germer-de-Fly elle aussi dérivée du même prototype parisien. Mais les modèles gothiques ont été repensés et traités de manière à rester en harmonie avec le bâtiment conventuel auquel ils sont associés. Les arcs ogivaux, les gâbles et les lignes aiguës ont été systématiquement proscrits. Les pinacles conservés pour leur propriété fonctionnelle ou, pour le moins, par «logique visuelle», ont perdu leur profil gothique. Partout règne l'arc en plein cintre qui laisse au mur plus d'importance, atténue l'effet de «cage de verre» caractéristique des chapelles palatines gothiques sans pour autant amoindrir la luminosité de la nef et, finalement, assure l'unité de l'ensemble des constructions. La façade confirme et accentue ce glissement stylistique. Comme à la Sainte-Chapelle, elle est

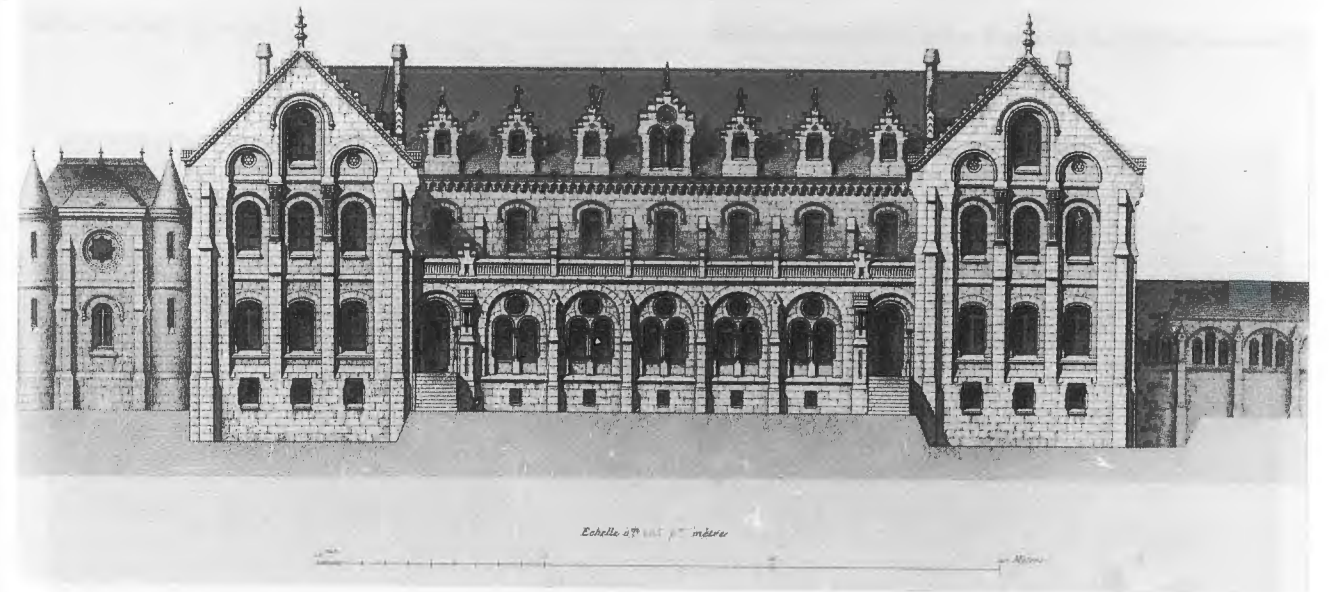


Fig. 17. — L'Assomption : élévation de façade postérieure, dans R.G.A., vol. XXVII, pl. 57, 1869.



Fig. 18. — L'Assomption : élévation postérieure, état actuel. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADAM).

Le détail des élévations est conforme au dessin de Verdier. Mais après qu'il eut renoncé à fermer le cloître, l'architecte ressentit le besoin de marquer l'axe du corps central par un escalier qui n'avait pas été prévu à l'origine. La chapelle qui pour répondre aux vœux de la mère Marie-Eugénie devait prolonger la façade du boulevard de Caudéran a, finalement, été disposée à la place de l'aile sud. En fin de compte, au lieu du monastère clos souhaité par Verdier a été préféré un bâtiment ouvert sur un parc, moins sévère et plus pittoresque.



Fig. 19. — La cour intérieure. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Dans la cour intérieure, Verdier associe logique constructive et pittoresque maîtrisé. L'axe de la façade est indiqué par l'escalier extérieur et par une lucarne plus importante. A l'étage, les baies sont protégées par une moulure en arc segmentaire ; celles du cloître s'inscrivent dans des arcs de décharge en saillie. L'escalier dont le palier repose sur une voûte surbaissée contrebutée par des voûtes en arc de cercle portant les marches, a été inventé à partir de modèles trouvés dans le Dictionnaire de Viollet-le-Duc (tome 5, p. 292).



Fig. 20. — Escalier extérieur de la cour. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Ce détail montre le soin avec lequel Verdier associe logique constructive et décor. Les marches monolithes sont disposées en encorbellement au dessus d'une voûte. En adoucissant l'arête inférieure des marches, l'architecte atténue la brutalité du parti et en même temps conduit le regard à le découvrir. Le garde-corps est formé par de simples barreaux en fer battu. Les volutes ont la double fonction de renforcer la cohésion de l'ensemble et de constituer un ornement.

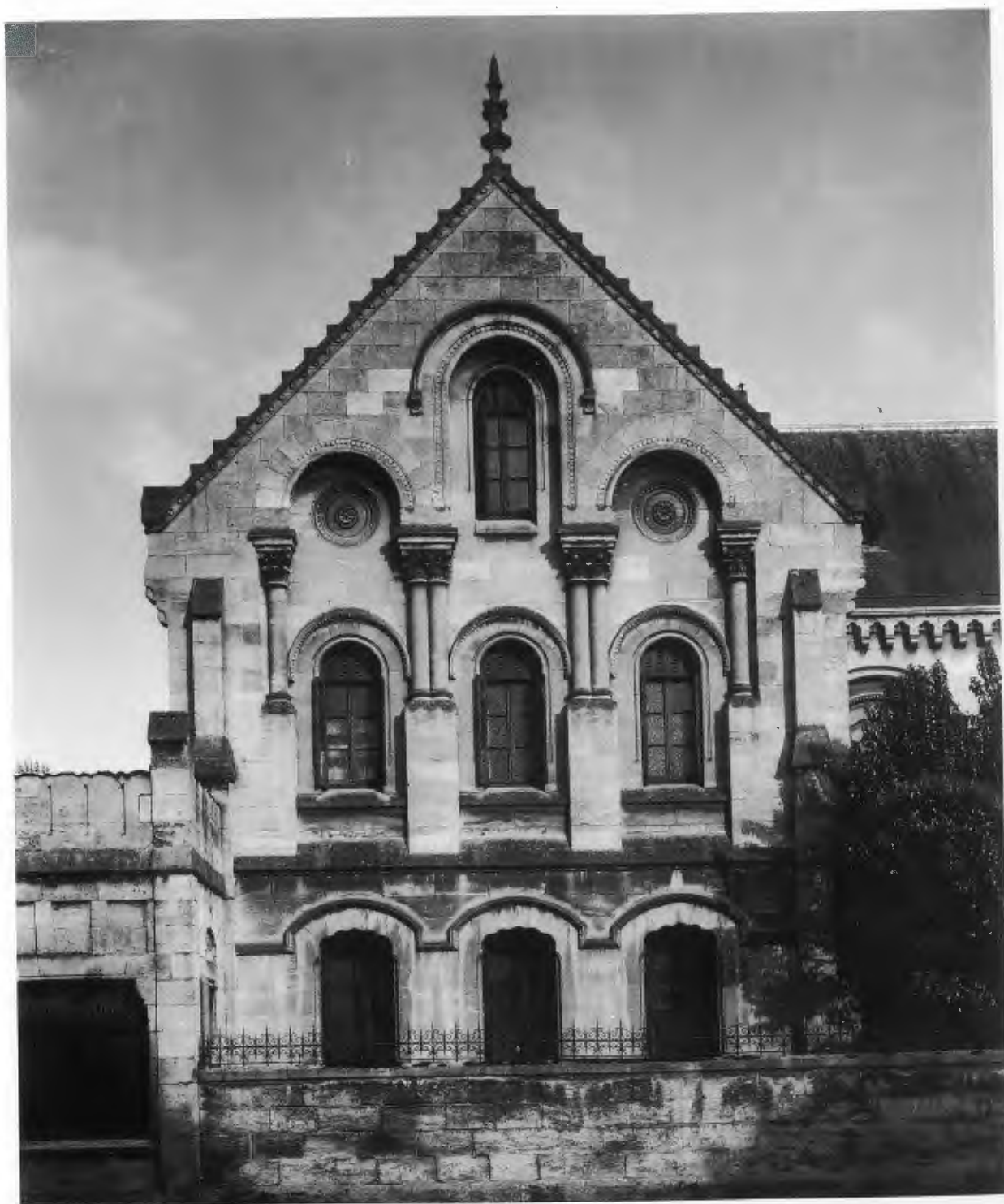


Fig. 21. — Façade principale : le pavillon nord. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Ce pavillon fortement saillant est traité avec une franchise de parti qui s'exprime par la clarté du dessin ponctué par les ornements sculptés. Les murs sont modelés par les retraits des arcatures, par les baies en plein cintre, par les moulures et les colonnettes jumelées, par les contreforts. Tout en respectant la hiérarchie des niveaux, Verdier réussit à doter ce mur-pignon d'un robuste mouvement ascensionnel. Il invente, ici, un style néo-roman, expressif et personnel.

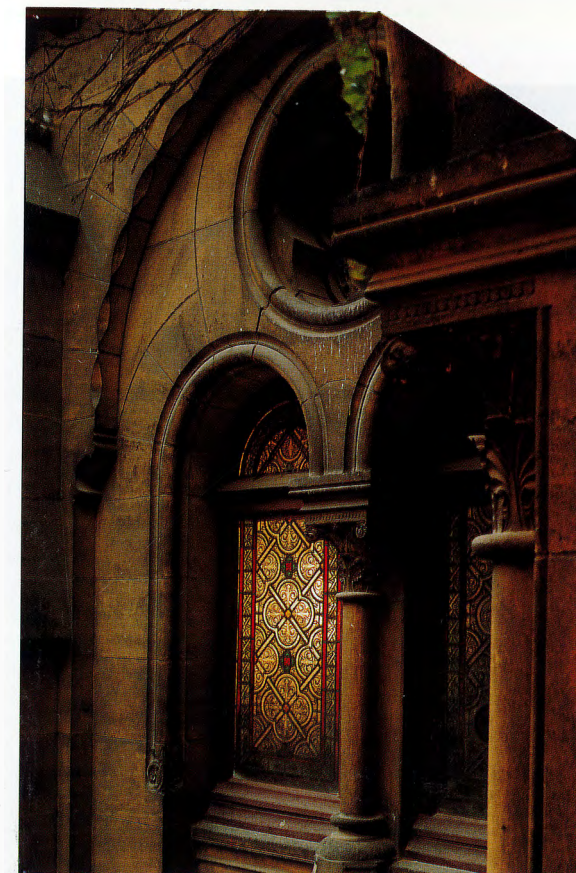


Fig. 22. — Le cloître côté cour (détail).
(Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Grâce au néo-roman Verdier affirme un style personnel. Le traitement vigoureux des murs s'appuie sur un décor abstrait qui permet d'individualiser chaque élément : l'arête de l'arc de décharge cavé par des encoches produit un effet d'ondulations qui répond aux découpes de l'oculus ; des gorges soulignent le contour des fenêtres ; une baguette renforce le piédroit de l'arc ; les volutes d'une griffe à la base de l'arcade renvoient à celles des chapiteaux ; des quadrilobes et des fleurons en grisailles atténuent le réseau géométrique des vitraux. Mais tous ces détails délicats se combinent dans un ensemble d'une profonde unité.



Fig. 23. — L'Assomption : chapiteaux du porche (au centre) et du cloître, dans R.G.A., vol. XXVII, pl. 65, 1870.

Pour le dessin de ses chapiteaux, Verdier mêle les courbes des volutes et des crossettes à des églantines stylisées, à des boutons, à des feuillages presque naturalistes. Il invente ainsi un style idéal à mi-chemin entre l'abstraction de caractère byzantin et le naturalisme gothique.



Fig. 24. — Chapiteau du porche (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Dans son Dictionnaire (tome 2, p. 504), Viollet-le-Duc souligne la perfection des chapiteaux du sanctuaire de Saint-Leu-d'Esserent (fig. 25). Or, en tant qu'architecte diocésain de l'Oise, Verdier dirigea la restauration de cette église clunisienne. La parenté est flagrante, mais le dessin de Verdier se veut moins naturaliste et donne du modèle une interprétation « presque byzantine sinon par la forme du moins par les détails » selon l'expression que Viollet-le-Duc utilise à propos d'un autre chantier de Verdier, celui de la cathédrale de Senlis (Dictionnaire, article « sculpture », tome 8, p. 223).



Fig. 25. — Saint-Leu-d'Esserent (Oise):
chapiteau du chœur
(dernier quart du XIIe siècle).
(Cliché M. Dubau,
© Inventaire général SPADEM).



Fig. 26. —
(Cliché M. Dubau,
© Inventaire général SPADEM).

Placé en retour de la façade de la chapelle, ce mur pignon manifestement prévu pour être caché, porte la trace d'ouvertures bouchées. Elles témoignent des hésitations et des changements qui ont présidé au choix de l'emplacement de la chapelle.



Fig. 27. — La crypte.
(Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

S'il fallait attribuer la crypte à Valleton, il faudrait également admettre qu'il a compris et respecté le style d'Aymar Verdier. Ce dernier avait imaginé, à la chapelle de Touvent, de dégager les colonnes du mur de façon à suggérer des bas-côtés éclairés par des oculi (cf. le niveau inférieur de l'édifice, fig. 3). Les parties constitutives des colonnes (base, fût, chapiteau) sont mises en évidence par le schématisme du dessin. La géométrisation des arcs surbaissés et des consoles sur lesquels ils retombent, celle des clefs de voûte, est soulignée par des gorges. Cette façon « moderne » de se distancer par rapport aux modèles médiévaux est commune aux deux architectes.



Fig. 28. — La chapelle,
vue extérieure.
(Cliché M. Dubau,
© Inventaire général SPADEM).

Nous ignorons si la chapelle a été construite par Aymar Verdier ou par Jacques Valleton ou s'ils se sont succédés sur le chantier. Mais quel que soit l'architecte, il a affirmé une démarche rationnelle en cherchant une synthèse entre le fonctionnalisme de la structure gothique et la robustesse du roman. On distingue nettement le niveau de la crypte, puis la haute élévation de la chapelle. La différence de hauteur marque la séparation entre la nef et le chœur dont est bien indiquée la disposition : la très large travée de l'avant-chœur sur laquelle se greffent les cinq pans coupés de l'abside. L'élan donné par les contreforts surhaussés par des pinacles puis par des fleurons, l'importance des murs de verre renvoient au modèle des saintes chapelles. Mais aux arcs brisés attendus, l'architecte a substitué les courbes et les pleins cintres du roman. Aux flancs de l'édifice, la sacristie reprend la largeur des travées auxquelles elle est accostée.

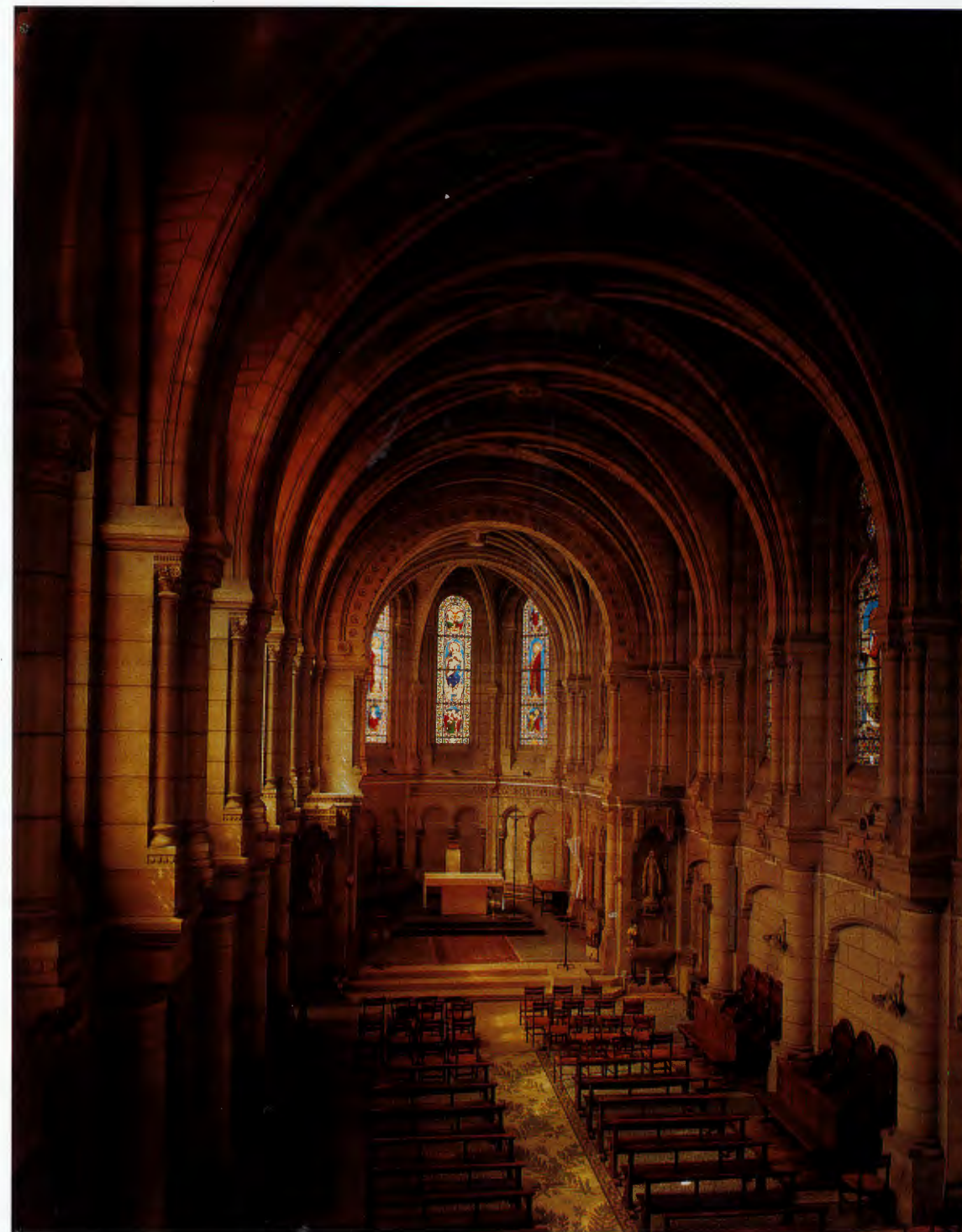


Fig. 29. — La chapelle, vue intérieure. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

La chapelle a été conçue comme un espace triomphal. La lumière filtrée par des vitraux rutilants joue sur la pierre blanche délicatement modulée par les décors sculptés. Le refus des solutions archéologiques apparaît clairement dans le voûtement qui associe des arcs doubleaux en plein cintre et des croisées d'ogives. La largeur de la nef renvoie aux traditions romanes méridionales ainsi que l'assise robuste du premier niveau ; au contraire, la partie haute forme un véritable « mur de verre » de caractère gothique.

précédée par un porche (ici à un seul niveau)²⁹ ; comme à Saint-Germer-de-Fly, elle est flanquée par une tour-escalier polygonale (d'un seul côté, sans doute pour atténuer l'autonomie de l'édifice par rapport du couvent, peut-être aussi, par souci de pittoresque, ou plus simplement encore par manque de place). Mais les deux murs pignons superposés, parcimonieusement percés par des minuscules rosaces, le grand arc de décharge bien souligné par de fortes moulures forment une composition sévère, poncif des compositions néo-romanes mais qui restitue au mur toute sa qualité plastique. Dans ces conditions, les trois baies de la tribune affirment avec une vigueur particulière «la noblesse de l'arc en plein cintre» cependant que les écailles qui recouvrent la courte flèche de la tour suggèrent une parenté avec les clochers ou clochetons romans des pays de l'Ouest, réinventés par Abadie (fig. 2).

La structure et les proportions intérieures de la nef ressortissent à la même logique. Les croisées d'ogives s'inscrivent entre des doubleaux en plein cintre qui retombent sur des dosserets renforcés par des doubles colonnettes, eux-mêmes portés par des piliers accolés au mur. A la continuité des lignes verticales gothiques a été préféré un système de supports différenciés soulignant la dualité de l'élévation : le soubassement et le niveau des baies. Une logique romane, celle de Vézelay, de Paray-le-Monial ou d'Autun par exemple, réinterprétée dans l'esprit d'Abadie³⁰ perce derrière une apparente inspiration gothique (fig. 29).

Le décor est particulièrement soigné et riche et prolonge l'effort accompli en ce domaine dans le bâtiment conventuel. Il est entièrement ornemental (les seules représentations figurées sont celles, il est vrai très importantes, des vitraux) mais il affirme néanmoins une réelle cohérence iconographique en vue de célébrer la Sainte Vierge. La rose et l'églantine, au naturel ou stylisées, sont répandues à profusion. Elle s'entrelacent, en particulier, entre les versets de l'*Ave Maria* inscrits en frise au dessus des arcatures en plein cintre du mur sous appui du chœur qui retombent sur des colonnettes de marbre rouge. Il convient de noter, cependant, que c'est une écriture gothique de grande qualité décorative qui a été choisie pour cette inscription et que les chapiteaux mêlant feuillages et roses sont moins typiquement «romans» que ceux du cloître et dérivent soit du classique modèle dit «à crochets» soit de la tradition corinthienne. L'arc triom-

phal a été traité somptueusement ; ses claveaux sont timbrés par des roses en creux et jointés en anglet de manière à créer un effet ondoyant qui rappelle celui des doubleaux du cloître. Ce programme de sculpture, complet dans les parties hautes de l'édifice, n'a pas été achevé. Manifestement, il a été abandonné au profit du spectaculaire ensemble de vitraux (fig. 30).

Les verrières constituent, en effet, la plus belle parure de la double chapelle. Sans aucun doute coûteuses, elles présentaient l'avantage de permettre à chaque donateur d'inscrire son nom au bas de son offrande et de faire connaître sa générosité³¹. L'ensemble forme un cycle marial soigneusement élaboré. Les rosaces de la chapelle basse constituent une indiscutable réussite. Celle de l'axe présente Marie assise sur son trône avec l'Enfant Jésus bénissant (fig. 40) ; les autres, alentour, déclinent en de somptueuses compositions décoratives les poétiques litanies de la Vierge (*oliva in campi, vas spiritual, filia inter spinas* etc...). Dans la chapelle haute, les lancettes sont occupées par l'habituelle et banale théorie de saints et de saintes. Mais au-dessus, de rosace en rosace, se déroulent les épisodes qui associent la vie de la Vierge à celle du Christ et qui tout naturellement conduisent au vitrail axial consacré, comme attendu, à l'Assomption.

Plusieurs de ces compositions portent la signature du célèbre verrier bordelais Henri Feur³² et la date de 1900. Elles furent, avec le beau tapis de mosaïque qui couvre le sol de rameaux entrelacés, les derniers embellissements de la chapelle ; la tribune et les parties basses restèrent en attente de leurs sculptures.

29. On entre dans ce porche par des portes latérales ; il forme un vaste et clair vestibule par lequel le public peut accéder à la chapelle sans passer par le couvent.

30. Paul Abadie architecte (1812-1884). o. c. Cf. en particulier Saint-Léonce de Langoiran, N.D. de la Bastide et aussi Saint-Ferdinand de Bordeaux.

31. Plusieurs furent payés par les élèves. Mgr. Lecot offrit celui de la travée centrale de la crypte et l'architecte Valleton celui de la travée identique du chœur. On relève, parmi d'autres, le nom de la famille des banquiers Soula, celui de l'historien Rebsomen, celui des Videau etc...

32. Peintre-verrier, né à Bordeaux en 1837, Henri Feur fut le collaborateur puis le successeur de J. Villiet avec qui il dirigea les importants ateliers qui ornèrent de vitraux les églises de la Gironde et de l'Aquitaine et qui exportèrent leur production jusqu'en Italie, en Angleterre, en Amérique et en Océanie.



Fig. 30. — La chapelle : le chœur. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Porte-parole d'Aymar Verdier, le docteur Cattois tenait à ce que dans tout édifice soit respectée «la hiérarchie des diverses parties» et à ce titre il soutenait que le chœur, saint des saints d'une église, devait être mis en valeur avec un soin particulier. L'arc triomphal a, comme il le recommande, reçu un «pourtour plus soigné, plus orné, mieux profilé» (R.G.A., vol. XVIII, 1860, p. 64) avec un dessin qui n'est pas sans rappeler celui des arcs doubleaux du cloître. Les parties hautes du chœur, largement évidées, à la manière gothique, sont ornées de vitraux. Le niveau inférieur reprend des formes romanes traitées avec un raffinement particulier de matériaux (colonnettes en marbre) et de sculpture (chapiteaux, fleur d'églantine stylisée dans les écoinçons, bouquets floraux sous les arcs axiaux). La séparation entre les deux niveaux est soulignée par une frise formée par les premiers versets du *Salve Regina* écrits en lettres gothiques entrelacées de branches de roses.



Fig. 31.

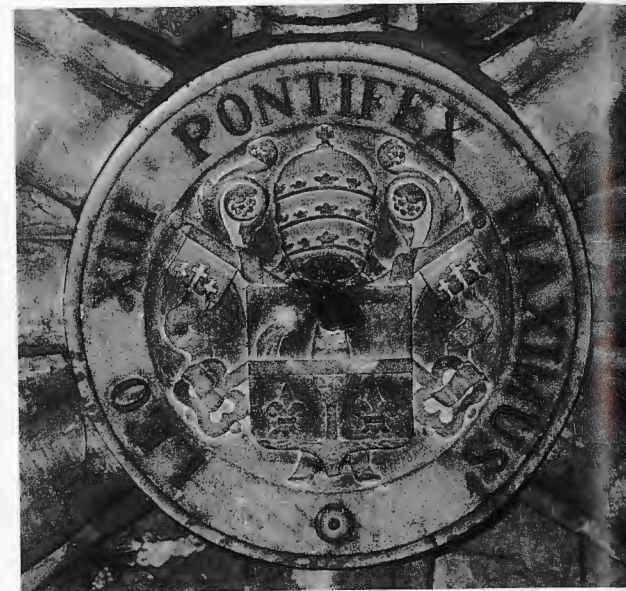


Fig. 32.



Fig. 34.



Fig. 35.



Fig. 33.

Fig. 31, 32, 33, 34, 35 et 36. — Clefs de voûte.
(Clichés M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

Les clefs de voûte donnent des indications sur la chronologie de la chapelle. Celles du chœur sont dédiées à N.D. de l'Assomption (31) et au pape Léon XIII (32) ; l'édifice a donc été commencé après son accession au Saint-Siège en 1878. Viennent ensuite deux clefs timbrées des armes et des devises du cardinal Donnet (33)

et de son coadjuteur Mgr. de La Bouillerie (34) ; toutes deux portent la date du décès de ces prélats en 1882.

La clef dédiée à Mgr. Lecot doit avoir été sculptée après son accession au cardinalat en 1893 (35).

La dernière travée porte la signature de Jacques Valleton qualifié de *magister operis* (et non pas *d'architectus*) et la date de 1900 qui est aussi celle des vitraux (36).

La chapelle peut donc avoir été construite par Valleton à partir d'un projet dont les grandes lignes porteraient la marque de Verdier.



Fig. 36.

Cet achèvement tardif conduit à s'interroger sur les dates de construction de la chapelle et par voie de conséquence sur son auteur. Or, plus encore que pour le couvent, nous manquons d'archives capables de nous éclairer. A défaut, une série de devises, dates et noms inscrits sur les clefs de voûte constituent une sorte de chronique jalonnant la progression des travaux. Leur interprétation reste malheureusement incertaine ; ces inscriptions apportent ou suggèrent cependant des bribes d'information sans, pour autant, permettre de résoudre toutes les énigmes. Si la première clef de voûte, dans le chœur, se borne à rappeler *Assumptio Nostra Domini est*, la suivante rend hommage au pape Léon XIII (*Leo XIII Pontifex max.*) qui occupa le Saint Siège de 1878 à 1903. Deux autres portent les armes et les devises (*Omnia suaviter ad finem fortiter* et *Ego sum nolite timere*), du cardinal Donnet et de son coadjuteur Mgr de la Bouillierie ainsi que la date de décès des deux prélats : 1882. A cette date le gros œuvre, au moins, était achevé puisque l'archevêque vint célébrer la messe et prononcer une allocution³³. Une autre est dédiée à Mgr. Lecot (*card. Lecot archiep. burdigal.*) qui fut élevé au cardinalat en 1893. Mais la dernière travée, au dessus de la tribune, mentionne le nom de *Joannes Jacobus Valleton magister operis 1900* (fig. 31, 32, 33, 34, 35 et 36).

L'apparition de ce second architecte qui revendique la direction de l'œuvre au moment où elle s'achève et qui, de fait, était en mesure de la conduire depuis la mort de Verdier en 1880, autorise à se demander s'il ne convient pas de la lui attribuer dans sa totalité. Si l'on se souvient qu'Aymar Verdier et la mère Marie-Eugénie étaient en conflit au sujet de l'emplacement de la chapelle et que le second projet de l'architecte (publié dans la *moderne* en 1870) fut abandonné, on peut supposer que, pour en finir, la supérieure aurait congédié son vieux collaborateur et fait appel, pour le remplacer, à Valleton.

Jean-Jacques Valleton (1841-1916) était, en 1880, un architecte connu à Bordeaux. Disciple et collaborateur d'Abadie, il était tout spécialement chargé de l'inspection des travaux de Saint-Ferdinand. Il pouvait faire état d'une réelle expérience en matière de construction pour les collectivités religieuses puisqu'il avait édifié le pensionnat et la chapelle de N.D. de la Réunion (1869)³⁴ et aussi le couvent des sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1873)³⁵. Inspecteur des édi-

fices diocésains dès 1881, il était d'autant plus apte à poursuivre l'œuvre de Verdier qu'il fut durant toute sa longue carrière un inconditionnel adepte du style néo-roman de son maître Abadie³⁶.

Pourtant, si l'on reprend les quelques données chronologiques dont on dispose, rien n'interdit que Verdier entre 1870 (date du second projet) et 1878 (date de l'élection de Léon XIII), ou 1880 (date de sa mort), ait eu le temps de s'accorder, enfin, avec la mère Marie-Eugénie de lui fournir les plans et les dessins définitifs et, même, d'entreprendre les premiers travaux, ceux du chœur en particulier³⁷. En faveur de cette hypothèse, milite le parti général de l'édifice qui reprend celui des Saintes-Chapelles qui, nous l'avons vu, lui était familier et qu'il avait déjà envisagé pour le couvent d'Auteuil (fig. 4). L'adoption de l'arc en plein cintre correspond à sa doctrine constructive et à l'évidente volonté d'assurer la cohérence stylistique avec le couvent ; Par ailleurs, la préciosité de la décoration du chœur, le traitement raffiné de l'arc triomphal vont dans le même sens. A l'entrée du chœur, les statues de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph reposent sur des socles respectivement sculptés de roses et de lys mais les dais sont constitués par des représentations du bâtiment conventuel. Ces maquettes tout à fait inhabituelles ne seraient-elles pas comme la signature de Verdier (fig. 37) ?

D'un autre côté, les chapelles connues de Valleton présentent des parentés avec celle de l'Assomption. Pour les Dames de la Réunion, il éleva dès 1869, une nef unique dont la structure dérive de celle des chapelles palatines gothiques ; en façade se trouve un jeu

33. *L'Aquitaine*, Bordeaux, 1882, n° 17, p. 277.

34. Rue de la Croix-Blanche, aujourd'hui englobé dans l'ensemble du lycée Camille-Jullian.

35. 5 boulevard Godard.

36. Sur Valleton il convient de consulter, désormais : L. Lecler : *L'hôpital psychiatrique Charles-Perrens ex château Picon par l'architecte Jean-Jacques Valleton (1841-1916)*, maîtrise d'histoire de l'art, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1992 (exemplaire dactylographié) et du même auteur : « L'asile public des aliénés de Bordeaux : hygiénisme en psychiatrie et rationalisme architectural », *Histoire de l'art*, n° 25-26, mai 1994.

37. Une difficulté d'interprétation des dates inscrites aux clefs de voûte vient du fait qu'elles ne se succèdent pas, depuis le chœur jusqu'à la tribune, dans un ordre chronologique correspondant à l'avancement du chantier.



Fig. 37. — L'autel de saint Joseph. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

A l'entrée du chœur, au pied de l'arc triomphal, sont disposés deux petits autels dédiés à la Vierge Marie et à saint Joseph. Conformément à l'iconographie classique, le socle de la statue de Marie est orné de roses et celui de Joseph de lys. Les deux statues sont abritées sous un dais qui représente la façade du couvent. Faut-il voir dans cette citation une signature de Verdier ou, au contraire, un hommage que lui aurait rendu son successeur Valleton ? L'énigme sera résolue le jour où des documents permettront de déterminer la part exacte de chacun de ces architectes dans la conception de la chapelle.



Fig. 38. — L'internat. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

La façade de l'internat est ordonnée selon une implacable grille orthogonale. L'élévation tripartite est rythmée par des contreforts dont les subdivisions marquées par des talus correspondent à celles des ordres classiques. Les tracés régulateurs de la tradition classique et la logique gothique sont réconciliés pour composer une architecture sévère, exclusivement fonctionnelle, et en fin de compte d'une remarquable modernité. Un tel bâtiment pourrait être attribué à Jacques Valleton (1841-1916).



Fig. 39. — Le chœur, détail des baies et des voûtes. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADEM).

La travée de l'avant-chœur est d'une largeur exceptionnelle. Cela a conduit à donner à la rose un ample développement et a permis un couvrement plus complexe : les habituelles croisées d'ogives ont été enrichies par un jeu de liernes et de tiercerons. Ainsi, l'architecture, au même titre que le décor contribue à souligner la place privilégiée du chœur.

de pignons, d'arcs de décharge et d'ouvertures proches du dessin de l'Assomption. Certaines analogies (la tribune, le décor des arcs etc...) sont flagrantes, également, avec la chapelle de l'hôpital Charles-Perrens dont le portail, avec son arc délicatement festonné est plus proche des modèles de Verdier que de ceux d'Abadie. Enfin, la tour-escalier polygonale de la façade est utilisée par Valleton pour d'autres édifices³⁸.

Faute de documents, il reste donc impossible pour l'instant de décider avec certitude si la chapelle est l'œuvre de Verdier ou de Valleton ou de l'un et de l'autre et, dans ce second cas, quelle part revient à chacun. Quoiqu'il en soit, même dans l'hypothèse d'un projet de Verdier conduit et achevé par Valleton, ce dernier, en une dizaine d'années de direction de travaux, n'a pu manquer d'y apporter sa marque.

Il ne fait guère de doute, en revanche, que les grands bâtiments des élèves reviennent à l'architecte de l'hôpital Charles-Perrens. La puissante volumétrie, l'affirmation brutale des niveaux, les contreforts qui raidissent les murs, les baies en arcs segmentaires protégés par un larmier sont autant de traits qui le caractérisent (fig. 38). Mais, manifestement, il a voulu compléter sans hiatus l'œuvre de Verdier et, d'une certaine façon, lui rendre hommage en restant fidèle à ses principes.

En définitive, l'Assomption de Bordeaux, couvent et chapelle, constitue un ensemble complexe, original et de grande qualité. Verdier puis Valleton, le premier relativement tôt, le second presque tardivement, se rattachent au grand courant du rationalisme néo-médiéval qu'ils interprètent dans la mouvance de Paul Abadie. Pour répondre au catholicisme militant de la mère Marie-Eugénie, Verdier cherche un style chrétien et moderne. Il puise donc dans le répertoire architectural des siècles de foi médiévale mais n'hésite pas à faire subir à ses références les adaptations techniques et typologiques nécessaires à la vie contemporaine. Cette recreation suppose une grande culture et, en même temps, un éclectisme foncier indifférent aux positions puristes des archéologues. Ainsi s'expliquent, tant chez lui que chez Valleton, des formes qui bousculent la chronologie et les catégories stylistiques officielles. Par exemple, la construction des voûtes obéit à des principes de rationalité (adoption de la croisée d'ogives à la place du berceau roman) et d'expressivité

(effet de richesse des liernes pour la travée du chœur) (fig. 39). De cette manière, nos architectes atteignent au but recherché : leur édifice est fonctionnel (il est encore au service de nos jours) et son aspect signifie clairement sa destination et son idéologie.

Le choix du roman, ou plutôt la préférence pour les proportions puissantes et pour l'arc en plein cintre, s'appuie sur l'idée que ce style ne fut, comme certains le prétendaient encore, ni une forme dégénérée de l'art romain, ni une simple étape vers la perfection gothique. Plus proche de l'Antiquité et des sources orientales du christianisme, il fut aussi l'art de la France méridionale et des pays aquitains. La crédibilité et le succès d'Abadie et de ses disciples, en Gironde, repose pour une part sur cette quête des racines régionales au moment où la politique du cardinal Donnet multipliait les chantiers de restauration et de constructions et où toute une génération de Bordelais se passionnait pour les publications de Léo Drouyn. L'architecture «néo-romane» des couvents et des institutions religieuses de Bordeaux reste encore à découvrir mais elle relève sans doute du double besoin permanent chez les élites bordelaises d'associer modernisme et tradition. Peu de créations architecturales ont atteint à ce but avec autant d'efficacité que l'Assomption qui s'impose comme l'un des monuments importants du XIX^e siècle bordelais³⁹.

38. L. Lecler, *L'hôpital psychiatrique Charles-Perrens*, o. c., p. 34.

39. Qu'il me soit permis de remercier les personnes qui par leur aimable accueil ont permis mes recherches et tout particulièrement sœur Thérèse Maylis (archiviste de l'Assomption à Paris), et M. Daniel Casadebaig (directeur de l'établissement de Bordeaux). Mes remerciements vont aussi, pour leurs précieuses remarques, à MM. Philippe Araguas, Claude Laroche, Jean Nayrolles, Louis Peyrusse et Marc Saboya.

Ma gratitude va, enfin, à M. Jean-Claude Lasserre et au service de l'Inventaire général d'Aquitaine qui a assuré la couverture photographique de cet article (clichés M. Dubau).



Fig. 40. — Vitrail de la crypte. (Cliché M. Dubau, © Inventaire général SPADAM).

Les vitraux de la crypte et de la chapelle ont été mis en place en 1900. Ils ont été exécutés par les ateliers du peintre-verrier Henri Feur, successeur du célèbre Joseph Villiet. Celui-ci constitue certainement l'une de ses plus délicates réussites.

Le mobilier urbain de l'éclairage à Bordeaux au XIXe siècle : becs de gaz et réverbères

par Hélène Arnaud ¹

Le terme de mobilier urbain est récent. Il désigne des objets créés pour la plupart au XIXe siècle et placés sur les voies publiques par les municipalités pour assurer la sécurité et le confort des usagers. Ce sont les réverbères, chaises, bancs publics, abris de transport en commun, les kiosques à journaux, les colonnes d'affichages, les colonnes urinoirs, les chalets de nécessité, les poubelles, les fontaines Wallace, les plaques de noms de rues et de numéros de maisons etc...

Le mobilier urbain de l'éclairage est le plus ancien. Toutefois, il a pris une forme plus monumentale à cette époque grâce aux progrès des techniques d'éclairage. C'est une des grandes réussites du XIXe siècle d'avoir éclairé les rues pendant la nuit. C'est pour cette raison que l'on s'y intéresse plus particulièrement.

A partir du XVIe siècle les jurats de Bordeaux ont tenté d'organiser un service de l'éclairage dans leur ville. Leur premier souci était d'apporter la sécurité dans les rues. Les habitants sont chargés en 1534, en accord avec un règlement de police, de maintenir une chandelle allumée sur le rebord de leur fenêtre, ainsi qu'un seau d'eau prêt en cas d'incendie. Ce décret n'étant pas suivi, au XVIIe siècle la municipalité préfère donner à une personne, la charge d'allumer des lanternes à chandelle suspendues à une potence et que l'on descend à l'aide d'une corde (fig. 1).

Huit cents lanternes sont alors réparties sur les principales artères de la ville. Pour augmenter cet éclairage, en 1758, deux mille quatre cents lanternes sont achetées par les jurats en Angleterre. Elles sont installées le long du port et du Jardin Public récemment ouvert. Elles ne fonctionnent que du 1er octobre à fin mars et ne sont pas allumées pendant les quatre jours qui précèdent ou suivent la pleine lune. En effet, la lanterne n'est alors considérée que comme un substitut à la lune les nuits où celle-ci n'apparaît pas ².

A partir du 4 octobre 1775, l'éclairage de la ville devient une concession, par adjudication aux sieurs Martial Vaillant et Come Bonnet. Les lanternes qu'ils utilisent sont en fer blanc, elles fonctionnent à l'huile de colza et sont placées au bout d'une potence en bois ³. On ne cesse à cette époque de chercher de nou-

1. Une recherche conduite dans le cadre d'une maîtrise d'Histoire de l'Art nous a amené à étudier l'origine de tous ces éléments à Bordeaux au XIXe siècle. «Le Mobilier urbain à Bordeaux du XIXe siècle à 1914». Exemplaire dactylographié, université de Bordeaux III-Michel de Montaigne. Sous la direction de Monsieur Robert Coustet. 1993.

2. Délibération de la Jurade de Bordeaux du 9 janvier 1758.

3. Délibération de la Jurade de Bordeaux du 4 octobre 1775.



Fig. 1. — Façade des Quinconces.
Lanternes à l'huile sur potence en bois.
Gravure de 1830. Fond Delpit. A.M.

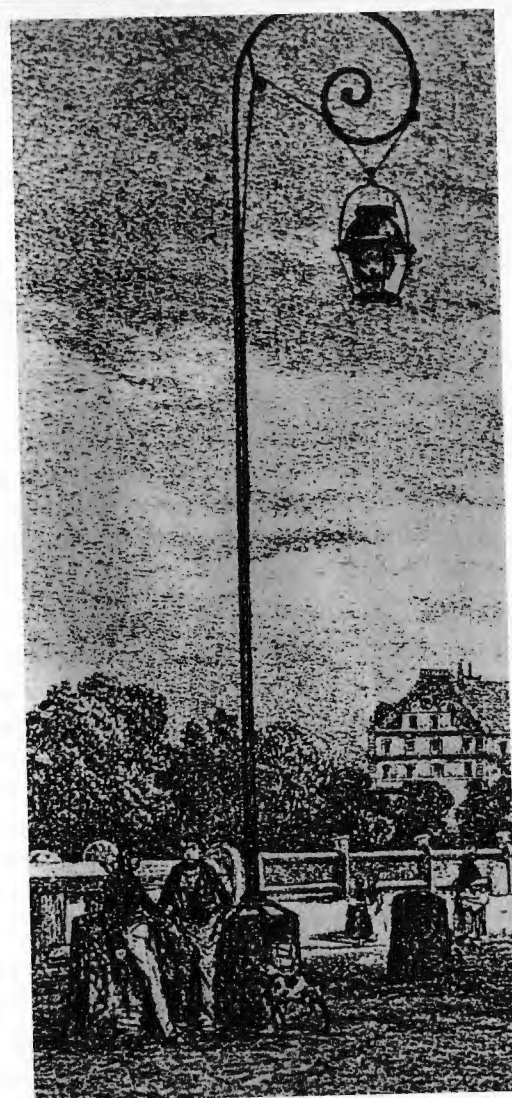


Fig. 2. — Lanterne à réverbère sur l'esplanade des Invalides à Paris. Non daté. Extrait de « Histoire du luminaire depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle » de H.R. d'Allemagne, Picard, Paris, 1891.

velles sources d'éclairage et le 15 juin 1808, Vivien, ferblantier lampiste de Bordeaux, obtient un brevet d'invention pour un système de lanternes à huile à réverbère⁴. Le réverbère est une plaque de métal concave, en cuivre, placée au-dessus du foyer lumineux et qui augmente son intensité.

C'est dans cet élément que se trouve l'origine du mot utilisé jusqu'à aujourd'hui par métonymie. Grâce au succès de ce système, Vivien devient adjudicataire de l'entreprise de l'éclairage de la ville de Bordeaux. Ses lanternes sont même adoptées à Paris à partir de 1821 (fig. 2). A la même époque ont lieu à Bordeaux les premières expériences d'éclairage au gaz⁵. A Paris une expérience célèbre d'éclairage au gaz fut conduite par l'ingénieur-chimiste Philippe Lebon qui reçoit un brevet d'invention le 6 Vendémiaire An VII (28 septembre 1799)⁶.

Cette source de lumière pose des problèmes de sécurité et de mise en place dus à l'enfouissement des tuyaux conducteurs de gaz sous la chaussée. Avec le gaz se développera le type du candélabre en fonte dont

4. A.M. Fond Delpit. Carton n-182. Délibération du Conseil Municipal du 15 juin 1808. A.M. 442 0 1.

5. Délibération du Conseil Municipal du 4 septembre 1829.

6. Henry-René d'Allemagne, *Histoire du luminaire depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle*, Picard, Paris, 1891. Maurice et Paulette Dérivé, *Préhistoire et histoire de la lumière*, Les premiers matins du monde, France Empire, 1979. Henri Maréchal, *L'éclairage à Paris*, Ch. Béranger, 1894. Marie de Thézy, *Paris, la rue : le mobilier urbain du second Empire à nos jours*, Société des amis de la bibliothèque historique de la ville de Paris, Paris, 1976.

l'esthétique devra s'accorder à l'emplacement. Le réverbère devient alors une source d'embellissement de la ville. Le mot de — candélabre — dont l'origine se trouve dans les supports des chandelles, et qui désigne la tige de fonte creuse portant la lanterne, tige par laquelle le gaz arrive — est souvent utilisé sans distinction avec celui de réverbère.

Le premier endroit à bénéficier de l'éclairage au gaz à Bordeaux sera la place Louis XVI, et plus particulièrement les colonnes rostrales de l'architecte Poitevin (1828)⁷. Chaque colonne nécessite une lumière égale à vingt six becs de quinquets à l'huile pour servir de phare sur le port⁸.

L'afflux de la population sur les Allées de Tourny en fait un lieu de choix pour l'installation en 1823 de vingt réverbères alternant avec des bancs de pierre et des bornes. Lors de la délibération du Conseil Municipal du 17 Mars 1832 il est précisé que : « les jets de lumière qui éclaireront cette promenade doivent être en harmonie avec les monuments qui l'entourent et l'avoisinent »⁹. Les candélabres sont constitués d'un dé de pierre surmonté d'une colonne creuse portant la lanterne à gaz (fig. 3). En 1885, la Compagnie du gaz remplacera ces anciens candélabres par de nouveaux, dont elle fournit elle-même le modèle¹⁰.

A partir de 1837, l'ensemble de la ville sera progressivement éclairé au gaz par des lanternes carrées du type de celle des Allées de Tourny fixées à des candélabres ou des consoles (fig. 4).



Fig. 3. — Place Tourny. Candélabres au gaz installés en 1837.
Détail d'une gravure du Musée d'Aquitaine.

En 1886 seront installés les premiers réverbères dessinés et fondus par le bordelais Charles Gautier. Ils sont destinés aux cours de l'Intendance et du Chapeau-Rouge. Ils sont en fonte de fer, à trois lanternes : deux au gaz et une électrique centrale. Ces réalisations sont bien reçues par la population bordelaise. Dans un article du journal *Le Petit Bordelais* du 11 novembre 1885, on lit : « l'effet décoratif des nouveaux réverbères est très réussi et leur fabrication fait le plus grand honneur à la maison Gautier de Bordeaux qui en a conçu le plan et les a construits. On ne saurait en dire autant des réverbères à trois becs que la

7. Délibération du Conseil Municipal du 4 septembre 1829.

8. Quinquet : Ancienne lampe à double courant d'air, et à réservoir supérieur. Du nom de Quinquet (1785) qui perfectionna la lampe inventée par le physicien Argand (Définition Petit Robert).

9. Délibération du Conseil Municipal du 17 mars 1832.

10. A.M. 442 0 19.

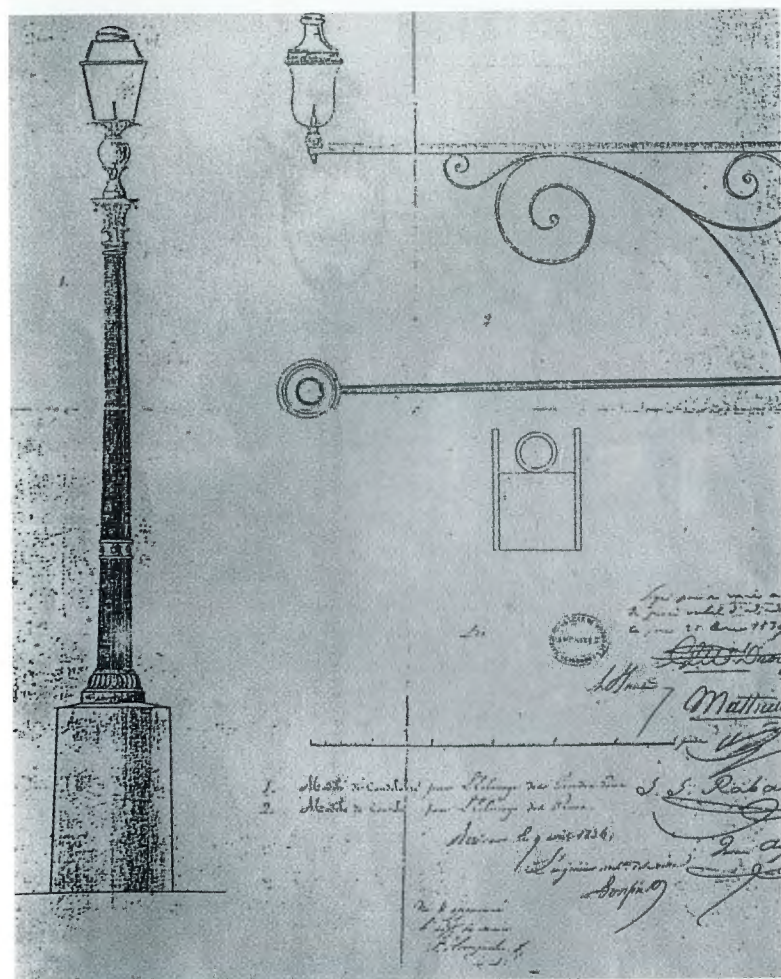


Fig. 4. — Candélabres, consoles et lanternes à réverbère choisis pour l'éclairage de la ville au gaz en 1837. Signé par l'ingénieur-architecte de la ville Bonfin. A.M.

Compagnie du gaz a fait placer depuis quelques temps sur les Allées de Tourny. Ceux-là sont réellement mesquins et indignes de notre magnifique promenade, à l'ornementation de laquelle ils sont loin de contribuer. On fera appel aux talents de Gautier pour l'éclairage des jardins.

Les jardins reçoivent au XIX^e siècle, un éclairage spécifique. En effet, le gaz ne sera jamais employé dans les espaces végétaux car on pense que ses vapeurs nocives polluent l'air et la terre, et font dépérir les arbres. L'huile de pétrole ou de colza sera donc utilisée jusqu'à ce que l'électricité vienne la remplacer. Les périodes d'éclairage sont variables. On éclaire les

jardins du 20 mai à la mi-octobre en relation avec les heures d'ouvertures de ce «salon d'été» et jusqu'à dix heures du soir en été. En 1865, les lanternes à six faces, en fer et verre, qui existent alors, sont remplacées par des lanternes rondes qui permettent une diffusion plus harmonieuse de la lumière¹¹. En 1894, l'adoption de l'électricité comme moyen d'éclairage conduit à éclairer le Jardin Public sur le modèle des Buttes-Chaumont et du Parc Monceau à Paris¹². On choisit un modèle de réverbère dessiné par le fondeur Charles Gautier. L'installation des quarante-huit candélabres, à lampes à arcs, fait sensation dans la presse bordelaise. *La Petite Gironde* du 8 mai 1895 décrit l'éclairage en ces termes : «aux alentours de la rivière notamment, ce spectacle est des plus attrayants, des plus gracieux. La lumière se reflète dans l'eau, l'ombre des branches tremble sur les rives, une lueur court sur le sol : tout cela dans les perspectives les plus inattendues, enchante le regard. C'est un décor de rêve où on se plaît à évoquer les ondines déployant leur blonde chevelure». On évoque aussi les candélabres : «enfin les candélabres ont été fournis par Charles Gautier, ponctuel lui aussi, et artiste comme toujours... Ils sont véritablement très élégants». Ces candélabres sont

en fonte de fer, bronzés et cuivrés. Les armes de la ville sont apposées sur la borne (fig. 5). Ils ponctuent, encore aujourd'hui, le Jardin Public et le jardin de l'Hôtel de ville de leurs silhouettes gracieuses (fig. 6). Dans les squares créés dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le modèle de réverbère adopté sera fourni par la fonderie du Val d'Osne et choisi sur catalogue¹³.

En relation avec l'éclairage du Jardin Public par les candélabres de Gautier et en prévision de l'Exposition philomatique de 1895 — qui doit se dérouler sur la place des Quinconces — la Municipalité émet

11. Délibération du Conseil Municipal du 8 mai 1865.

12. A.M. 154 0 1. A.M. 154 0 5.

13. A.M. 170 0 4. A.M. 177 0 3. A.M. 174 0 5.



Fig. 5. — Borne du candélabre de Charles Gautier. Armes de la ville.

le désir d'améliorer l'éclairage de la ville¹⁴. Les nouveaux réverbères devront donner une image moderne de la ville et assurer la sécurité des visiteurs. Un concours verra le choix du Conseil Municipal se porter le 21 juillet 1895 sur le modèle créé par Gautier et qu'il nommera dorénavant «modèle de la ville» (fig. 7). Les voies les plus larges et les plus fréquentées seront équipées de ces appareils. Ce sont la place Pey-Berland, la rue Vital-Carle, les Allées de Tourny, la place de la Comédie, le cours de l'Intendance, le cours du Chapeau-Rouge, la place Picard, le cours du Jardin-Public et le cours du XXX juillet¹⁵. Les réverbères sont en fonte de fer. Ils fonctionnent à la fois au gaz et à

14. A.M. 457 0 1.

15. A.M. 457 0 1. A.M. 457 0 5. A.M. 442 0 19.

16. Délibération du Conseil Municipal du 27 juillet 1906. A.M. 457 0 17.

l'électricité sur foyer à arc bec Auer. Des modèles différents sont fabriqués avec un nombre de lanternes variable selon les emplacements choisis, mais le style reste le même. Il existe trois modèles : un à quatre bras fonctionnant au gaz et un brandon central fonctionnant à l'électricité ; un modèle à deux bras au gaz avec un brandon électrique ; et enfin un modèle simple avec seulement une lanterne électrique. Les lanternes sont couronnées aux armes de la ville. En 1906 les lanternes fonctionnant au gaz seront électrifiées¹⁶. Les réverbères sont placés soit à même le sol, soit surélevés. C'est le cas sur la balustrade ceinturant la place des Quinconces. Sur l'esplanade elle-même, on place deux rangées de douze réverbères à quatre lanternes au gaz et une électrique (fig. 8 et 9) ; sur la balustrade, huit face aux quais, seize sur les côtés et deux aux angles des quais et des Allées. Sur les Allées de Chartres et d'Orléans ce sont quarante-trois réverbères simples qui sont installés. C'est donc une forêt de quatre-vingt-treize réverbères qui illumine ce quartier.



Fig. 6. — Candélabre du Jardin Public. Modèle Charles Gautier, lanterne modifiée.



Fig. 7. — Dessin de Charles Gautier.
Candélabres «modèle de la ville» A.M. XL D 16.

Un modèle spécial est aussi conçu pour trouver place au bas des marches du Grand-Théâtre. «Il est composé de quatre torchères monumentales qui éclaireront à l'électricité la sortie des spectacles. La nécessité d'un tel éclairage avait été soulevée, dès le 10 juin 1831, lors d'une séance du Conseil Municipal : Il n'est personne qui en sortant du spectacle n'ait été frappé par l'obscurité qui règne sur la place de la Comédie, et comme alors beaucoup de voitures se croisent sur ce point, on est facilement exposé à des



Fig. 8. — Dessin de Charles Gautier.
Candélabre à quatre bras et un brandon central. Non daté.
A.M. XL D 25.

accidents graves ; il serait donc désirable dans le cas où vous vous décideriez à renvoyer à une autre époque le changement proposé dans le niveau de la place, qu'au moins vous ordonnassiez l'établissement des quatre candélabres proposés»¹⁷ (fig. 10).

17. Délibération du Conseil Municipal du 10 juin 1831. Délibération du Conseil Municipal du 21 juillet 1895. A.M. 457 0 5.



Fig. 9. — Candélabre de la place des Quinconces munis de quatre bras et d'un brandon central. Carte postale.



Fig. 11. — Éclairage de la façade de l'Hôtel de ville.
Modèle dessiné par Charles Durand.



Fig. 10. — La place de la Comédie.
Le Grand-Théâtre.
Quatre torchères Charles Gautier.
Carte postale.



Fig. 12. — Candélabre de fonte de Charles Gautier à deux bras et un brandon central. Cours du Chapeau-Rouge.

Pour le cours du Chapeau-Rouge, le cours de l'Intendance et la rue Vital-Carles, on choisit des modèles à deux lanternes au gaz et une électrique. Un modèle vient aussi remplacer, sur les Allées de Tourny, celui de la Compagnie du gaz de 1885.

Il est significatif de voir qu'ici le réverbère n'est pas un simple moyen d'éclairer mais qu'il est aussi un élément du décor urbain. Son dessin a un impact considérable sur l'aspect de la ville. Les réverbères s'accordent ici avec les fontaines de Barbezat inaugurées le 15 août 1857 de part et d'autre de la promenade.

A partir de 1910, une nouvelle campagne verra l'installation d'un modèle fourni par les fonderies du Val d'Osne, de style Louis XVI, s'accordant parfaitement à l'architecture de la ville¹⁸. Il remplace le modèle de Gautier là où il existe ou bien est installé dans les rues situées entre le centre ville et les boulevards, là où aucun éclairage sérieux n'a encore été mis

en place. Deux exemplaires de ce modèle, munis d'une crosse d'où pend la lanterne, subsistent encore devant la façade ouest de la cathédrale.

L'éclairage des monuments de la ville, l'Hôtel de ville par exemple, est aussi une source de préoccupation pour la Municipalité¹⁹. Le problème soumis dès 1885, au Conseil Municipal a écarté la possibilité de suspendre des lanternes entre les arcades du portique d'entrée. Les ombres créées par cet éclairage auraient porté tort à l'architecture de ce bâtiment. En 1894, on fera finalement réaliser neuf lanternes placées sur console, selon un dessin de l'architecte municipal Charles Durand. Elles sont en fonte de fer, fer forgé et bronze et sont toujours en place aujourd'hui (fig. 11).

La conservation de ces éléments de mobilier urbain dans la ville est tributaire de l'efficacité de leur éclairage. Les réverbères en fonte du XIXe siècle sont enlevés pour être remplacés par des appareils dont la forme est censée avoir moins d'impact sur l'environnement urbain mais dont l'efficacité doit être maximale. Seuls les réverbères des jardins et quatre du modèle de Gautier de 1895 sont conservés sur le cours du Chapeau-Rouge (fig. 12). Jusqu'à quand ? Ils sont un témoignage, non négligeable, de l'art de la fonte à Bordeaux à la fin du XIXe siècle et ont une grande importance dans la conception du décor urbain.

18. A.M. 457 0 23. A.M. 457 0 31.

19. Délibération du Conseil Municipal du 13 novembre 1894.

Etudes d'archives Groupe Jules Delpit

Représentations théâtrales à Saint-Emilion et Cadillac au XVI^e siècle

par † Paul Roudié

Dans la belle étude consacrée à l'*Activité théâtrale à Bordeaux des origines à nos jours*¹, par MM. Lagrave, Mazouer et Régaldo, M. Mazouer a montré que pendant la première moitié du XVI^e siècle on jouait encore à Bordeaux des farces et des mystères, formes qui relevaient de la tradition médiévale, vivace à une époque que nous croyons être déjà la Renaissance.

Il ne s'est pas occupé, et c'est fort naturel, de ce qui se faisait dans les petites villes de la région.

Quelques indications relevées dans les archives municipales de deux d'entre elles nous donnent des renseignements qui ne sont pas sans intérêt.

Dans les comptes de la municipalité de Saint-Emilion pour 1505-1506² il est porté que 20 sols furent payés pour une barrique de vin destinée «aux companhons qui joèrent l'histoire de l'enfant ingrat»,

c'est-à-dire du fils prodigue. Il s'agissait donc de la mise en scène d'une parabole tirée de l'Evangile. Il est dommage que nous n'ayons pas davantage de détails et notamment que nous ne sachions pas qui étaient ces compagnons.

Les comptes de Cadillac nous fournissent une moisson plus abondante.

En 1527³ furent faits des dépens pour deux «mesteraulx (...) ung tamborinayre et cornemusa per lo comensament de may». Il n'est pas évident que ces musiciens aient accompagné une manifestation théâtrale de quelque nature que ce soit, mais il n'est pas sans intérêt de noter que le début de mai donnait lieu à des réjouissances.

En 1536⁴ la municipalité a de nouveau donné à boire à deux tambourins et à deux fifres, mais cette fois une précision est ajoutée : ils étaient venus pour faire les «monstres», ce qui semble bien indiquer qu'il y avait eu une représentation sur laquelle nous ne savons rien. La même année, des écoliers jouèrent une farce devant la maison de ville, ce qui leur valut une distribution de vin.

Les comptes de l'année 1541⁵ sont plus explicites. Il fut payé 17 livres 3 sols «par le commandement desd. jurats pour jouer le mistère de la Passion et entrée de Jérusalem, Sène, tant pour aller chercher les arbres, yceulx

1. T. I, Paris, C.N.R.S., 1985.

2. A.D.Gir. E supplément 4480, Saint-Emilion, comptes 1505-1506.

3. *Ibid.*, E supplément 594, Cadillac, CC 7.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, E supplément, Cadillac, CC 8.

planter, faire aplanyr la place, le boyre du jour de la Sène, eschafaux, aller sercher et retourner la tapisserie a M^r du Pont a Langon, 3 peaulx de lude blanche pour faire une chemise et une robe de droguet a messire Mathurin, autres habillement, et pinctures tant aux anges, apostres et autre que pour le disner de ceulx qui jouoyent led. mistère.

Le sujet est donc clairement indiqué. Ce sont les faits qui se sont déroulés depuis l'entrée du Christ à Jérusalem jusqu'à sa Passion.

La représentation avait lieu en plein air, puisqu'il fallait «*aplanyr la place*», précision que l'on trouve également dans un texte de 1525 concernant un mystère joué à Bordeaux, mais la mise en scène nécessitait également la mise en place «*d'eschafaux*», une tapisserie et, ce qui est le plus étonnant, un décor de verdure constitué par des arbres plantés pour la circonstance, sans doute pour la scène du Jardin des Oliviers. Des habillements étaient confectionnés et les acteurs devaient être fardés. Parmi ceux-ci certains représentaient des anges, dont la présence ne s'imposait pas d'après les récits évangéliques.

Il s'agissait évidemment d'une manifestation théâtrale montée avec un certain luxe de moyens. D'ailleurs les jurats cette fois-là ne se contentèrent pas de donner du vin aux compagnons, ils leur offrirent un dîner et le budget total se monta à une somme relativement élevée.

La même année 1541, des compagnons de Rions vinrent à Cadillac «*faire leur monstre de l'Enfant prodigue*» mais il n'en coûta aux jurats que 37 sols, un pain, du vin, de la carbonade, des muguettes, des œufs et du lard.

Il est à remarquer que l'histoire de l'Enfant prodigue était en honneur dans la région puisque, nous l'avons vu, c'était le même thème qui avait inspiré les compagnons qui jouèrent à Saint-Emilion presque quarante ans auparavant.

Des recherches dans les archives d'autres villes comme Libourne, La Réole, Bazas... nous apporteraient sans doute de nouveaux éléments. Ce que nous apportons suffit pour démontrer qu'en dehors de Bordeaux il existait une activité théâtrale archaïsante mais importante durant la première moitié du XVI^e siècle.

Chaudronniers auvergnats, tuiliers basques et tapissiers limousins

par † Paul Roudié

Nous avons déjà abordé les questions qui font l'objet de cette communication dans notre thèse sur *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*¹, mais nous l'avons fait très succinctement, à des endroits différents de l'ouvrage et du point de vue de l'histoire de l'art.

Nous voudrions aujourd'hui développer plus largement le sujet et l'aborder sous un angle plus démographique, bien que nous ne soyons pas démographe et que nous n'ayons pas d'éléments suffisants pour faire une étude vraiment scientifique. Par ailleurs, nous ne nous limiterons pas à la période que nous avons alors envisagée et y ajouterons des éléments concernant la fin du XVI^e siècle, le XVII^e siècle, voire le début du XVIII^e siècle. Bien entendu notre enquête

sur ces périodes a été beaucoup moins poussée que pour la fin du XV^e siècle et surtout la première moitié du XVI^e. Il faudrait la poursuivre et l'affiner, mais ce n'est plus en notre pouvoir. D'autres le feront peut-être.

Ce que nous voulons montrer c'est qu'en Bordelais, depuis très longtemps accueillant à des gens venus d'autres régions, certains métiers étaient exercés non pas exclusivement, mais dans des proportions notables et parfois étonnantes par des artisans qui avaient la même origine géographique, cette émigration pouvant avoir un caractère soit provisoire soit définitif.

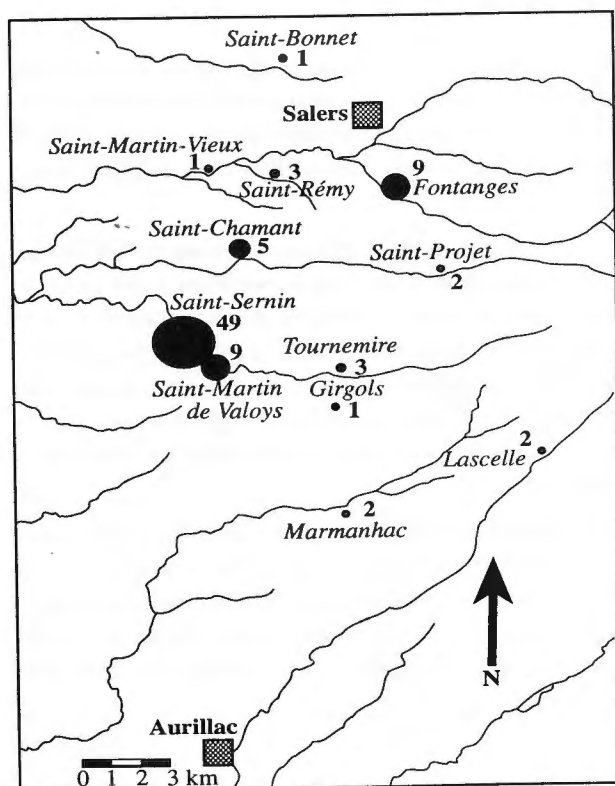
Indiquons tout de suite que bien des indications nous ont été fournies par des chercheurs travaillant sur d'autres questions mais attentifs à nos préoccupations. Nous voulons en particulier nommer les regrettés Alain d'Anglade, Pierre-Julien Laferrière, Jean Cavignac.

1. Bordeaux, Sobodi, 1975, 2 vol.

Chaudronniers auvergnats

Dans les documents que nous avons compulsés, nous avons trouvé mention de cent trente-huit chaudronniers² entre 1472 et 1694³. De ceux-ci quatre-vingt-dix-sept au moins étaient sûrement auvergnats et, en fait, d'autres, dont l'origine n'est pas mentionnée, devaient l'être aussi. Cela suffit pour affirmer non un monopole mais une prépondérance importante des originaires de la Haute-Auvergne dans cette profession à Bordeaux et dans le Bordelais.

Ce qui est le plus curieux, c'est que les indications d'origine sont assez précises dans la plupart des cas pour que nous puissions affirmer que ces chaudronniers venaient presque tous d'une région assez délimitée comprise entre Aurillac et Salers. Voici le détail : c'est Saint-Cernin qui vient largement en tête avec quarante-neuf noms, suivi de Saint-Martin de Valois, paroisse disparue aux environs immédiats de Saint-Cernin (neuf noms), Fontanges (neuf noms), Saint-Chamant (cinq noms), Saint-Rémy et Tournemire (trois noms), Marmanhac, Lascelle et Saint-Projet



(deux noms), Saint-Bonnet, Girgols, Saint-Martin-Valmeroux et Lyaud (un nom) ; nous n'avons pu situer ce dernier lieu.

Cette émigration était-elle temporaire ou définitive ? Les deux cas se présentent.

Bien souvent, nous ne connaissons des chaudronniers que par une ou deux mentions la même année ou deux années qui se suivent ; cela nous incite à penser qu'ils n'avaient fait qu'un court séjour, surtout quand leur nom est suivi d'une indication comme *cauderey de Saint Cernin* ou mieux *habitant de Saint Cernin* ou *habitant de Saint Projet*. *Demeurant à présent à Bordeaux* est plus ambigu, mais ne prouve pas du tout une installation durable.

Quand les mentions s'étalent sur plusieurs années, on pourrait penser que le chaudronnier, même s'il n'avait pas rompu avec sa patrie d'origine et comptait y retourner, s'était fixé au moins pour un certain temps. Prenons le cas de Guirault Belbe, sur lequel nous avons douze documents échelonnés de 1543 à 1550. En 1550, il se dit encore chaudronnier de Saint-Martin de Valois mais demeurant à Lesparre. Cependant, ayant contracté une dette en janvier 1548 (n.s.), il promet de rembourser la somme à Pâques au village de Lauba en Auvergne. Il y revenait donc. On peut même se demander s'il n'y passait pas une partie de l'année, le printemps et l'été, car nous ne le trouvons dans la région bordelaise, d'après notre documentation qui n'est évidemment pas complète, que de septembre à février.

Si l'on admet cette hypothèse il ne s'agirait même pas d'émigration temporaire mais saisonnière. On peut faire des remarques analogues à propos de Pierre Bonenfant que nous trouvons sept fois entre 1541 et

2. On trouve ce nom sous la forme actuelle ou celle de *chaudronnier* mais aussi souvent *cauderey* ou *caudeyrier*, et parfois *pellier*, *pérolier*, *peyrolier* ou *pairollier*.

3. Pour le XVII^e siècle, nous n'avons trouvé qu'une mention (1660), celle d'un compagnon limousin faisant une donation avant de partir pour Saint-Jacques. Comme il pouvait n'être que de passage à Bordeaux nous n'en avons pas tenu compte.

1548, mais jamais au printemps ou en été, et, en 1543, il se dit chaudronnier de Saint-Cernin, demeurant à présent à Bordeaux. Guirault Cambon (ou Chambon) de Saint-Cernin n'a pas passé moins de dix-huit actes à Bordeaux entre 1539 et 1549, dont deux au mois d'août, en 1539 et 1548, ce qui exclut une émigration uniquement saisonnière. Loys Dufreyche, signalé de 1539 à 1549, est dans le même cas.

Nous ne rencontrons Pierre Dufreyche, sans doute un parent, que dans les années 1548-1549 ; il logeait paroisse Saint-Eloi. C'est au Mirail, donc dans la même paroisse, que Jean Jourde (ou Jourdas), en 1541, avait sa demeure ainsi que Jean Lapyé et Pierre Segrestan. Il y était déjà en 1537 et on le trouve à Bordeaux encore en 1555. Jean de Lafont en 1538 se dit *à présent demeurant à Bordeaux* mais, en 1555, il est *chaudronnier à Mérignac*, ce qui semble bien indiquer qu'il s'était fixé. En 1532 fut réglée à La Sauve, la succession de Jean Martin, *pérolier*. Encore, plus tard dans le siècle en 1589, Antoine Manial rappelle bien qu'il est natif de Saint-Rémy en Auvergne, mais il est chaudronnier à Cocumont, village du département actuel de Lot-et-Garonne. Antony de La Rue n'apparaît que deux fois (1545 et 1547), mais il est *cauderey* de Bordeaux et habite, comme d'autres, paroisse Saint-Eloi⁴. Jean Segrestan est dit tantôt *pérolier* de Saint-Martin de Valois, demeurant à Bordeaux, tantôt *pérolier* de Bordeaux ou chaudronnier rue du Mirail.

Les deux Pierre Segrestan, l'un dit Moreau, l'autre dit le Jeune, tous deux originaires de Saint-Martin de Valois, sont ceux sur lesquels nous avons le plus de renseignements (trente-sept entre 1530 et 1550). Tantôt Pierre Segrestan dit Moreau est dit, et dès 1530, demeurant à Bordeaux ou *cauderey* rue du Mirail (1541-1547), tantôt *pérolier* de Saint-Martin de Valois (1544) ou *pérolier* de Saint-Martin à présent demeurant à Bordeaux (1542). Quant à Segrestan le Jeune, il se déclare habitant de la paroisse de Valois (1542) et, en 1544, il donne une procuration à son frère Jean, habitant de Bordeaux, ce qui prouve qu'il ne résidait pas dans cette ville et n'y venait que de loin en loin. Le

4. Il y avait à Bordeaux une rue Caudereyre, mais Léo Drouyn la situe paroisse Saint-Projet, à l'intérieur de la plus vieille enceinte de la ville. Il semble donc que les chaudronniers aient changé de quartier entre le Moyen Âge et le XVI^e siècle.

premier lui-même avait gardé des liens très forts avec son lieu d'origine, le village de Lauba puisqu'il y acheta à Segrestan le Jeune une grange en 1543.

Bernard Yribert (ou Ayribert ou Eyribert), de Saint-Cernin, apparaît en 1516 mais, en 1531 et 1538, il est *cauderey* paroisse Saint-Eloi, en 1544 de nouveau il est *cauderey* de Saint-Cernin, avant d'être dit demeurant à Castres ou même habitant de Castres en 1548 et 1549. Guilhem Eyribert, également, est tantôt nommé *cauderey de Saint Cernin* (1544) tantôt *cauderey paroisse Saint Eloi* (1532-1533) ou *marchand pérolier natif d'Auvergne demeurant à Bordeaux*.

Il est difficile de conclure.

Le seul cas parfaitement clair que nous ayons décelé d'émigration définitive, d'intégration et de réussite sociale est celui de Pierre Castagney. Dans onze documents étalés en 1520 et 1549 il est dit *cauderey* ou *pellier* au Mirail, mais aussi marchand de Bordeaux. Dans son testament de mars 1549 (n.s.), il s'intitule *sire Pierre Castagney marchand et bourgeois*, ce qui était une consécration. C'est dans ce texte surtout que l'on constate à la fois son aisance et les liens qui l'attachaient encore à son village natal de Saint-Cernin.

Il voulait être enseveli dans l'église des Augustins de Bordeaux et laissait à ces religieux tout l'argent qui résulterait de la vente de ses biens ; il donnait 300 francs pour faire prier pour son âme et faisait des dons aux pauvres ladres, à ceux de l'hôpital Saint-André, à l'église Saint-Eloi aux confréries des Cinq Plaies et de Notre-Dame de Pitié, à son compère, à sa chambrière, à son serviteur, à un de ses cousins, prêtre (tous ses habillements de drap et de soie, une maison et de l'argent). Il faisait la liste assez impressionnante de ce qui lui était dû pour diverses raisons (45 articles). Ses dettes à lui étaient bien moindres. Il notait avec orgueil qu'il n'avait rien reçu de ses parents et que tous ses biens meubles et immeubles, il les avait *gagnés et conquêtes du vouloir de Dieu, de sa paine, sueur et travail*, et ses biens étaient considérables.

Il ne laissait à sa femme, Jeanne Blaru, que ce qui lui était strictement dû par leur contrat de mariage, c'est-à-dire les 100 écus de sa dot qu'il s'était engagé à *tercer*, plus quelques victuailles pour sa nourriture *le temps et terme qu'elle portera le deuil*, et il mentionnait que ce manque de générosité venait de l'ingratitude de son épouse durant leur mariage.

Il avait eu un fils naturel, Loys Castagney, dont il ne savait s'il était encore en vie, mais dans ce cas il lui laissait une maison et jardin à Créon, et à la mère de celui-ci, qui demeurait en Auvergne, 50 livres qu'un chaudronnier de là-bas lui devait.

Le cousin Tavernier auquel il faisait, nous l'avons vu, des dons était aussi auvergnat et ce qu'il lui léguait outre ses habillements, c'était une maison et un jardin qu'il avait achetés à Saint-Cernin et le reste de la vente d'une terre qu'il avait possédée au même lieu. Il avait donc placé de l'argent en immeubles dans son pays natal.

Castagney avait été marié une première fois à une veuve qui avait eu comme premier époux un certain Azenard qui devait être auvergnat, puisque Castagney s'occupe de recouvrer ce qui lui était dû en Auvergne. Le fils d'Azenard était le *filhastre*, c'est-à-dire le beau-fils, de Castagney qui le mena trois ou quatre fois en Auvergne.

Que peut-on savoir de l'activité des chaudronniers auvergnats fréquentant notre région ? D'après Alfred Durand⁵, les chaudronniers qui émigraient du Cantal étaient souvent des *pétassaires*, c'est-à-dire des raccommodeurs. Les autres vendaient des chaudrons neufs venant d'Aurillac et achetaient le vieux cuivre qu'ils ramenaient dans cette ville sur leur mule. Durand, géographe, s'appuie surtout sur des documents plus récents que les nôtres. Nos conclusions ou impressions sont assez différentes des siennes.

D'abord nous n'avons trouvé qu'une seule fois mention d'un *pétassaire*, donc il semble bien que le raccommodeage des cuivres usagés n'était pas une activité capitale pour les chaudronniers que nous avons rencontrés.

Très rarement également, ils apparaissent comme artisans fabriquant eux-mêmes les ustensiles de cuivre. Castagney avait un atelier : en 1540 il engage Martin Blanc, de Saint-Cernin, pour *besogner de son métier de peyrolier* et, en 1542, il prend un apprenti. Mais c'était avant tout un marchand et pas seulement d'objets de cuivre. Il lui arriva au moins une fois de faire conduire des marchandises sur la mer.

C'est comme commerçants, qu'apparaissent la quasi totalité de nos chaudronniers ; certains se disent d'ailleurs marchands chaudronniers ou même parfois

seulement marchands. La plupart du temps les achats et ventes se faisaient entre chaudronniers auvergnats, les uns vendant plus souvent qu'ils n'achetaient et inversement. Ils achetaient également à des marchands ou fabricants de Bordeaux, par exemple André Arnault, Jehan Adam⁶, durant la première moitié du siècle, auxquels nous joignons Pierre Castagney, bien que nous soyons sûr de son origine auvergnate, puisque, comme nous l'avons vu, il était vraiment installé à Bordeaux et y avait un atelier. Dans la seconde moitié du siècle, les fournisseurs bordelais de nos Auvergnats étaient François Vouzelle, et Bernard Rousselet.

Des marchands venus d'ailleurs apportaient ou faisaient parvenir à Bordeaux ou à Libourne des produits de régions où se pratiquait le travail du cuivre. C'est ainsi que Robert Huete de Baignes⁷, en Saintonge, vendait des ustensiles dont il est dit parfois que c'était des *ouvrages de Bussières*. Jacques Dalesme, de Saint-Léonard en Limousin, apparaît aussi plusieurs fois et sa marchandise transitait par Périgueux. Une fois est nommé Gobelin de Bors⁸, châtelain d'Angoulême, une fois un marchand de Nontron ; une autre fois il est question de chaudrons de Flandre et également de poêles de façon de Saumur ou Périgueux.

Des marchandises «exotiques», on en trouvait plus souvent encore dans les comptes des chaudronniers ou marchands de Bordeaux que dans ceux des Auvergnats : cuivres venant de Normandie (Granville, Villedieu), d'Anjou, de Flandre. Jamais il n'est question explicitement d'ustensiles fabriqués à Aurillac⁹.

Cela peut paraître étonnant, car cette ville est généralement considérée comme ayant été un centre important de l'industrie du cuivre ; c'est en particu-

5. *La vie rurale dans les massifs volcaniques des Dorez, du Cézallier, du Cantal et de l'Aubrac*, Aurillac, 1946, pp. 377-406, l'émigration.

6. Nous avons d'assez nombreux renseignements sur ce personnage, notamment un inventaire très intéressant de sa maison et de son atelier, mais rien ne nous dit qu'il fût originaire d'Auvergne.

7. Dans les textes ce nom est orthographié *Beigne*, mais il ne nous paraît pas douteux qu'il s'agisse de Baignes en Charente sur la limite de la Charente-Maritime.

8. Ce Bors doit être Bords en Charente Maritime.

9. La seule fois que nous avons rencontré un marchand d'Orliac, il vendait des fromages d'Auvergne.

lier ce qu'estimait Alfred Durand dans un passage que nous avons déjà cité et Roger Grand dans son ouvrage sur *les Paix d'Aurillac* (1945), qui couvre la période des XIIe-XIIIe siècles, fait état de l'existence de chaudronniers. Alfred Durand dans sa thèse annexe *Aurillac, géographie urbaine* précisait qu'au début du XVIe siècle «quatre martinets à cuivre étaient installés sur les bords de la Jordanne et de la Cère». Ces renseignements nous ont été très aimablement fournis par Melle Bouyssou, directrice honoraire des archives du Cantal, que nous remercions très vivement.

Cependant, cette même érudite nous rappelle aussi que, dans l'*Enquête sur les commodités du Rouergue en 1532*, publiée par M. Jacques Bousquet, un témoin affirme que le cuivre est l'une des meilleures *commodités du Rouergue* et que *les pays d'Auvergne et autres circumvoisins se fournissent en icellui (...) de tels vaisseaux à cause qu'il n'y en a qu'il sache ni ait ouï dire aux alentours de quinze lieux d'autres martinets*. Cela est en contradiction avec l'affirmation d'Alfred Durand. Un document indiscutable, que nous a également fourni Melle Bouyssou, fait état de deux martinets situés aux environs d'Aurillac à la fin du XVIe siècle¹⁰. Tout cela est assez troublant et fait regretter qu'il n'existe pas une étude récente et sérieuse sur l'industrie du cuivre au XVIe siècle en Haute-Auvergne.

Nous nous permettrons d'avancer avec beaucoup de prudence et de modestie une hypothèse. Distinguons la métallurgie du cuivre, sa production qui nécessitait l'utilisation de martinets, de la fabrication des ustensiles qui pouvait, quant à elle, s'effectuer dans de simples ateliers, peut-être largement dispersés dans des villages voire des hameaux. Il se pourrait que les chaudronniers dont nous avons trouvé les traces en Bordelais y aient vendu les objets qu'eux-mêmes ou d'autres ouvriers produisaient à Saint-Cernin, Saint-Chamant, Fontanges et autres lieux, sans avoir à aller se les procurer à Aurillac d'où, en revanche, ils pouvaient faire venir la matière première telle qu'elle sortait des martinets. Les propriétaires des martinets

10. Arch. Dép. Cantal 116 F 21.

n'étaient d'ailleurs pas appelés chaudronniers ou *peyroliers* mais *martineurs* à en croire les documents de la fin du XVIe siècle précédemment évoqués.

Ces Auvergnats se mettaient très souvent à deux ou à plusieurs pour effectuer une ou plusieurs transactions. Nous avons même trouvé deux fois la trace d'associations formelles, sans doute par contrat notarié, mais nous n'en connaissons pas les détails. Dans un autre cas un marchand de Fontanges, Antoine Crousilh, donne à cabal à Guirault Cambon quarante neuf livres *qu'il sera tenu de faire appronficer au mestier de chaderonnier*, moitié perte, moitié gain.

Ces transactions se faisaient la plupart du temps à crédit, crédit parfois à long terme, ce qui semble indiquer que les chaudronniers n'avaient pas de grosses disponibilités et attendaient pour rembourser d'avoir revendu ce qu'ils avaient acheté. Ce n'est que très exceptionnellement que nous trouvons trace de vente à un particulier ; cela vient sans doute de ce qu'une vente au détail ne nécessitait par un acte écrit. Assez rares sont les mentions de cuivres vieux, un peu plus fréquentes celles de matière non ouvrée : *métail, rougette*, cuivre en plate, *mitraille* d'airain, de cuivre, de potin.

Quels étaient les ustensiles qu'achetaient et revendaient les chaudronniers auvergnats dans la région ? Des ustensiles usuels : des chaudières (*caudeyres*), surtout des chaudrons (*caudeyrons*), des bassines (parfois d'airain), des poêles (parfois dites blanches, parfois à queue, parfois d'airain) des poêlons, des chandeliers, des *culhères*, des *casses*, des *paderons*. Une seule fois, il est question de *perollerie* et pourtant comme très souvent nos auvergnats sont dits *peyroliers* ils devaient bien vendre souvent des *peirols*, c'est-à-dire des seaux.

Nous avons dit dans notre ouvrage sur *L'activité artistique à Bordeaux en bordelais et en bazadais de 1453 à 1550* que l'on trouvait dans certains inventaires de cette époque des objets de cuivre ayant un caractère artistique ou décoratif. Apparemment ce n'étaient pas les chaudronniers auvergnats qui les avaient fournis. Ils venaient plutôt de Flandre ou d'Allemagne.

Tuiliers basques

Nous avons relevé pour une période qui va de la fin du XVe siècle (1468) au milieu du XVIIe (1656) quarante tuiliers ¹¹ dont nous connaissons l'origine soit parce qu'elle est clairement indiquée soit par la nature de leur nom. Ce dernier critère est parfois sujet à caution car si l'on peut être sûr qu'un Haranchipy ou un Lissarague, par exemple, sont basques, nous ne pourrions affirmer que Martin Delaux l'était aussi, si un texte précis ne nous permettait de le faire. C'est donc avec quelque réserve que nous avançons que sur les quarante tuiliers rencontrés trente venaient du Pays Basque ¹² ; nous pouvons nous tromper d'une ou deux unités en plus ou en moins, mais cela nous suffit pour affirmer que le métier était, dans les trois quarts des cas environ, pratiqué par des artisans d'une même origine géographique.

Nous aurions voulu être plus précis, mais, cinq fois seulement le nom du village est noté. Trois tuiliers venaient de Sare et deux de Saint-Pey en Labourd, sans doute Saint-Pée-sur-Nivelle. L'indication est intéressante mais insuffisante pour conclure que nos émigrés venaient uniquement ou essentiellement du Labourd.

Dans un cas au moins, nous avons la preuve que plusieurs membres de la même famille s'étaient installés en Bordelais. Il s'agit des Harangouren ¹³. Nous trouvons en effet un Antoine, un Augey, un Daide et deux Myngeon ou Mynjony, Daide étant tuteur des enfants de l'un des Myngeon. De même Jean de Lahet avait un neveu à Bordeaux. Sans être forcément parents, deux ou parfois trois Basques étaient associés pour un temps plus au moins long : en 1519 Martin Delaux s'associa avec Michelon de Salsouriz et Michel Lachou ; Marticot de Haranchipy avait exploité un temps la même tuilière avec son oncle Joannot ; Jean de Lahet, déjà nommé, avait affermé une terre et tuilière à La Roque-de-Tau en 1519 avec Sauvat de Banet ; deux « Gascons » de Sare, dont nous n'avons pas les noms, prirent à bail en 1472 à Eysines pour y bâtir un four. Il arrivait aussi qu'un Basque se liait avec un non Basque, à en juger par le nom.

Cette émigration des tuiliers basques était-elle temporaire ou définitive ? Il est assez difficile de répondre à cette question mais, nous pensons que les deux cas se présentaient.

Quand Sensy Dorchenery se dit *demeurant à Saint-Pey en Basques, à présent demeurant au présent pays*, on a bien l'impression qu'il n'a pas l'intention de se fixer loin de chez lui. Dans bien des cas, quand nous n'avons trouvé qu'une mention d'un individu, nous sommes tenté de croire que son séjour n'a pas été de longue durée, mais ce n'est pas sûr : cela vient peut être simplement des lacunes de notre documentation.

En revanche, nous avons la preuve que plusieurs Basques s'installèrent vraiment dans le Bordelais et que certains y moururent, Marticot de Haranchipy séjourna au moins de 1595 à 1625. Myngéon I de Harangouren fabriquait des tuiles à Langoiran, dès 1528, et c'est sans doute lui dont les enfants avaient pour tuteur Dayde de Harangoyran cependant qu'un autre Mingeon de Harangouren était marchand tuilier, toujours à Langoiran en 1571. Quant à Jean de Lahet, il apparaît dans nos documents pour la première fois en 1519 mais il était déjà dans la région depuis longtemps ; il se maria en 1522 avec une veuve, devint assez vite marchand tuilier et, dès 1530, se qualifie même de bourgeois. En 1539 un acte nous dit que ce maître *teuley* tient une place en dehors des murs de la ville à la porte des Paus *depuis trente cinq ans*. Il la tenait encore en 1559. Cela ferait une activité et un séjour d'au moins cinquante-cinq ans. Il

11. Les termes employés sont en réalité le plus souvent : *teublier*, *teuley*, *teulier*, *tiblier*, *tuyblier*. Et pour les produits : *teuble*, *tuyble*, *tible*. Pour les lieux de fabrication : *teublerie*, *teublière*, *tuyblière*, *teulère*, *teuleyre*.

12. Nous avons retenus comme basques : Hanchot de Barachiart (1529), Sauvat de Banet (1519), Jehan Biscaye (1548), Myjon Brachiart (1508), Mynjonym Michelet (1550), Johannès de Chigaray (1540), Sensy Darchenery (1556), Martin Delaux (1529), Georges Dinary (1589), Marticot de Haranchipy (1595-1625), Antoine de Harangoyran (1543-1544), Angey de Harangoyran (1539), Dayde de Harangoyran (1541-1544), Menjony I de Harangouren (1526-1539), Arenjony de Harangouren (1571), Petric de Harannoque (1546), Johannes Hériard (1549), Jehan de Lahet (1519-1559), Martin de Lissarague (1543-1547), Faussyn de Morotéguy (1548), Johannès de Taverro (1538), Amygot de Sault (1507). Pour les cinq derniers, nous connaissons leur origine sans connaître leur nom.

13. C'est ainsi qu'a signé une fois Menjony II, mais on trouve ce nom orthographié de façons assez variées, le plus souvent Harangoyran.

achetait la marchandise à d'autres tuiliers et même afferma en 1545 une *teulère*. Il avait «réussi» et s'était bien implanté à Bordeaux ¹⁴.

Ce n'était évidemment pas dans la ville que travaillaient les tuiliers fabricants mais près des lieux où ils trouvaient l'argile. Voici les endroits où nous les trouvons : Fronsac, Saint-Macaire, Carignan, La Roque-de-Tau, Galgon, Cambes, Saint-Germain du Puch, Vayres, Arveyres (lieu-dit Listrac) Saint-Martin de Haux, Berson, Jossens (lieu-dit Gouley) apparaissent une fois dans nos documents, mais Carbon-Blanc, Eysines, Grézillac apparaissent quatre fois et le centre le plus important semble avoir été Langoiran-Le Tourne, deux paroisses voisines qui jouissaient de l'avantage d'avoir des ports sur la Garonne. C'est là en particulier que travaillaient les deux Myngeon de Harangouren.

Que fabriquaient ces tuiliers ? Des tuiles, évidemment, mais de différentes sortes, des plates ; parfois *de la grande sorte*, des creuses également dont certaines sont dites *de la grande sorte* et d'autres *petites teubles canau* ¹⁵. Il est précisé parfois que les tuiles devaient être *de la gauge* de Bordeaux ou *à la mesure de Saint-Yliège*, c'est-à-dire de Saint-Eloi, paroisse où se trouvait l'hôtel de ville de Bordeaux. Nous ne savons pas ce qu'étaient les *tibles coup* (?). Les tuiliers basques

fabriquaient aussi des briques et surtout des carreaux de diverses sortes et tailles.

La commande exceptionnelle passée à Georges Dignary pour la *fuye* du château de Vayres précise que les carreaux devaient être de la façon de trois *molles*. En 1539, Mingeon de Harangouren promettait des carreaux sur le modèle de deux qu'il avait laissé entre les mains du client. En 1545, Martin de Lissarague devait en fournir de la longueur et grosseur qui lui seraient baillées. Assez rarement des tuiliers étaient aussi *chaulniers* et cela ne semble avoir été le cas que tardivement puisque les deux exemples que nous avons sont de 1625 et de 1656. En revanche, jamais à notre connaissance un tuilier, basque ou non, ne pratiquait le métier de potier et nous n'avons trouvé aucun exemple de potier basque.

Nous n'avons pas voulu prouver que tous les basques de Bordeaux et du bordelais étaient tuiliers. On en trouvait au contraire beaucoup dans toutes les classes de la société exerçant toutes sortes de charges et de métier mais il n'y a que chez les tuiliers qu'il en existe une telle concentration. Nous ne pouvons que constater le phénomène sans l'expliquer. C'est peut-être au Pays Basque qu'on la trouverait. Aux érudits de cette région de la chercher.

Tapissiers limousins ¹⁶

Nous avons consacré dans notre ouvrage *L'activité artistique à Bordeaux de 1453 à 1550*, un assez long développement à la tapisserie ¹⁷. Si nous reprenons cette question aujourd'hui, c'est parce que nous avons recueilli depuis des renseignements nouveaux portant sur la fin du XVIe siècle, le XVIIe siècle et les premières années du XVIIIe et que nous nous attacherons uniquement à mettre en relief la présence à Bordeaux et en Bordelais de tapissiers limousins et marchois.

Cette présence n'est pas absolument prépondérante. Nous avons déjà dit que beaucoup de tapisseries recensées dans les inventaires d'églises ou de particuliers devaient venir de Flandre ¹⁸. Deux tapissiers d'origine non déterminée travaillèrent à Bordeaux pendant quelques années dans la première moitié du XVIe siècle ; la famille Trigant de La Roche-Chalais à la limite du Bordelais fournit à notre région quelques tentures importantes au milieu du siècle ; et au

14. Menjony II de Harangouren est dit également marchand tuilier de Langoiran dans le seul acte que nous ayons de lui. Un certain Micheau Touchay ou Toussais était lui aussi marchand tuilier et avait une place sur les quais de Bordeaux près de la porte des Salinières, mais nous ne savons pas s'il était basque (mention en 1547, 1550 et 1559). D'autres marchands achetaient des tuiles mais rien n'indiquent qu'ils étaient spécialisés.

15. Qu'il y ait eu simultanément fabrication de tuiles plates et de tuiles creuses montre bien, ce que nous savons par ailleurs, que coexistaient dans la région bordelaise des toitures à faible pente et des toitures à forte pente dites parfois *à la mode de France*.

16. Nous comprenons sous ce vocable tant les véritables Limousins de Limoges et de sa région que les Marchois, dont le rôle devint de plus en plus prépondérant, de Felletin et surtout d'Aubusson.

17. P. 459-466.

18. Ces tapisseries de Flandre devaient être importées la plupart du temps sans que les artisans vinssent dans notre région. Cependant dans l'atelier de Cadillac au début du XVIIe siècle, Charles Braquehay a relevé les noms de quelques compagnons évidemment flamands.

début du XVII^e le duc d'Épernon fit travailler un atelier sous la direction du parisien Claude Lapierre, qui par la suite s'installa à Bordeaux, à l'hôpital de la Manufacture. Nous trouvons trace également au XVII^e siècle de tapissiers d'origine inconnue ou sûrement non limousins ; l'un d'eux était même de Jersey.

Il n'en reste pas moins qu'un nombre notable de «Limousins» vinrent à Bordeaux et en Bordelais pour prendre ou livrer des commandes et même s'y installèrent comme fabricants ou marchands tapissiers.

Résumons d'abord rapidement ce que nous avons dit ailleurs sur la première moitié et le milieu du XVI^e siècle. La mention en 1509 d'une *couberte de limosin* est la première qui prouve que cette province exportait des productions de ce type en Guyenne ; et c'est une date très haute, car les ateliers limousins étaient encore très peu importants. Des pièces de Fellerin apparaissent également en 1531, 1537, 1538. En 1537, deux marchands, des tapissiers d'Aubusson, Léonard Bouchon et Micheau Fournier, prirent commande à Bordeaux d'une suite représentant les preux. En 1554 un autre tapissier d'Aubusson, Antoine Verdy, passa contrat à Bordeaux avec un peintre de Limoges, Jean Court dit Vigier, pour l'exécution de huit patrons de tapisserie consacrés à l'histoire de David. En 1555, Michel Mondon et Antoine Matheron, toujours d'Aubusson, prirent commande de la garniture d'une salle basse et présentèrent comme échantillon une pièce où étaient représentées *les neuf moises*.

Les artisans que nous venons d'évoquer et quelques autres n'apparaissent que fugitivement dans notre documentation et ne firent sans doute que de courts séjours ; c'est sans doute dans leurs pays qu'ils exécutaient les travaux. En revanche Léonard Croyzat séjourna à Bordeaux au moins de 1552 à 1560 et Jean Bareilhas, d'Eymontiers, au moins de 1545 à 1550. Il y prit trois commandes importantes qu'il exécuta, à notre avis sur place, car il engagea à Bordeaux un apprenti, Claude Mondon de Felletin, et s'associa avec un certain Martin Challu pour la fabrication d'une tenture destinée au Parlement.

Apportons maintenant des éléments inédits ou publiés en ordre dispersés. Nous ne ferons que mentionner l'existence de documents où il est question de tapisseries d'Aubusson, sans que nous puissions don-

ner de précisions sur la façon dont elles ont abouti à Bordeaux. Ces documents s'échelonnent du début du XVII^e siècle (1601) au début du suivant (1700).

Dans l'atelier de Claude Lapierre travaillèrent deux «Auvergnats» un certain Tarquin et Gilbert Tullier. Le terme d'Auvergnat est-il une erreur ou une approximation pour Limousin ?

Lapierre prit pour apprenti un jeune homme de Cadillac Nicolas Rousselet dont nous n'aurions pas à parler si nous ne savions qu'en 1632 à Bordeaux, il vendit des tapisseries d'Aubusson¹⁹.

En 1621 Jean Diverne de *Phalatin* fit baptiser une fille à Bordeaux. Cela suppose qu'il n'y était pas que de passage²⁰.

Nous n'avons trouvé trace de Pierre Poussard, maître tapissier d'Aubusson, qu'en 1661, mais il prit deux commandes importantes²¹. Le 30 mars, en association avec Jacques Trouseveche, également d'Aubusson, il promit à Jacques Miard, chanoine et archidiacre de la cathédrale, huit pièces représentant l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des Mages, la Circoncision, la Fuite en Egypte, la Pentecôte, le Trépas de Notre Dame et son Couronnement, plus quatre portières aux armes du chanoine pour le prix de quatre cent cinquante francs, livrables en octobre suivant. Comme ces ouvrages devaient être exécutés conformément à une tapisserie faite pour l'abbé de Clairac, qui habitait Bordeaux, il est plus que probable que cette pièce avait été tissée antérieurement par les mêmes artisans. En tout cas le 21 octobre de la même année Poussard seul s'engagea à faire une tapisserie pour la grande salle de l'archevêché aux armes de François de Sourdis. Poussard avait-il monté ses métiers à Bordeaux pour exécuter ces trois commandes ou était-il retourné à Aubusson une fois les contrats passés ? Nous pencherions pour la première hypothèse.

19. Un Pierre Rousselet apparaît comme bayle des maîtres tapissiers en 1706 et est qualifié de bourgeois en 1709. Il était sans doute parent de Nicolas, mais rien ne dit que comme lui il avait des liens, commerciaux ou autres, avec Aubusson.

20. Arch. Mun. Bordeaux, GG23, f° 148 v°.

21. Arch. Hist. de la Gironde, t. XXXVII, p. 38-39.

En 1622 Antoine Laragosse se dit maître tapissier du cardinal de Sourdis, ce qui peut faire supposer qu'il n'était pas à Bordeaux pour un temps très court. Ce qui va dans le même sens, c'est qu'il engagea sur place pour un an, comme ouvriers, trois compagnons dont deux, Antoine Billard et Pierre Maletterre, étaient d'Aubusson. Nous ne savons pas si Laragosse lui-même venait de la Marche²².

La famille Matheron formait une tribu nombreuse et importante dont des membres œuvrèrent dès le XVI^e siècle non seulement à Aubusson mais à Tours, à Bourges et nous avons déjà fait mention d'un Antoine Matheron prenant commande à Bordeaux en 1595. Nous ne retrouvons pas moins de quatre Matheron dans notre région au XVII^e siècle. Dans un document de 1661, il est dit que François était installé à Bordeaux depuis trois ans et qu'il s'y était marié²³. Il avait pour frère Martial, habitant, lui, à La Réole, d'après ce même document, mais qu'un texte de la même année dit tapissier à Fontet, village voisin de La Réole. Il y prit pour apprenti son beau-frère Jacques Fourcade²⁴.

22. Arch. Dép. Gironde, 3 E 4055, f° 15 et suivant.

23. Arch. Hist. de la Gironde, t. XXV p. 112 et 460-461.

24. Arch. Mun. Bordeaux, ms 560.

25. Rien ne nous assure que les sept pièces de haute lisse représentant les merveilles du monde achetées pour La Réole en février 1680 aient été exécutées par l'un ou l'autre de ces tapissiers, mais nous voulons cependant noter l'existence de ces tentures importantes au sujet intéressant (Arch. Mun. La Réole, BB 14).

26. Arch. Dép. Gironde, C 1806 et 12 B 206.

27. Arch. Dép. Gironde, 12 B 9.

28. Arch. Mun. Libourne, HH 13 et HH 15.

29. Bibl. Mun. Bordeaux, Fonds Itié.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y avait dans ce même village, à la même date, un Martial Forton, maître tapissier de basse-lisse. Cela démontre-t-il l'existence d'un petit atelier temporaire établi pour l'exécution d'une ou deux commandes importantes²⁵ ?

Revenons aux Matheron, Pierre et Jean étaient sans doute d'une autre génération que les deux précédents, Pierre fut reçu dans la corporation des maîtres tapissiers en 1685, et on le retrouve en 1708 dans une affaire de vol de meubles²⁶. Quant à Jean, il n'apparaît dans notre documentation qu'une fois en 1702, accusé d'avoir tué la femme de François²⁷.

Gazeau ou Gauzeau, marchand tapissier d'Aubusson mais résidant à Bordeaux, livra à la confrérie des sacquiers de Libourne deux pièces de haute lisse, moitié soie, moitié laine, *représentant l'histoire de David et Salomon avec son sacre*. Un paiement de deux cent cinquante livres fut effectué le 21 octobre 1678²⁸.

Enfin, Jean Richon, marchand tapissier d'Aubusson habitant ordinairement Bordeaux, nous est connu par une procuration qu'il donna le 13 juillet 1714 à son fils pour recevoir ce qui lui était dû en son absence, et vendre les tapisseries du magasin²⁹.

Il apparaît donc à la lumière de la documentation très incomplète que nous avons recueillie, que Bordeaux, dès le début du XVI^e siècle, avait des liens assez étroits avec les tapissiers du Limousin et surtout de la Marche. Il semble bien que certains de ceux-ci étaient des fabricants qui venaient chercher des commandes qu'ils exécuteraient dans leurs ateliers d'Aubusson ou d'ailleurs, ou bien en Bordelais même, et que d'autres étaient établis d'une façon stable dans la région, certains n'étant peut-être que des marchands spécialisés.

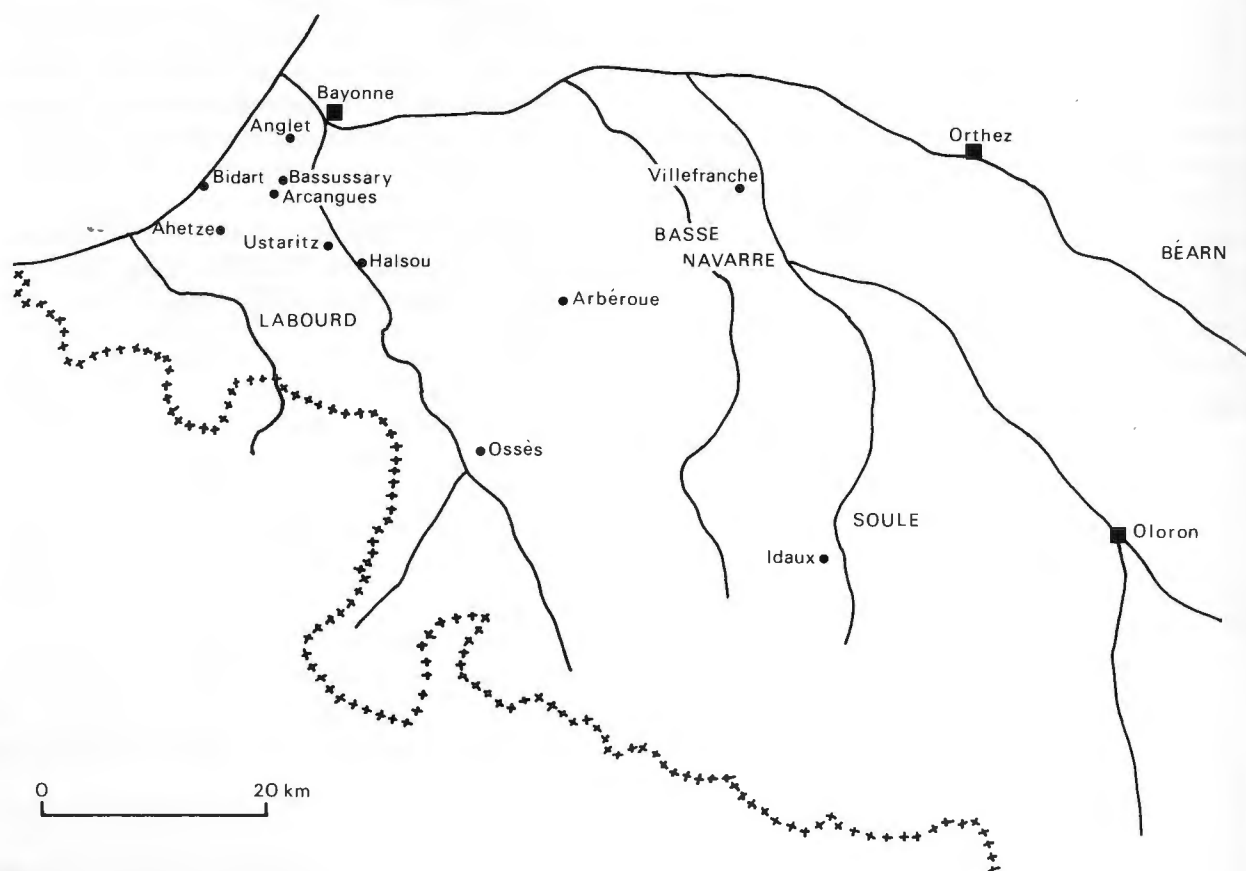
Encore des tuiliers basques

A la suite de la conférence de Paul Roudié, s'est instaurée une discussion sur le phénomène des tuiliers basques. Dans la note qui suit Anne Berdoy apporte quelques parallèles aux observations de P. Roudié et quelques éclaircissements, éléments glanés dans le cadre de ses recherches sur l'artisanat céramique béarnais.

On peut encore ajouter que, vers le milieu du XVII^e siècle, un tuilier basque est attesté à Lormont : Pierre de Sallaberry, *maître thuilier du pays basque travaillans à la tuilerie de Lormont*, reçoit paiement en 1661 de *chaux, tuiles, briques, carreaux et autres marchandises* qu'il a fournies à l'Archevêque pour son château de Lormont¹. Tout porte à croire qu'il n'était pas propriétaire de la tuilerie, mais une sorte de gérant.

Ce serait assez plausiblement le cas pour bon nombre de tuiliers basques installés près de Bordeaux. La possession de tuileries est un phénomène marchand assez bien attesté ; les propriétaires ne sont nullement producteurs ; ils en attendent seulement des revenus.

1. A.D.Gir.G95. Pour plus de détails, voir P. Régado-Saint Blancard, «Lormont : de la poterie à la tuilerie», *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du IV^e colloque*, 1993, CLEM, 1994, p. 21-26.



Note sur l'émigration des tuiliers basques en Béarn

par Anne Berdoy

Des recherches actuellement en cours sur les activités de terre cuite dans les Pyrénées-Atlantiques, m'ont amenée à relever quelques indications quant à l'émigration de tuiliers du Pays Basque, principalement vers le Béarn mais également vers des contrées plus lointaines. Il s'agit là de mentions éparses, le sujet n'ayant pas encore fait l'objet d'une étude systématique ; tout au plus s'agit-il ici de mettre, à la suite de P. Roudié, l'accent sur un phénomène qui mériterait de plus amples recherches.

Le Béarn, du fait de sa proximité géographique, semble avoir été un lieu de destination privilégié pour les tuiliers basques. On peut d'ailleurs se demander si, pendant un temps, il ne s'agissait pas de la part des Béarnais, de bénéficier d'un savoir-faire connu et re-

connu en faisant appel à des «étrangers». Est-ce en effet pur hasard que la création, au XVI^e siècle, de deux tuileries — l'une à Uzan, l'autre à Navarrenx — ait été confiée à des tuiliers basques ? La réputation de ces artisans jouait-elle un rôle lorsqu'était affirmée une tuilerie ? Si l'on considère l'exemple de la teulère communale de Garos, force est de constater que sur les 14 tuiliers qui s'y sont succédés entre 1589 et 1728, 6 d'entre eux venaient du Pays Basque alors que la proche région était à même de fournir la main d'œuvre nécessaire.

Cette expatriation temporaire, sans doute saisonnière, paraît avoir évolué parfois vers une installation définitive qu'ont concrétisée ou engendrée des mariages. Ainsi l'union, en 1726, de Pierre Irigoyen, tuilier

DATE	NOM DU TUILIER	LIEU D'ORIGINE	LIEU D'ACTIVITÉ	SOURCE
déb. XVI ^e	Johinicot d'Ylibery	Ustaritz	Salies-de-Béarn (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., E 2104
1537	Berducon d'Aroquy	Ustaritz	Uzan (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., E 1362
1546	Garsia de Guibarna	Arberoue	Navarrenx (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., E 1621
1589	Martin Eschessary	Pays Basque	Garos (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., E 1281
1629	Anthony de Bosquet	Anglet	Garos (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., Garos BB 1
1630	Martin de Martiquet	Bidart	Garos (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., Garos BBl
1630	Menyon de Bastrun	Bidart	Garos (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., Garos BBl
1683	Dominique de Harembillague	Halsou	Garos (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., Garos BB3
1728	Pierre d'Irygoyen	Ustaritz	Garos (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., Garos BB3
1744	Dominique d'Arlas	Arcangues	Morlanne (Béarn)	A.D.Pyr.Atl., E 1332
175	Pierre Barguère (fils de Barguère dit Harembillague)	?	Beyries (Chalosse)	A.D.Pyr.Atl., E 1333
1769	Martin d'Eyheralde	Ustaritz	Sauveterre-de-Béarn (Béarn)	Arch. Com. Sauveterre, mairie
an XIII	les 3/4 des habitants	Halsou	Espagne	A.D.Pyr.Atl., Halsou IDI
1847	Martin Duhart	Bassussary	Villaverde (Espagne ?)	AN, F7-12 203 **
1847	Martin Curutchet	Villefranche	Villaverde (Espagne ?)	AN, F7-12 203
1847	Jean Irolabehere	Villefranche	Villaverde (Espagne ?)	AN, F7-12 203
1847	Pierre Bidegaray	Villefranche	Villaverde (Espagne ?)	AN, F7-12 203
1849	Manaud Etchegory	Ahetze	Buenos Aires (Argentine)	AN, F7-12 206

* Arbéroue : vallée qui comprend les communes d'Ayherre, Isturitz, Méharin, Saint-Esteben et Saint-Martin d'Arbéroue.

** Les informations provenant des Archives Nationales sont données par R. Thomas et J.-C. Paronnaud, *Emigrants des Pyrénées-Atlantiques et régions limitrophes au XVIII^e et au XIX^e siècles*, Pau, Centre généalogique des Pyrénées-Atlantiques, 1991.

natif d'Ustaritz, et de Jeanne Soustra, de Garos, a-t-elle été à l'origine d'une véritable dynastie de tuiliers fortement implantée à Garos jusqu'à la fin du XIXe siècle, à tel point que cette famille "confisqua" à son profit l'activité tuilière qui était auparavant affermée chaque année à un artisan différent.

Il est encore trop tôt pour savoir si ces installations définitives (on en connaît également une à Beyries dans les Landes) participent d'une évolution tendant, au cours du XVIIIe siècle, à supplanter les structures communales par des tuileries privées. Néanmoins si une telle mutation se confirmait, elle pourrait expliquer que l'on ne rencontre plus au XIXe siècle d'artisans basques allant et venant en Béarn. Ceux-ci se sont-ils alors tournés vers l'Espagne (à moins que l'émigration vers ce pays ne soit plus ancienne et qu'elle n'ait fait que perdurer) et les pays outre-atlantiques ? Dans ce dernier cas, il n'est cependant pas assuré que les tuiliers aient réellement exercé leur profession une fois parvenus à destination.

Malgré les nombreuses incertitudes qui demeurent, il est patent que l'émigration des tuiliers basques a été, tout au long de l'époque moderne au moins, un phénomène de grande ampleur dont le Labourd, en particulier, semble s'être fait une spécialité. Sans doute, à la fin du XVIIe siècle, le comte de Guiche en exagère-t-il la portée lorsqu'il dénombre parmi les émigrants labourdins 4000 tuiliers, plusieurs charbonniers et forgerons mais ce mouvement est alors suffisamment sensible pour que Lespès de Hureaux assure à son tour qu'il part chaque année environ 4 à 500 habitants du Labourd qui (...) travaillent à la tuile, brique et autres métiers serviles; ils reviennent en hiver porter chez eux le fruit de leur travail dont ils font subsister leurs familles¹.

Plus que tout autre province basque, le Labourd a été de tous temps un pays intrinsèquement pauvre qui ne parvenait pas à nourrir tous ses hommes et dépendait de Bayonne pour son approvisionnement². Ce fait, conjugué à l'organisation de la société basque où primait le droit d'aînesse, ce qui laissait — comme en Béarn d'ailleurs — peu de latitude aux cadets, a sans doute eu une grande influence sur les nécessités d'une émigration massive. Il n'existe néanmoins pas d'arguments pour expliquer la primauté de l'activité tuilière qui fournit le gros du contingent des émigrants. En effet, si le Labourd était, encore à l'époque

contemporaine³, un pays relativement riche en tuileries (il est aussi exceptionnel qu'un village n'en compte aucune que plus d'une), il n'est cependant pas connu pour avoir été une zone de production particulièrement importante. Les besoins de la construction traditionnelle semblent avoir absorbé la plus grande part des tuiles, carreaux et briques produits et les exportations paraissent avoir été minimales (quelques milliers tout au plus dans le courant du XVe siècle vers les Iles françaises d'Amérique par exemple⁴. Le cas de Halsou est, à cet égard, révélateur : en l'an XIII, une délibération du conseil municipal nous apprend que les trois quarts des habitants de cette commune sont de profession de tuiliers qui vont pendant l'été en Espagne ; or, l'état des sections du cadastre, bien que légèrement postérieur (1814), révèle la présence d'une seule et unique tuilerie dans cette localité.

Dans un pays ni plus ni moins voué à l'activité tuilière qu'un autre, on peut donc légitimement se demander quels sont les mécanismes qui ont déterminé une telle spécialisation de ses émigrants. La relation peut être parfois clairement établie entre le développement ancien et important d'une activité dans une région et la profession des migrants qui en sont originaires (l'industrie des forges et les bûcherons et charbonniers migrants du pays de Foix par exemple). A l'inverse, à l'instar des tuiliers basques ou des chaudronniers et rémouleurs du canton d'Aspet (Ariège)⁵, l'origine et la raison de ce phénomène ne sont pas immédiatement perceptibles et nécessitent donc que soient approfondies les recherches en ce sens.

1. Cités par J. Pontet-Fourmigué, *Bayonne, un destin de ville moyenne à l'époque moderne*, Biarritz, J. et D. éd., 1990, p. 409.

2. E. Goyhénèche, *Bayonne et la région bayonnaise du XIIe au XVe siècle*, S. 1., Servicio editorial de la universidad del País Vasco, 1990, p. 289 s. J. Pontet-Fourmigué, *Op. cit.*, p. 408 s.

3. Les cadastres napoléoniens permettent de disposer d'une vision relativement précise pour le XIXe siècle.

4. Archives de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne, C. 31-32.

5. L. Goron, «Les migrations saisonnières dans les départements pyrénéens au début du XVIIIe siècle», *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1933, p. 254 et 257. Le département des Pyrénées-Atlantiques n'est malheureusement pas concerné par cette étude, aucun des rapports des préfets de l'Empire sur lesquels elle s'appuie n'étant conservé aux Archives Nationales.

Une maison bordelaise du XVIIe siècle rue du Parlement-Sainte-Catherine

par Pierre Coudroy de Lille

L'immeuble n° 8 de la rue du Parlement-Sainte-Catherine a été construit au XVIIe siècle, il est voisin des reconstructions du XVIIIe siècle de la Place du Parlement, mais il a été préservé.

Sa façade est régulière, les moulures autour de la porte d'entrée sont caractéristiques de la deuxième moitié du siècle, et la toiture d'ardoises à comble aménagé en grenier évoque bien les toits à la Mansard. Des magasins occupent le bas de la façade, une grande cour intérieure donne à cette maison l'allure d'un petit hôtel particulier.

Le propriétaire actuel, Monsieur Louis Claverie, a conservé des documents d'archives qui remontent à 1749.

Mais une découverte tout à fait exceptionnelle a fait grimper l'histoire de la maison de cent ans en arrière : dans un faux-plafond des papiers sans valeur avaient été mis en bouchage, il s'agissait de factures acquittées du XVIIe siècle, qui nous permettent de connaître les propriétaires du temps.

La maison dépendait de la paroisse Saint Siméon. Une famille Geoffret, ou Joffret, en était propriétaire du temps de Louis XIV, qui jouait un rôle important dans l'économie et la société bordelaise. Voici les fonctions et qualités de quelques habitants :

- Jean Geoffret, bourgeois de Bordeaux, était fermier général des revenus de l'Archevêché, en 1651-1655.

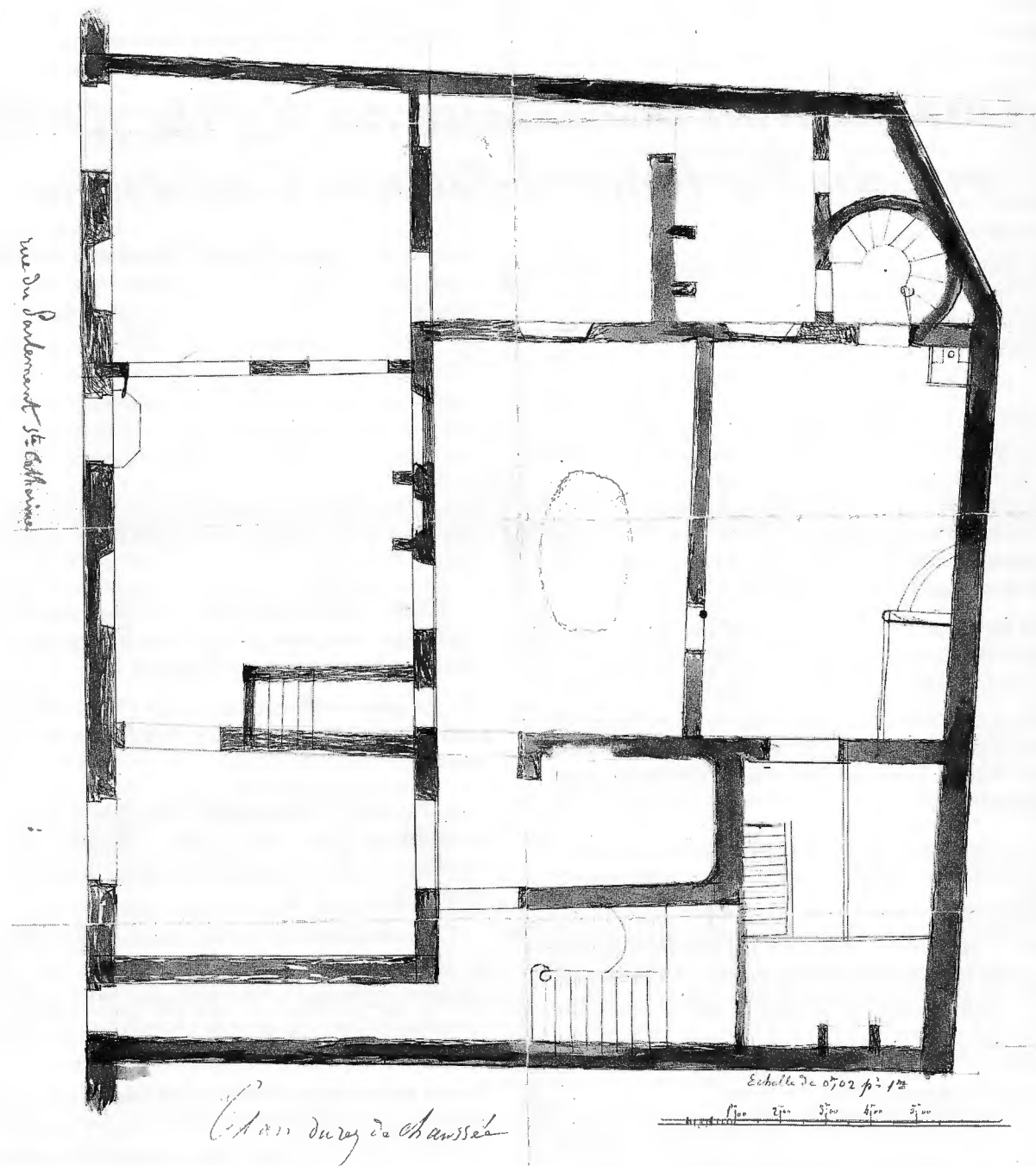
- Pierre Geoffret, marchand, était aussi courtier en 1662, date à laquelle il reçoit confirmation de ses privilèges de bourgeois de Bordeaux.

- Jacques Geoffret, trésorier de l'Hôtel de Ville, décéda en 1679, qui était fort probablement le père de :

- Demoiselle Marie Geoffret, qui épousa le 24 janvier 1685 en l'église Saint Siméon, Léonard de Jehan, conseiller du Roi et procureur-syndic de la ville de Bordeaux.

Cette dernière avait un frère qui habitait une partie de l'immeuble dont elle hérita ; ce frère était Jean-Baptiste Geoffret qui eut des difficultés avec son voisin François Decasse à propos des écoulements des eaux pluviales, en 1749.

Ces papiers sans intérêt, retrouvés froissés et déchirés, permettent de faire le lien entre les Geoffret et les Dejean (ou de Jehan) qui apparaissent dans les origines de propriété et dans la documentation du propriétaire. Voici un léger inventaire des actes notariés dont les expéditions sont conservées par M. Louis Claverie.



1. Le 28 décembre 1749, devant Me Roberdeau, Jean-Baptiste Geoffret vend la maison à Jacques le Tellier, elle est alors occupée à loyer par Pierre-Jean Abraham Petit de la Seguinie, écuyer.

2. Le 23 décembre 1750, devant Me Roberdeau, retrait lignager en faveur de Messire Louis-Guillaume de Jehan, ancien procureur syndic de la ville «comme proche parent dudit Geoffret». C'est-à-dire que la vente était annulée, le neveu de Geoffret revendiquait la maison comme un bien de famille.

3. Le 16 février 1791, devant Me Nauville, contrat de mariage entre Jacques-François Dumas, président au Aydes, et Catherine de Chassaing. Avec ses sœurs elle était héritière de la maison, son aïeul étant Louis-Guillaume de Jehan.

4. Le 30 janvier 1792, devant Me Troupenat, le ménage Dumas vend la maison à Alexandre Aladenize, maison alors occupée par Pierre-Paul Desclaux de Latané, négociant.

5. Le 21 juin 1833, devant Me Sicard, Aladenize et son épouse Marguerite Roques vendent à M. Dumas la maison pour 27.150 Frs. Il s'agit d'une autre famille Dumas.

6. Le 2 mars 1835, devant Me Faugère, Joseph Guilhem, héritier de Dumas, vend à Me Antoine Faye, avoué, la maison pour 29.000 Frs. M. Claverie est un ayant-droit de Me Faye, avoué.

Il est dit en plusieurs actes que la maison est occupée par un locataire, mais celui-ci pouvait louer simplement le rez-de-chaussée dans un but commercial, car il y avait des boutiques. Les propriétaires pouvaient habiter à l'étage, indépendant car l'escalier est au fond du couloir.

Un plan du rez-de-chaussée, dressé vers 1840, montre les différents volumes intérieurs. L'immeuble est bien séparé en 2 éléments : la partie qui donne au Nord, rue du Parlement-Sainte-Catherine, puis la partie du Sud avec l'escalier d'honneur, une cour intérieure faisant l'éclairage des pièces habitables. Mais en fait, grâce à ses dimensions, 5,50 m x 8 m, la cour est un petit jardin, avec massif de fleurs au centre.

A l'angle Sud-Est il y a un escalier à vis, cette partie correspond à une bâtisse plus ancienne qui a été englobée dans la maison ultérieure. Le mur Sud est adossé aux maisons ayant sortie rue de la Devise.

Avec les familles Geoffret, et de Jehan, nous avons affaire à de grands notables municipaux, 3 générations de de Jehan ont été procureurs-syndics de la ville de Bordeaux de 1655 à 1729. Leur héritière, Catherine de Jehan épousa en 1757 Jérôme de Chassaing, d'une autre famille bordelaise bien connue en son temps. On peut donc parler d'une demeure de prestige, mais, comme il arrive souvent à Bordeaux, dont le rez-de-chaussée était occupé par des boutiques. Tout profit commercial était bon.

Un projet de restauration de la porte orientale du Palais-Gallien au XVIIIe siècle

par Philippe Maffre

Dans les deux premiers chapitres de son article *Un débat révolutionnaire, propriété privée, propriété publique au «Palais Gallien»*¹, le Professeur Etienne résumait les querelles ayant opposé sous l'Ancien Régime, la Jurade aux chanoines de la collégiale Saint-Seurin ainsi qu'au Roi, représenté par ses intendants et ingénieurs, au sujet de ce monument. Si les ecclésiastiques avaient, essentiellement au Moyen Age, disputé aux magistrats municipaux l'exercice de la justice sur le site du Palais-Gallien, c'est bien sa propriété elle-même que le pouvoir central leur contestait autour des années 1770, sous l'administration des intendants Fargès et Esmangart.

Dans les papiers de l'intendance de Guyenne conservés aux archives départementales de la Gironde, la présence d'un «état des réparations à faire» à la porte orientale de l'amphithéâtre, semble confirmer l'intérêt que portait l'administration royale à ces ruines antiques dans le courant XVIIIe siècle². Ce toisé écrit

à l'encre, et accompagné de son brouillon rédigé quant à lui à la mine de plomb, n'est malheureusement pas daté ; il se trouve dans l'un des premiers portefeuilles de la série concernant les embellissements de Bordeaux, qui à son exception près ne contient que des documents traitant du problème des aménagements de la place d'Aquitaine, aujourd'hui de la Victoire, et couvrant une période comprise entre 1744 et 1758. Il ne paraît pas invraisemblable de supposer que ce toisé a pu être placé là où il se trouve par erreur. Quelle pouvait être en effet la problématique commune posée par la création d'un nouvel espace urbain et la conservation d'une ruine, placés chacun d'un côté de la ville ? Si une telle erreur de rangement est admise on peut se poser la question de savoir si la pertinence des dates indiquées sur le portefeuille s'applique bien au projet de restauration du Palais.

Aucun conflit ne semble avoir jamais opposé l'un ou l'autre des Tourny à la Ville quant au statut, ou même à l'état du Palais-Gallien. Si un danger d'effondrement, avait imposé d'urgentes réparations, les jurats les auraient entreprises en tant que propriétaires et surtout comme garants de la sécurité publique en vertu de leurs pouvoirs de police, pouvoirs dont ils se montrèrent toujours très jaloux. Dans ce cas il n'aurait pas été impossible que l'intendant soit informé des projets des jurats, mais pourquoi ceux-ci lui auraient-ils fourni le devis et son brouillon au lieu d'une simple

1. Robert Etienne, *Un débat révolutionnaire, propriété privée, propriété publique au «Palais Gallien»*. In : XLIIe Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest, Révolutions en Aquitaine. De Montesquieu à Frédéric Bastiat. Bordeaux, 1990, p. 619 et suiv.

2. A.D.Gir. Série C, liasse 1168.



Fig. 1. — Lithographie de Chauve dans Ducourneau. *La Guienne Historique et Monumentale*, t. II.
Cliché CRIA Dubou Chadaud.

copie ? Enfin, si l'un des Tourny avait eu l'intention d'intégrer le Palais dans un projet d'urbanisme, un dossier aurait dû être confié aux Trésoriers de France et instruit par le Bureau des Finances, ce qui ne semble pas avoir été le cas, à moins bien sûr qu'il soit resté lettre morte sans jamais sortir des cartons de l'Intendance. Les seuls travaux sérieusement envisagés par l'administration royale furent ceux de 1769, mentionnés dans l'article du professeur Etienne, ils étaient destinés à emménager l'intérieur de l'amphithéâtre, mais il serait logique de penser qu'avant de les réaliser on ait d'abord songé à consolider son entrée principale.

Au-delà des questions posées par le fait que ce projet de consolidation ne soit pas précisément daté, il n'est pas inintéressant de constater que l'on abordait au

XVIII^e siècle le problème des restaurations sans états d'âme. Le mot de restauration n'est évidemment pas employé ici ; son concept n'existait pas encore et les querelles qu'il anime de nos jours n'avaient pas encore cours, on peut le regretter ou en être jaloux, on lui préférerait les mots de réparation ou le plus souvent de raccommodage. Il apparaît néanmoins cependant dès le titre du document que le but de l'opération envisagée consistait bien à renforcer l'entrée de l'ouvrage dans le souci d'en « conserver la façade ». Le traitement en sous-œuvre d'une construction aux structure d'une telle importance ne posait aucun problème technique. La consolidation devait pour l'essentiel consister en une reprise des deux piédroits et de l'arc en plein-cintre de la grande baie d'entrée, en un colmatage de la brèche située à la base de la petite baie centrale qui la surmonte, et qui figure sur toute

les représentations du monument publiées depuis le XVI^e siècle. Quant à la seconde arcade, donnant passage vers l'arène il s'agissait là encore de reprendre ses piédroits mais également de reconstruire l'arc en plein cintre à l'identique. Le problème des matériaux ne paraît avoir soulevé aucune difficulté ; il est vraisemblable que les constructeurs de l'amphithéâtre avaient

utilisé des pierres du cru ou très proches de celles que les maçons du XVIII^e siècle pouvaient encore se procurer et retailler de manière à reconstituer un parement en petit appareil. La mise en oeuvre de briques, de toutes formes, restait d'un usage extrêmement courant dans pratiquement tous les bâtiments à Bordeaux et dans sa région.

*Etat des reparations a faire a l'entrée
du Palais Gallien qui est au couchant pour conserver
la façade de ladite entrée.*

Premièrement

*Jambage de la grande arcade a gauche en entrant,
il conviendrait y mettre 40 doublerons de pierre dure
qui feront socle et retraite de 2 pouces, lesdits doublerons
de 2 pieds de longueur sur un pied de largeur et un pied de
hauteur*

*a celui a droite il serait necessaire
d'y en mettre 20 20 88 doublerons
et aux deux jambages de
l'arcade suivante 28 28*

*Au dessus du socle, au jambage de la grande
arcade a gauche en entrant, il y a entre les
rangs de brique quatre intervalles de pierre
sciée qu'il faut aussi reparer de 2 pieds 6 pouces de
hauteur chacun sur 24 pieds de pourtour, ou il
entrera a chaque intervalle 7 pierres en la
hauteur de 2 pieds 6 pouces sur 24 pieds de
pourtour, lesdites de 12 et 18 pouces de
longueur 6 pouces de largeur et 4 pouces de hauteur.*

*Entre ces intervalles sont trois rangs
de brique qu'il faut aussi reparer, de
chacun 24 pieds de pourtour, dont
chacun desdits rangs en sa hauteur est
construit de trois briques, les unes de 12 pouces de
largeur et les autres de 18 pouces et 1 pouce et demi
d'épaisseur.*

*Au jambage a droite, 4 intervalles
aussi de 2 pieds 6 pouces sur 10 pieds de
pourtour de pareille construction que
les premiers.*

*Entre ces intervalles 4 rangs de
brique de chacun 10 pieds de pourtour
de même construction que les precedens.*

*Aux jambages de la 2^e arcade
deux intervalles a chacun de 2 pieds
6 pouces de hauteur et de pourtour réduits
7 pieds qui font ensemble 14 pieds aussi
de pierre sciée.*

*Deux rangs de brique
ensemble 14 pieds de pourtour idem que
les precedens.*

*Au dessus de la grande arcade une
breche a fermer a la frise, de 5 pieds
de longueur reduite sur 2 pieds de hauteur reduite
et 3 pieds d'épaisseur.*

*Au dessus de ladite arcade dans la longueur
de ladite breche, un rang de brique
qui forme corniche ou il faut 3 briques
sur la hauteur.*

*Une autre breche a fermer dans
la petite arcade au dessus de la grande,
de 5 pieds de largeur 3 pieds de hauteur
et 3 pieds 6 pouces d'épaisseur ;
a la même hauteur est la corniche du*

*soubassement ou piedestal du second ordre
ou il manque 13 pieds de longueur avec 3 briques
sur la hauteur.*

Reparer le fronton et le couvrir d'un rang de brique posée sur un mortier de chaux et ciment.

Au dessus de ladite arcade en dedans reparer et fermer des trous avec moilon et brique en la hauteur de l'architrave et de la frise d'environ 4 pieds 6 pouces de hauteur sur environ 28 pieds de longueur.

Deux pilastres aussi a reparer avec moilon et brique de chacun 5 pieds 6 pouces réduits de pourtour sur 15 pieds réduits de hauteur.

La seconde arcade en suivant etant très endommagée ne peut se reparer qu'en la demolissant, elle a 16 pieds de largeur et 2 pieds 6 pouces d'extrados. Les piedroits ont 4 pieds d'épaisseur, il faut 3 briques de hauteur pour l'extrados de chacune, 10 pouces et 4 pour

l'épaisseur qui font 800 briques, scavoit 400 de 15 pouces sur 10 pouces et les 400 autres de 9 pouces sur 10 pouces et 1 pouce et demi d'épaisseur, 84 autres briques qui forment le cintre du dessus de l'extrados de 10 pouces de longueur et même épaisseur. Il faut aussi 900 pierres sciées de chacune 15 pouces de longueur 7 pouces de largeur et 3 pouces d'épaisseur.

Les culées ou reins de ladite arcade ont ensemble 24 pieds de longueur sur 4 pieds d'épaisseur et 6 pieds de hauteur réduite.

Il faut aussi couvrir ledit mur qui a 26 pieds de longueur sur 4 pieds 6 pouces d'épaisseur d'un rang de brique posée sur un mortier de chaux et ciment.

Cambacérés à Bordeaux

par Laurent Coste

Après la Révolution et ses fêtes, le régime impérial renoue avec la tradition de la fête octroyée à l'occasion des déplacements de personnalités. Bordeaux qui avait reçu le comte d'Artois en son temps, eut donc à nouveau le privilège de recevoir les plus hautes personnalités de l'Etat. L'Empereur était ardemment désiré dans une ville où l'activité portuaire subissait les contrecoups de la politique européenne de la France¹ mais chaque fois un événement imprévu venait repousser la date de l'auguste visite. Les intérêts de Napoléon pour la péninsule ibérique ramenèrent

les yeux sur Bordeaux mais, avant que le couple impérial ne soit reçu au cours du printemps 1808², un émissaire de très haut rang fut envoyé en mission de reconnaissance. Ce fut l'archichancelier de l'Empire, Cambacérés³, que l'on chargea de présider l'assemblée électorale de la Gironde à l'automne 1807. Selon le mot de bienvenue du maire, Laurent Lafaurie de Monbadon⁴, «les habitants de Bordeaux, Monseigneur, aiment à voir en vous le précurseur de Sa Majesté Impériale et Royale, et se préparent à lui exprimer, par leurs hommages envers Votre Altesse, une partie de ce qu'ils doivent à son auguste personne». La réception fut en effet digne d'un empereur. La préparation demanda beaucoup d'attention à la mairie et si le séjour fut assez bref, les finances de la ville furent mises à contribution.

Les préparatifs

Il fallait recevoir dignement l'envoyé impérial et lui laisser un souvenir inoubliable de Bordeaux. Pour son logement, on résolut d'utiliser l'appartement d'honneur qui avait été installé dans une partie de la préfecture, l'ancien palais Rohan. Comme l'indiquait le maire lors de la séance du 28 octobre 1807, le «mobilier était incomplet sous plusieurs rapports et (...) il

1. P. Butel, «Crise et mutation de l'activité économique à Bordeaux sous le Consulat et l'Empire» dans *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1970, p. 540-558.

2. E. Rousselot, *Napoléon à Bordeaux. Passages et séjours de l'Empereur et de ses troupes dans la Gironde. 1807-1809*, Bordeaux, 1909, 122 p.

3. Jean-Jacques Régis de Cambacérés, duc de Parme. (Montpellier 1753, Paris 1824). Fils d'un maire de Montpellier, il fut avocat en 1772, conseiller à la Cour des Aides en 1774. Député à la Convention, aux Cinq-Cents, ministre pendant le Directoire, il fit réintégrer Bonaparte comme général. Deuxième consul en 1799, il fut président du Sénat et archichancelier de l'Empire. Membre de l'Académie française de 1803 à 1816. Exilé de 1815 à 1818 pour régicide.

4. Né en 1757, décédé en 1841. Colonel avant la Révolution, conseiller général et maire de Bordeaux du 21 septembre 1805 au 6 mars 1809.

était instant de subvenir à cette insuffisance pour recevoir convenablement le prince et sa suite⁵. La ville avait pourtant déjà beaucoup dépensé pour cet appartement «destiné aux grands dignitaires de l'Empire». Le 2 février 1805 (13 pluviôse an 13), à la demande du préfet Delacroix, le conseil municipal avait décidé de voter une somme de 132184,50 francs, alors que, selon le rapport de Mathieu, maire du Sud, des commandes avaient déjà été faites, montrant le peu de cas que le préfet faisait des édiles. Il était prévu d'affecter 7494 francs aux réparations (5,6 % du total), 96730,50 francs (73,1 %) aux achats de meubles, 4000 francs (3,2 %) à l'achat de deux tableaux de Napoléon Premier et de Joséphine et 23960 francs en glaces (18,1 %). De nombreux achats de meubles furent également votés le 2 décembre 1805 (11 frimaire an 14), et approuvés par le préfet le 11 janvier 1806⁶. Le 1er mai 1806, le conseil vota 24742,59 francs de dépenses (2400 pour l'entretien, 2000 pour le solde des tableaux, 4983,72 pour l'acquisition d'un tapis de M. Fieffé⁷, et 15358,87 de fournitures diverses). Quel ne fut pas l'étonnement du nouveau préfet Fauchet, arrivé le 1er février 1806, lorsque ses services financiers lui présentèrent la réalité de la situation. Dans son rapport au ministre de l'intérieur sur le budget de l'an 14 et 1806, délibéré le 1er mai 1806, il fit remarquer qu'«on oublia de faire autoriser (la dépense) par le gouvernement, et même d'en présenter l'aperçu, tant au budget de l'an 13 que dans le premier budget qui a été fourni le 28 floréal an 13 pour l'exercice de l'an 14.» Ainsi, «cette dépense (avait) été faite irrégulièrement et avec la plus grande précipitation⁸». Dans un rapport du 25 octobre 1806 sur le

budget 1807, il rappelait que ce dossier avait été traité par les édiles «avec une telle précipitation, que les formes voulues par les lois (n'avaient) pas été très exactement observées⁹». Les pièces justificatives n'avaient pas été réunies, preuve de la désorganisation qui régnait à l'hôtel de ville en ce début de réunification et le préfet indiquait au ministre que selon ses propres sources de renseignement, on avait dépensé au moins 30852,30 francs en réparations et 156767,94 francs en meubles, soit 187619,24 francs. Si l'on compare ses chiffres avec ceux de l'an 13 on constate que les frais de réparations ont été quatre fois plus élevés que prévu et les frais d'ameublement supérieurs d'un quart. En novembre 1807, les frais s'élevaient à 187916 francs¹⁰. Il fallut pourtant poursuivre l'aménagement à l'automne 1807, sans que les dossiers financiers, en grande partie détruits en 1862, permettent de déterminer si les fonds versés en 1808 furent des dépenses réellement nouvelles ou la régularisation de frais déjà engagés depuis l'an 13.

5. Arch. Nat. F⁶ II Gironde 17.

6. Arch. Nat. F⁶ II Gironde 13.

7. Charles Fieffé, grand négociant, ancien maire du Nord puis adjoint du 21 septembre 1805 au 12 mars 1814.

8. Arch. Nat. F⁶ II Gironde 14.

9. Arch. Nat. F⁶ II Gironde 13. Le préfet soutenait toutefois la demande de 12000 francs faite par la municipalité, mais le gouvernement n'en accorda que 10000.

10. A.M. Bordeaux 4407 K 1.

Frais d'aménagement de l'appartement d'honneur			
Fournitures	Sommes demandées	Sommes versées	Evolution
tapisseries	6993,7	6400	- 8,4 %
étoffes	10678,61	10172,55	- 4,7 %
dorures, etc.	2336,7	1789,1	-23,4 %
ébénisterie	2185,19	1905	-12,8 %
faïencerie	1311,45	1250	- 4,6 %
maçonnerie,			
plâtrerie, etc.	661,1	573	-13,3 %
divers	153	153	
Total	24319,75	22242,65	- 8,5 %

718

J.-B. POUPARD,

Place du Palais, n. 14, en face de la Librairie,

Tien

Magasin de Quincaillerie, Mercerie, Argenture, Dorure, toutes sortes de Ferrements, et en général tout ce qui concerne son état; lesdites marchandises tirées par lui des principales Fabriques de l'Europe; Vend en gros et en détail.

Bordeaux, le 7 10^{bre} an 1807

Doit M ^{re} Mouchet tapissier			
à lui rendu et livré les articles suivants; Savoir:			
2	grande Sale d'apostrophe a 6 ^{re}	12"	
2	plumons fait a 5 ^{re} 10 ^{re}	21"	
12 dit	3 Soufflet Roy a Rayon a 12 ^{re}	36"	
3	ditte fait a angle a 8 ^{re}	24"	
6	Salon de chemin a 50 ^{re}	15"	
2	grande Sale d'apostrophe a 6 ^{re}	12"	
2	petit Mouchet a de plat a 10 ^{re}	1"	
20	1 Soufflet Roy noir	2	10
1	Salon pour chemin	2	10
1	Mouchet		
		119'	10
	100 fr. Le Maire =		
	Lafayette Montandon		
	Certifié conforme au double testé et		
	me muni de Bordeaux le 10 10 ^{bre} 1808		

Fig. 1. — Exemples de factures adressées par des artisans bordelais.

Alazard aîné, Marchand,

Demeurant sous le Rixistyle de la Comédie, N.º 9,

A BORDEAUX.

TIENT des assortimens de bas, gands, pantalons, manchès et corsages en soie en tous genres, première qualité, tant pour homme que pour femme, de même qu'en fil et coton. Il vend aussi tous les objets nécessaires pour broder, savoir : paillettes or et argent de tous les numéros, canetilles *idem* de toutes les grosseurs, feuilles de paillons de toutes les couleurs; pierres étamées, rondes et ovales de toutes les grandeurs, fil d'or et d'argent pour broder au passé et au crochet, soie plate de toutes les couleurs pour broder au petit point; cordonnet en soie de Paris, de toutes les couleurs, pour broder au crochet, et des aiguilles et outils en ivoire à cet usage. On trouve dans le même magasin un assortiment de broderies en paillettes or et argent sur fond percale, ainsi que des découpures en paillon or pour garnitures de robes, tuniques, manteaux et puplons, et toutes sortes de dentelles, franges unies et à laines en or et en argent pour les costumes de théâtres. Il a les mêmes assortimens pour les ornemens d'église; et tout ce qui est relatif à l'uniforme militaire pour tous les grades.

Bordeaux, ce 14 Novembre 1807

ARCHIVES
NATIONALES

Doit le corps Municipal de la Ville de
Bordeaux, livré pour son compte de par ordre
de M. Mathieu adjoint du Maire, à Danloux
tailleur; pour le habilis de livrée de quatre toises
et huit demi-toises, les objets ci-après : savoir

13 aunes 3/4 galon argent fin de 10 lignes pesant 11 onces			
26 aunes 2/3 — id. — 8 — 17 — 1 gros			
25 aunes 3/4 — id. — 6 — 13 — 5 —			
10 aunes — id. — 4 — 14 — 1 — 1/2			
105 aunes 3/4 galon argent fin pesant ensemble 56 onces 2 gros 1/2			
a 9. 10. l'once	53/4	19	4
Plus, livré à M. Lubat tailleur			
4 aunes 1/2 de soie fin de 6 lignes a 6"			
l'aune — 2. 11. " "			
2 aunes 1/2 id. de 4 lignes			
a 3. " — 7. 10. "			
3 Douzaines boutons d'acier			
a 1. 10. la douz.			
	36	"	"
Total	570	19	4
Donné par M. de la Ville			
Laurent Marmottan			

Fig. 2. — Exemples de factures adressées par des artisans bordelais.



Fig. 3. — Lit Napoléon Ier. En acajou et en forme de chaire à prêcher, les montants de devant sont surmontés de têtes de femme en bronze noir avec résilles dorées dans les cheveux, les montants du fond sont ornés de vase en bronze noir et or, décorés de griffons. (dimensions : Long. 2 m ; Larg. 1,50 m ; inventaire : 770). Historique : Palais Impérial de Bordeaux - Collection Paul Marmottan légué en 1932 à l'Institut de France - Musée Marmottan.

Selon les comptes remis par les fournisseurs, dont certaines bénéficièrent de plusieurs commandes¹¹, les frais d'ameublement et de décoration montèrent à 24319,75 francs mais la mairie ne versa que 22242,65 francs après avoir opéré sur les devis une réduction de 8,5 %. Ce furent les sculpteurs, doreurs, peintres et fournisseurs de glace qui virent leurs demandes le plus fortement entamées : de près d'un quart.

11. Comme la maison Blumerel, 42 rue Sainte-Catherine, près de la place Saint-Projet, spécialisée dans les toiles et le linge.

De très nombreuses pièces de la préfecture firent l'objet d'aménagement puisque quatre appartements y furent destinés à l'accueil du prince et des personnes de marque de sa suite. On connaissait à Bordeaux le faste dont Cambacérès aimait s'entourer : on tapissa les murs, on refit les tentures, on posa des tapis, des meubles dans les salons, les chambres à coucher, les boudoirs que le prince devait occuper avec sa suite. Celle-ci comprenait vingt-cinq personnes, un chef d'escadron, un secrétaire des commandements, un maître d'hôtel, un contrôleur de la bouche et vingt domestiques (quatre valets de chambre, six valets de pied, trois postillons, un chef de cuisine, un pâtissier,

un rôti, sans oublier l'ami de jeunesse du prince, le marquis d'Aigrefeuille. Grâce aux devis des artisans bordelais, il est possible de restituer l'état des appartements. Le plus grand soin avait été apporté à la chambre de l'archichancelier. Elle coûta près de 3000 francs : les cheminées furent recouvertes de marbre, les murs tapissés de papier gris satiné et on posa des rideaux en taffetas vert. Le plus bel élément était le lit qui coûta près de 1800 francs. Séparé du reste de la pièce par une balustrade d'honneur, il était en acajou massif, surmonté d'un aigle en bois doré tenant la foudre dans ses griffes, décoré de couronnes dorées enrichies de rubans et de pommes de pin. C'était un lit impérial destiné surtout à l'Empereur dont la commune espérait le prochain séjour. Il s'agit peut-être du lit impérial conservé aujourd'hui au Musée Marmottan. Il fallut cependant louer une partie des objets d'ameublement pour compléter l'aménagement de la chambre du Prince, deux pièces de tapisserie d'Aubusson, un secrétaire en acajou, une table en cerisier et deux fauteuils en cabriolet. Les autres pièces étaient décorées avec soin : on avait installé dans le grand salon de compagnie les portraits de Napoléon et de Joséphine surmontés de couronnes ornées de chêne, de lauriers et de rubans. La salle à manger était occupée par une table de huit mètres de long. Cambacérès étant amateur de bonne chère, les cuisines avaient l'objet de beaucoup d'attention, avec leur équipement en broches et crémaillères. Les écuries de l'hôtel Lalande avaient été remises en état. Ces travaux stimulèrent l'artisanat et le commerce bordelais qui en avait bien besoin. Certaines maisons eurent ainsi plusieurs commandes successives, tant pour la préparation de l'appartement d'honneur que pour le séjour et les fêtes organisées en l'honneur de l'hôte de marque. Le tapissier Rousset reçut 5390 francs, le serrurier Jayer fils 2072 francs, la maison Blumerel 2926,05 francs, etc... Le prince fut donc reçu avec tous les honneurs dus à son rang.

Le séjour

Cambacérès était parti de Paris le 1er novembre, mais il n'arriva que le 18, après avoir séjourné à Lyon, à Montpellier, sa ville natale, et à Toulouse. Les autorités lui réservèrent un accueil grandiose sur la route de Toulouse. Son séjour fut très dense puisqu'il ouvrit, dans la salle des exercices du Lycée, les travaux

du collège électoral de la Gironde et participa à plusieurs séances entre le 21 et le 26 novembre. Il reçut naturellement les hommages des corps constitués, le jeudi 19 novembre et les principales dames de Bordeaux pour le thé le mardi 24. En outre il alla au spectacle à plusieurs reprises. Il put voir jouer au Grand-Théâtre le ballet «Bacchus et Ariane» et «L'amant jaloux» le 19, «Iphigénie en Aulide» le 21. Le mercredi 25, la mairie et les autorités du port lui firent faire une promenade sur le fleuve entre la place de la Bourse et le magasin des vivres de la marine de Bacalan. Il fallut pour cela réparer les deux brigantins de la ville, orner les pavillons avec des aigles et des sphinx dorés et une branche d'olivier. La promenade fut agrémentée par un concert sur l'eau donné par douze musiciens¹². Il y eut bien sûr les fêtes, celle donnée le mercredi 25 par les loges maçonniques, la Française, l'Ecosaise, l'Amitié, la Française d'Aquitaine, la Candeur, qui reçurent avec faste un des deux administrateurs généraux de l'Ordre et firent donner par trois artistes du Grand-Théâtre, Mademoiselle Clairville, messieurs Donnat et Lafargue, un concert qui fut suivi d'un banquet de 350 couverts. La fête la plus somptueuse fut celle du lundi 23 à l'initiative de la mairie : 1100 lettres d'invitation et 300 billets pour le souper avaient été envoyées aux principales notabilités de la ville. Outre les membres du conseil municipal et leur famille, parmi lesquels on peut citer messieurs Fieffé, Mathieu, Letellier, Portal, Gramont, Clarke, Monbalon, Caila, le prince put admirer les toilettes des jeunes filles de bonne famille, comme mesdemoiselles Aladenise, Goudal, Simon, et converser avec messieurs Otard, Kunkel, Graves, représentants d'un négoce bordelais très gêné par la politique de l'Empereur. La municipalité avait confié à son architecte en chef, Michel Jules Bonfin, la direction de l'aménagement de l'hôtel Saige pour cette circonstance. Sous sa conduite, Olivier¹³ avait décoré le vestibule en imitant le marbre gris, il avait peint sur les plafonds des boucliers représentant les principaux triomphes de Bonaparte et de Napoléon : Lodi, Arcole, Marengo, Ulm, Austerlitz, Iena et Friedland pour rappeler la

12. Le coût de la promenade s'éleva à 1414,15 francs.

13. Thomas Olivier, peintre et décorateur bordelais. Bordeaux, 2 novembre 1772, 20 octobre 1839. Elève de Lonsing.

récente campagne de Prusse. Il avait également peint des allées d'arbres en berceau enserrant un temple de l'Immortalité orné des bustes de Périclès, d'Alexandre, de César et de Trajan tandis que la Gloire présentait Napoléon à l'Immortalité. Cette composition coûta 1100 francs à la ville. L'escalier qui conduisait aux salles de réception avait été confié au peintre Brousse qui l'avait décoré de plusieurs panneaux montrant l'aigle déchirant le léopard terrassé, symbole de l'ennemi héréditaire, Bonaparte brandissant le drapeau tricolore sur le pont de Lodi. On peut reprendre ici la description donnée par *l'Indicateur de la Gironde* à ses lecteurs : «La salle consacrée au banquet (...) était ornée avec un soin particulier. Trois grands tableaux y rappelaient le plus mémorable événement de nos jours. A gauche, étaient des génies soutenant le buste de Sa majesté impériale, et contemplant l'horizon éclairci par ses regards, un vaisseau cinglant à toutes voiles, arrivait au port ; on lisait sur une banderole : le génie d'un grand homme embellit l'avenir.» Ce Napoléon fixant l'Orient avait été payé 50 francs à Brousse. «A droite, se présentait un portique du temple de Mars : on ne découvrait que la tête de Bellone. Le reste de sa statue de fer, était couverte d'un voile tenu par des génies, enfants de la paix ; l'un d'eux semblait attendre le moment de cacher tout à fait ce visage sinistre ; au haut était écrit : le continent est en paix.» L'artiste avait reçu 60 francs comme pour la dernière composition : «Au tableau du centre, on apercevait ce pavillon mémorable où flottaient les étendards amis des Français et des Russes, (...) ; les deux souverains se donnaient le baiser de réconciliation, et sur les bords du fleuve, on voyait les deux armées goûtant déjà les prémices d'un repos qui succédait à tant d'orages.»

14. En outre, durant son séjour, le service du Prince reçut 350 bouteilles de vin, millésime 1798, choisis parmi les meilleurs crus, Margaux, Latour, Haut-Brion, Mouton et Sauternes.

15. Il s'agit de Felix Annoni, peintre et décorateur d'origine italienne, mort à Bordeaux vers 1810, qui travaillait au décor du Grand-Théâtre ou de son fils Félix (Bordeaux. 1786-1850), qui fut élève de Lacour à l'école de peinture de Bordeaux.

16. Nous ignorons de quel membre de la famille Alaux il s'agit. Pierre Joseph, peintre des décors du Grand-Théâtre et du Théâtre-Français en 1801 ; Jean dit Alaux le Romain (Bordeaux, 15 janvier 1785, Paris, 3 mars 1864), élève de Lacour, grand prix de Rome en 1815 ; ou Jean Paul (Bordeaux, 3 octobre 1788, 25 janvier 1858), professeur de dessin au Lycée de Bordeaux en 1807.

La réception fut digne du décor, on servit plus de 1000 bouteilles de vin de Mégnac millésime 1804 et 33 musiciens animèrent le repas et le bal de 9 heures du soir à 7 heures du matin. Repas et rafraîchissements coûtèrent au moins 8990,36 francs¹⁴. Quelques jours plus tard, le jeudi 26, le commerce voulut rivaliser avec la municipalité. 1800 personnes furent invitées et un banquet réunit 300 convives. Les artistes, Mesnier, Annoni¹⁵, Allaux¹⁶, sous la direction de Bonfin, s'étaient occupés du décor. Tapis, guirlandes, lumières, tableaux, la Bourse brillait de mille feux. Un tableau représentant l'Empereur sur les Bords de la Garonne, regardant les produits exotiques, que lui montrait la ville symbolisée par une belle femme «que la vue d'un héros réparateur console et encourage», tandis qu'un ingénieur présentait le plan du pont tant espéré. Le négoce avait fait également réaliser deux tableaux allégoriques, l'Espérance et l'Abondance. Par ces tableaux, tant à l'hôtel Saige qu'à la Bourse, à quelques mois du séjour impérial, alors que le Blocus continental et la guerre d'Espagne allaient marquer douloureusement Bordeaux, ses élites lançaient aux plus hautes autorités de l'Etat un appel en faveur de la paix. Il ne fut pas entendu.

Cambacérès repartit le samedi 28 novembre à midi. Il fut reçu successivement par les maires de Cenon-Labastide, Bassens Carbon-Blanc et Saint-André puis s'arrêta au château de Monbadon avant de continuer sur Paris.

Une visite très coûteuse

Cette visite a causé bien des tracasseries à la municipalité bordelaise qui souhaitait donner des témoignages de ferveur impériale et impressionner un visiteur dont on savait qu'il rendrait à l'Empereur un compte rendu exact sur la façon dont il aurait été reçu. Dès que Lafaurie de Monbadon avait appris que la session du collège électoral du département devait être présidée par l'archichancelier, il lui avait écrit le 17 octobre pour l'inviter à séjourner dans l'appartement d'honneur de la préfecture. Après confirmation de la visite par le comte François Jaubert, Gouverneur de la Banque de France, ancien conseiller général de la Gironde et à ce titre défenseur des intérêts bordelais à Paris, le maire se rendit au palais Rohan — que ne l'eut-il fait avant d'écrire — et constata que l'état des lieux ne permettait pas de recevoir dignement un haut per-

sonnage dont les goûts de luxe et le raffinement étaient connus de tous. Le 26, le préfet avait reçu une demande expresse puisque, selon la législation, le conseil municipal ne pouvait se réunir en séance extraordinaire sans son autorisation. Il donna son accord le 27 et le lendemain, le maire et quatorze des trente conseillers, Lainé, Balguerie junior, Mac Carthy, Nairac, Caila émettaient le vœu que le gouvernement alloue un supplément de 50000 francs au budget 1807. Pour utiliser cet argent avant toute régularisation comptable, le maire proposait au préfet de prélever les fonds à titre provisoire, sur une caisse du receveur municipal, et de les y rétablir au fur et à mesure des recettes. Le ministre Gaudin, très strict dans l'application d'une législation financière contraignante, ne voulut pas, dans un premier temps, accueillir avec bienveillance les demandes bordelaises. «Je vois avec peine, écrit-il au préfet, le 12 novembre, quelques jours à peine avant l'arrivée de Cambacérès, que la situation des finances de la ville de Bordeaux ne permet pas d'accueillir le vœu.» L'état des comptes des artisans montre que les autorités locales n'avaient pas attendu pour engager des dépenses sans être sûres d'être suivies. Les dettes de la commune s'élevaient à 636647,85 francs et le budget de 1807 avait été décrété, le 10 mars 1807, avec 1369686,81 francs de recettes pour 1322638,88 francs de dépenses. Le supplément demandé représentait une hausse des dépenses de 3,8 % alors que l'excédent n'était que de 47047,93 francs. Le décret impérial avait accordé 10000 francs pour cet appartement et pour 1808, le conseil municipal n'avait demandé, le 3 juin 1807, que 5000 francs. De plus, il semblait que les frais engagés pour les bâtiments avaient déjà atteint 187916 francs alors que 30000 seulement avaient été autorisés par l'Etat. Le ministre demandait donc que l'on emploie par anticipation les 5000 francs prévus au budget de 1808¹⁷. On imagine l'effet de cette lettre lorsqu'elle parvint à Bordeaux au moment même où les autorités accueillaient leur hôte.

Le maire ne souffla mot de ses difficultés à l'archichancelier, mais, après son départ, dès le 1er décembre, convaincu que «si le prince avait été mal reçu, mal logé (...) le ministre de l'Intérieur n'aurait vu en (lui) qu'un homme froid, ou un administrateur pusillanime»¹⁸, il sollicita du préfet l'octroi de ces 50000 francs, sans omettre de prévenir ce défenseur des intérêts bordelais qu'était le comte Jaubert. Le conseil municipal se réunit le 23 décembre 1807 puis

le 2 janvier 1808 car, contrairement à ce que Lafaurie de Monbadon écrivait le 1er décembre, les frais engagés dépassaient la somme initialement prévue et atteignaient 75781,91 francs, soit une hausse des dépenses de l'année budgétaire de 5,7 %. Le 2 janvier 1808, les 17 édiles présents votaient donc un supplément de 25781,91 francs pour que les fournisseurs ne soient point lésés¹⁹. Le préfet fit quelques remarques de principe mais un adjoint lui fit savoir qu'une démarche plus tatillonne «blesserait tout le conseil». Comme les édiles, très indépendants depuis des années, cherchaient «à se soustraire à toute surveillance administrative»²⁰, le préfet renvoya le dossier au ministère le 16 janvier 1808.

Un décret du 2 février 1808 accorda les 75000 francs demandés mais il fallut y intégrer, à la demande du ministre de la police générale, 1770 francs engagés par le commissaire général de police de Bordeaux, Pierre Pierre²¹. Le compte rendu du maire présentant le solde de l'exercice 1807 indiquait, le 14 mai 1808, des recettes pour 1291967,56 francs et des dépenses de 11937770,84 francs soit un excédent de clôture de 98196,72 francs sans qu'il soit fait mention de la réception de Cambacérès. Le compte annexe de 75000 francs fut approuvé par les édiles lors d'une délibération extraordinaire du 13 juin 1808 et le préfet demanda au ministre d'imputer les fonds sur l'excédent permis par «l'esprit d'ordre et d'économie» du maire.

Compte rendu de juin 1808

mobilier	22243,05	29,6 %
réception	2114	2,9 %
service du prince	19231,55	25,6 %
promenade sur l'eau	1424,15	1,9 %
fête à l'hôtel Saige	25846,91	34,4 %
départ	137	0,2 %
assemblée électorale	3415,90	4,5 %
commissaire de police	587,44	0,9 %
total	75000	100,0 %

17. A.D.Gir. 1 M 727.

18. *Idem*.

19. Arch. Nat. F⁶ II Gironde 14.

20. A.D.Gir. 1 M 727.

21. A.M. Bordeaux 4407 K 1.

Le solde réel serait donc de 23196,72 francs mais si l'on en croit un ouvrage anonyme sur les finances bordelaises, paru au début de la Restauration, et qui tient compte de recettes et dépenses constatées avec retard et dont nous ne disposons pas, du fait des destructions de la plupart des dossiers par l'incendie de 1862, le solde s'établit à 37208 francs. La visite de Cambacérès n'avait donc pas déstabilisé les finances bordelaises comme le maire l'avait cru.

Ce séjour, ainsi que celui de l'Empereur et de Joséphine, quelques mois plus tard, a contribué au déplacement de la préfecture dont il était question depuis au moins l'an 13. Le maire du Sud, Mathieu,

avait, en son temps, proposé de transférer la préfecture au collège de Guyenne, ou au grand séminaire, voire à l'hôtel Saige²². Ce fut cette troisième solution qui fut retenue par l'Empereur dans son célèbre décret de Bayonne du 25 avril 1808 lorsqu'il décida l'acquisition de cet imposant bâtiment pour 750000 francs... Cette visite avait été placée sous l'auspice de la paix : l'allégorie de l'espérance, peinte sur ordre du négoce, portait comme légende «la paix continentale est le présage de la paix maritime», celle de l'abondance «on n'obtient les fruits et les moissons qu'après l'hiver et les frimas.» Le message ne fut pas entendu et Bordeaux fut la première grande ville de France à abandonner Napoléon lors de la débâcle du printemps 1814.

22. A.M. Bordeaux 4407 K 1.

Hommages

Homage à Raymond Duru

Le 16 Mars 1994 disparaissait dans sa 90^e année Raymond Duru, architecte, et ancien chef du service des Bâtiments de France.

Personnage regretté des historiens et des archéologues bordelais il joua un rôle important dans la restauration des monuments anciens autant que dans la connaissance de notre patrimoine, et la Société Archéologique de Bordeaux perdit avec lui un excellent chercheur et un bon conférencier, grâce à sa profession il était, de plus, un très bon dessinateur.

C'était un architecte-archéologue. Curieux des civilisations orientales, il avait participé à des fouilles et à des missions d'étude en Syrie, au Liban, en Irak, notamment sous la direction d'André Parrot, puis de 1945 à 1958 il fut responsable du service de l'urbanisme dans le Sud du Maroc. En 1958 il s'installa à Bordeaux, prenant ses fonctions aux Bâtiments de France, et adhérant à notre Société Archéologique.

Son activité fut particulièrement féconde au sein de notre société savante, il nous reste deux magnifiques études exhaustives sur des monuments importants pour Bordeaux :

- La publication au tome 72 de l'histoire de l'amphithéâtre de chirurgie de Saint Cosme de la rue de Lalande, accompagné de photos et d'un relevé topographique rigoureux ; c'est grâce à Raymond Duru que le bâtiment a été mis hors d'eau avec la réfection de la charpente et du toit, disons que le bâtiment a été sauvé par lui.

- Dans le tome 75 l'étude du temple protestant des Chartrons, de Corcelles, accompagnée de documents graphiques du plus haut intérêt.

Un soin pointilleux au service d'une profonde culture, une recherche insatiable de l'exactitude tant dans l'écriture que de la parole, telles sont les qualités qu'il mit dans ses travaux archéologiques sur le terrain. Le souci constant de ses vieux jours a été le site de Saint Seurin : de 1964 à 1968 les fouilles du site paléo-chrétien de Saint Seurin avec la bonne équipe du Professeur Couprie et de M. Marc Gauthier, et à partir de 1976 le sol de la Crypte de Saint Seurin.

C'est dans la crypte que Raymond Duru fit la grande trouvaille de la fin de sa carrière, la cuve du baptistère paléo-chrétien, probablement du III^e siècle, tout en dessous de la Confession de Saint Fort. Il fallait voir ses hésitations, ses scrupules, ses retours sur lui-même et ses contre-épreuves avant de déclarer : «c'est le baptistère...»

Tout ceci provenait d'un esprit scientifique inquiet mais particulièrement efficace, modeste mais glorieux quand il avait acquis une certitude. Autant que des résultats publiés en 1982 dans le cahier n° 2 de la Revue «la sauvegarde de l'art français», Raymond Duru nous a transmis des méthodes de travail. Il préparait une nouvelle publication pour la crypte de Saint Seurin, suite aux déductions obtenues depuis 1982, lorsque la mort nous l'a ravi.

Montaigne lui aussi mourut la plume à la main. L'Académie Montesquieu de Bordeaux a aussi perdu avec lui l'un de ses meilleurs membres actifs depuis 1972. Mais son épouse et son fils ont perdu plus encore car il était affectueux et communicatif. Raymond Duru nous laisse des exemples et de bons souvenirs.

Pierre Coudroy de Lille

La Science et le Devoir : Jacques Gardelles

Dans la nuit du 26 au 27 février 1994, une embolie terrassait Jacques Gardelles, alors qu'il était en plein travail à son domicile de Pessac.

Jacques Gardelles, Professeur émérite, de l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III, avait été titulaire de la chaire d'Histoire de l'Art du Moyen Age de 1969 jusqu'à son départ à la retraite en 1986. Né en 1920 à Saint-Estèphe, dans le Médoc, où son père, instituteur, enseignait alors, Jacques Gardelles fit ses études au Lycée Montaigne, puis à la faculté des Lettres de Bordeaux. Après avoir été reçu à l'agrégation d'Histoire, il fut professeur aux lycées de Mont-de-Marsan et d'Arcachon, et ensuite dans les lycées Montesquieu et Montaigne de Bordeaux. Très vite il entama une carrière de chercheur et se voua aux études d'Histoire de l'Art du Moyen Age. Il eut alors pour Maître un des plus grands noms français de cette discipline : Elie Lambert, auprès duquel il acquit la rigueur scientifique qui est le fondement de tous ses travaux. Docteur ès Lettres en 1952, grâce à une thèse qui fit date sur la cathédrale Saint-André de Bordeaux, il devint Maître de conférences à l'Université de Lille, et enfin Professeur à l'Université de Bordeaux.

Ancien Président de la Société Archéologique de Bordeaux de 1988 à 1991 et ancien membre du conseil de la Société Française d'Archéologie, Jacques Gardelles était un spécialiste reconnu de l'art du Moyen Age, tant sur le plan national qu'internatio-

nal. Ses savantes recherches le conduisirent à publier une centaine de titres — livres et articles — parmi lesquels il faut détacher : *La cathédrale Saint-André de Bordeaux* (1963), *Les châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest : la Gascogne anglaise de 1216 à 1337* (1973), *Le château expression de la société féodale* (1980), *Bordeaux cité médiévale* (1989), *L'Aquitaine gothique* (1992). On notera également ses remarquables participations à l'*Histoire de Bordeaux* dirigée par Charles Higounet, et à diverses importantes expositions telles que *Bordeaux 2000 ans d'histoire* (1971) ou *Sculptures médiévales de Bordeaux et du Bazadais* (1974).

L'énoncé de ces quelques titres laisse déjà entrevoir que Jacques Gardelles consacra l'essentiel de ses recherches à l'art médiéval de l'Aquitaine et des régions proches. La bibliographie de Jacques Gardelles, qui est présentée à la suite de ces lignes, confirme totalement que telle fut, en effet, son orientation de chercheur. L'avantage de la démarche est évident : grâce à la convergence de très nombreuses études concernant des monuments situés entre les Pyrénées, et les pays de Garonne et de Dordogne, Jacques Gardelles a pu fonder, sur des bases plus solides que celles établies par ses prédécesseurs, l'histoire des édifices construits au Moyen Age dans le Sud-Ouest de la France, et souvent même il l'a entièrement renouvelée. Dans ces perspectives, ses monographies de la

cathédrale Saint-André de Bordeaux, des églises Sainte-Croix de Bordeaux, de Saint-Maurin, en Agenais, de Saint-Orens de Larreule, en Bigorre, de l'abbaye de La Sauve-Majeure ou du cloître de Saint-Avit Sénieur, en Périgord, apparaissent comme les fruits d'une réflexion, solidement étayée par l'analyse architecturale, qui parvient à dévoiler les ressorts les plus secrets de la création des œuvres. Il faut dire aussi que Jacques Gardelles a donné une forte impulsion à la castellologie régionale par sa thèse secondaire pour le doctorat d'Etat, et par une foule d'articles qui font autorité auprès des spécialistes de la fortification au Moyen Age. Au reste, sous sa direction plusieurs de ses meilleurs élèves se sont intéressés aux châteaux du Sud-Ouest et de l'Espagne du Nord.

Le rôle de Jacques Gardelles au sein de la Société Archéologique de Bordeaux montre bien l'importance qu'il accordait aux études locales. Jusqu'à la fin, il fut pour la Société un conseiller avisé. De nombreux cycles annuels de conférences furent ainsi mis sur pied à son instigation, notamment celui traitant du confort dans l'habitat médiéval, qui était en cours de déroulement au moment de sa disparition, et pour lequel il aurait dû prononcer, si la mort ne l'en avait empêché, une de ces brillantes conférences qui passionnaient son auditoire.

Mais tout ceci ne doit pas faire oublier que Jacques Gardelles était également un des savants français les plus appréciés par l'ensemble des chercheurs en Histoire de l'Art du Moyen Age. Il devait sa renommée à l'excellence de sa méthode de recherche, et aussi à des travaux de synthèse qui furent très remarqués, et qui révèlent, d'ailleurs, la vaste étendue de son savoir. Citons-en quelques uns : *Le palais dans l'Europe occidentale chrétienne, Recherches sur les origines des façades à arcatures des églises médiévales, Les maquettes des effigies de donateurs et de fondateurs, Les deux fonctions de la porte dans l'architecture castrale du Moyen Age...*

On ne sera donc pas étonné de constater que l'activité scientifique menée par Jacques Gardelles lui avait valu une grande considération au sein de l'Université. Un témoignage lui en avait été récemment apporté de son vivant, lorsque son nom fut donné à la bibliothèque du Centre Léo Drouyn, qui est le centre de recherche en Histoire de l'Art du Moyen Age de l'Université Michel de Montaigne, et qui est installé à Bouliac.

Jacques Gardelles était aussi un personnage exceptionnel par certaines de ses qualités morales. Pendant la seconde guerre mondiale son respect de la personne humaine, son courage, son abnégation, l'avaient entraîné à refuser de laisser s'accomplir sans réagir les horreurs nazies, et en conséquence il était entré dans une organisation de la Résistance. Dès 1942 il fut déporté dans un camp de concentration, et il vécut dans l'enfer des camps jusqu'en 1945. Cette terrible épreuve l'avait profondément marqué physiquement et, après sa libération il mit plusieurs années à recouvrer la santé. Au demeurant, sa discrétion, sa modestie lui avaient toujours interdit d'évoquer les souffrances qu'il avait endurées, et ce ne fut qu'à l'occasion de son décès que l'on apprit par la presse qu'il était titulaire de la Croix du combattant volontaire de la Résistance, de la Croix de guerre 39-45, de la Médaille militaire et qu'il était Chevalier de la Légion d'Honneur.

Même si les douloureuses expériences qu'il avait vécues dans les camps nazis affectaient parfois encore, après tant d'années, son jugement sur les hommes, d'un certain pessimisme, Jacques Gardelles avait toujours su garder intact son sens de l'honnêteté et de la justice et il croyait en l'amitié. Ainsi, sa disparition déjà si regrettable parce qu'elle vient interrompre une œuvre magistrale, est-elle, en outre, une perte irréparable pour ses nombreux amis, au rang desquels il faut compter, bien sur, les membres de la Société Archéologique de Bordeaux.

Jacques Lacoste

Liste des publications de Jacques Gardelles

Ouvrages

Châteaux de la Gironde, Paris, Nelles éd. latines, 1968, 40p.

L'église de Haux, Bordeaux, C.R.D.P., 1979, 16 p.

Dictionnaire des châteaux de France : Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays Basque, Paris, Berger-Levrault, 1981, 398p.

Le château, expression de la société féodale, Strasbourg, Publital, 1981, 318p.

Atlas des villes de France, La Réole, 1982.

Bordeaux cité médiévale, Bordeaux, 1989.

L'architecture gothique en Aquitaine, Paris, 1992.

Articles

«Découverte du tombeau de l'archevêque Raymond de Mareuil à la cathédrale de Bordeaux», dans *Revue Historique de Bordeaux*, (R.H.B.), 1995, p. 83-89.

«Géographie des châteaux landais au XIIIe siècle», dans *Landes de Gascogne et Chalosse*, 1956, p. 9-31.

«Le tombeau de Clément V à Uzeste», dans *Congrès national des Sociétés savantes*, 1957, p. 11-16.

«L'église haute de Saint-Emilion et les abbayes augustines d'Aquitaine», dans *Annales du Midi*, (A.M.), 1958, p. 391-401.

«Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde», dans *R.H.B.*, 1959, p. 253-266.

Les châteaux du Bazadais et les châteaux du Sud-Ouest gascon, dans *R.H.B.*, 1960, p. 169-182.

«Les châteaux du roi d'Angleterre en Agenais», dans *Villeneuve-sur-Lot et l'Agenais*, 1961, p. 83-97.

«Les châteaux de Dax et de Bayonne du temps d'Henri III (1216-1273) à la Guerre de Cent Ans», dans *Bull. de la Soc. de Borda*, 1962, p. 127-138.

«Une sculpture du XIIIe siècle retrouvée à Blaye», dans *R.H.B.*, 1962, p. 89-92 (en collaboration avec P. Roudié).

«L'architecture des ordres militaires dans le Sud-Ouest de la France», *Congrès national des Sociétés savantes*, 1962, p. 173-194 (en collaboration avec Ch. Higounet).

«La cathédrale Saint-André de Bordeaux», Bordeaux, Delmas, 1963, XVII, 359 p.

Collaboration à *Histoire de Bordeaux*, t. II, p. 147-200.

«Les châteaux de Gascogne jusqu'à la Guerre de Cent Ans», dans *Information d'Histoire de l'Art*, 1965, p. 134-151.

«L'abbatiale de Saint-Maurin», dans *Cahiers de civilisation médiévale* (C.C.M.), 1966, p. 355-362, pl. h. t.

«Les châteaux gascons du Condomois et du Lectourois», dans *A.M.*, 1966, p. 423-448.

«L'architecture militaire anglaise et les châteaux de Gascogne (XIIIe-XIVe siècle)», dans *Bulletin monumental* (B.M.), 1967, p. 133-146.

Collaboration à *Histoire de Bordeaux*, t. III, 1965, p. 173-185, 225-232, 325-342, 487-502.

«Recherches sur l'abbatiale de Saint-Amand avant sa reconstruction baroque», dans *Revue du Nord* (R.N.), 1968, p. 511-517.

«Un grand édifice disparu : la collégiale Saint-Pierre à Lille», dans *B.M.*, 1968, p. 280-344.

«Le château de Duras», dans *Congrès arch. de France* (C.A.F.), 1969, p. 186-190.

«Saint-Maurin», *Ibidem*, p. 271-278.

«Le premier château de Bonaguil», *Ibidem*, p. 205-214.

Collaboration à *Histoire de Lille*, t. I, Lille, 1969, p. 421-456.

«L'activité artistique à Lille dans la première moitié du XVe siècle», dans *R.N.*, 1970, p. 455-461.

- «Note sur la construction de la cathédrale de Tournai», dans *C.C.M.*, 1969, p. 43-46.
- «Bassoues», dans *C.A.F.*, 1970, p. 29-32.
- «Herrebouc», *Ibidem*, p. 117-123.
- «Le Tauzia», *Ibidem*, p. 177-180.
- «La collégiale de Villandraut», dans *Revue du Bazadais*, 1970, p. 104-113.
- Collaboration à *Histoire de l'Aquitaine*, Toulouse, Privat, 1971, p. 2-267.
- «Saint-Orens de Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et en Gascogne», dans *B.M.*, 1971, p. 229-240.
- «Les monuments témoins de l'histoire», dans *Les monuments historiques de la France*, 1972, p. 2-7.
- «Un manoir du XIV^e siècle : la maison du prieuré à Sainte-Croix-de-Beaume (Dordogne)», dans *A.M.*, 1973, p. 203-208.
- Collaboration au Catalogue de l'exposition du *Centenaire de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1973.
- Les châteaux de la France du Sud-Ouest : la Gascogne anglaise de 1216 à 1337*, Paris-Genève, 1973, 285 p., 68 pl., 12 cartes.
- «Un élément de la sculpture romane en Bordelais : le chapiteau à tête», dans *Mélanges E.R. Labande*, Poitiers, 1974, p. 329-335.
- Collaboration à *Histoire d'Aquitaine-Documents*, Toulouse, Privat, 1973, p. 173-191.
- «Les fortifications des bastides anglaises de Gascogne jusqu'à la Guerre de Cent Ans», dans *Colloque franco-britannique d'York*, 1972.
- Collaboration au Catalogue de l'exposition *Sculpture médiévale en France*, Fribourg (Suisse), 1974.
- «La sculpture monumentale en bordelais et en bazadais à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle», dans *B.M.*, 1974, p. 29-48 et 213-230.
- «Les Hôtels de Ville en bordelais et en bazadais au Moyen Age et au XVI^e siècle», dans *L'urbanisation de l'Aquitaine*, 1975, p. 141-149.
- «Le prieuré de Sigena aux XII^e et XIII^e siècles, études architecturales», dans *B.M.*, 1975, p. 15-27.
- «Les portails occidentaux de la cathédrale de Bazas», *Ibidem*, p. 213-230.
- «Du manoir au château fort en Gascogne anglaise au début de la Guerre de Cent Ans», dans *Congrès national des sociétés savantes*, 1976, p. 119-139.
- «L'œuvre du Maître de Cabestany et les reliefs du château de la Réole», dans *B.M.*, 1976, p. 231-237.
- «Le palais dans l'Europe occidentale chrétienne, Xe-XII^e siècle», dans *C.C.M.*, 1976, p. 115-143, 10 pl. h. t.
- Collaboration au catalogue de l'exposition *Sculpture médiévale à Bordeaux*, Bordeaux, 1976, p. 58-217.
- «Les albâtres anglais en Bordelais et dans le Sud-Ouest de la France», dans *Colloque franco-britannique de Bordeaux*, 1976, p. 64-82.
- «Vestiges de l'art roman dans le pays de Buch et le bassin de la basse Leyre», dans *Arcachon et le pays de Buch*, 1977 (1974), p. 21-32.
- «Les mosaïques de pavement romanes du Sud-Ouest et les mosaïques de pavement médiévales», dans *Revue de Pau et du Béarn*, 1977, p. 31-39, 12 pl. h. t.
- «Recherches sur les origines des façades à arcatures des églises médiévales», dans *B.M.*, 1978, p. 113-133.
- «Notre-Dame-du Bourg à Langon», dans *Les cahiers du Bazadais*, 1978, p. 27-42.
- «Campagnes de construction de l'abbatiale de La Sauve Majeure», dans *R.H.B.*, 1979, p. 33-57.
- «L'abbaye de La Sauve Majeure», dans *Archaeologia*, 1980, p. 6-14.
- «Histoire architecturale du prieuré Saint-Pierre de La Réole avant la reconstruction mauriste», dans *Colloque du millénaire*, 1980, 16p., 8 pl. h. t.
- «Une peinture murale profane, la Danse de Casseneuil (Lot-et-Garonne)», dans *B.M.*, 1981, p. 17-22 (en coll. avec P. Jerebzoïff).
- «Roquetaillade», *ibid.*, p. 43-72 (en coll. avec J.-B. Marquette, J. Perrin et J. Lasserre).
- «Disparition des châteaux du Moyen Age et du XVI^e siècle en Bordelais et en Bazadais», dans *Bull. soc. arch. de Bordeaux*, 1979-1981 (1982) p. 26-32.

- Congrès archéologique de France, Périgord Noir*, 1979 (1983) : *L'abbaye de Cadouin*, p. 146-178 ; *L'église de Sainte-Croix-de-Beaumont*, p. 200-213 ; *Le château de Castelnau*, p. 274-286.
- Collaboration à A. Higounet, *Histoire du Périgord*, 1983, p. 14-25 et 145-148.
- Collaboration à S. Lerat, *Landes de Gascogne et Chalosse*, I, 1983, p. 329-380.
- «L'abbaye cistercienne de Faise», dans *B.M.*, 1983, p. 1-19.
- «Nouvelles remarques sur les châteaux gascons», dans *Revue de l'Agenais*, 1984.
- «Les sculptures du cloître de Saint-Avit-Sénieur», dans *Bulletin monumental*, 1984-1985, p. 11-28.
- «Les maquettes des effigies de donateurs et de fondateurs», dans *Colloque international Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age*, Rennes, 1983, t. II, p. 63-78.
- «Les deux fonctions de la porte dans l'architecture castrale du Moyen Age», *Actes du Congrès de castellologie*, Flaran, 1985 p. 41-50.
- «Les châteaux de la banlieue de Bordeaux au Moyen Age», *Ibidem*, 1989.
- «Le chevet de l'abbaye de Saint-Sever, sa place dans l'histoire de l'architecture romane», dans *Coll. internationale de Saint-Sever*, 1985, (1987).
- «La première architecture gothique dans la Gascogne des Plantagenêts», *Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, 1986, p. 75-82, pl.
- «Les monuments médiévaux de Bordeaux vus par trois romantiques : Stendhal, Hugo et Mérimée», *Colloque Stendhal*, Bordeaux, 1983.
- «La symbolique de la tour dans l'architecture castrale du Sud-Ouest jusqu'au XVI^e siècle», *Actes du Premier colloque de Flaran*, 1984.
- «Répartition des châteaux en Périgord vers 1300», dans *colloque de Commarque, Châteaux et sociétés du XIV^e au XVI^e siècle*, 1983.
- «Les chapelles castrales», dans *colloque de Commarque, L'église et le château Xe-XVIII^e siècle*, 1988.
- «La chasse dans l'architecture et le décor des châteaux au Moyen Age», dans *colloque de Commarque, Le château, la chasse et la forêt*, Bordeaux, 1990, p. 120-140.
- Congrès archéologique de France*, 1987 (1991) : «Les monuments du Moyen Age dans le département de la Gironde, Art et histoire», p. 9-20 ; «La cathédrale de Bazas», p. 21-38 ; «L'église Saint-Pierre de La Réole», p. 93-104 ; «Roquetaillade, les châteaux médiévaux», p. 185-192 ; «L'abbaye de La Sauve Majeure», p. 231-270 ; «Le château de Villandraut», p. 363-373.
- «Le retard bordelais au XIII^e siècle-faux problème et vrai problème», dans *Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, 1990, p. 247-256.
- «L'art gothique dans le Sud-Ouest de la France, exemple des Vierges à l'Enfant», dans *Hommes et Terres du Sud, mélanges Tucoo-Chala*, 1992, p. 59-68.
- «Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique», dans *Mélanges Marcel Durliat*, 1992, p. 372-378.

Paul Roudié (1916-1994)

Né à Fumel en 1916 dans une famille de médecins, Paul Roudié choisit de faire carrière dans l'enseignement. Après ses études à la Faculté des Lettres de Bordeaux, il fut d'abord professeur de Lettres classiques au lycée Gay-Lussac de Limoges (de 1938 à 1948 avec l'interruption de la guerre) puis au lycée Montesquieu de Bordeaux. Attaché de recherches au Centre-national de la recherche scientifique, il peut satisfaire sa vocation pour l'histoire de l'art qu'il enseignera d'abord en tant qu'assistant, à la Faculté des Lettres. Rattaché à nouveau au CNRS en 1967, il est affecté à la toute nouvelle commission régionale «Aquitaine» de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France. Sept ans plus tard, il retrouve l'université (devenue entre temps Bordeaux III) où il succède au professeur François-Georges Pariset dans la chaire d'histoire de l'art moderne et contemporain qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1982.

L'œuvre scientifique de Paul Roudié est considérable à la fois par l'abondance de ses publications (près de 130 titres d'ouvrages et articles) et par l'originalité des sujets abordés.

Sa méthode qui consistait à partir des archives puis à rechercher les œuvres signalées dans les textes lui permit de renouveler la connaissance de larges do-

maines oubliés de l'art bordelais, en particulier ceux des XVI^e et XVII^e siècles. De ce point de vue sa thèse de doctorat soutenue en 1979 est exemplaire de sa démarche et de ses curiosités. Consacrée à *L'activité artistique en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, cette enquête minutieuse envisage aussi bien l'architecture que la sculpture et la peinture ainsi que les arts appliqués (vitraux, enluminures, broderie et tapisserie, orfèvrerie, mobilier). Grâce aux sources communales et notariales, aux inventaires, aux testaments, aux procès, l'auteur retrouve des œuvres perdues (ou détruites) et dégage le tableau d'une Renaissance bordelaise qui dans l'ensemble est comparable, en dépit d'un moindre éclat, à celle des régions plus célèbres.

Paul Roudié portait un intérêt particulier, et rare chez les historiens de sa génération, à la sculpture qu'il aimait dans ses expressions pondérées et classiques. Ses prospections dans ce domaine ont été particulièrement fructueuses, attirant l'attention sur des maîtres oubliés comme Julien Rochereau, sur des œuvres méconnues comme la mise au tombeau de l'ancien couvent de l'Annonciade qu'il attribua à l'atelier du château de Biron ; il redécouvrit la sculpture bordelaise du XVII^e siècle et s'attacha à rendre sa place au landais Robert Wlérick l'un des meilleurs représentants, avec son compatriote Despiau, du courant moderniste «classique» du XX^e siècle.

En effet, Paul Roudié entendait ne se laisser enfermer ni dans un domaine de l'art, ni dans une époque, ni dans une région.

En charge à l'Université de l'enseignement de l'art moderne et contemporain, ses études vont du XV^e au XX^e siècles et ce champion du régionalisme n'a pas borné ses enquêtes aux frontières de sa province.

Ainsi, la publication dans laquelle il authentifia le seul portrait signé et sûr de Corneille de Lyon permit au musée du Louvre d'acquérir cette œuvre. Exemples à l'appui, il s'évertua à démontrer — idée qui lui tenait particulièrement à cœur — que le soi-disant «retard provincial» correspondait moins à un décalage chronologique de la connaissance, par la province, des formes et des modes artistiques nouvelles qu'à certaine lenteur pour les adopter.

Membre de l'Académie nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux et de plusieurs sociétés savantes, le professeur Roudié a assuré la présidence de la Société Archéologique de Bordeaux de 1980 à 1984. Dans ces fonctions il s'appliqua à ouvrir plus largement les communications au domaine de l'histoire de l'art et réussit à moderniser la présentation de notre revue et à assurer la régularité des parutions. Pédagogue consciencieux et attentif à ses étudiants, ce savant discret et bienveillant a formé de nombreux historiens de l'art qui ont bénéficié de l'exemple de sa méthodologie exigeante et rigoureuse.

Robert Coustet

Liste des publications de Paul Roudié

Ouvrages

- Les stalles du chapitre de Saint-Charmant*, Aurillac, Société des Lettres Sciences et Arts de la Haute-Auvergne, 1958, 15p., 42 pl.
- En collaboration avec J.-Cl. Lasserre et B. Loncan, *Inventaire du canton de Peyrehorade (Landes)*, Paris, Imprimerie Nationale 1973), 2 vol., 285 et 428p.
- L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux SOBODI, 1974, 2 vol. 611 et 128 p.
- Participation au t. IV de l'*Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1966, sous la direction de Robert Boutruche, p. 257-280 et 427-454.
- Participation à l'*Histoire d'Aquitaine*, Toulouse, Privat, 1971, sous la direction de Charles Higounet, p. 366-380.
- Participation au Catalogue de l'exposition *Bordeaux 2000 ans d'Histoire*, Bordeaux, Delmas, 1971.
- Participation à l'*Histoire d'Aquitaine-Documents*, Toulouse, Privat, 1973, sous la direction de Charles Higounet, p. 292-311.
- Participation au Catalogue de l'exposition *Centenaire de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1973, p. 91-147.
- Participation au Catalogue de l'exposition *Sculpture médiévale de France à Bordeaux et dans le Bordelais*, Fribourg, 1974, p. 59-81.
- Participation au Catalogue de l'exposition *Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais*, Bordeaux, 1976, p. 220-300.
- Répertoire des Inventaires. Aquitaine*, Imprimerie Nationale 1978.
- Documents sur la construction et l'activité artistique en Bordelais au début du XVIe siècle*, manuscrit dactylographié.
- Participation au *Dictionnaire des châteaux de France, Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays-Basque*, sous la direction de Jacques Gardelles, Paris, Serger-Levrault, 1981, 150 notices.
- Participation à l'*Histoire du Périgord*, Toulouse, Privat, 1983, sous la direction d'Arlette Higounet Nadal, Chapitre «Les témoins de l'art moderne et contemporain», p. 239-251.
- En collaboration avec Philippe Roudié, *Les Français au Chili 1841-1853*, CNRS 1987.

Articles, communications et publications de documents

- «Les Mises au Tombeau de Bordeaux», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1953, p. 307-324.
- «Documents sur quatre maîtres maçons bordelais du début du XVIe siècle», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1954, p. 271-285.
- «Notes sur quelques statues girondines du XVIe siècle», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1955, p. 167-180.
- «Les serruriers de Bordeaux au début du XVIe siècle», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1955, p. 5-8.
- «Un peintre Réolais inconnu, Jean de Lapointe», dans *Cahiers du Réolais*, 1er trim., 1955, p. 5.
- «Contrat de cartons de tapisseries entre le peintre Jean Court dit Vigier et Antoine Verdu, tapissier», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1956 (publié en 1957), p. 215-217.
- «Un document concernant le château de Bidache (1539)», dans *Landes de Gascogne et de Chalosse*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1957, p. 43-44.
- «Portrait d'un marchand flamand de Bordeaux : Gaspard Pelt (XVIIe siècle)», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1957, p. 285-288.
- «Le Sépulcre de Saint-Michel», dans *Revue des Amis du Musée de Bordeaux*, 1957, p. 13-14.
- En collaboration avec Fr. Lescure, «Clément Janequin, chantre de François Ier (1531)», dans *Revue de Musicologie*, 1957, p. 201-205.

- «Tapisseries exécutées à Bordeaux et à La Roche-Chalais au milieu du XVIe siècle», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1957 (publié en 1958), p. 247-250.
- «Un médaillon Renaissance du musée de Blaye», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1958, p. 253-256.
- «Peintres et verriers de Bordeaux à la fin du XVe siècle et au début du XVIe», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1954-1956 (publiés en 1958), p. 122-132.
- «La démolition de la chapelle de la Madeleine en 1548», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1954-1956 (publiés en 1958), p. 118-121.
- «Un peintre réaliste auvergnat du XVIIe siècle, François Lombard 1606-1689», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1958 (publié en 1959), p. 77-81.
- «L'activité d'un atelier de sculpture dans les vallées de la Dordogne et du Lot : Carennac, Cadouin, Cahors (XV-XVIe siècles)», dans *La Dordogne et sa région*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1959, p. 153-161.
- «Les fondeurs Bordelais du XVIe siècle», dans *Actes du Congrès des Sociétés Savantes 1957* (publiés en 1959), p. 147-163.
- «Le retable de Sarbazan (Landes)», dans *Actes du Congrès des Sociétés Savantes 1957* (publiés en 1959), p. 161-163.
- «Documents sur la fortification des places fortes de Guyenne au début du XVIe siècle», dans *Annales du Midi*, 1960, p. 43-57.
- «L'ancienne église Saint-Michel de la Réole», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1961, p. 109-117.
- «Note sur un tableau espagnol de l'église de la Réole», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1961, p. 119-122.
- «Documents sur les rapports artistiques entre Bordeaux et l'Agenais dans la première moitié du XVIe siècle», dans *Villeneuve-sur-Lot et l'Agenais*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1962, p. 99-114.
- «Sur un portrait de Corneille de Lyon», dans *Gazette des Beaux Arts*, 1962, p. 481-486.
- «Julien Rochereau, sculpteur bordelais du XVIe siècle», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1962 (publié en 1963), p. 15-22.
- «Construction d'une maison en Chalosse au milieu du XVIe siècle», dans *Bull. de la Société de Borda*, 1962, p. 139-142.
- «Documents concernant la vie intellectuelle à Bordeaux au XVIe siècle», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1962, p. 35-46.
- En collaboration avec J. Gardelles, «Sculptures du XIIIe siècle retrouvées à Blaye», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1962, p. 89-92.
- «Documents sur les rapports artistiques entre le Poitou et Bordeaux au début du XVIe siècle», dans *Actes du 87e congrès des Sociétés Savantes*, 1962 (publiés en 1963), p. 349-359.
- «Documents sur l'orfèvrerie en Bazadais au XVIe siècle», dans *Cahiers du Bazadais*, avril 1963, p. 16-19.
- En collaboration avec J.-B. Marquette, «Pierre Sulpin, évêque de Bazas, et la fondation du collège de Saint-Flour à Toulouse», dans *Annales du Midi*, 1963, p. 161-182.
- En collaboration avec Louis Desgraves, «Actes notariés concernant les imprimeurs et libraires de Bordeaux dans la première moitié du XVIe siècle», dans *Bull. de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, 1963, p. 1-26.
- En collaboration avec Fr. Lescure, «La jeunesse bordelaise de Clément Janequin (1505-1531)», dans *Revue de Musicologie*, 1963, p. 171-183.
- «L'église de Castelnau-du-Médoc, son mobilier, son vitrail», dans *Revue historique de Bordeaux*, 1964, p. 29-40.
- «Précisions et réflexions au sujet de la sépulture de Montaigne», dans *Mémorial du 1er congrès international des études montaignistes*, 1964, p. 108-128.
- «Note sur un placard d'indulgences du XVIe siècle», dans *Bull. de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, 1964, p. 3-8.
- «Notes sur deux gisants girondins», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1957-62 (publiés en 1964), p. 153-162.
- «Commande d'un tableau en 1613 à un peintre italien pour la cathédrale de Bazas», dans *Cahiers du Bazadais*, avril 1964, p. 19-21.
- «Documents concernant l'histoire économique, sociale et religieuse à Bordeaux au XVIe siècle», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1965, p. 162-204.

- En collaboration avec L. Bourrachot, «Le passage de Thomas Illyricus à Agen et à Casteljaloux», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1965, p. 199-201.
- «Documents sur l'architecture du XVIIe siècle à Bordeaux», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1965 (publié en 1966), p. 75-95.
- «Trois sculptures girondines des XIIIe et XIVe siècles», dans *Mélanges Crozet*, Poitiers, Société d'études médiévales, 1966, t. II, p. 1161-1166.
- «L'église de Saint-Léger-de-Balson», dans *Cahiers du Bazadais*, mai 1967, p. 1-29.
- «Un pontifical de Philippe de Lévis conservé à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux», dans *Bull. de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, janvier-juin 1967, p. 3-12.
- En collaboration avec L. Desgraves, «Libraires Lyonnais à Bordeaux aux XVIe et XVIIe siècles», dans *Nouvelles études lyonnaises*, Genève-Paris, Droz, 1969.
- «Recherches sur quelques peintres bordelais du XVIIe siècle : les Duclercq, Mazoyer, Larraidy», dans *Revue des Musées de Bordeaux*, 1969, p. 25-35.
- «Le décor du chœur de Saint-Pierre du Mont, ouvrage probable de Mazzetti», dans *Bull. de la Société de Borda*, 1969, p. 437-440.
- «La construction du château Haut-Brion», dans *Vignobles et vins d'Aquitaine*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1970, p. 403-407.
- En collaboration avec R. Crozet, «Le château de Saujon (Charente-Maritime)», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1968 (publié en 1970), p. 58-64.
- «L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550», dans *Information d'histoire de l'art*, 1970, p. 103-109.
- En collaboration avec J.-H. Ducos, «Le château de Caumont», dans *Congrès archéologique de France, Gascogne*, 1970 (publié en 1971), p. 272-288.
- «Le couvent des Feuillants de Bordeaux au XVIIe siècle», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1963-1969 (publié en 1971), p. 209-232.
- «L'église de Laplume», dans *Congrès archéologique de France-Agenais*, 1969 (publié en 1972), p. 108-112.
- «Le château de Théobon», dans *Congrès archéologique de France-Agenais*, 1969 (publié en 1972), p. 191-195.
- «Huit documents concernant l'histoire artistique et sociale à Bordeaux (XVe-XVIe siècles)», dans *Bull. et Mém. de la Société archéologique de Bordeaux*, 1965-1970 (publié en 1972), p. 29-42-59-62 et 89-126.
- «La construction de l'église de Preignac», dans *Langon-Sauternais-Cernès*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1973, p. 189-197.
- «La construction de l'église de Casteljaloux», dans *Casteljaloux et la forêt Aquitaine*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1973, p. 81-91.
- «L'ancienne bourse des marchands de Bordeaux au XVIe siècle», dans *Revue de l'Art*, n° 20 (1973), p. 78-87.
- «La rampe de l'escalier du château de Plassac et le serrurier bordelais Jean Moreau», dans *Recueil de la Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime*, t. XXV, 2e livraison, 1974, p. 233-237.
- «Note sur Jean Le Loup, architecte agenais du XVIe siècle», dans *Annales du Midi*, 1975, p. 231-237.
- «Documents concernant la construction de trois maisons de campagne en Bordelais dans la seconde moitié du XVIIIe siècle», dans *Bull. et Mém. de la Société archéologique de Bordeaux*, 1971-1973 (publié en 1976), p. 275-293.
- «Les Landes dans l'œuvre de Robert Wlérick», dans *Bull. de la Société de Borda*, n° 366, 2e trim, 1977, p. 253-263.
- «Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVIIe siècle», dans *Revue historique de Bordeaux*, t. XXV, 1976, p. 7-99.
- «Le château de La Force en Périgord», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1976 (publié en 1978).
- «Le décor baroque des églises de Bordeaux et du bordelais», dans *Eidolon*, Université de Bordeaux III, mai 1978, p. 45-56.
- «Les Bordelais aux champs. Les maisons de campagne de Talence», dans *Sociétés et groupes sociaux en Aquitaine et en Angleterre*, Bordeaux, 1979.
- «Qui était Louis de Foix ? Etat des questions concernant sa vie et sa personnalité», dans *IVe centenaire du détournement de l'Adour 1578-1579. Actes du colloque de Bayonne*, Bayonne, 1979.

- «Le tabernacle de la chapelle du couvent de l'Annonciade de Bordeaux», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXI, 1976-1978 (publié en 1980).
- «Contrat d'association entre deux imprimeurs de toiles peintes», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXI, 1976-1978 (publié en 1980).
- «Trois statues mutilées provenant de l'église de Bouliac», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXI, 1976-1978 (publié en 1980).
- «Commande d'un retable pour l'église de Rions», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXI, 1976-1978 (publié en 1980).
- «Le voyage de Léon Godefroy de Toulouse à Amboise (1638)», dans *La découverte de la France au XVIIe siècle, Neuvième colloque de Marseille*, Editions du CNRS, 1980.
- «Le maître de Biron et les bustes de Montal», dans *Bull. Monumental*, t. 139-IV, 1981, p. 233-238.
- Introduction du *Catalogue de l'exposition Robert Wlérick 1882-1944*, Musée Rodin, Mont-de-Marsan, 1982.
- «Robert Wlérick 1882-1944», dans *l'Œil*, n° 323, juin 1982.
- «Agen et la vallée de la Garonne en 1638 d'après Léon Godefroy», dans *Agen, Marmande, l'Agenais, Actes du XXXIIe congrès d'études régionales*, Agen 1982.
- «Le phare de Cordouan», dans *Le phare de Cordouan, l'entrée de la Gironde*, Fondation Soulac-Médoc, Soulac, 1982.
- «Manoirs et maisons de campagne du XVIIe siècle en bordelais», dans *104e Congrès national des Sociétés Savantes*, Bordeaux, 1979, archéologie, p. 397-411 (paru en 1982).
- «Le château de Losse», dans *Congrès archéologique de France, Périgord noir*, 137e session, 1979, paru en 1982, p. 65-72.
- «Le travail de l'étain à Bordeaux aux XVe et XVIe siècles», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIII, 1982 (publié en 1983), p. 131-132.
- «Deux croix de procession bordelaises», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIII, 1982 (publié en 1983), p. 65-68.
- «Deux portraits girondins de la fin du XVIIIe siècle», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIII, 1982 (publié en 1983), p. 139-142.
- «Pierre Duplessy-Michel, ingénieur du roi en Guyenne au temps de Louis XIV», dans *Culture et création dans l'architecture provinciale de Louis XIV à Napoléon II*, Travaux et colloques de l'Institut d'art, publication de l'Université de Provence, 1983, p. 153-164.
- «Bordeaux et la région bordelaise», dans *La Maison de ville à la Renaissance*, Paris, Picard, 1983, p. 45-49.
- «Louis de Foix et le phare de Cordouan», dans *Le club français de la médaille*, n° 84, 2e trimestre 1984, p. 56-61.
- «L'imprimerie et la librairie Millanges en 1624», dans *Revue française d'histoire du livre*, n° 39, Avril-mai-juin, 1983.
- «Châteaux et manoirs de l'éclat de la Renaissance à la vogue du néo-gothique», dans *Vieilles maisons françaises*, n° 103 consacré au Lot, (juillet 1984), p. 32-42.
- «Deux portraits bordelais de Pierre Lacour», dans *Bull. et Mém. de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIV, 1983 (publié en 1984), p. 169-179.
- «L'église de Sabres et l'un de ses desservants du XVIe siècle, Menault Depart», dans *La grande Lande, histoire naturelle et géographique historique, Actes du colloque de Sabres, 27-29 novembre 1981*, Ed. du CNRS et du Parc naturel régional des Landes de Gascogne, 1980, p. 315-332.
- «Les tours d'escalier dans les châteaux du Sud-Ouest Aquitain», dans *Le château et la Tour, Actes du 1er colloque de castellologie de Flaran*, Lamengan, 1985.
- En collaboration avec J.-J. Fauré, «Gabriel Fournier, peintre méridional du XVIIe siècle», dans *Bull. de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1983 (publié en 1985), p. 57-66.
- «Un curieux peintre hispano-flamand du XVIIe siècle : Darutzaya dit Sargos», dans *Gazette des Beaux-Arts*, VIe période, t. VI, octobre 1985, p. 141-142.
- «Le château de Saujon en Saintonge», dans *Richelieu et le monde de l'esprit*, Sorbonne, nov 1985, Imprimerie nationale.
- Préface de *Gaston Schnegg (1866-1953)*, Exposition Bordeaux janvier 1986.

- «Documents concernant l'ancienne église de Mérignac», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXV, 1984 (publié en 1985), p. 105-106.
- Sections K «Les arts», et M «Bordeaux vue par les voyageurs», *Entre Montaigne et Montesquieu. Les écrivains bordelais et la vie intellectuelle de Bordeaux au XVIIe siècle*, Exposition 15 mai-1er juin 1985, Catalogue p. 67-75 ; p. 80-83.
- «Les châteaux du Périgord de la fin de la Guerre de Cent ans à la fin du XVIe siècle, constructions, reconstructions, modifications», dans *Châteaux et Sociétés du XIVe au XVIe siècles*.
- Avec Philippe Roudié, «Voyages et aventures de deux Lot et Garonnais du XIXe siècle, Victor Cassaigne et Joseph Miran», dans *Revue de l'Agenais*, 1986, p. 145-188.
- Remerciements de M. Paul Roudié, dans *Actes de l'Académie nationale des Sciences Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1984 (paru en 1985).
- «Actes sur deux reliures estampées bordelaises de Thomas Cormier (XVIe siècle)», dans *Revue française d'histoire du livre*, n° 45, oct-déc 1984 (paru en 1986).
- «Les bâtiments conventuels de l'abbaye de Saint-Sever», dans *Saint-Sever, millénaire de l'abbaye, Colloque international 25, 26 et 27 mai 1985*, Comité d'étude sur l'histoire et l'art de la Gascogne, 1986, p. 201-217.
- «Découverte d'une tête de Vierge de douleur à Guîtres», dans *Bulletin Monumental*, 1986, p. 338-339.
- «Les avatars des maisons de campagne de la banlieue de Bordeaux», dans *Le château près de la ville. Actes du second colloque de castellologie*, Flaran, Lannemezan, 1987.
- «L'ancien château du Parc de Mérignac», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVII, 1986 (publié en 1987), p. 69-72.
- «Inscription conservée à la mairie de Créon», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVII, 1986 (publié en 1987), p. 73-74.
- «La construction de l'église Notre Dame», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVII, 1986 (publié en 1987), p. 75-83.
- «Construction d'une maison bordelaise au début du XVIe siècle», dans *Artistes, Artisans et production artistique du Moyen Age*, vol. II, Picard, 1987.
- «La destruction du château Piétru s'imposait-elle ?», dans *Sites et Monuments*, n° 122, 3e trimestre, 1988, p. 26-27.
- «A propos de deux contrats d'édition du XVIe siècle», dans *Revue française d'histoire du livre*, n° 53, nouvelle série, oct-nov-déc 1986 (paru en 1988).
- «Réflexions à propos de la statue de Notre Dame de Buglose», dans *Bulletin de la Société de Borda*, 2e trimestre, 1988.
- Dans *L'église et le château Xe-XVIIIe siècle*, sous la direction d'André Chastel, Les cahiers de Commarque, Bordeaux, Sud-Ouest, 1988 : 1- Avant-propos, p. 7-8 ; 2- En collaboration avec J.-H. Ducos, «Les châteaux épiscopaux du Sud-Ouest de la France (XVIe-XIXe siècles)», pp. 186-213.
- «Approche d'une étude des colombiers de l'Entre-deux-Mers», dans *l'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*, CLEM, 1988.
- «Les embarras financiers de François Ier et leurs répercussions en Bordelais», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVIII, 1987 (publié en 1988), p. 75-78.
- «Documents concernant : I/ La reconstruction de la chapelle du Bégnat ; II/ La vente de tableaux flamands», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVIII, 1987 (publié en 1988).
- «La collection de tableaux de Josué de Herlaar, bourgeois de Bordeaux», dans *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVI, 1985 (publié en 1986), p. 117-120.
- «Jean d'Harrola et son manoir de Sarc», dans *Bulletin du Musée Basque*, 4e trimestre 1988.
- «Quelques statues girondines des XVe et XVIe siècles», dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIX, 1988 (publié en 1990), p. 105-114.
- «Représentations théâtrales à Saint-Emilion et Cadillac au XVIe siècle», dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIV, 1993, p. 173-174.
- «Chaudronniers auvergnats, tuiliers basques et tapissiers limousins», dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIV, 1993, p. 175-186.

Jean Sautreau

C'est le 26 novembre 1995 que nous quittait Jean Sautreau après une longue vie faite de travail, de dévouement et d'attention aux autres. Autant de qualités que très tôt et toute sa vie durant, il mit au service non seulement de son métier d'enseignant — dont il gravit tous les échelons, d'instituteur à principal de collège — mais aussi de la vie associative sous toutes ses formes, théâtrale avec la création des Troubadours de Mérignac, savante avec l'animation de l'Association mérignacaise pour la conservation du Patrimoine et depuis 1984 la Société Archéologique de Bordeaux dont il fut le président dévoué et écouté de 1989 à 1991.

Dès son entrée et jusqu'à ce que ses capacités physiques l'obligent à ralentir puis abandonner ses responsabilités, il y devint l'animateur inlassable et inventif des visites et excursions, à Bordeaux, en Gironde, en Aquitaine ou hors de notre région. Devenu son complice, c'est alors que j'ai pu mieux apprécier ses indéniables qualités d'organisateur,

soucieux certes de la qualité scientifique des visites, mais aussi du confort et du plaisir de tous et de chacun en particulier. Toujours en éveil, veillant à tout avec cette attention que seuls les maîtres savent avoir avec leurs élèves, il ne se détendait vraiment que lorsque, mission accomplie, commençait le voyage du retour.

Ses textes publiés dans notre revue disent tous son attachement à la commune de Mérignac, à son histoire, à son patrimoine, qu'il voulait faire connaître hors des limites communales, que ce soit notamment l'ancienne église de Mérignac, ou la Tour de Veyrines.

Pour ceux qui l'ont approché de près, mais aussi pour la Société Archéologique toute entière, sa disparition laisse un grand vide comme seuls peuvent en laisser ceux qui, avec générosité, ont choisi de se dévouer pour le bien commun et sans qui la vie des sociétés savantes serait impossible.

Jean-Claude Lasserre

*Activités et manifestations
de la Société Archéologique de Bordeaux
en 1993*

Cours public d'Archéologie — XXXIe année, 1993

«Le vitrail du Moyen Age à nos jours»

- 27 janvier : Mme Blondel, (conservateur du Patrimoine responsable de la Cellule Vitrail à l'Inventaire général),
L'étude du vitrail aujourd'hui : techniques et méthodes.
- 3 février : Mme Prache (professeur à l'Université de Paris IV),
Le vitrail au XIIe siècle.
- 10 février : Mme Lautier (ingénieur au CNRS),
Le vitrail au XIIIe siècle : Chartres.
- 17 février : M. Gardelles (professeur émérite de l'Université Michel Montaigne Bordeaux III),
Un grand décor du XIVe : les vitraux de Koenigsfelden (Suisse).

- 24 février : M. Lasserre (conservateur régional de l'Inventaire Aquitaine),
Le vitrail au XIXe siècle.
- 3 mars : Mme Perrot (directeur de recherche au CNRS),
Le vitrail au XVIe siècle en France.
- 10 mars : M. Lasserre (conservateur régional de l'Inventaire Aquitaine),
Aspects du vitrail au XXe siècle.
- 17 mars : M. Roussel (conservateur régional de l'Inventaire Lorraine),
Le vitrail à Nancy au début du XXe siècle.

Archéologie générale

- 9 janvier : Mme Roussot-Larroque et M. S. Rousseau,
Découvertes néolithiques à Gensac (Gironde).
Mme Roussot-Larroque et M. A. Roussot. *Hâches en cuivre très minces de Blaye (Gironde)* (à paraître).
- 13 février : M. Régaldo-Saint Blancard, *La vie mouvementée d'un atelier de potier à Lormont, au XIIIe siècle* (à paraître).
- 14 mars : Assemblée statutaire, sous la présidence du Professeur R. Ritz, Président de l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III. Après l'adoption du rapport moral et du rapport financier, M. Pineau, représentant le Maire de Bordeaux, remet la médaille d'argent de la Ville à MM. Cougoul et Roborel de Climens, Monsieur le Professeur Ritz remet les diplômes de notre Société à Mmes Blondel, Lautier et Perrot et à MM. Desbrunais, Charneau, Favreau, Laroche et Roussel. Ensuite, Mme Gaborit fait un exposé sur *Les peintures murales médiévales en Gironde. Le canton de Créon.*

Un vin d'honneur dans les salons de l'Académie termine cette assemblée.

- 17 avril : M. Bernard, *Quelques caractéristiques de la faïence bordelaise au XVIIIe siècle. Présentation d'une cruche XVIIIe en faïence d'Angoulême signée et datée par son auteur.*
- 8 mai : Melle Vialate, *Etude historique et architecturale de l'Institution des Sourdes et Muettes, rue de l'Abbé de l'Epée, construite par Joseph-Adolphe Thiach* (à paraître).
- 19 juin : Mme Thomas, *Bronzes et marbres racontent Bordeaux 1900.*
- 9 octobre : M. Bardou, *A propos d'archéologie photographique : images de Bordeaux au XIXe siècle.*
- 20 novembre : Mme Gaborit, *L'église de Sainte Radegonde, Gironde* (à paraître).
- 11 décembre : M. Coffyn, *Quelques bronzes inédits ou peu connus.*

Excursions archéologiques

- 18 avril : M. J.-C. Lasserre, *Auch, les vitraux de la Cathédrale ; la cité et ses alentours.*
- 14-15-16 mai : MM. Lasserre et Sautreau, *Abbaye de Fontfroide. Pézenas. Montpellier, la ville et ses musées. Ses alentours.*

Visites

- 20 mars : M. Lasserre, *Les vitraux de l'Eglise Saint Michel de Bordeaux.*

Groupe Jules Delpit : études d'archives

- 23 janvier : Mme Thomas, *Documents inédits sur le château de Terrefort, à Bouliac.*
- 27 février : M. Maffre, *Projet de restauration d'une porte du Palais Gallien, au XVIIIe.*
- 27 mars : Mme Thomas, *Le château Gassies, à Latresne.*
- 24 avril : M. F.-X. Bénusiglio, *Recherches sur les orgues de Saint Paul-Saint François Xavier.*
- 26 juin : MM. Labarthe-Pon, Guillaume et Vivez. *La porte des Capucins ? Porte-Neuve, son histoire et ses représentations* (à paraître dans une prochaine livraison).
- 23 octobre : M. Coudroy de Lille, *Histoire de la maison du 8 rue du Parlement Sainte Catherine.*
- 27 novembre : M. Coste, *L'accueil de Cambacérès à Bordeaux, en 1807.*
- 18 décembre : Melle Arnaud, *Le mobilier urbain de Bordeaux au XIXe siècle : becs de gaz et reverbères.*

Conseil d'administration pour l'année 1993

- Présidents d'honneur : Monsieur le Professeur Marcadé, Monsieur le Professeur Roudié
- Président : M. Jean-Claude Lasserre
- Vice-présidents : M. Sautreau, M. Régaldo-Saint Blancard
- Secrétaire général : M. Vivez
- Secrétaires adjoints : Mme Thomas, M. Pujo
- Trésorier : M. Roborel de Climens
- Archiviste : M. Coudroy de Lille
- Conseillers : Mme Muller, MM. Avisseau, Bénusiglio, Coustet, Faivre, Gardelles, Lacoste-Lagrange.

Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique

Procès-verbaux des séances de l'année 1993

Abréviations bibliographiques

- BMC : *Catalogue of the greek coins in the British Museum*, Londres, 1873-1927, 29 vol.
 BMC : *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, Londres, 1923-1962, 6 vol.
 C : H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, 2e éd., Paris, 1880-1892, 8 vol.
 Ci : L. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
 DOC : *Catalogue of Byzantine coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, Washington, 1966-1973, 3 vol.
 Dr : F. Droulers, *Répertoire général des monnaies de Louis XIII à Louis XVI*, Paris, 1987.
 Dy : J. Duplessy, *Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris-Maastricht, 1988-1989, 2 vol.
 Eauze : *Le trésor d'Eauze, bijoux et monnaies du IIIe siècle après J.-C.*, coord. D. Schaad, Toulouse, 1992.
 Fried : R. Friedberg, *Gold coins of the world*, New-York, 3e éd., 1971.
 Gad : V. Gadoury, *Monnaies royales françaises 1610-1792*, Monte-Carlo, 2e éd., 1986.
 KM : C.L. Krause et C. Mishler, *Standard catalog of world coins*, Iola, 11e éd., 1986.
 Kress : Vente monnaies. 1969, 21 juillet. Munich.- München : K. Kress, 1969.
 Lacam : G. Lacam, *Civilisation et monnaies byzantines*, Paris, 1974.
 Mitchiner : M. B. Mitchiner, *Oriental coins and their values*, Londres, 1977-1979, 3 vol.
 Niggeler : Vente monnaies. 1965, 3-4 décembre. Bâle. *Collection Walter Niggeler. Part 1 : Griechische Münzen*, Basel : Bank Leu et Münzen und Medaillen, 1965.
 PA : F. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, Paris, 1858-1862, 4 vol.
 Pozzi : Vente monnaies. 1921, 4 avril. Lucerne. *Monnaies grecques antiques provenant de la collection de feu le professeur S. Pozzi*, Genève : L. Naville, 1921.
 Ratto : Vente monnaies. 1930, 9 décembre. Lugano. *Monnaies byzantines et d'autres pays contemporaines à l'époque byzantine*, Milan : R. Ratto, 1930.
 RIC : *The Roman imperial coinage*, Londres, 1923-1981, 9 t. en 12 vol.
 Seaby : H. A. Seaby, *Roman silver coins*, Londres, 1952-1987, 5 vol.
 Sear : D. R. Sear, *Byzantine coins and their values*, Londres, 2e éd., 1987.
 Sear : D. R. Sear, *Greek coins and their values*, Londres, t. 1, *Europa*, 1978 ; t. 2, *Asia and Africa*, 1979.
 SNG Del : *Sylloge nummorum graecorum, France, Bibliothèque nationale, Collection Jean et Marie Delepierre*, Paris 1983.
 VG : V. Guilloreau, *Monnaies françaises, colonies 1670-1942, métropole 1774-1942*, Paris, 1943.
 Walcher de Moltheim : Vente monnaies. 1895. Vienne. *Collection L. Walcher de Moltheim. Médailles grecques*, Paris-Vienne : Rollin et Feuardent, Holzhausen, 1895.

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Bardet, Bénusiglio, Bost, Chalmin, Coffyn, Dr Debruge, Mlle Delplanque, MM. Dugros, Lecœur, Marifons, Pujó, Sénac, Ursy, Mme Verneret, MM. Vivez, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 1993

Président : M. Lecœur

Vice-Présidents : MM. Bardet et Dr Debruge

Conseiller : M. Wiedemann

Secrétaire : M. Sénac

Annexe aux séances des 19 janvier et 16 novembre 1992

M. Lecœur : *Les jeux évoqués par les monnaies grecques.*

Les Grecs sont animés d'une passion intense pour les jeux. Ils en organisent un peu partout, en relation étroite avec les manifestations de culte, les plus connus étant les Olympiques, les Pythiques à Delphes, les Isthmiques et les Néméens, ainsi que les Panathénées. Il apparaît normal que des monnayages les évoquent. Ils le font de manière diffuse, en retraçant ici et là certaines épreuves, sans qu'il soit toujours aisé de démêler ce qui est vraiment ludique de ce qui relève de références religieuses, ou surtout militaires. Sous ces réserves, on peut pour ces concours tenter de décrire ainsi qu'il suit de telles images, à travers les siècles, et toute l'Hellade, en distinguant ce qui ressortit du stade (ou de la rue) et de l'hippodrome.

Lampadédromie : La course aux flambeaux, à pied ou à cheval, se montre l'une des plus fréquentes et populaires, s'agissant de relayer, de nuit, la flamme d'un autel à un autre. Parmi les concurrents, montés, un seul figure sur des monnaies, un éphèbe de Tarente (Calabre), qui va transmettre la torche de compétition. La scène est exprimée par quelques-uns des innombrables nomos du IIIe siècle (Sear 372). Plus souvent, c'est la torche qui, allumée, se trouve représentée. Il en va ainsi à Amphipolis (Macédoine) sur de splendides tétradrachmes entre 420 et 350 (Pozzi 808/810), ou plus petitement à Masikytes (Lycie) au IIe siècle (Sear 3271), voire en simple figurine de champ sur de multiples frappes éparses.

Course à pied : Cette épreuve, la plus simple de toutes, n'a guère été retenue comme sujet monétaire, si ce n'est, une fois, comme course armée. Sur de rares espèces d'électrum de Cyzique (Mysie) vers 440 (Pozzi 2179), on voit un hoplite nu casqué muni du bouclier, sur la ligne de départ. Il n'est autre qu'Epicharinos, coureur athénien statufié sur l'Acropole. Cela constitue un cas exceptionnel de personnalisation d'un champion dans les monnayages.

Lutte (et tir à la fronde) : Des différentes sortes de luttes, seule celle à main plate est illustrée, mais en abondance, et dans des attitudes assez variées, finement gravées en général. Il s'agit des statères d'argent

d'Aspendos (Pamphylie) d'environ 420 à 250 (Pozzi 2784/2790). Ils sont imités par deux cités pisidiennes, Selge (Pozzi 2805) et Etenna (Sear 5456). Le revers de ces pièces (sauf à Etenna) expose le tir à la fronde, pourtant arme de chasse et de guerre, admis peut-être à des jeux locaux.

Lancer du disque : Le discobole, lui, n'est dessiné qu'une fois. C'est celui des Doreia, compétitions tribales de la Pentapole dorienne à l'Apollonion proche de Cnide. De magnifiques triples sicles d'argent de Cos, entre 480 et 440 (Pozzi 2648/2649), le montrent en action, saisi sur le vif à l'instant où, le corps tendu, il assure sa position avant le balancement, puis le jet, du disque.

Tauromachie : Ces exercices gymniques de maîtrise du taureau comportent maintes péripéties, pratiquées librement dans la nature, près des élevages, ou sur l'arène de manière réglementée. La Thessalie s'y distingue. A Larissa, la capitale, on rencontre d'abord, vers 460/360, sur diverses monnaies d'argent (Pozzi 1208/1209 et 1211/1214), un jeune athlète qui, à la fête des Pélories, presse l'animal en vue de le renverser, tandis que sur l'autre face s'enfuit le cheval dont il vient de descendre. Puis le même genre de lecture double peut être fait sur des drachmes vers 350 (Pozzi 1229) où au droit galope le cavalier à la poursuite du taureau, qui file au revers. Le corps-à-corps se retrouve en même temps ailleurs dans la région ; à Crannon (Sear 2071/2072), à Phères (Pozzi 1249), à Pharcadon (Pozzi 1238/1240), à Tricca (Pozzi 1261/1262), et chez les Perrhèbes (Sear 1268/1269).

Course de chevaux montés : Aux Grands Jeux, c'est une épreuve de vitesse, que seuls se révèlent en mesure d'organiser de riches propriétaires d'écurie. Un jeune cavalier de Philippe II de Macédoine gagne à Olympie en 356. Sur ses célèbres tétradrachmes d'argent (Pozzi 848, 850/852 et 854), appelées à une longue carrière, le roi le fait graver, à cru sur sa monture à l'arrêt, tandis que resplendit à l'avant le visage majestueux de Zeus Olympien. Par ailleurs, Tarente émet longuement, de près de 380 jusqu'à vers 210, des séries de nomos (Pozzi 115/117, 120/132 et 134/141) où se produit un jeune homme à cheval, armé ou non, dans les positions les plus diverses. Il s'y ajoute des épisodes relatifs surtout au couronnement du vainqueur ou du coursier ; ils se passent quelquefois sur l'hippodrome, que marque une borne.

Exercices d'apobate : Ce sont des jeux d'adresse à cheval ou en char : en course sauter à terre puis remonter, passer d'une monture à une autre, se tenir debout sur le dos de l'animal, etc. L'apobate qui glisse du flanc d'un cheval au galop est décrit à plusieurs moments de l'action sur de nombreux statères et rétroboles de Celenderis (Cilicie) de 450 à 330 (Pozzi 2808/2813 et 2817), ainsi qu'en Sicile vers 425/410 sur des didrachmes de Himera (Pozzi 457) et de Motya (Pozzi 501), et sur quelques nomos de Tarente (Sear 334).

Courses de chars : Les courses de chars sur l'hippodrome constituent dans les jeux l'épreuve la plus somptueuse et la plus populaire, la plus périlleuse aussi. Elle donne lieu à des productions monétaires nombreuses, parmi les meilleures de l'Antiquité grecque.

Biges de mules : Admis un temps à Olympie, ce concours est gagné en 480 par le char d'Anaxilaos, tyran de Messine, où des pièces d'argent et de bronze présentent le char au pas dont la Victoire, Niké, couronne en général l'attelage (Pozzi 484/487), ainsi qu'à Rhegium (Bruttium), autre possession du dynaste (Pozzi 319/320). Après des modifications lui conférant un sens civique, l'image est reprise, à Messine, par le régime républicain, de 446 à 397 (Pozzi 488/490 et 492/496).

Biges de chevaux : Ce bige est le thème fréquent, voire banalisé, de monnayages surtout d'or, donc de module moindre où se place plus facilement qu'un quadriges une paire de coursiers. Philippe II de Macédoine, qui fait courir ici et là, le fait figurer sur des statères. Dès son règne ou posthumes, émis en quantités considérables d'environ 340 à 310, ces fameux philippes au bige galopant (Pozzi 833/843) sont devenus l'une des monnaies les plus appréciées de l'époque. Ailleurs la référence agonistique apparaît moins évidente. Ce sont des pièces de circonstance que frappe Tarente vers 315 (Pozzi 118), puis au début et vers la fin du III^e siècle, avec le même genre de char. A Syracuse de nombreuses images, souvent fines, se font assez répétitives, d'environ 317 à 212, sur des espèces d'or et d'argent ; le bige galope de côté ou d'autre, ou va au pas ; son aurige est soit un homme jeune, soit Niké elle-même (Pozzi 639/640 sous Agathoclès, Sear 978 et 1209/1210 sous Hiketas II, Pozzi 651/653, 655 et 657/660 sous Hiéron II, Pozzi 665 au temps de la démocratie). La Ligue des Siciliotes vers 216, puis celle des Bruttians entre 218 et 202 (Sear 512) se

servent aussi du bige, avec Niké conductrice, sur quelques pièces d'argent et d'or, de même que Calès (Campanie) après 268 (Pozzi 57), et bien loin Karystos (Eubée), dans la première moitié du II^e siècle (Pozzi 1472/1473).

Quadriges : La magnificence naturelle de la course de chars à quatre chevaux se reflète sur d'abondants monnayages créés pour l'essentiel à Syracuse et dans la plupart des villes de Sicile, avec fréquemment une signification manifeste de compétition. A Syracuse, trois siècles durant, de 510 à 212, la majeure partie du monnayage d'argent est consacrée, quelles que soient les vicissitudes politiques, au quadriges, sur de nombreuses tétradrachmes, occasionnellement sur des décadrachmes, voire quelques hémidrachmes. Ces représentations s'affirment puissantes jusque vers 380, et deviennent banales par la suite. Le char s'avance d'abord au pas (Pozzi 547/548). Bientôt Niké vient couronner chevaux ou cocher (Pozzi 550/565 et 549), non sans des variétés, d'exergue notamment, qui peuvent évoquer des victoires guerrières (Pozzi 570, 572/583 et 586/597), en particulier sur une remarquable décadrachme (dite demaretion) vers 480 (Sear 920). A partir d'à peu près 450 survient un changement fondamental, le quadriges est tracé désormais en pleine course (Pozzi 584/585), selon une dynamique qui va susciter la production d'œuvres originales, parfois signées (entre 425 et 390) par leurs habiles graveurs. Le char au grand galop aborde avec impétuosité le tournant de l'hippodrome dans une manœuvre risquée ; Niké presque toujours va décorer le conducteur (Pozzi 598, 600/602, 618/622, 624/626 et 628). Ici encore se trouvent des décadrachmes, qui atteignent au plus haut degré de splendeur monétaire de la cité (Pozzi 609/617). Puis des tirages se répètent, souvent affaiblis, où généralement Niké conduit le char, toujours galopant (Pozzi 641/642, 649, 654, 657/659 ; Sear 996 et 999).

Les autres villes siciliennes ont recours plus ou moins, sur des tétradrachmes d'argent presque exclusivement, au thème du quadriges, soit selon des normes locales et au pas, soit, tardivement, au galop sous l'influence de Syracuse et selon sa facture, juste avant leur subversion par les Carthaginois entre 408 et 404. A Leontinoi, ce sont d'assez rares tétradrachmes, entre 480 et 466, avec quadriges au pas et couronnement par la Victoire (Pozzi 462/464). Les princes de Gela, Gélon, Hiéron et Polykalos, entretiennent des équi-

pages dont les victoires se succèdent aux Grands Jeux. Ils frappent largement au quadriges, et leurs successeurs font de même. Le char va au pas, Niké souvent couronne (Pozzi 430/431 et 435/441), rarement conduit (Pozzi 445) ; dans les derniers temps, le quadriges galope (Sear 806/807). A Himera une tétradrachme vers 470 rappelle de façon caractérisée le souvenir du char de Pélops, fondateur mythique des jeux Olympiques (Sear 812). Suivent des émissions classiques du quadriges à l'arrêt (Pozzi 455/456), et finalement au grand galop (Pozzi 460), avec Niké et sa couronne. Catane offre d'abord le même genre de figurations (Pozzi 409/416) à dater de 461, puis des frappes inspirées de Syracuse directement, dont l'un des graveurs est venu travailler sur place (Pozzi 419) et former des élèves (Pozzi 420/422). A Camarina la course rapide du char, que mène Athéna, est dessinée par d'autres maîtres, dans la seconde moitié du Ve siècle (Pozzi 397/402). Quant à Agrigente, c'est tard, vers 410, mais de façon brillante, que son monnayage reproduit un quadriges en plein mouvement tournant, sur des tétradrachmes (Pozzi 388), et même sur d'imposantes décadrachmes (Sear 749) allusives peut-être au triomphe réservé à un coureur à pied, enfant de la cité, vainqueur à Olympie. Selinonte au même moment émet des pièces classiques au quadriges (Sear 910 ; Pozzi 546). Il en va de même à Ségeste, selon le type syracusain, avec pour aurige la nymphe éponyme (Sear 902). Une fois la Sicile subjuguée, les Carthaginois tout au long du IV^e siècle frappent dans l'île des tétradrachmes analogues, connues comme siculo-puniques. La plupart représentent le quadriges galopant et la Victoire couronnant le cocher. Elles sont fabriquées sans doute tant à Kephalaïdion (Pozzi 425/426) qu'à Panormos (Pozzi 513/514), voire à Thermae Himeraïa ou à Solus. S'y ajoutent vers la fin du III^e siècle quelques pièces de 8 litrae d'argent de la brève Ligue anti-romaine des Siciliotes.

Hors de Sicile, quelques rares émissions seulement, non sans attrait, peuvent être relevées, vouées à la course de chars attelés de quatre chevaux. Le tout premier quadriges figuré sur une monnaie l'est à Chalcis (Eubée) dès 540/510, décrit de face et conduit par Héra ; il s'agit d'exceptionnelles tridrachmes archaïques (Sear 1816). Cyrène, réputée aux Grands Jeux pour la qualité de ses chevaux et l'adresse de ses auriges, conçoit, quant à elle, deux compositions, sur des statères d'or, entre 331 et 322, que le char galope ou

trotte (Pozzi 3268/3271) ou bien qu'il se présente pompeusement de face, tenu à l'arrêt par une Victoire aux ailes dressées (Sear 6287). Enfin, des figurines mineures expriment encore le galop des quadriges au timbre du casque de Leukippos sur quelques-uns des statères d'argent de Metaponte (Lucanie) vers 350/330 (Pozzi 182), comme dans le champ de tétradrachmes de nouveau style d'Athènes du II^e siècle (Pozzi 1609).

Ainsi, prestigieuses ou modestes, de multiples monnaies nous transmettent de manière sensible une image de ces jeux si prisés du monde grec de l'Antiquité, et caractéristiques de sa civilisation.

Séance du 17 janvier 1993

Présidence de M. Lécœur, président

Communication :

M. Descat : *L'intérêt historique des marques et symboles sur les monnaies royales macédoniennes et un portrait d'Alexandre le Grand sur une monnaie de Rhodes.*

En 1970, G. Pollard publiait, dans la Collection Courtauld de l'University College de Rhodésie (maintenant Zimbabwe), une tétradrachme de Rhodes, exemplaire resté unique, d'un poids de 15,11 g, avec au droit, la tête d'Hélios non radiée, de trois-quarts face, aux cheveux rayonnants et au revers, sous la légende de la cité, une rose accompagnée d'un bouton, et dans le champ, à gauche, une tête de profil tournée vers la droite coiffée du bonnet dit « persique » ou « phrygien », et à droite, la lettre A (photo ci-jointe). Cet exemplaire était daté par l'éditeur de ca. 380 av. J.-C.



Dans les années suivantes, la monnaie a été plusieurs fois étudiée et la date modifiée. Le meilleur spécialiste du monnayage rhodien, R. Ashton, a pro-

posé, sur des bases stylistiques, une fourchette chronologique allant de 350 à 334 (S. Hornblower, *Mausolus*, Oxford, 1982, p. 130, n. 194). En réalité, la précision apparente de 334 ne repose pas sur un fait stylistique, mais politique. La tête à bonnet persique est, en effet, du même type que les nombreuses représentations que l'on connaît au IV^e siècle, en Asie Mineure, sur les monnaies de satrapes qui font clairement référence à la domination perse. Il apparaissait a priori impossible qu'un tel motif ait pu être gravé, sur une émission rhodienne, après la conquête d'Alexandre qui commence, en Asie Mineure, en 334, mais qui ne touche réellement Rhodes qu'en 332. C'est pour ces raisons, pour respecter à la fois la date basse et le fait perse, qu'en dernier lieu R. A. Moysey propose (dans *R. Et. anciennes*, 91, 1989, p. 127) de voir, dans la tête au bonnet, l'image du dernier satrape perse de Carie, Orontobates.

Or, en 1981, M. Price publie un article très intéressant sur un monnayage de bronze trouvé dans les fouilles de Saqqarah en Egypte («A portrait of Alexander the Great from Egypt», *Norsk Numismatisk Forening* (Oslo), 1981-1, p. 32-37). Il décrit plusieurs exemplaires qui présentent, au droit, une tête d'homme jeune coiffée du même bonnet persique, et au revers, un protomé de Pégase avec la lettre A. Jusque-là, ce monnayage était attribué à Orontes, satrape de Mysie vers 362. Le lieu de la découverte permet de rejeter totalement cette interprétation traditionnelle et renverse complètement les perspectives. Price propose, d'une manière convaincante, d'y voir un portrait d'Alexandre, dont le nom est rappelé au revers par la lettre A, qui date de son arrivée en Egypte à la fin de 332. Il le rapproche d'autres monnaies qui présentent, souvent en symbole de revers, la tête à bonnet persique et qui évoquent aussi, à son avis, Alexandre, en particulier sur une pièce de l'île de Leucade.

Cette découverte surprenante permet de reprendre le problème posé par la pièce rhodienne que Price ne cite pas dans son article. Il apparaît en effet probable que la tête et la lettre associée représentent Alexandre (même si la lettre A se rencontre dans le monnayage rhodien du IV^e siècle, associée à d'autres symboles, pour désigner un responsable monétaire qui n'a rien à voir avec Alexandre).

La frappe n'a pu avoir lieu qu'après le ralliement des Rhodiens à Alexandre qui date du début de l'année 332 (Arrien II, 20, 2 ; Quinte-Curce IV, 5, 9) et probablement pas avant le séjour d'Alexandre en Egypte pendant lequel il reçoit les envoyés des cités grecques venus le féliciter de ses victoires. Les Rhodiens sont parmi eux (Quinte-Curce IV, 8, 12). Les Rhodiens, jusque-là fidèles soutiens des Perses, vont joindre leurs vaisseaux à ceux du Macédonien et des cités grecques de la Ligue de Corinthe. La tétradrachme doit être postérieure de peu à l'émission de bronze d'Egypte dont Rhodes reprend le type de droit comme symbole de revers pour rendre hommage à celui qui est désormais le chef de l'alliance à laquelle la cité appartient. On peut même penser, qu'en réalité, la tête d'Alexandre est ici moins un hommage que la marque du financement par Alexandre lui-même, soit de l'émission monétaire (à la façon des systèmes liturgiques courants dans la cité grecque), soit de l'occasion de la frappe, par exemple l'expédition navale contre les partisans de la Perse à laquelle maintenant Rhodes participe. On sait en effet qu'Alexandre a récompensé, le plus souvent matériellement, les cités grecques qui s'étaient ralliées à lui.

C'est donc en 332, ou plutôt 331, qu'il convient de placer cette monnaie rhodienne, qui nous livre un témoignage précieux de la transition du pouvoir, qui est à ce moment-là en train de se passer en Méditerranée orientale. Alexandre, qui vient probablement tout juste de commencer le monnayage à l'Héraclès à la *léontè*, a une autorité complexe. Il n'est pas encore le roi de l'Asie, il ne peut être invoqué par des Grecs comme roi des Macédoniens et sa fonction d'*hégémon* de la Ligue de Corinthe n'a pas à être trop rappelée par des cités comme Rhodes qui en 334 étaient sous suzeraineté perse. Il reste la figure du chef militaire victorieux. C'est cet aspect que le symbole choisi fait ressortir. Rhodes commence ainsi ses excellentes relations avec Alexandre qui feront d'elle, plus tard, selon une tradition savamment entretenue dans l'île, la depositaire de son testament.

La communication était illustrée par la projection de diapositives.

Séance du 21 février 1993

Présidence de M. Bardet, vice-président

Communication :

M. Chalmin : *Les monnaies d'or et d'argent du début du règne de Louis XV.*

Après un très long règne, Louis XIV meurt le 1^{er} septembre 1715. Son héritier, le futur Louis XV, est né à Versailles le 15 janvier 1710. Il n'a donc que cinq ans et demi. C'est l'arrière-petit-fils de Louis XIV. Il a eu pour père Louis, duc de Bourgogne, et pour mère Marie-Adélaïde de Savoie. Mais l'un et l'autre sont morts alors qu'il n'avait que deux ans. Du 2 septembre 1715 jusqu'à sa mort en 1723, Philippe d'Orléans, neveu de Louis XIV et premier prince du sang, assume la régence du royaume. Le Roi Soleil a laissé les finances du pays dans un état désastreux et c'est ce qui amène le Régent à faire confiance à un financier écossais, Law, pour essayer de rétablir la prospérité. Le système de Law, appliqué à partir de 1716, aura d'importantes répercussions sur les cours des émissions monétaires qui vont se succéder pendant quelques années. C'est aussi l'occasion pour un graveur d'origine flamande, Norbert Roettiers, de réaliser, à de très courts intervalles, une série de types monétaires prestigieux, dignes témoins de l'élégance artistique à laquelle on était parvenu au début du XVIII^e siècle.

Le louis d'or au soleil. Lorsque meurt Louis XIV, circule depuis 1709 le louis d'or au soleil, ainsi désigné en raison du soleil qui s'inscrit au revers de la pièce dans le cercle central formé par 8 L couronnés posés en croix. De fin novembre à fin décembre 1715, c'est-à-dire pendant un mois environ, on utilise pour le louis, toujours appelé louis d'or au soleil, le même revers, tandis qu'à l'avvers apparaît pour la première fois le buste enfantin de Louis XV. Il n'existe de ce louis d'or au soleil de Louis XV que trois exemplaires connus. Deux d'entre eux sont passés en salle des ventes durant ces trente dernières années : l'un, frappé à Montpellier, a été vendu à la Salle Drouot le 7 novembre 1966, l'autre, frappé à Aix, a été également adjugé à la Salle Drouot en décembre 1984.

Le louis d'or aux insignes. Dès la deuxième quinzaine de décembre 1715, est décidée la frappe d'un nouveau louis appelé louis aux insignes. A l'avvers, on trouve, comme sur le louis au soleil, le buste de Louis XV enfant avec sa chevelure bouclée et son visage fin

et gracieux ; au revers, un écu ovale couronné brochant sur la main de justice et le sceptre posés en sautoir. Il existe un double louis et un demi-louis aux insignes. Un certain nombre de louis aux insignes sont des réformations que l'on peut identifier grâce à une rosette située à l'avvers sous le buste du roi. Le louis aux insignes et, à plus forte raison, le double louis et le demi-louis sont des monnaies relativement rares de nos jours, car elles n'ont été frappées que durant la seule année 1716.

Le louis de Noailles. A la fin de l'année 1716 en effet, il est décidé de remplacer les louis aux insignes par une nouvelle série de monnaies d'or. Ces nouvelles monnaies portent le nom du duc de Noailles, alors président du conseil des finances. Elles sont, comme les précédentes, l'œuvre de Norbert Roettiers qui se surpasse en cette occasion. On trouve, à l'avvers, la tête couronnée du jeune roi, et au revers, deux écus de France couronnés et deux écus de Navarre couronnés posés en croix. Ces monnaies sont au même titre que les précédentes (louis au soleil et louis aux insignes), mais, alors que le poids de ces louis est de 8,158 g, celui du louis de Noailles est de 12,235 g, soit 50 % de plus. D'où le nom de double louis donné généralement à ce louis plus lourd et dont le cours légal est de 30 lt correspondant à celui de 20 lt pour le louis aux insignes. Si l'on admet d'appeler double louis ce louis particulièrement lourd, on désignera par louis et demi-louis les pièces divisionnaires pesant 6,118 g et 3,059 g qui ont été frappées en petite quantité et dont les exemplaires parvenus jusqu'à nous sont extrêmement rares. A signaler enfin que, compte tenu de la beauté de cette monnaie, il aurait été prévu de réaliser un quadruple et un octuple louis comme au temps de Louis XIII.

Le louis de Malte. En 1717 on envisageait donc de conserver un certain temps cette série de monnaies d'or particulièrement réussie. Mais, dès le début de 1718, on commence à ressentir les effets néfastes du «système» de Law. Un nouveau louis est en préparation, dont le poids de 9,790 g sera inférieur de 20 % à celui du double louis de Noailles, mais dont le cours légal sera par contre supérieur - 36 lt - à celui de ce double louis. Ce sera le louis de Malte frappé à partir de juin 1718. A l'avvers de cette pièce, figure le buste lauré du jeune roi ; au revers, la croix de l'Ordre du Saint-Esprit ou croix de Malte. Il existe également un demi-louis de Malte, monnaie rare et extrêmement

recherchée par les collectionneurs. Le louis de Malte restera la monnaie de compte en or jusqu'au mois de septembre 1720, mais sa valeur oscille constamment au gré des instructions données par Law qui organise des hausses et des baisses autoritaires des cours des monnaies métalliques pour soutenir et imposer le cours des billets. De 45 lt le 1er juillet 1720, il passe à un maximum de 72 lt le 30 juillet après la fermeture le 17 juillet des guichets de la banque de Law pour redescendre à 54 lt le 16 septembre.

Le louis aux 2 L. C'est à ce niveau de 54 lt qu'est fixé le cours du nouveau louis qui apparaît dans le dernier trimestre de 1720. Il s'agit du louis aux 2 L présentant, à l'avvers, le buste lauré du roi, et au revers, deux grands L adossés sous une couronne. Il est frappé de 1720 à 1723, soit à la suite de réformes (identifiables par un trèfle sous le buste du roi), soit sur flan neuf, et il existe aussi quelques rares demi-louis aux 2 L. Après la fuite de Law en décembre 1720, on a rappelé, du Dauphiné où il avait été exilé, son plus farouche adversaire, un certain Paris-Duverney, en le chargeant de liquider la situation très difficile créée par la banqueroute de la Banque Law. Il y réussit dans une certaine mesure, mais en 1723 il n'est pas encore parvenu à rétablir l'équilibre financier du royaume.

Le louis Mirliton. Survienent le sacre du roi à Reims le 25 octobre 1722 et la fin de la Régence le 22 février 1723. Il faut repartir sur de nouvelles bases. Dans le courant du deuxième semestre de 1723, il est décidé une refonte générale des monnaies d'or antérieures et la création d'un type nouveau. Le nom de Mirliton, sous lequel on désigne ce nouveau louis, est vraisemblablement contemporain de l'émission. Il existe deux explications de cette appellation Mirliton. La première proviendrait d'une chanson caricaturant les mœurs du cardinal Dubois, favori du Régent et qui était alors premier ministre. La seconde, plus acceptable, est à mettre en rapport avec l'avvers de cette monnaie sur lequel figurent deux L cursifs entrelacés formant le chiffre du roi, d'où le sobriquet de Mirliton donné par le peuple. Le poids du louis Mirliton, 6,526 g, est inférieur d'un tiers à celui du louis aux 2 L. Mais son cours légal de 27 lt est inférieur de moitié à celui du louis aux 2 L. Il faut voir là le premier résultat des efforts entrepris à partir de 1720 pour remédier à la situation désastreuse laissée par Law. En même temps que le louis Mirliton, il est frappé

en 1723 un double louis et un demi-louis. Les monnaies de cette série Mirliton sont très recherchées par les collectionneurs en raison de leur beauté. L'art du graveur Norbert Roettiers qui s'était déjà affirmé avec le louis de Noailles, atteint vraiment son summum en réalisant à l'avvers du louis Mirliton un portrait du jeune roi admirable par sa grâce et par son charme. La politique d'assainissement des finances se poursuivant sans relâche, le cours du louis Mirliton peut être abaissé à 24 lt le 4 février 1724. Il restera en circulation à ce cours jusqu'au début de 1726. Avec le louis Mirliton s'achève cette série de six louis de poids et de valeurs différents qui se sont succédé à de courts intervalles pendant dix ans, de la fin de 1715 à la fin de 1725. On assistera ensuite à un retour à une exceptionnelle stabilité monétaire, puisque de 1726 à 1774, année de la mort de Louis XV, ne circuleront en France que trois louis, toujours émis au cours de 24 lt : le louis aux lunettes de 1726 à 1740, le louis au bandeau de 1740 à 1771, le louis à la vieille tête de 1771 à 1774.

En annexe à ce très court exposé sur les monnaies d'or, il sera dit en terminant quelques mots sur les monnaies d'argent de cette même période s'étendant de 1715 à 1725.

Il y eut tout d'abord, en novembre et décembre 1715, le rarissime *écu aux trois couronnes* ayant le même revers que la pièce circulant à la fin du règne de Louis XIV, et à l'avvers, le buste de Louis XV enfant.

Puis est frappé, de 1716 à 1718, l'*écu vertugadin* avec ses différentes divisions : 1/2, 1/4, 1/10 et 1/20. Au revers de cette monnaie l'écu de France rond couronné a sans doute été à l'origine du nom de «vertugadin», faisant allusion à la crinoline destinée à faire bouffer les jupes. Beaucoup de ces écus vertugadin sont des réformes que l'on identifie grâce à une rosette sous le buste du roi.

Par contre, de 1718 à 1720, est frappé, exclusivement sur flan neuf, un nouveau type d'écu, l'*écu de Navarre*. Son poids est inférieur de 20 % à celui de l'écu vertugadin, bien qu'il ait le même cours légal de 6 lt. A mesure que la situation se détériore, ce cours de 6 lt fluctuera rapidement pour atteindre 12 lt en 1720. L'écu de Navarre est assorti de nombreuses pièces divisionnaires : 1/2, 1/4, 1/6, 1/10 et 1/12.

L'année 1720, année marquée par les derniers soubresauts du système de Law, voit apparaître deux monnaies d'argent très intéressantes au point de vue

historique. La première, frappée à Paris seulement en février et mars 1720, est la livre d'argent fin dite aussi *livre de la Compagnie des Indes*. C'est la seule monnaie royale au titre 1,000 ayant jamais existé. C'est aussi une pièce émise au cours légal d'une livre ou 20 sols - représentant l'unité de compte que l'on veut alors définitivement adopter. Mais les turbulences de la situation financière qui atteignent alors leur paroxysme ne permettent pas de poursuivre cette expérience. La seconde est le *petit louis d'argent*, charmante monnaie, éphémère également, émise au cours légal de 3 lt, de mars à août 1720.

Avec la période d'assainissement qui s'ouvre à l'automne de 1720, on repart sur de nouvelles bases avec l'*écu de France* dont le cours légal est de 9 lt et qui est fabriqué de 1720 à 1724, avec comme pièces divisionnaires le 1/2, le 1/3, le 1/6 et 1/12.

Enfin, dans le dernier trimestre de 1724, apparaît un nouveau type, l'*écu aux 8 L*, à peine moins lourd que l'écu de France et dont le cours n'est que de 4 lt. La remise en ordre économique et financière, amorcée en 1721, est donc maintenant en bonne voie. Comme pièces divisionnaires de l'écu aux 8 L sont frappés le 1/2 écu, le 1/4 d'écu, le 1/8 d'écu et le 1/16 d'écu. Les monnaies de ce type sont relativement rares, car, dès le début de 1726, elles furent reprises à un cours avantageux en vue de leur refonte pour la fabrication du nouvel écu aux lauriers. Celui-ci consacre la dernière phase du rétablissement des finances du royaume et restera en circulation de 1726 à 1740.

La communication était accompagnée d'une présentation de monnaies :

M. Chalmin : Double louis de Noailles, 1717 Paris, or, Dr 505. 1/10 écu de Navarre, 1718 Strasbourg, arg., Dr 536. Petit louis d'argent, 1720 Reims, Dr 538. Ecu au bandeau, 1741 Paris, Dr 557. 1/20 écu au bandeau, 1753 Lille, Dr 561.

M. Dugros : Ecu vertugadin, 1716 Lyon (réformation), arg., Dy 526. Ecu de Navarre, 1719 Toulouse, arg., Dy 532. Ecu aux 8 L, 1725 Amiens, arg., Dy 542. Ecu de France, 1723 Paris, arg., Dy 540. Ecu aux lauriers, 1730 Paris, arg., Dy 552. Ecu au bandeau, 1762 Bayonne, arg., Dy 557. Ecu à la vieille tête, 1774 Pau, arg., Dy 562. Petit louis d'argent, 1720 Lille, Dy 538. Livre de la Cie des Indes, 1720 Paris, arg., Dy 1663.

Autres présentations :

Dr Debruge : Egypte (?), monnaie divisionnaire en br. au bouclier macédonien avec effigie de face et B||A au revers (Alexandre-Roi ?). Iran (Tabaristan), 1/2 drachme anonyme au type sassanide du buste conservé de Yezdegerd III avec légendes arabes et pelhavi, 130 H (747/748 AD), arg., 24 mm, 2 g, 3 h, Mitchiner 1384. 1/2 drachme au nom du gouverneur Suleiman (133-137 H = 750/1-754/5 AD) avec effigie analogue, mais où le buste étant conservé, la tête est remplacée par un losange, en application probable de l'interdit islamique de représenter un visage, arg., 24 mm, 2 g, 9 h, Mitchiner 1388.

M. Wiedemann : Roumanie, 1 monnaie de la République avec des armoiries anciennes et le monogramme NBR. Allemagne : thalers. 2 pfennige, 1810 Berlin, br. Mexique, 1 once en argent pur (0,900), 1992.

Séance du 21 mars 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

M. Wiedemann : *Les armoiries des monnaies médiévales et modernes, forme et évolution* (1ère partie).

La communication était illustrée par la projection de diapositives.

Séance du 25 avril 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

M. Wiedemann : *Les armoiries des monnaies médiévales et modernes, forme et évolution* (2e partie).

La communication était illustrée par la projection de diapositives.

Présentations :

M. Ursy : Empire romain, Claude II (268-270), R/ PAX AVG, billon, rogné 17 x 18 mm, 4, 178 g.

M. Lecœur : Saint-Empire (auj. Pologne), duché de Silésie-Liegnitz et Brieg, règne de Georges, Louis et Christian, double ducat, 1653, or, Fried 2863 ; avec des armoiries.

Séance du 16 mai 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

M. Bost : *Le trésor d'Eauze (Gers).*

Le 18 octobre 1985, une fouille de sauvetage, conduite à Eauze par la Circonscription des antiquités historiques de la Région Midi-Pyrénées, sur un terrain proche de la gare, permettait la mise au jour d'un extraordinaire dépôt de bijoux et de monnaies, daté (du printemps ?) de l'année 261 ap. J.-C., c'est-à-dire des débuts de l'empire séparé des Gaules, né de la révolte de Postume dans l'été de 260.

L'originalité du trésor d'Eauze réside d'abord en ceci qu'il est à ce jour le seul dépôt important de monnaies et d'objets précieux découvert en France, qui ait été intégralement récupéré, et ce, lors d'une fouille régulière. Ainsi a-t-on pu non seulement sauver le produit de la cachette, mais également procéder au contrôle archéologique de l'ensemble de la zone environnant celle-ci. Récupéré entier, le trésor l'a été encore dans l'état même où il fut enfoui : il a donc été possible d'étudier la disposition des objets dans la fosse où ils avaient été placés et d'observer notamment avec quel soin fut opéré le remplissage de celle-ci. Les monnaies d'argent, rangées (après un tri méticuleux) dans quatre (?) sacs (de cuir ?), avaient été disposées au fond, en deux épaisseurs. Au-dessus, et à gauche, on plaça séparément les bijoux et les monnaies d'or, tandis que les monnaies de bronze et les objets d'argent, bien séparés eux aussi, occupaient la partie droite de la fosse, toutes choses qui laissent supposer un enfouissement effectué sans précipitation.

Le contrôle archéologique a permis de vérifier qu'il n'y avait pas, dans les environs immédiats de la trouvaille, un second ensemble, constitué par exemple de vaisselle d'argent : Eauze est seulement un trésor de monnaies et d'objets précieux. Mais la qualité de conservation des diverses pièces, autant que leur nombre et leur variété, lui confère une exceptionnelle valeur muséologique.

Bijoux et objets précieux. Les richesses d'Eauze, ce sont d'abord les bijoux d'une riche cassette féminine : six colliers d'or et de pierres précieuses ou semi-précieuses (émeraude, grenats, jais, saphirs, perles de la mer Rouge et pâte de verre), trois bracelets en tôle d'or, cinq paires de pendants d'oreilles (or, émeraude,

des, perles et pâte de verre), deux anneaux en or et quatre bagues en or, dont deux sont particulièrement remarquables ; la première porte un camée sur onyx sur lequel est gravée en grec une inscription de bonne chance EIKONIC, LAKONIC, GORGONIC, EUTYKHOUCIN, au sens discuté : noms de prostituées selon J. Schwartz, sens philosophique ou religieux pour J.-M. Pailler, qui relie cette bague aux couteaux à manche bachique. L'autre bague est à huit pans décorés en *opus interrabile* et elle est ornée de chatons dont les pierres (des nicolos) sont travaillées en camées. On y voit successivement une main touchant le lobe inférieur d'une oreille, un aigle, un panier débordant de fruits et un Sérapis debout, motifs sélectionnés pour illustrer peut-être aussi un programme religieux voulu par le/la commanditaire, selon J.-L. Desnier.

Le lot des pièces précieuses se complète de six intailles et un camée non montés (représentant, entre autres, Sérapis, Sol et peut-être Apollon), de trois petits lingots d'argent, de sept cuillères, également en argent, marquées au nom de LIBO, sans doute le propriétaire du trésor, et enfin de deux couteaux au manche d'ivoire sculpté représentant des symboles bachiques. Ainsi, dit J.-M. Pailler, se dessine, à travers les goûts raffinés d'une riche famille, et dans l'éclectisme d'amateurs épris de choses rares ou curieuses, le portrait d'un couple sans doute cultivé, se piquant d'hellénisme, mais également marqué de préoccupations spirituelles. En témoignent les symboles portés sur les intailles, sur les bagues, et surtout sur les couteaux à manche d'ivoire, dans lesquels on peut lire les signes d'une dévotion à Bacchus. Il se confirme aussi par là que le trésor d'Eauze est bien caractéristique du climat mental et des préoccupations spirituelles de son temps.

Pour ce qui est de la qualité des bijoux, H. Guiraud relève que les matériaux et les techniques ne montrent pas une grande originalité : il y a peu de pierres rares comme les saphirs, et les formes comme le style se rencontrent ailleurs en Occident. Deux bagues (l'un porte-bonheur et celui aux quatre camées) sont néanmoins des raretés. Par ailleurs, les parentés stylistiques qui rapprochent ces bijoux élégants et coûteux composent un ensemble raffiné que rend plus précieux encore sa cohérence, qui est aussi chronologique (tout semble dater du III^e siècle) et géographique (puisque le style désigne plutôt une origine commune quelque part en Rhénanie).

Les monnaies. Du point de vue numismatique, le trésor a livré six aurei (dont trois sont montés en collier, selon une pratique répandue au III^e siècle), quarante-cinq bronzes, dont un médaillon (de Marc-Aurèle) et trente-cinq as, mais surtout la masse des ses monnaies d'argent (4 706 deniers et 23 297 antoniniens) qui l'inscrit en bonne place dans la liste des plus grands ensembles monétaires du III^e siècle, au moins ceux qui sont antérieurs à Aurélien-Tétricus. Si les séries des années 193-250 montrent que la thésaurisation s'est effectuée par ponction sur la circulation courante, celles qui correspondent au règne de Valérien prouvent au contraire, par leur exceptionnelle qualité, une appropriation effectuée, sinon près des ateliers eux-mêmes, du moins près des sources de distribution de la monnaie : c'est le cas, notamment, des 2 425 revers ORIENS AVG au globe, émis à Rome pour Valérien en 257, tous issus du même coin de droit (Eauze 1189 = RIC 106). C'est manifestement d'un seul coup que ces monnaies, toutes fleur de coin, ont été injectées, au point de former un trésor à l'intérieur du trésor, dans les économies du propriétaire. Peut-être celui-ci entretenait-il avec l'Italie des relations privilégiées dont les motifs nous échappent aujourd'hui ?

Les informations transmises par le trésor d'Eauze. Les informations transmises par le trésor d'Eauze sont particulièrement importantes et nombreuses. Retenons-en ici les principales.

Autour de la production de la monnaie. Le trésor offre d'abord un remarquable corpus des émissions monétaires sorties des ateliers impériaux entre le règne d'Elagabal et l'usurpation de Postume. F. Dieulafoy et D. Schaad ont pu ainsi redresser le classement chronologique des frappes d'Elagabal, affiner celui des émissions de Sévère Alexandre et de Maximin, améliorer encore celui de Rome sous le règne conjoint de Valérien et de Gallien, préciser enfin le nombre des officines qui travaillaient à Rome entre 218 et 266, nombre qui a été généralement de six.

Parmi d'autres renseignements, nous retiendrons la suggestion que c'est le futur César Valérien II qui figure debout entre les deux augustes, sur le revers LIBERALITAS AVGG frappé à Rome en décembre 255 (Eauze 1157 = RIC 102). D. Schaad propose aussi un classement très séduisant des revers de l'impératrice Salonine, épouse de Gallien, qui fait se suc-

céder chronologiquement à Rome, entre 254 et 264 la posture assise ou debout des divinités ou abstractions représentées. Enfin, D. Schaad a apporté d'intéressantes propositions sur le fonctionnement des ateliers impériaux entre 253 et 260, par l'étude détaillée des portraits des souverains : la manière dont tombe sur la nuque le ruban qui tient la couronne radiée (flottant ou tombant sur l'épaule) montre qu'une équipe de graveurs était spécialement attachée au *comitatus* de Gallien. Cette équipe travaillait à Rome en 257, elle s'est ensuite déplacée à Viminacium, puis à Cologne (ce qui confirmerait la datation traditionnelle de 257 pour l'ouverture de cet atelier), et enfin à Milan en 259.

Autour de la circulation monétaire en Aquitaine vers 261. Le trésor d'Eauze a permis de préciser certains aspects de la circulation monétaire en Aquitaine jusqu'à peu connus ou même ignorés, du fait que tous les trésors autrefois découverts dans le grand Sud-Ouest sont aujourd'hui perdus ou réduits à des lambeaux sans signification, mis à part le petit dépôt d'Escoussans publié par D. Nony, mais qui ne compte que 26 monnaies !

La première information transmise par notre trésor a été de montrer comment les produits de l'atelier de Cologne, qui, à partir de 258, ont submergé toute la moitié nord de la Gaule, et dont la qualité était meilleure que celle de Rome, arrivaient mal dans l'Aquitaine méridionale, moins vite, en tout cas que ceux de l'atelier italien. C'est seulement la sécession gauloise de fait qui a imposé partout la domination absolue des officines rhénanes : pendant plus de quinze ans, les circuits monétaires allaient être désormais guidés par les coupures politiques. Mais, auparavant, l'Aquitaine méridionale regardait plutôt vers la Méditerranée, comme le prouvent non seulement les 44 bronzes du dépôt, mais aussi quelques trouvailles de sesterces et d'as survenues plus ou moins récemment en Gascogne.

Le trésor d'Eauze met aussi en valeur certains aspects de la crise de la monnaie au III^e siècle. D'abord celle de l'or, thésaurisé maintenant sous la forme de bijoux monétaires, comme l'indiquent les trois aurei sertis pour faire partie d'un collier. Plus intéressantes encore sont les informations qu'a fournies aux chercheurs la manière dont le propriétaire avait, avant de les enfouir, rangé les monnaies d'argent. On sait que

celles-ci avaient été placées dans des sacs, sans doute (?) de cuir. Bien qu'un seul d'entre eux ait été identifié, on a pu constater que sa composition (et donc sûrement aussi celle des autres) avait été soigneusement préparée. Conservées jusque là dans des cassettes qui séparaient notamment les deniers des antoniniens, les monnaies ont été alors réparties en tenant compte de leur poids et de leur titre. C'est ainsi que plus de 60 % des monnaies de Cologne, et seulement deux exemplaires du revers ORIENS AVGG signalé plus haut ont été rangés dans le sac conservé, l'un des plus riches de l'ensemble, pour avoir reçu une grande partie des monnaies les plus belles et les plus lourdes. L'examen des autres pièces qu'il contenait suggère encore que le propriétaire avait constitué des lots dont la composition signale, avec le morcellement monétaire naguère bien décrit par J.-P. Callu, les tentatives des usagers de la seconde moitié du III^e siècle pour s'adapter à l'érosion irrémédiablement accélérée de la monnaie d'argent.

Quel niveau de fortune cet ensemble représentait-il en 261 ? Les brèves remarques qui précèdent laissent deviner combien le trésor d'Eauze est exceptionnel. Reste à satisfaire une dernière curiosité : quel niveau de fortune cet ensemble représentait-il en 261 ? A la vérité, il n'est pas possible de déterminer la valeur des bijoux et des autres objets précieux. Seules les monnaies autorisent quelques approximations : on possède en effet, avec l'édit du maximum de 301, des séries de prix, sans doute peu satisfaisantes puisque postérieures de quarante ans à notre trésor, et que la hausse des prix a pu être de douze fois dans ce laps de temps, mais qui donnent au moins des ordres de grandeur, plus proches en tout cas des réalités de l'époque que ne le seraient des comparaisons avec notre système actuel d'évaluation.

Dans la préface qu'il a donnée à la publication, J. Lafaurie a imaginé, d'après les tarifs de l'édit, que le seul équivalent argent (métal) des monnaies pouvait soutenir une honnête aisance rurale : cinq esclaves masculins et quatre esclaves féminins de moins de 40 ans, quatre chevaux de bonne qualité, un taureau, quatre paires de bœufs, vingt vaches, trente brebis, trente chèvres, et de quoi alimenter gens et bêtes toute une année... On peut dire aussi que (toujours au tarif de 301) le trésor d'Eauze représente en valeur 4 100 journées de travail d'un peintre de chevalet, 155 kg

de soie, environ 4 kg d'or, 4 lions d'Afrique, plus de dix ans de salaire d'un professeur de rhétorique riche de vingt élèves payants... et, au cours CEE de l'argent-métal, le 17 décembre 1993, environ 33 000 FF...

La communication était illustrée par la projection de diapositives.

Présentations :

Dr Debruge : Bithynie, Prusias II (185-149), tétradrachme, arg., 33 mm, 15,80 g, 12 h, BMC 13. 210, 2 ; Sear 7265.

M. Bardet : Médaille «padouan» à l'effigie de l'empereur romain Otho (69), laiton (?), 34 mm, 23,515 g, 7 h, Kress 486.

M. Pujo : Italie, 200 lire, R/ commémoratif de l'exposition mondiale de philatélie de Gênes (1992), 1992 Rome, cu.-ni., diam. habituel. Nouvelle pièce de 50 lire, type habituel, 1992 Rome, ni., module très réduit.

Séance du 20 juin 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

M. Bardet : *Les espèces impériales romaines.*

Résumé de cinq siècles de monnayage de l'Empire romain, de l'avènement d'Auguste (27 av. J.-C.) à la fin de l'Empire, avec les différentes dénominations pour les trois métaux monétaires : or, argent, bronze. Monnaies d'or : l'auréus et son sous-multiple le quinaire, puis le solidus et ses sous-multiples sémissis, trémissis. Monnaies d'argent : le cistophore, le denier, le quinaire d'argent, l'antoninien, l'argenteus, la silique, le milliarensis. Monnaies d'orichalque, de cuivre, de bronze et de billon : le sesterce, l'as et le dupondius, les sous-multiples semis et quadrans ; le follis, le centenionalis ou maiorina (?), les petits bronzes de 25 à 17 mm et au-dessous. Au fur et à mesure, sont étudiées les différentes réformes du système monétaire au gré des besoins des gouvernants (dévaluation) ou de leur ambition de réaffirmer leur autorité. Réformes qui ont concerné le choix du métal monétaire, son titre, le poids et la dimension des espèces, la disparition de certaines dénominations et leur remplacement par de nouvelles.

Commentaire accompagné de la présentation des différentes espèces énoncées, provenant soit de la collection de la Société archéologique (Legs O. Miller), soit de collections privées.

Présentations :

Dr Debruge : Bithynie, Nicomède III (128-94), tétradrachme, date 190 (108/107 av. J.-C.), arg., 32 mm, 17,55 g, 12 h. Semblable à Walcher de Moltheim 1848 A ; monnaie frappée à l'occasion d'une victoire militaire (?).

M. Ursy : Monnaies européennes de l'Antiquité à nos jours.

Dr Debruge : Monnaies d'argent de Louis XV au type de Navarre. Ecu, 1718 Paris, Ci 2101 ; Dy 1657. 1/2 écu, 1719 Lille, Ci 2102 ; Dy 1658. 1/4 écu, 1718 Lyon, Ci 2103 ; Dy 1659. 1/6 écu, 1719 Paris, Ci 2105 ; Dy 1661. 1/10 écu, 1719 Strasbourg, Ci 2104 ; Dy 1660. 1/12 écu, 1719 Paris, Ci 2106 ; Dy 1662.

Séance du 17 octobre 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

MM. Bardet et Dr Debruge : *La numismatique romaine.*

Présentation d'un tableau synoptique sur le monnayage romain depuis ses origines jusqu'à la fin de l'Empire et l'apparition de la monnaie byzantine. Au cours de la précédente séance, le 20 juin, avait été brossé un bref résumé du système monétaire de l'Empire romain avec ses différentes dénominations. Il était alors apparu qu'une histoire claire du monnayage romain semblait presque impossible car celui-ci s'étend sur une période de près de huit siècles sous des régimes différents : d'abord la République puis le Triumvirat, un régime transitoire, et enfin l'Empire. D'où de fréquentes réformes du système. Devant une telle complexité, notre collègue, le docteur Debruge a pensé qu'un tableau synoptique englobant les principales données sur ce monnayage faciliterait son approche. C'est donc le tableau dressé par notre collè-

gue qui fait l'objet de cette présentation. L'apparition et la disparition des différentes espèces, pour les trois métaux monétaires, sont données face à une chronologie des événements historiques d'une part et numismatiques d'autre part. Les principales caractéristiques de ces monnaies y sont mentionnées avec les classiques rapports monétaires. Des flèches orientées indiquent les altérations (diminution de poids, de titre) ou les redressements imposés par le pouvoir. Il est incontestable que ce tableau qui permet d'avoir une vue d'ensemble sur huit siècles de monnayage romain peut s'avérer des plus utiles pour qui s'intéresse à cette branche de la numismatique.

La communication était illustrée par la présentation d'espèces romaines des différentes époques évoquées.

Présentations :

Dr Debruge : Empire romain, Auguste (27 av.-14 ap. J.-C.), cistophore, 27/23 av. J.-C., arg., 25 mm, 11,50 g, 1 h, RIC 13, BMC 264, Seaby 32b.

M. Sénac : Souveraineté de Dombes, Gaston d'Orléans, prince usufruitier (1627-1650), double tournois, 1637 Trévoux, atelier B, cu., P. A. 5196 var (non représentée) ; trouvée dans un jardin à Tresses (Gironde).

M. Dugros : Les cinq premiers rois de Belgique. Léopold I, 5 frs tête laurée, 1833, arg., KM 13. 5 frs tête nue, 1849, arg., KM 20. 10 cts, 1832, br., KM 4. Léopold II, 5 frs, 1870, arg., KM 8.1. 25 cts, 1908, cu.-ni., KM 14.2. Albert I, 20 frs, 1934, arg., KM 36.1. 25 cts, 1913, cu.-ni., KM 26.2. Léopold III, 50 frs, 1940, arg., KM 50.1. 25 cts, 1938, mch, KM 44.1. Baudouin I, 100 frs 4 souverains, 1951, arg., KM 61.2. 50 frs mariage royal, 1960, arg., KM 65.5 frs, 1986, br. alu., KM —.

M. Ursy signale que certains exemplaires de la pièce française 1 F commémorative de la République, 1992, comportent une «virgule» dans la légende du droit et qu'il a appris de V. Gadoury (Monaco, 12 août 1993) que l'excès de métal placé sur le dernier U de REPUBLIQUE provenait d'une frappe avec un coin cassé.

Séance du 21 novembre 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

M. Lecœur : *Les premières représentations monétaires du Christ, à Byzance.*

Jésus avait affirmé avec force que l'on ne saurait servir deux maîtres, Dieu et l'argent. Aussi aucun prince n'avait présenté l'effigie divine sur des monnaies, avant qu'un despote byzantin, Justinien II, ne s'y risque, à la fin du VII^e siècle. Les circonstances s'y prêtaient : situation devenue prépondérante de la religion dans le principal Etat chrétien, développement considérable de la dévotion aux images, débats de doctrine privilégiant le dogme de l'Incarnation, souci des empereurs de conforter leur pouvoir par une consécration du Ciel. Justinien II, né en 669, devient basileus en 685. Il est déposé dix ans après, remonte sur le trône en 705, est mis à mort en 711. C'est en 692 qu'il innove en plaçant au droit de pièces d'or et d'argent une image du Christ, la sienne propre étant reportée au revers. La formule sera reprise tout au long de son second règne, avec à dater de 708 la figuration à son côté de son très jeune fils Tibère IV. Le Christ est montré en buste, de face, bénissant de sa main droite, la gauche tenant les Évangiles ; une croix se dessine derrière sa tête. Il est désigné comme le Seigneur Jésus Roi des Rois. Sa physionomie, empreinte toujours de spiritualité, se modifie avec les règnes : d'abord, un peu mûre, chevelure et barbe longues sans apprêt, de genre moine byzantin ; puis de type syriaque, avec figure triangulaire, plus juvénile, fin collier de barbe, coiffure crépue soignée. La typologie christique sera ensuite abandonnée. Il faut attendre la fin de la réaction iconoclaste pour la retrouver, sur le solidus de Michel III en 843. Elle devait être par la suite utilisée maintes fois, diversement, à Byzance et ailleurs.

La communication était illustrée par la présentation, notamment de deux monnaies :

Empire romain d'Orient, Justinien II (1^{er} règne, 685-695), solidus, 692/695 Constantinople, or, 19,5 mm, 4,46 g, 7 h, DOC 578, 7 ; Ratto 1682-4 ; Lacam pl. LVI 1/3 et LXXIX ; Sear 1248. (2^e règne, 705-711), solidus, 705/708 Constantinople, or, 21 x 19 mm, 4,44 g, 6 h, DOC 648, 1 ; Ratto 1685 ; Lacam pl. LVI 4/5 ; Sear 1413.

Autres présentations :

Dr Debruge : Monnaies séleucides à l'effigie d'un roi Alexandre. Alexandre I Balas (150-145), tétradrachme, date 164 (149/148 av. J.-C.) Tyr, arg., 25 mm, 14, 1 g, 1 h, Pozzi 2984 var. Tétradrachme, date 166 (147/146 av. J.-C.) Beyrouth, arg., 25 mm, 12,2 g, 12 h, Pozzi 2986. Alexandre II Zébina (128-123), tétradrachme, date ?, Damas ?, arg., 25 mm, 16,08 g, 12 h, Sear 7115 var.

M. Ursy : Empire romain, Hadrien (117-138), petit bronze hybride colonial avec la marque du Sénat (SC), 18 x 17 mm, 3, 80 g, 6 h, dont le poids pose question sur la valeur attribuable à cette espèce. Philippe I (244-249), antoninien, 245, atelier ?, arg., 23 x 22 mm, 4,30 g, 6 h, C 120. Gordien III (238-244), antoninien, date ?, atelier ?, arg., 24 x 23 mm, 4,27 g, 6 h, C 404.

M. Ursy : France, Charles VI (1380-1422), écu d'or à la couronne, 1^e émission, 1385/1389, atelier ?, 27 x 26 mm, 3, 53 g, 6 h, Dy 369.

M. Dugros : Frappes royales à l'effigie de Louis XVI. Ecu aux lauriers, 1783 Bordeaux, arg., VG 77. Petit écu de 3 lt, 1792 Paris, arg., VG 247. 24 sols, 1788 La Rochelle, arg., VG 79. 12 sols, 1778 Paris, arg., VG 80. 6 sols, 1783 Paris, arg., VG 81. 12 dt (sou), 1791 Orléans, br., VG 151. 6 dt (double liard) avec revers incus, 1788/1793 Bordeaux, br. 3 dt (liard), 1791 Nantes, br., VG 155.

M. Wiedemann : Pologne, République populaire, avec l'aigle polonaise non couronnée. 1 zloty, 1989, alu. 2 zlotych, 1989, alu. 5 zlotych, 1989, alu. 10 zlotych, 1990, br. 20 zlotych, 1990, ni. République, nouveau régime, avec l'aigle couronnée. 50 zlotych, 1990, ni. 100 zlotych, 1990, ni. 10 000 zlotych, 1990, ni. (cette dernière représentant aussi le monument élevé devant les chantiers navals de Gdansk avec la mention SOLIDARNOSC 1980-1990).

Séance du 19 décembre 1993

Présidence de M. Lecœur, président

Communication :

M. Pujo : *Les monnaies de Crésus.*

Un monnayage d'électrum est apparu dès le milieu du VII^e siècle av. J.-C. dans les cités grecques d'Asie Mineure. Il s'est énormément développé dans

la première moitié du VI^e siècle mais c'est Crésus, roi de Lydie de 561 à 545 av. J.-C., qui après avoir émis au début de son règne un statère d'électrum, le premier, adopta un système bimétallique et fit frapper à Sardes, sa capitale, des monnaies d'or et des monnaies d'argent, connues dès l'Antiquité sous le nom de créséides. Ce fut d'abord une série lourde de 10,89 g (avec des divisionnaires), puis, par la suite, une série légère de 8,17 g pour l'or, et de 5,44 g pour l'argent. Cette dernière série devait survivre à Crésus puisque son vainqueur perse continuait à la frapper de 545 à 510, toujours à l'atelier de Sardes, et s'en inspirait étroitement pour le futur monnayage du Grand Roi, pour ses dariques d'or et ses sicles d'argent au type de l'archer couronné.

Monnaies frappées à Sardes. Première période : statère d'électrum de 14,1 g. Protomés joints de lion et de taureau dos à dos, R/ 3 poinçons, le central oblong, les 2 autres carrés. Deuxième période : statère lourd d'or de 10,89 g ou créséide d'or. Protomés face à face de lion à droite et de taureau à gauche, R/ 2 carrés creux. Statère lourd d'argent ou créséide d'argent. Même poids, même type que le statère d'or ; avec leurs divisionnaires 1/4, 1/6, 1/8 au même type. Troisième période : statère léger d'or de 8,17 g. Même type que le statère lourd. Hémistatère d'argent, parfois appelé statère léger, de 5,44 g, au même type.

Créséide d'or de 10,89 g = statère milésien d'électrum de 14,2 g. Statère léger d'or de 8,17 g = 20 statères légers d'argent de 5,44 g. 8,17 g or = 20 x 5,44 g arg. = 108,8 g arg. 1 g or = 13,3 g arg. Ratio or/arg. = 1/13,3.

La première et la deuxième périodes appartiennent entièrement au règne de Crésus. La troisième période appartient vraisemblablement à la fin du règne de Crésus, mais également à la période de domination perse jusqu'à ca. 510 (remplacement par les dariques d'or et les sicles d'argent).

La communication était illustrée par la présentation de trois spécimens de ce monnayage :

M. Lecœur : Créséide (ou statère léger) d'or, 550/510 Sardes, 14 x 9 mm, 8,065 g, Pozzi 2726 à 2728 ; BMC 6,31 ; Sear 3415.

M. Pujo : Créséide légère (ou hémistatère) d'arg., Sardes, 17,3 x 13,9 mm, 5,32 g, SNG Del 2795 ; Niggeler 418.

Dr Debruge : Créséide légère (ou hémistatère) d'arg., Sardes, 16 x 13 mm, 5,20 g, SNG Del 2795.

En complément, M. Benusiglio présente un document monétaire primitif d'Asie Mineure.

Autres présentations :

M. Ursy : Empire romain, Carus (282-283), antoninien, atelier ?, br., 21 x 20 mm, 3,24 g, 12 h, C 114.

M. Dugros : Frappes constitutionnelles à l'effigie de Louis XVI. Ecu de 6 lt, 1793 Bordeaux, arg., VG 376. Petit écu de 3 lt, 1792 Paris, arg., VG 259. 30 sols, 1791 Paris, arg., VG 157. 15 sols, 1791 Paris, arg., VG 178. 2 sols, 1791 Rouen, br., VG 178. 12 dt (sou), 1791 La Rochelle, br., VG 182. 3 dt (liard), 1792 Strasbourg, br., VG 282. Ecu à tranche modifiée, 1792 Paris, contremarqué par le canton de Berne (1815/1819) de l'écu de Berne et de la valeur 40 batzen, VG 257. 2 sols ayant fait l'objet d'une double frappe, 1792 Lille, br.

M. Ursy : Louis XVI, 3 dt (liard) avec variété dans la date 17.84 et un défaut de flan (amputation de démonétisation ?), Bayonne, br., Gad 348.

M. Wiedemann : Médaille en arg. commémorative de l'arrivée de l'archiduchesse Marie-Louise à Strasbourg (1810) représentant la cathédrale surmontée du télégraphe de Chappe. Danemark, quatre monnaies comportant un portrait royal ou princier sur les deux faces. Frédéric VIII, au revers buste de Christian IX, 2 kroner, arg., 1906. Frédéric IX, au revers têtes accolées de la princesse Margrethe et du prince Henrik, 10 kroner, arg., 1967. Frédéric IX, au revers tête de la princesse Benedikte, 10 kroner, arg., 1968. Margrethe II, au revers tête du prince héritier Frederik, 10 kroner, ni., 1986.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la Revue Archéologique de Bordeaux correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1993 : 150F. Pour les étudiants : 100 F.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux. Un reçu pour l'administration fiscale sera adressé sur demande.

(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau, 33000 Bordeaux - Tél. : 56 44 48 18
Païement cotisation = entrée gratuite au Musée d'Aquitaine

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	145 F
Bulletins entre 1923 et 1960	70 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	120 F
Tables 1924-1973	70 F

Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	100 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle</i>	500 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)
<i>Catalogue du Centenaire</i>	125 F
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i> (1988)	50 F

Collection «Mémoires»

1 <i>Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde</i> (1989)	150 F
2 <i>Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)</i> (1990)	160 F
3 <i>L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution</i> (1993)	broché 335 F lié 390 F

Revue archéologique de Bordeaux

tome LXXXIV, année 1993

Table des matières

Documents d'archéologie de Gironde

Dany BARRAUD, <i>Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine</i>	7
<i>Travaux et recherches archéologiques de terrain en Gironde</i>	12
<i>Opérations communales et intercommunales</i>	26
Christophe SIREIX, <i>Varatedo</i>	33

Archéologie générale

A. COFFYN, J. MOREAU et J. R. BOURHIS, <i>Quelques bronzes girondins inédits ou peu connus</i>	57
Michelle GABORIT, <i>Actualités des découvertes de peintures murales médiévales en Gironde</i>	79
Danièle THOMAS, <i>Le château Terrefort à Bouliac</i>	85
Danièle THOMAS, <i>Château Gassies</i>	91
François-Xavier BENUSIGLIO, <i>La construction du grand orgue de l'église Saint-Paul-Saint-François-Xavier : un tournant de l'histoire de l'orgue à Bordeaux</i>	97
Robert COUSTET, <i>Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux</i>	123
Hélène ARNAUD, <i>Le mobilier urbain de l'éclairage à Bordeaux au XIXe siècle : becs de gaz et réverbère</i>	163

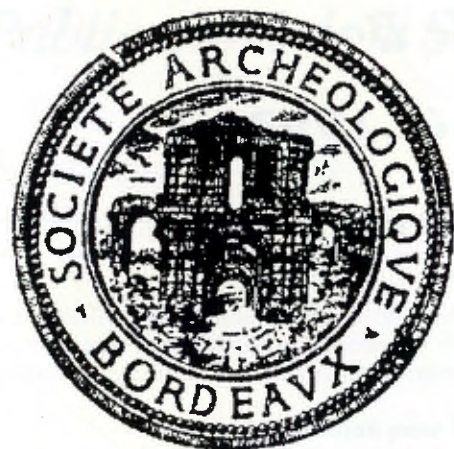
Groupe Jules Delpit : études d'archives

† Paul ROUDIÉ, <i>Représentations théâtrales à Saint-Emilion et Cadillac au XVIe siècle</i>	173
† Paul ROUDIÉ, <i>Chaudronniers auvergnats, tuiliers basques et tapissiers limousins</i>	175
Anne BERDOY, <i>Note sur l'émigration des tuiliers basques en Béarn</i>	185
Pierre COUDROY de LILLE, <i>Une maison bordelaise du XVIIe siècle rue du Parlement-Sainte-Catherine</i>	187
Philippe MAFFRE, <i>Un projet de restauration de la porte orientale du Palais-Gallien au XVIIIe siècle</i>	191
Laurent COSTE, <i>Cambacérès à Bordeaux</i>	195

Hommages

Hommage à Raymond Duru	206
La Science et le Devoir : Jacques Gardelles	208
Paul Roudié (1916-1994)	214
Jean Sautreau	221

<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1993</i>	221
<i>Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique. Procès-verbaux des séances de l'année 1993</i>	224



Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés savantes
1 place Bardineau
33000 Bordeaux

Conseil d'administration pour l'année 1993

Présidents d'honneur : M. le Professeur MARCADÉ, membre de l'Institut
M. le Professeur ROUDIÉ

Président : M. J.-C. LASSERE

Vice-présidents : M. SAUTREAU
M. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Secrétaire Général : M. VIVEZ

Trésorier : M. ROBOREL DE CLIMENS

Conseillers : Mme MULLER,
MM. AVEILLÉ, AVISSEAU, BÉNUSIGLIO,
COUDROY DE LILLE, FAIVRE, GARDELLES,
LACOSTE LAGRANGE, PUJO, RÈCHE

Commissaire aux excursions : M. SAUTREAU

Comité directeur des publications :
MM. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, FAIVRE, ROBOREL DE CLIMENS

Maquette de la couverture :
Presse-Papiers

Maquette intérieure et composition :
Concept 99
5 rue Antoine Dupuch
33000 Bordeaux

Impression : 95.10.0030
La Nef-Chastrusse
22 rue du Peugue
33000 Bordeaux

Dépôt légal : décembre 1995.

